



Chefd'oeuvres de P. Corneille

Pierre Corneille

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AK FONTANELLE

Jr i£RR£ Corneille naquit à Rouen en i6o^^

de Pieric Corneille , Maître des Eaux et Forets tà la Vkomrà de Rouen , et de Manhe Le Pe* sant. U fit ses études aux Jésuites de Rouen , et il en a toujours conseitré une extrême xeconnois*ifiance pour toute la Société. U se mit d'abord au Ba-treâtt » sans gout et sans succès. Mais une pe«' tite occasion fit éclater en lui un génie tout diffé*^ xcntî et ce fut l'amour qui la fit naître. Un • Jeune homme de ses amis , amoureux d'une Demoi-selle de la même Ville , le mena chez elle. Le nouveau venu se xendit plus agréable que rintroducteur. Le plaisir de cette aven-ture excita dans CORNEiLX£ hm talent qu'il ne corinoissoit • pas I et sur ce léger sujet y il fie la Comédie de M élite, qui parut en ici^. On y découvrit un caractère original : on conçut que la Cotnédi*

Al)

â^loit se perfectionner, et, sur la confiance qu'on' eut au nou-vel Auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle Troupe de Comédiens*

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plufut des gens qui trouvent les six ou sept premières Pièces de CORNÉILLE si ip-dignes de lui » iqu'ils les voudroient retrancher de son Recueil g et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces Pièces ne sont pas belles ; mais, outre qu'elles servent à l'Histoire du Théâtre ^ elles servent beaucoup aussi à la gloire de Corneille. .

Il y a une grande différence entre la beauté de l'Ouvrage et le mérite de l'Auteur. Tel Ouvrage qui est fort médiocre , n'a pu partir que d'un génie sublime et tel autre Ouvrage qui est assez Beau a pu partir d'un génie assez médiocre» Chaque siècle a un certain degré de lumière qui lui est propre. Les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré : les bons esprits y atteignent et les excellents le passent ^ si on le peut passer. Un homme né avec des talents , est naturellement porté , par son siècle , au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation ^u'u a jouée, les exemples <|u'il a devant les

VIE DE P. COR-NEILLE. f

yeux » tout le conduit jusques là. Mais s'il va plus loin ^ il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'affaiblit que sur ses propres forces et il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi d^ux Auteurs , dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages sont néanmoins égaux en mérite » s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force , c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison , de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une * égale beauté , l'un peut être un homme fort médiocre » et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage , il suffit donc de le considérer en lui-même. Mais pour juger du mérite de l'Auteur , il faut le comparer à «son siècle. Les premières Pièces de Corneille , comme nous avons déjà dit , ne sont pas belles ,* mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eut pas faites. Méliandre est donc vain , si vous la lisez après les Pièces de Hardy <|ui l'ont immédiatement précédée. Le Théâtre

A iij

^4 VIE DE B. CQJlNEltLE^-

y est y sans comparaison , .mieuc entendu ^ là, Dialogue i^ikiu tournç , les mouv:emens mieux, conduits 9 les scènes plus agréables ^ sur-tout ^ et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé , il y xegnc un air assM nobk » et la conversation; de» . i^omiètes gens n'y est pas<>xnal repréiientce» Jus« ques-là on n^avoit guère connu que le Comique^ le plus bas ^ ou un Tragique assez plat ^ ciu fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de Mélite^ fut que cette Pièce étoit trop simple , et avoit trop peo^ â'éfénemens* Co&N£itL£ » piqué de cette cri^ tique 9 fit Clitandre » et y sema les incidens et les aventures avec une très- vicieuse profusion , plus pour censurer le goût public, que pour s'y ac* commodere Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La Galerie du Palais , la Veuve , la Suivante , la Place Royale sont plus raisonnables. * / ^

Nous voici dans le tems où le Théâtre devint florissant par la faveur du Cardinal de Richelieu.^ Les Princes et les Ministres n'ont qu'à com^ mander qu'il se forme des Poètes » des Peintres» tout ce qu'ils voudront » et il s'en forme. U y a

VIE DE V. CORNEILLE.^ t

une infinûé de génies de diffëienus esjneces » %iû n'attendent , pour se dcclaiei » que leuis ordres « ou pltitôt leurs grâces. La nature est toujours' prête à servir leurs go&ts.

On recommença alors à étudier le Théâtre des Anciens » et à soupçonner qu'il pouvoir y avoic • des règles. Celle de vingt

quatre heures fut une des premières dont cm s'avisa \$ mais os n'en £û^, soit pas enccae rsop gtand cas<^ Témoïn la ma^ niere dont Corneille lui-même en parle dans^ Ut Préfiice de Clilandre , imprimée en isji^ ce Que si j'ai zenferme cette Pièce » ditH ^ dans^

3> la règle d'un jour » ce «'est pas que je me re« 9» pente de n'y avoir point mis Mélite^ ou que je* M me 8o|s xésolu à m'y attacher dorénavant* Au** » jourd'hui quelques-uns adorent cette xc^e » .

beaucoup U méprisent i pour moi » j'ai voulu o seulement montrée que si je m'en éSloigne ^ »> n'est pas Êsiute de là connaîtra» s». ^ * .

- Ne nous imaginons pas que le vrai soit victo-' rieux dès qu'il se montre : il Test à la fin i mais il kii faut do tems pour soumettre les esprits* Les règles du Poème dt amatti|oe » inconniim dL'abord ou méprisées ^ quelque tms après combattues ^

msttUe xeçttes à demi > et sous des conditions , demeurerait cnfip joaaîuesses du Théâtre j mais l'ipoque de l'établissement de eiftpiie «'est proprement qu*au tems de Cinna«

Mm. des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille , est d'avoir purifié le Théâtre. 11 fut d'abord entraîné par r'usage établi s mais il y iésktà. aussi-tat après\$.» et .depuis Qitandce , sa: seconde Pièce » on ne trouve plus tien, de liceo^,; cîeux dans ses Ouvrages. '

CORNEILLB , après avoir fait'Uli essai desesl fbiMs doitô Ms six ptemierea Pièces , oà il s'élève ' déjà au-dessus de son siècle > P't tout-à-coup- Tessor dans Médée , et monta jusqu'au Tragi-

quele plus, sublime. A k v^ériié» il Ait secouru pat Sélieque i
Mais U ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoir pat lui-n:ême.

c Ensuite d retomba dans* hi Comédie f et » si j'ose dire ce
que je pense , la ckùte fut grande» L'Illusion comique » dont je-
parle ici, est une Pièce irréguliere et bizarre , et qui n'excuse
point pur ses agténaeus sa bizarrme et son irrégularité. - Il
YÂoüïiat' un personnage de Q^itan > qui abat . 4'un^ouffleJlfi
grand Sophi de Porsp et le grand

VIE DE P. CORNEILLE; f

Moggl , et qui une fois en sa vie avoit empêché le soleil de se
lever à son heure prescrite , parce qu*oii ne tronvoit pcAnt Tâti-
rore , qui étoit cott«chée av^c ce mesvciUeux brave. Cc\$ ca-
raaeres ont été autrefois fort à la mode mais qui repré-r sentoknt-
ils i A qui en vonloit-on i JBs^ce qu'il faut outrer nos folies jus-
qu'à ce point-là ,r poic les rendre plaisantes ? En vérité » ce sex-
Qit qous Êûre trop d'honneur, " .

Après riUnsioii cetntq^e , CORNmiB se fe« leva 9 plus grand
et plus fort que jamais , et fit le Cid. Jamais Pièce de Tiiéatre
n'eut un si grand

Mceès. Je me soa?ieD^il*ayoir m en mz vie tm* * iKrnime de
guerre et tm Mathématicien , qui de toutes les Comédies du
monde » ne connoissoient que le Cid. L'horrible barbarie où ils
vivoient ^ n*avoit p^ eftpdpcher le nom du Cid d'aUer jus« %ii'à
eux. COKHMLLE avoit dans son cabinet cette Pièce traduite en
toutes les Langues de FEurope , hors rËsclavonne et la Turquie.
Ëlto 4toit en AUemand ^ en Anglois » en Flamand »

et par une exactitude Flamande on Tavoit rendue vers^our
vers. Elle étoit en Italiens et ce qui-

est plus étcmnant ^ m S\$pagnoL Les Espagnt^

t VIE DE P. CORNEILLE^

avoieñc bien voulu copier eux-mêmes une Pièce , * dont l'origi-
nal leur appartenoit* PcUisson, dans sùn Histoire de l* Académie
, dit qu'en plu-i skurs Provinces de France , il ctoit passé en pro*
verbe de dire : Cela est hèm €o*tme U Cid. Si ce proverbe a'pcri ,
il fiwit s'en prendre aux Auteurs qui ne le goutoient pas , et à la
Cour , où c'eût été très-mal parler , que de s'en servir sout k Mí^
nistere du Cardinal de Richelieu.

Ce gràitd homme avoit la phis vaste ambition • qui ait jamais
etc. La gloire de gouverner la france, presque absolument,
d'abàbsér la redott*. table maison d^Amriche , de remuer toute
l'Euf* xope à son gré , ne lui sursoit point : il y vou«> loit joindre
encore celle de faire des Comédies. Quand le Cid parut , il ch fut
aussi alarmé que s^il avoit va les Espagnols devant Paris. U
8oU«» leva les Auteurs contre cet Ouvrage i ce qui ne dut pas
être fort difficile , et il se mit \ leur tête. \$e«déry pâlfStt US Ob-
servations sur le Cid ^ adressées \ l'Académie Française , qu'il ta
faisoit juge > et que le Cardinal , son fondateur, solHcitoit puis-
samment contre la Pièce accusée. Mais afin que l'Académie p4t
juger ^ soi

VIE DE P. COiLNEILLE; ' ,

Maints vottloieit que Tautre panic , c'est-à-dlic Co&M£iLL£ ,
y comciittt. On ma d<mc de lui mic espèce de consentement ,
qu'il ne donna ^à la ciainte de déplaire au Cardinal , et qu'il don-

na pourtant avec assez de fiette. Le moyen 4c ne pas ménagée un pareil Alintoice» et qij coit son bienfaiteur} Car il récompensait»

comme Ministre , ce même mérite dont il étoit lalou comme Poëce i et 41 semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiMesses » qu'elle ne réparât en même tems par quelque chose de noble.

k jL' Académie Fran^obe donna ses se^{maw} sur le Cid [^] et* cet Ouvrage fut digne.de 1[^] grande réputation de cette Compagnie naissante[^] Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit , et à la passion du Cardinal [^] et à l'e^{me} p^{nodi}[^] gieuse que le Public avoit connue du Cid« £lk satisfit le Cardinal [^] en reprenant exactement tous les défauts de cette Pièce » et le Public , cm les reprenant avec modération i et même son[^] vent avec des louanges* Quand CORNEXLLE[^]eut une fois , pour ain[^]

dire 9 atteint jusqu'au ..Çid » il[^] s'élçva tmv»

to VIE D£ P. CORNEILLE.

dan» les Hocâces \$ enfin il tlk jusqu'à Ctafiatt à Polycucte t aunlessus desquels U n'y a rien.

Ces Pieces-là étoicnt d'une espèce inconnue [^] et Ton vit un nouveau Théâtre. Alors COK[^] M£ILL£ ; pat l'étude d' Aitstoce et d'Horace [^] par son expécietice , par ses réflexions » et plus encore par son génie j trouva les véritables règles du Poème dramatique , et découvrit les sources do beatt » qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses Co* IBédies. De-là vient qu'il est regardé comme le pere du Théâtre Frahçois. Il lui a donné le pre* mier une forme raisonnable i il l'a

porté à son plus haut point de perfection , et a laissé son se-
^ret à qui s'en pourra servir.

Avant que Ton jouât Polyeucte , CORNEILXS le lut à rUôtei
de Rambouillet ^ souverain Tri» bunal des affaires d'esprit en ce
tems-là. La Pièce y fut applaudie , autant que le deman* doivent la
bienséBinM 4t la grtttde réputation qœ l'Auteur avoit déjà. Mais
quelques jours après 9 Voiture vint trouver Corneille , et prit des
tours fort délicats pour lui dire que Polyeucte

sl'avoit pas cétsei cMame il peasoit j que su»-

tous

VIE DE lè. CORNEILLE, xr

tout le christianisme avoit extrêmement dcplu« CORUSiLiE:
zlmoé y vookit retirer ia Pièce d'entre les mams des Connédms
qni Tappre*' noient î mais enfin U la leur laissa , sut la parole
d'un d'entre eux <[tti n'y jouoit point , parce qu'il étoit trop mao-
rats Acteur. Érait-ce dono i ce Comédiea à juger mieux que tout
THotel de Kambouillet ?

Pompée suivit Poljreucte. Enstdte vint le Men« teur ^ Pièce
coouque » et presque entièrement prise de l'Espagnol > scion la
coutume de ce ternir

QiM^M la Menteur sok très^agréable , s«

qu'on rapplaudisse encore aujourd'iui sur le Théâtre» j'avoue
que la Comédie n'étoit point encore «rrivée à sa perfiecton. Ce
qui dominoic 4us les Pièces » c'éioît l'intrîgiie e(les iacide&Sr er-
reurs de nom » dégoisemens » lettres interçep^ tées » aventures
nocturnes i et c'est pourquoi on

^enoit presque tous les sujets chez les Espa«>. gnols , qui uiompiicnt sur ces matières. Cet Pièces ne laissoient pas d'eue fort plaisantes » et

pleines d'esprit. Témoin le Menteur dont nous.

parlons > Dam 3cctCMd de Cigaral » le GeoUes

u VIE D' V. CORNEILLE;

de solmâme. Mots enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit iocoimuea ou ne songeoii point aux mœurs et aux caractères ^ . on allok chercher bien loin le ridicule dans des evencmens imagmés avec beaocoup de petee vet onna sl'aviiroit point deraller prendre dans le coeur hu* nain » où est sa principale habitation. Molière est le premier qui Tait été chercher là , et'ccltiû qui Ta le mieux mîs en tfttvré. BMtme iMmitable y et l qui la Comédie 4oit autant que la Tragédie a Corneille.

Comme le Menteur eut beaucoup de raccès ^ CORNEiDîLE lui donna une suite i mais qui ne iéussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les Examens qu'il a faits de ses Pièces. Là il s'ëtablh juge de ses propres Ouvrages , et eift pade avec un noble désintéressement , dont il tire en même tems le double fruit , et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dite \$ et de se rendfe li^nieme ctôyi^le wt le bien qu^il en dit.

A la suite du Menteur succéda Rodogune, Il .

a écrit quelque part , que potuc trouver la plus belle de ses Pièces , il âtUoit choisU: entre R^do^.

yiE DE P- CORNEILLE; h

§Pfie et Cinna i et ceux à qui il en a parlé , ont ééflieié 9 sans
beaueoup àc pt inr , qu'il étoic pouc Rodogune. Il ne m'appankat
iiullenieiic de pxoooacex sut cela » maispeutrêcr^pré£croîc il
Kodc^une » parce qu'elle.lui avoit extiêmement coâté. ii fyt plus
d'on an à ditposer le svk)tu £eut-ête vouloit-il ^ ca mettant soi-
raffDction de ce cQcé'là balancer celle du Public » qui paioit iètiô
d4i Vêuut. Pour moi ^ si i*ose le dk , je ne inetisok<^iai^)#
éiSé^t enttfe Rodogane et Cinna » il me paroît ai\$c de choisir
euue elles , et ;e connoîs quelquePiece (i) de Coaneille que je i^is
passer eneote' avant la plus belle des deux*

On apprendra dans les Examens de Co&o NEILLE , mieux que
l'on ne feroit ici , THistoirc de Tfaéodoie ^ d'JHbéraelius , de*
Don' Saacbe d'Aragon 9 :d' Andromède^ de Nioomedé et de Per-
tharîte» On y verra pourquoi Théodore et Don Sanche d^Aragon
réasstrent fort peu 9 et pourquoi «PeKharite tomba absoliiient.
On ue put souffrit dans Théodore la seule idée du péril

(I) polyeiwir^ * *

Bij

Oigitized by

de la prostitution i et si le Public étoit devenu si détieat^ à qui
CÔRNBILLE devoit-S 9*ei pretidf qn% Ittl^nème î Ayant loi »
le viol réussissoift dans les Pièces de Hardy. Il manqua à Don
Saaehe on suffrage illustre ^ qui lui fif manquer tous ceux de la
Cour. Exem^e^isiez eomnim de la souniû\$aiou des François à de
certaines att-^ torités. Enfin ^ un mari qui veut racheter sa
£emme en cédant an Royaume » fittntétê ^ tm comparaison »
plus tnsappoitable dans Petihârif 6^ que la prostitution ne Tavoit
ét^dans Théodore* Le bon mari n'osa se montrer au Public que

deuât foif . Cette chftce du gtsand Corneillb peut être mise parmi les exemples les plus remai:quables des vicissitudes du monde , et Bélisaire demandant raomône n'est pv pins étonnant»

U sd dégoûta du Théâtre » et déclara qu'il y zenonçoit > dans une petite Préface ^asscz clia<grinc qu'il mit au-devant de Pert-kârîte. Il dir^ pour judsoii: > qu'il commencé à iMÎUk i et cette zaison n'est que trop bonne » sniHout quand il s'^it de Poésie et des autres talens de Timagina* tion» L'especc d*espgît qui dépend de^rimaginaf* tion , et c'e^t ce qu'on appelle communément

VIB M P. CORNEILLEy tf

aprii ém te momdt , reMenAlè à k' Wuté , tt acLsitbgttte 4ttl»ii«c la jmuicssew il est viai que ia ?ieillesse vient plus taid pour l'espîU ^ mais elle vient. Liea plus dàigeieuscs qualités qu'elle lUi apporte^ MOf l\$î aécheiesse et la dmté i et il y a des espms qu\ en sont naturellement plus susceptibles jque.xi'aotreS'* et qui donnent plus de prise aux ravages du tems : ce sont ceux qui avment'ide la BoU«sttri^;de la grasdeus , quelque chose de 6cr et.ttauMCfi% Cette sorte de caj^cure contracte aisément par les années ^ jei ne sais ^tppi de secret de dur. C'est à-peu-près ce qui Mciva à CQ&J»UhLE. Il ne perdit en. vicii*

lissant rinimitable noblesse de son génie i mais Il s'y naéla quelquefois on peu de doseté# Il avait poussé se^îmens mssi loin que la na«

tuie pQUYoit , i>iè£m qui'ils allasseot i il com** mença de tems en te^ns à les poussex un peu^lus^ Iptné AimÀ^datts Cet-tharite» une JAm m cati>« aent à éj^v^ci |in lyiian qu'elle dé-

teste ^ ^urvis qu'il égQiftp.up fils unique qu'elle a » et que pac
cette action il se fOfide aussi odieux qu'elle êou^ haite
qu'ilk\$ait.^Jyi«^^ais^ 4e T^^que ce se«p*

AU

i< vie AÊ p. CQRîiEILLE^

timent'» ait lieu d*ette.itobk » &«'est qtaediit^ et*

il ne £ajID pas uoiy€rmaH\sai&fucie J?ublicjie: l'ait pas goûté.
' . : .t.. v

Après Besdiarite^ ^ CORNBitiA V «hlsté du/ Théâtre »
eiii»{ait le treductiOBy w .«m^4er rXmîcation de Jésus&^Chiisté.
Il j ûxt poxté pac desFcres Jésuites de ses aois^ par.des:s€mi-
mens^ de. piété qu'il eut toute. : se i vie;; et: pen^âtm aMsi par.
Inactivité de ion génie iljil4ie pouvait demeurer oisif* Cet Ou-
viage.eutun sittcès;pro^i digieux^ et le dédommagea» en toutes
ma* ^ nfoies / devoir quitté le Théaàréé ^Cepettdam si î*ose en
pgurler avec* une liberté que fè ne dc^vrois peut-être pas nie
permettre , je ne trouve . point dans la traduction dt COANEÎLLE
le plus* gtând charme de Tlmita^ de JÉMs^Càtiat i fe' veu^dire,
sa simplicité «et sanaLveté# £JUe se perd dan\$ la pompe des
vers , qui ctolt naturelle à CaRiniilB^'et lecrois iiième
<fu!^dMeiHm«Bt la forme des vers lui esc cMtrâire. C^-Livre ^-
leplus beau qui soit panti de lâ main d'un homme , puisque TE-
vangile n'en vient pas , n'iroit pas

droii^aii eœu eoinme il ftk ne s^eir smicoit

pas tvec.unt de iotct, s'il n'af ait an aie namxcl ce tendte , à
quoi Jia aégli^ace inéine du 3tyle« aide beaucoup, . ^

Il se passa six ap\$ ^ pendant Icçquf^ls il ne parut de COR-
NEiJ^LE qim rimitaciq^ en vera« Mais enfin w^çiii p^f-
fou^uet , i|ui négocia en Suxintendant des finances » et p^ut-êue
enco&B* plus poussé par son penchant natuiel^ il se rengagea au
Tkéatre. Le Surintendant , pou lui fieîlîl^ ce isiïouc i et lui àni
toutes les tx^ dises que lui auroit pu fournir la difficulté de trou-
ver d^s sujets , lui en proposa trois^ Celui tqa'âl piisftt^SUîfre.
Coueitte^sonlreccypcift

Cantuna^ *i|m étaiTk iecoad» Jane Mis quel £uk lie .troi-
siemtt. , . * • .

La réconciliation de Corneille et du Tlidaife^C bèoleMc s
(Kdtpe <^«Mt fort bkn.

La Toison d'or fut £ake ensuite à Toccasioa* du Mariage du
Koi » et c'est là plus belle Picco il machines que nous ayitms*
Im^mkehm» qui sont onfoM&iemeai' étrangères*^ ht Pi<«e>-
>doviennent ^fu l^t do Poëie » nécessnîres à celle* là I et sur-
tout le Prologue doit servit de modèle aux Prologues à là ttodecac
, qui sMUiki» posr

tt VI£ DE P« CORNEILLE.

exposer , non pas le sàjtt de Kece atâ» Too» . casion 'pour la-
quelle i^e a été faite.

Ensuite paüient Sertorius et Sophoisbe^ Dans la première
de ces deux Pièces , la gran-> detur Romaine éclate avec tome aa
pompe r et * ridée' qu'on poonolf se foi mec de la conversa-^ tion
de deux grands iïommes qui ont de grands intérêts à démêler ,
est encore surpassée par la scène de Potnpée et de Sertorkis. Il -
semble que. Corneille- ait eu des memoîrei pamcuUers sur les

Romains. Sophonisbe avoir déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de siMeèi t et COiMiiLL£ avoue qa^il se*imuvoit*hien hardi d'oser la traiter de nouveau^r Si Mgir-et avoit joui de cet aveu , il en auioit été fort glorieux , même étant vaiiicu.

. Il faut croise qu'Agéâlas est de Co&N£ULL£t puisque son nom. y est , et qu'il y a une scène d'Agésilâs et de Lysatider , qui M powloit pai fiiGtlamcm Ane d'hn mme.

Après Agésilas vient Othon } Ouvrage oit ^ Tacite, est mis en œuvre par le gjc^nd COR* MSZ1.LB f et oà se sont unis deux génies si su^ Uimea.. COMllUifcL£ y a peint la Muuptiou

h Cour des Empeçeurs , du même pinceau dont ii avoit pekic les veitus de la République.

En ce tcm4l , des Pièces d'an caractère fort diffFcicnt des siennes , parurent avec éclat sur le Théâtre. Elles étoient pleines de tendresse et de aentimens aimables. Si elles n'aUcient pas jus* qu'aux .beautés sublimes » elles éttiient bien éloignées de tonobet dins des défauts choquans. Une élératlon qui n*étoit pas du premier dcgic , beaucoup d*amout, tiu style très- agréable , et d'une élégance qui ne se dementoit point » une infiiiité de traits vifs et naturels , un jeune Auteur : voilà ce qu'il falloit ans femmes -, dont te jugement a tant d'autorité au Théâtre f rançots« Aussi furent elles ciarmées» et COKN£XX'i'£ n£ fut plus telles dies que le vieux Corneille. J'ea excepte quelques femmes qui valoieur dei hommes. j

Le goût du siècle se trouva donc entièrement du côté.d'un genre de tendresse moins noUey et dont le modèle se trouroit plus aisément danv la plupart des cœurs. Mais Co&N£iLL£ dé-

daigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau
gofft. « ^ « nt * itfe ctoiaa ^ t-oti que ste

Oigitized

lo VIE DE P. CORNEILLE."

âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très lé-
gitime , si Ton ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psyché de Molière »
où étant l Tom ^ bre du nom d'autrut 5 il s'est abandonné à un
excès de tendresse > dont il n'auroit pas voulu déshonorer son
nom.

Il ne poàvoit mieox biavet son sieck qu * es lui donnant Âttila »
digne Roi des Huns. Il règne dans cette. Pièce une férocité noble ,
que lui seul pouvoit attraper. La scène oh. Attbtb dé ^ libère s'il se
doit allier à l'Empire qui tombe , ou à la France qui s'élève 9 est
une des belles ehoses quH ait faites.

Bérénice fut un duel 9 dont tont le monde aa ^ rHistoire* Une
Princesse (1) ^ fort touchée dès choses d'esprit , et qui eût pu les
mettre à la mode* dans un pxf% barbare ^ eut besoin de beau-
coup d'adresse pour faire trouver les deux corn* battans sur le
champ de bataille ^ sans qu'ils sussent o& oncles, mettok ^ r Mais
k qm detneiua la viaoire i Au plus jeune*

Il ne reste plus que Pulchérie et Suréna ^ tou

■ M I I II jO i fi i ri 1 ■ 1 I ■ I II 1 ■■ I

-(1 ^) liftiMSia ^ f-Ànned'AnglçtGiiet .

Oigitized by Gopgle

VIE DE P. CORNEILLE. *i

deux , sans cōnipâraisôn , mcfilleets qae Bésé» iiicc 9 tous deux dignes de la vieillesse d'ua grand homme. Le caiacteie de Pulchéiie esc de ceux que lui seul savoit faite , et H s'^sf dépeiac lui-même avec bien de la fotee dans Mai tîM > qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette Pièce est tout-à-fau beau. On voit dans Saréna une belle peinture 4*mi homme» que son trop de mérite ^ et de ttop grands services rendent criminel auprès de son maître i et ce fut par ce dernier effort que COR-MEilXE termina sa

carrière*

La suite de ses Pièces représente ce qui d«it naturellement arriver à un grand homme qui poosse le travail jmqu'à la fin de sa vie. Ses conraieneemens sont foibks et imparfaits \$ maitk déjà dignes d'admiration, par rapport à son sieclct Ensuite il va aussi haut que son art peut at« teindre. A U fin ^ il s^afloiblir » s'^eini peu*à* peu 9 et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Suréna , quifntiôtië en t^7f » COR* HEILLE renonça tout de bon an Théâtre ^ et ne pensa plus, qu'à mouûc dué-tiennement» il ne

11 VIE D£ P. COJEINEILLE.

fut pas mèmep en ttât d'y p «Asa beaucoup la dernij:^ année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir iuteif f mpre b suite de ses grands Ou^f âges » pppur pailçr de quelques autres beaucoup moins considérables > qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait , étant jeune quelques petites Pièces de galanterie , qui sont sépandues <Uw'-

de3 Recueils, Oa a encore de lui quelques petites Pièces de cent ou de deux cents vers au Roi , soit pour le féliciter de ses victoires , . soit pour lui demander des grâces , soit pont le remercier de celles qu'il en avoie reçues* Il a traduit deux Ouvrages Latins du Pere de la Rue , tous deux d'assez longue lialeine» et plusieurs petites Pièces de Saa« teuil. Il estiuiot exuèment ces deux Poèles^» Lui-même faisoit fort bien des vers latins^ et il en fit sur la campagne de Flandres m i qui parurent si beaux , que non-seuiemLcnt plusieurs personnes les n^irent eu François i mais que les meilleurs Poètes Latins en prirent l'idée , et • les mirent encore en Latin, il avoit traduit sa première scène de Tomppc eu vers du style de Sénèque k Tragique , pour lequel il n'avoir pas

d'aversion ,

VÎE DE CORNEILLE* i| d'avcision , non plus que pour Lucain. 11 Êdloic aussi qu'il n'en eut pas pour Stacc , foit infëiicuc à Lacain , puisqu'il en a traduit en vers et public les deux premiers Livics de la Thëbaïdc. Ib çnt échappé à toutes les recheiches qu'on a faites depuis un tenis , poux en xcuouvex quelque exemplaire.

Corneille étoit assez grand et assez plein , Taix fort simple et foxt commun » toujours né^ gligé , et peu curieux de son extcri-cux. Il avoit le visaifc assez agréable ^ «n grand nez , la bouche^ belle , les yeux pleins de feu , la physionomie vive , des traits fort marqués , et propres à éfît Uansmis à la postérité dans une médaille ou dans m buste. Sk prononciation n'étoit pas tout àfait nette : il lisoit ses vers avec force i mais sans gracCé • -

Il savoit les Belles-Lettres > l'Histoire , la Po- Ittiqfie ^ mais il les ptenoit principalement du coté qu'elles ont rapport au

Théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances , ni loisir » ni curiosité , ni beaucoup d'estime. Il parloit peu , même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'omoit pas ce qu'il disoit § et

%4 VIE DE P- CORNEILLE* pottc ttoavec le grand CokN£ILU , U le falloit lire.

Il étoit mélancolique. U loi falioit des sujets plus solides ^ pour espérer et pour se ré|ouir » que pour se chagriner ou pour craindre* Il avoit i'humeur brusque , et quelquefois rude en apparcnc 3 au fonds, il étoit très-aisé à vivre» bon pere » tum mari , bon parent , tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à Tamour j mais jamais au libertinage , et rarement aux grands attachemens* Il avoit Tame fiero et indépendante » nulle souplesse , nul manège i ce qui Ta rendu uès-propre à peindre la vertu Komaine , et très-peu propre à faire sa fortune* JI n'aimoit point la Cour ; il y apportoit un visage presque inconnu « un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges , et un mérite qui n*étoit point le méiite de ce pays4à. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires , que son aversion. Les plus légères lui causoient de TefFroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté , il n'en étoit guère plu9 ticbe. Ce n'est pas qu'il eut été £âché de rêtre p #iais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il

a^afoii pas ^ et pax des soûis c|ull ne pouvait pfendre. II ne s'étoit point trop enduici aiuc louanges t à force d'en recevoir } mais s'il étoit sensible à Ja gloire ^ il écoit fost éloigné de la vaaité. Quelquefois il se confioit trop peu à sob rare mérite , et ctpyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité aaiureUe » il a ^int , dans tous les tems de sa vie ^ beaucoup de xeli* gion ^ et plus de piété que le cona-merce du monde A*«n permet ordinairement* Il a eu besoin son» * rent d'être rassuré par des casnistes sur ses Pieees ^ 4c Théatte » et ils lui ont toujours £ût giaque ml faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la seene , des nobles sentimens qui régnerent dans

ses Ouvrages , «t de la testa qu'il amise jnsquM dans l'amour»

Fontenelle étoit neveu de Corneille » et ne de* voit pas manquer de Mémoires sur son ondes ce* pendant cette Vie en donne bien peu de particula* rires personnelles. Elle fut insérée dans l'Histoire de l'Académie Française , et tons les Éditeurs de r. Corneille l'ont placée au-devant de leurs cdi« tions i mais f ontenelle Ta refaite et considéiable-

ment âtuementée. On la trouve de cette seconde manière dans k troisième volume des Œuvres de . Foutencle , in-ii. 11 s'y est étendu en disserta* tions sur les Ouvrages , sans £ute connottre beaucoup plus T Auteur.

Comme rien de ce qui regarde un homme tel que Corneille n'est indifférent , nous croyons que Ton sera bien-aîse de retrouver îcfi quelquesunes des particularités échappées à Fontenelle ; et quelques jugemens d'Ecrivains célèbres*» suc le pere de notre Théâtre.

- On ne peut douter que celui qui pei;^nît ks Romains de la manière la plus sublime qui soit possible, n'eût Tame aussi noble que César, et ne se fut bien passé de la noblesse d'institution 5 cependant le pere de Corneille ayant rendu ^ en diverses occasions , de bons services à Louis XIII, dans la Maîtrise des Eaux et Forêts de la Vicomte de Normandie 9 ce Monarque lui donna des Lettres de Noblesse » et Parfaict dit que la famille de Maitlie le Pesant , mere de Corneille, subsibtc encore, avec éclat, dans les plus grandes charges de U Magistrature.

Coineille se maria de bonne -heure et par inclination 9 mais il ne fallut pas moins que la

VIE £>£ P. CORNEILLE. xf i

paksûnet da Cardiiud de AidicUea pou lis» \ £uie obtenir l'objet de son amour. Un matia ^u'il se. présenta plu3 triste et plus rêveur qu'à rocdinaire ebez le Cardinal » eeln^ct lui de^ manda s'il travaillott. Co&NBILLB répoatk qu'il ctoit bien éloigné de la tranquillité néece<» satre pour la composition , et qu'il avoit la tête icaaycs^ée par la paation Wokntc que lui tospi» xott une fille du Lieutenaitt-Géttétald'Aadely ^ nonounéc» LampétUte » que son pere ne voulait pas lui accorder. Le Cardinal fit venir à Paris ce INure difficile p qui afdva tour tremblant d'an ordre si imprévu i mais qui âu bien content d'ea ^e quitte pour donnei: sa fille à un homme tel* lément en crédit.

P. CORNBttLE eut deux fils qui aerritent»

Le plus jeune de ces deux ayant même été très* grièvement blessé au siège de Douai , en présence de Louis XIV , se'vk obligé de se retirer»' comme on apprend par l'Éphre de Cûkneillb* au Roi 9 sur son retour de Plاندres ^ et il fut ensuite tué , dans une

autre affaire, étant Lieu* teMnt de Cavalerie* Un troisième fils de
2. COKHEiWt eaabassa l'éut Ecclésiastique p

C uj

Oigitized by Gopgle

zS VIE DE P. CORNEILLE."

Et eut r Abbaye Aigitc - Vive , en Tob* xmne.

On a xemax;qtte que P. et T. Corneille ayant épousé les deux
sœurs , la même diâ^enee d^âge se tfottveit entr'elles comme
^ui'eux (environ vingt ans) i qu'ils eurent un même nombre
d'en^ fans i qu'ils ne firent qu'un même ménage , et <]ile vingt-
cinq ans de mariage s'écottlerent sans qu'ils sondassent ni Ton y
ni l'autre , à faire le partage de leurs biens et de ceux de leurs
femmes.

Selon VignculMarville , (le Chartreux D. Bonaventiere d'Ar-
grane) Mélanges d'Htstoie et de Littérature r deuxième » pages
167 et &uivantiç& : A voir Corneille , on ne Tauroit pas pris pour
un homme qui faisott si bien parlei Içfi Grecs et les Romstns > et
qui: donnoit un si grand relief aux sentimens et aux pensées de^
Héros. Son extérieur n'avoit rien qui parlât pour son esprit....
Une grande Frincesse qiû avoit désiré de le voir et de Tentendre
» disoit fort bien qu'il ne falloit point l'écouter ailleurs qu*à rHô-
tel de Bourgogne. Chose eerttine » Corneille se négligeoit trop i
ou » pouc mieux dice » la na->* uuc ^ qui lui avoit été si libérale
en des chosea

VIE DE P. CORNEILLE, i,

ezbraoïdkiatres , Tavoit comme oublié dans les phis communes. Quand ses familiers amis , qui aiuoien t. souhaite de le voit parfait en tout, lui fâisoient remarquer ces légers défauts , il soulioit et disoit i h n^tn sms pai moins pour cela Pierre Corneille. 11 n'a jamais parlé bien tement la Langue^ Françoise : peut-être ne se mettoit il pas en peine de cette exactitude... • Quand il avoit composé un Ouvrage , il le lisoit à Madame de fontenelle , sa sœnc , qui en poU'* voit bien juger. Cette Dame avoit rc%prit fort f uste , et si la nature s^étoir avisée é'en faire un tsocieme Corneille , ce derntec n'antoit pat moins bdilé que les deux autres i mais elle devoir être ce qu'elle a été , pour donner un neveu à ses Itères , dqfne héi ities de knt mérite et de leur gloire. »

Le judicieux La Bruyère , désignant P. Cor* neille , dans ses Caiactctes , dit : c< Il est simple et tiimde d'ane ennuyeuse conversation. Il prend un mot pour un autre , et il ne juge de la bonté de ses Pièces ^ que par l'argent qui lui en revknt* Il Ht sait pas les réciter , ni lire son écriture^ I#aisseas*le s^élcvcv par la composition i

fo VIE DE P. CORNEILLE.

il n'est pas ân^dessous d'Auguste, de Pompée ; de Nicornede ^ d'Héiaclius* Il est Roi ^ et ua grand Roi. Il est Politique » il est Philosophe* U entreprend de faire parler des Hices , de les faire agir : il peint les Roihaîns ; ils sont plus grands et plus Ronvains dans ses vers que dans leur Histoire.)>

<c Corneille seroit fort au-dessus de tonales Tragiques de l'antiquité » s'il n'avoit été fort au-dessous de* lui dans quelques-unes de ses Pieees. ^1 est si adsik^ble dans les belles » qu^ti ne

se laisse pas souffrir ailleurs médiocre* Ce qui n'est pas excellent en lui me semble inau* vais , moins pour être mal que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire lé« gèrement i il est obligé de nous toucher. S'il ne ' xavit nos esprits , ils emploieront leurs lumières à connoltre avec dégoât la différence qu'il y a de lui à lui-mcme* Il est peroiis à quelques Au^ teurs de nous émouvoir simplement. Ces émotions 9 inspirées par eux 9 sont de petites dim^ ceurs agréables , quand on ne cheschequ'à s'at* tendrir. Avec Corneille 9 nos a^nes se pré^axônc

VIE DE P. CORNEILLE, ji

à des transports^i et si elles ne sont pas enlevées , il laisse dans on état plttts difficHe i sou&it ^ue la langueur* Il est mal-aisé de charmer éternellement 9 je l'avoue : il est mal-aisé de tirer un esprit de sa situation quand il nous plaît , d'ienlever ane ame hors de son assiette j mais Corneille » pour l'avoir fait trop souvent » s^est imposé la loi de le faire toujours. Qu'il sup« prime ce qui n'est pas assez noble pour lui ^ il laissera à admirer des beautés qui ne lui sone communes avec personne.... Ce grand Maître du Théâtre , à qui les Romains sont plus redevables de la beMté de leurs sentimens qu'à lent esprit et à lent vertu i Corneille , qui se faisoit ssscz entendre sans le nommer , devient un homme commun ^ lorsqu'il s'exprime pour luimême. Il ose tout penser pour un Grec , ou pour un Romain. Un François ou un Espagnol diminue sa confiance » et quand il parle pour lui , eUe'se trouve tout à fhit ruinée. Il prête à ses vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination , et vous diriez qu'il se défend Tusage de son'* propre bien , comme s*if n*étoît pas digne de s*en' servii««.« Corneille est au^*

}i VIE DE P- CORNEILLEi

dessus des Afieiens : U ne dérobe rien de ce. quise passe \$ il met en vue toute l'action » autant que le peut souffrir la bienséance , mais aussi donne«t*il au sentiment tout ce qu'il exige ^ conduisant la nature sans la gêner , ni i'aban* donner à elle-même. Il a ôté du Thcaue des Anciens ce qu'il y avoit de barbare : il a adouci rhorrenr de leur scène , par quelques tendresses d*amour judicieusement dispensées i mais il n'a pas eu moins de soin de conserver aux sujets tra* giques notre crainte et notre pitié , sans détour^ lier rame des véritables passions qu'elle y doit sentir à de petits soupirs ennuyeux , qui > poux être cent fois variés , sont toujours les mêmes, n Saint-Evremont> Œuvres mêlées \ tomt second , pages I X » 14 et S 1 1 édition de Londres ,

^ Corneille étoit ne pour porter la Tragédie ais comble de la ^perfection , et la nature sembloit avoir voulu montrer en sa personne jusqa'oà l'esprit kumain pouvoir s'élever. Il n'aimoit que le grand , et frappoit par la majesté de ses pen* sées. Ses Héros étoient plus que de einqrfei hommes* Chaque Nation agissait «hca lui sekHi le caractère que rHistoire lui donne. Dc\$

VIE DE P. CORlî^ILLE. n

&tm^ même paclolent et pensoiciit noUcmeiik 4aas ses Tragédies. Des iauigues de politique y . occupoient la scène et en formoient le noeud , et * il les traitoit avec tant de pénétiation et de bon** sens ^ que le Spectateur croyoit être dans le ca« biact des Rois, n Le Pere Porée i Discours sur la Question si le Théâtre est une bonne école potuc les mœurs }

De tous les |i^emens portés sur P. Corneille» il n'en est point qui lui soit plus glorieux que celui de Racine , répondant , en qua-

lité de* Di-* lecteur de TAcadéoiie Françoise » au Discourt de Réception de T. jCorneille » à la place jde soa frcre. Il dit ^ pour TAcadémie : « Elle a regardé la mort de M. Corneille comme an der plus rudes coups qui la put frapper» Car bien que p depuis un an , une longue maladie noue efft privé de sa présence , et que noos eusstomr fetdu » en qudkjue sorte» TeaféiaBce delexe^ voij; jamais dans nos Assemblées » toutefois il vivoif , et TAcademie , dont il étoit le Doyen , ^Yoit au motus la consolation de vote dans U * liste où sont les noms de tous ceux qui la com'* posent f de voir^ 4is • je » immédiatement au*

54 VIB.DE P. CORNEILLE;

dessous du nom sacré de son auguste Pxoucteur»

le fameux nom de Coinelle. 5>

ce Et qui d'entre nous ne s'applaudiioit en lui* même » et ne lessentiroit pas. un seccet plaisic d'avoir pour Confrère un liomme de ce mérite i * Vous , Monsieur , ,qui non-seulement étiez son firere » mab qui avez côtinî long tems une même . carrière avec lui , vous savez les. obligations que lui a notre Toésie , vous savez en quel état se trouvoit la scène Françoise lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre 1 quelle irrégularité ! Uni gout» nulle connoissance des vériubJles beau* tés du Théâtre i les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs ; la plupart des sujets extravagans et dénués de vraisemblance 5 point de mœiirs p point de caractères i la diction encore plus vi* cieuse que l'action , et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoientle principal ornement I en un mot , toutes les règles de TArt , celles même cle rhonnéteté et de la bienséance » par-tout violées. 3> * ce Dans cette enfance , on , pour mteM dire , dans ce chaos du

Poème Dramatique parnii nous^ voue iUusue frère 9 après avoir
quelque

tems

VIE DE F. CORNEILLE, jî

tems cherché le bon chemin , et lutté , si je Tose ainsi dire ,
contre le mauvais goût de son siècle ;

enfin » inspiré d'un génie extraordinaire t et aide

de la lecture des Anciens » fit voir sur la scène la raison , mais
la raison accompagnée de toute la potxipe , de tous les ornemens
dont notre Langue « est capable 9 accorda heureusement la vrai-
sem«> blaxice et le merveilleux , et laissa bien loin der-riere lui
tout ce qu'il avoit de rivaux , dont la plupart » désespérant de
l'atteindre et n'osant plus enueprendre de lui disputer le prix , se
bornèrent à combattre la voix publique^ déclarée pour lui 5 et es-
sayèrent en ^ain ^ par leurs discours et par leurs frivoles cri-
tiques , de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoicxit égaler,)>

ce La scène retentit encore des acclamations qu^exciterent à
leur naissance le Cid » Horace » Cînaa , Pompée » tous ces chef-
d'œuvres représentés depuis sur tant de Théâtres » en tant de
Is^angues » et qui vivront à jamais dans la boueche des hommes»
A dire le vrai » où trouvera*t-on un Foète qui ait possédé à la fois
tant de grands talens , tant d'excellentes parties , Tart » la force »
le jt^geoient » Tespât l QueUc noblesse , quelle

jtf VIE DE P. CORNEILLE. .

économie dans lea s»|ets ! quelle vchémenco dans les passiojw
l queUe gravite dans les sentir tnens! qucUe dignité , et en même

tems queUç prodigieuse variété dans les-catactetes i Combien de
 Rois . de Princes , de Héros de toutes les Nations , nous a-t-il re-
 présentés , toujours tels qu'ils doivent eue . toujours uniformes
 avea » eux-mêmes , et jamais ne se ressemblant les uns aux taties
 î Parmi tout cela , une magnificence d'expression proportionnée
 aux Maîtres du monde qu'il fait souvent parler , capable néan-
 moins de .s'abaisser quand il veut , et de descendre jusqu'aux pins
 simples naïvetés du Comique , oii il «st encore inimiubl. Enfin ,
 ce qui l>i est sur-tout particulier , une ceiuine force , i>« xatème
 élévation , qui surprend , qui enlev« , ftt qui xei|d jusqu'à ses dé-
 fauts , si on lui en peut icprocher quelques-uns , plus estimables
 que les vertus des autres ; personnage véritablement né pont la
 gloice de son } comparable • je ne dis pas à tout ce que l'ancienne
 Rome a eu d'excellens Tragiques , puisqu'elle confosse eUe-
 .même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heu- .teuse i mais am
 Eschyles , aux Sophodes^ aux

Euripides^ dont la fameuse Athènes ne s'honora pas moins
 qae dtB Thémistodes » des Përiclès g des Alcibiades qui nvoient
 en même tema qu'eux.

ce Oui 9 Monsieur , que l'ignorance rabaisse tant qu'elle vou-
 dra rEloquence et la Poésie > et " traite les habiles Écrivains de
 gens inutiles dans les Etats » nous ne craignons point de dire >
 à l'avantage des Lettres et Ae ce Cor^s fameux dont vous faites
 maintenant partie » dn moment que des esprits sublimes , pas-
 sant de bien loin les bornes communes, se distinguent » s'im-
 mor* taUsent par des chef-d'oetmes , comme cens do M. votre
 frère , quelque étrange inégalité que » durant leur vie , la fortune
 mette enue eux et les plus grands Héros » après leur mort cette
 di£Fé« rencce cesse. La postérité qui se plaSt » qui s'ins« truit

dans les Ouvrages qu'ils lui ont laissés , ne fait point de difficulté de les éгалer à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes ^ fait marches de pair rexceUent Tocte et le grand Capitaine» Le même siècle qui se glori^e aujourd'hui d'avoir produit Auguste » ne se glo« rifie gueies oioins d'tvoir produit Horace et Vir*

gUe. Ainsi , lorsque dans les âges sulvans on parlera avec étonnement des victoires prodi«

gieuses et de toutes les grandes choses qui ren*

diont notre siècle Tadmiration de tous les biccles à venir » Corneille » n'en doutons point , Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles.

La Fiance se souviendra , avec plaisir » que sous le règne du plus grand de ses Rois a fleuri le

plus grand de ses Poètes. On croira même ajoa* ter qttelque chose à la gloire de notre Auguste Monarque , lorsqu'on dira qu'il a estimé» qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; , que même deux |oars avant sa mort » et lorsqu'il ne lui rcstoit plus qu'un rayon de connoissance > il lui envoya encore des marques de sa libéralité » et qu'enfin 1er dernières paroles de Corneille ont été des remerciemens pour Louis le Grand. »

n Voilà , Monsieur » comme la postérité parlera de votre illustre frère 9 voilà une partie des exceUenies qualités qui l'ont fiut connottre à toute l'Europe. Il en avoir d'autres qui , bien que moins éclatantes aux yeux du Public t ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges ;

jft veux dire homme de probité et de piété » bon

pere de famille , bon paient » bon ami. Vous le savez y vous qui avez toujours été uni avec lui é^Uûc amitié qu*aiicm intérêt » non pas même aucune émulation pous la gloire , n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche déplus près ^ c'est qu'il* étoit encore un très-bon Académicien. Il aimoir» il cultivoit nos ezerdces. Il y ap- portoit sur-tont cet esprit de douceur , d'égalité » de déférence même , si nécessaire pour entretenir Tunion dans les compa- gnies» Lvt*on f antais vtr vouloir ^ ti rer ici aucun avantage des applaudissemens qu'il lecevoit dans le Public? Au contraire » après avoir paru en Maître , et, pour ainsi dire , régné sur la scène , û venoit , disciple docile , chet^ cher à s'instruire dans nos As- semblées , laissoit » pour me servir de ses propres termes ^ Uls- soit ses lauriers i la porte de rAc^mie , tonfduts prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui , et » de tous tant que nous sommes ^ le plus modeste à parler , à prononcer , je dis même sur des ma<* tteres de Poésie. » ^

% a Vous auriez pu bien mieux que moi » Mon sieur » lui rendre ici les justes honneurs qu^i mérite , si vous n'cttssic» peut-être appréhendé ^ *

Dijj

4<i VIE DE P. CORNEILLEv

avec raison , qu'en faisant T^logc d'nn firere » avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformiu» il ne semblât que vous faisiez votre propre clogc* C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue » lorsque tout d'une voix , nous vous avons appelle pour remplir sa place » persuadés que nous sommes que nous re- trouverons en vous non-seulement son nom > son même esprit >

son même enthousiasme ; mais encore sa même modestie » sa même vertu ^ son même zèle pour l'Académie. »

P. Corneille mourut le premier Octobre 1⁶⁸⁴ âgé de soixante et dix-huit ans » Doyen de l'Académie Française » où il avoit été reçu le xx Jan^{vier} 1647 9 à la place de Maynard. Comme il ^toit d'usage que le Directeur Trimestrier de cette Compagnie fit les frais d'un service pour ceux de ses Membres qui mouroient pendant le Trimestre > il y eut un combat de générosité entre Racine et l'Abbi de Lavau » pour le service de P» Corneille , parce qu'il paroissoit incertain sous le Directorat duquel il étoit mort. Le juge^{ment} de cette singulière contestation fut remis i l'Académie^ qui décida faveur de l'Abbd

de Lavau. C^{'est} d'après cela que Benserade disoit à Racine : €(Si quelqu'un pou^{voit} prétendre » à l'honneur d^{'enterrer} Corneille » c'étoit vx^{us} : 3» vous ne l'avez pourtant pas fait. Ce qui pouvoit alors ne paroître qu'un jeu de mots 9 est de« venu , dans la suite , une vérité de tous les terns*

Louis XIV eut toujours beaucoup d'estime pour P. Corneille » et il lui en donna ^ de très*» bonne heure » des marques signalées. Il lui écrivit » de sa main » la lettre suivante ^ pour le charger de composer les vers des inscriptions qu'il vouloit que Ton itttt au bas des figures de Valdor ^ représentant les faits les plus mémorables du règne de Louis XIII.

ce Monsieur de Corneille , comme je n'ai point de vie plus illustre à imiter que celle du feu Roi » mon très*honorable Seigneur et Pere > je n'ai point aussi un plus grand désir que de voir en un abrégé ses glorieuses actions dignement représentées j ni un plus grand soin que d'y faire travailler promptement 9 et comme j'ai

cru que pour rendre cet ouvrage parfait » je devois vous en laisser l'expression » et i Valdor les dessins p

et que j'ai vu > pac ce qu'il a fait » que son inven[^] tion'aToit répondu à mon attente , je juge» pac ce que tous avez accoutumé de faire , que voua réussirez en cette entreprise » et que » pour éterniser la mémoire de votre Roi » vous prendrez plaisir d'éterniser le zele que vous avez pour sa gloire. C'est ce qui m'a obligé de vous laire cette lettre » par Tavis de la Reine Régente » Madame ma Mere , et de vous assurer que vous ne sauriez me donner des preuves de votre affection» pltfis agréabl[^]és que celles que J'en attends sur ce sujet. Cependant je prie Dieu qu'il vous ait » Monsieur de Corneille , en sa sainte garde. Ecrit à Fontatiiebleau , ce 14 Octobre 1[^]45 • Signé 9 Louis i et plus bas , deGuénégaud. »

Le Pcre Tournemine » dans sa dcfinsc du grand Corneille , le venge des Epigrammes de Roileau et des notes de son Commentateur Srossette :

il y détruit aussi rerreur qui s'étoit répandue quelque tems » que la pension de Corneille sur Te Trésor Royal avoit été supprimée après la disgrâce de M. Fcfuquet , et , ensuite , rétablie ^ à la sollicitation du Poète satyrique. <c Qui parle de Corneille[^] dit-il , comme d'un homme intc-

VIE DE r. CORNEILLE. 4.,

ressë » moins avide de gloire que de gain j Cor« nleille» qu'on sait avoir porté l'indifférence pour l'argent jasqn'i une insensibilité blâmable 1 qui n'a jamais tiré de ses Pièces que ce que les Comédiens lui donnoient , sans compter avec eux ;

qui laissa passer un an sans remercier M. Colbert du rétablissement de sa pension i qui a vécu sans dépense et mourut sans biens : Corneille » lui a eu le cœur aussi grand que l'esprit ^ les sentimens aussi nobles que les idées. Despréaux a 9 si on en croit son Commentateur » réparé ses critiques indiscrettes par un beau trait de générosité envers Corneille 1 il fit rétablir sa pension supprimée. Ce fait, allégué déjà dans la vie de Despréaux> avoit été convaincu de faux dans nos Mémoires 3 on se flatte ici de le rétablir ^ en changeant les circonstances. 1»

ccCe n'est plus après la mort de M. Fouquet 1 ce n'est plus par M. Colbert que la pension a été supprimée : c'est , dit le Commentateur , après la mort de M. Colbert » par M. de Louvois. En vain réforme-t-on la fable : on ne peut en faire une vérité. A une fiction grossière, on en substitue une mieux concertée s mais c'est toujours

une fiction. La pension de Corneille ne fut point letanchée par M. de Louvois , après la mort de M. Colbert : on défie de donner la moindre preuve de ce fait. Ainsi Boileau n'a pas été dans l'occasion de jouer le rôle généreux qu'on lui attribue , de courir chez Madame de Montespan j de parier au Roi avec chaleur.

Pour les deux cents louis envoyés par le Roi au grand Corneille ^ peu de jours avant sa mort » le fait est vrai. Le Roi sut du Père La Chaise que l'argent manquoit à cet illustre malade ^ fort éloigné de thésauriser » et Sa Majesté lui envoya deux cents louis. Je ne nie pas qu'ils aient pu être portés par La Chapelle » parent de Boileau ^ et homme illustre : le reste de la fable est mal imaginé. Despréaux ne put employer le crédit de Madame de Montespan , qui n'en avoit au* cun 9 depuis quelques années. Despréaux n'a donc point eu de part à cette libéralité de Louis le Grand » et on

lui fait un faux hofineur de cette intercession ; on lui fait un faux lionneuc du rétablissement de la pension de Corneille^ Quand la pension fut supprimée , apris la dis^ grâce de M. f onquet » Boileau % renfermé dana

la cour du Palais , ne paroissoit pas à Versailles. M. Colbert » plus Mécène que le flTori d*An^ guste t ne tarda pas k la rétablir. Corneille (comme je l'ai dit) laissa passer un an sans de* mander le brevet et sans remercier. Je le sais de rAbbé Gallois ^ à qui le Ministre en* avoir fait des reproches , et qui conduisit Corneille à l'Hôtel Colbert. La pension n'a pas été supprimée après la mort de M. Colbert. M. l'Abbé de LottTois » jalout de la gloire de M. ton pere » tira du Trésor-Royal des preuves qu'elle avoir été exactement payée. >•

ce II est nécessaire de prévenir le Public sur d'autres malignes impressions que le Commen** tateur de Despréaux a re(ues dans ses conTcrMtions avec le Poète satyique> et fait passer dans ses notes. Les esprits les plus droits sont séduits par ane relation infidelle 9 nous entravons un exemple dans l'Editeur de Pelisson. Tome prc* mier » page 11^ » édition de 17)5 , il rapporte » sur Tautorité du Commentateur de Despréaux , que Corneille dédia Cinna à Monuuron » célèbre Financier ^ protecteur libéral^t éclalié des Belles^Lettres » et très-digne de leurs bomma-

ges 9 paccc qu'il paya plus chec TEpitie dedica«« toire» que le Cardinal Mazaiin à c]ui elle écuic destinée. La preuve ,sans réplique , de la fmas<» seté de cette maligne imputation » est dans ce beau xemercissement de Corneille au Cardinal

»Nontu n*espointingrate, ^6 Maîtresse du mondcl &e*

Ce Poète reconnoissant dit au Cardinal Mazarin, que ce Ministre Ta prévenu par ses bienfaits »

qu'il n'avoit pas demandés » qu'il n'attendoit pas » »

5^ Tes dons ont devancé même mon espérance, » Et ton cœeur généreux m*a surpris d'un bienfait » Qui ne m*a pas coûté seulement un souha^.

Corneille s^est peint lui-même dans ces six vers I qu^il envoya à Pelisson » vingt ans après les avoir faits » en l'assurant qu'il n'avcit guercs changé depuis.

ce En matieie d*amour je suis fort inégal;

9> l*en écris assez bien y et le fais assez mah

5i J'ai la plume féconde et la bouche stérile :

» Bon galant au Théâtre , et fort mauvais en ville ;

r> Et Ton peut rarement m*écoater sans ennui ,

» Que ^uand je me produis par la bouche d^aucruî. »

On

Digitizcû by Cjçjo^Ic

On a fait un nombre immense de paialleltt de CometUe et de Racine : on cherche encore souvent 9 de nos jours» à en ëublier un, et les dissertations sur cette matière se sont multipliées à rinfini. Il n'est presque pas d'Ecrivains qui n'aient loué Corneille , soit à dessein on par occasion* Son Æloge a été proposé et couronné par des Sociétés littéraires et savantes. On lui a . lérigé des statues» On a célébré son apotliéose sur le premier Théatte de la

Nation , et ceux des principales Villes du Royaume se sont empressés d'imiter cet exemple. Il a été fait une quantité innombrable d'éditions de ses Œuvres complètes et de ses Chef-d'œuvres en particulier , chez nous et chez toutes les Nations et dans toutes les Langues , où il a unanimement obtenu le surnom de Grand le plus beau génie , le plus universel du siècle dernier et du nôtre » Tercrain vain qui dans l'Art de la Tragédie s'est le plus rapproché de Corneille » a cru s'honorer et ajouter à la gloire de ce grand Homme en se disant son Editeur , son Commentateur , et en devenant l'appui de sa famille.

M. Gaillard » dans son Eloge de Corneille ,

couronné à l'Académie de Rouen et son concurrent anonyme , qui a obtenu le prix par le dernier Maréchal Duc de Harcourt, Gouverneur de la Province , et M. de l'Isle de Sales , dans son Histoire de la Tragédie , comparent P. Corneille à Descartes, et observant que le Poète opéra sur son siècle une plus grande révolution que le Philosophe. L'un des deux fit pour la vertu ce que l'autre entreprit pour la raison : ils donnèrent tous les deux l'exemple à leur siècle mais Corneille en créa la Politique et la Littérature. Corneille influa donc lui seul sur son siècle , plus que le Monarque duquel ce siècle prit le nom, et que tous les grands Hommes qu'il produisit ensuite , dans tous les genres ; aussi l'Anglais Walpole disoit-il : ce On sait écrire et parler en France mais il n'y a que Corneille qui sache penser, u

Si l'on vouloit réunir tout ce qui a été écrit d'intéressant par les meilleurs Auteurs du siècle -passé et de celui-ci, sur V. Corneille , on feroit plusieurs volumes fort gros , mais on ne feroit

lien pour sa gloire f si univetsellement reconnue» et gén^alement et si constamment établie. Nous

nous bornerons à ce que nous avons rapporté* Ce n'est qu'en vcznt représenter , ou en lisant les Chef-d'œuvres de Corneille , que Toit peut véritablement sentir ce qu'il vaut , sur-tout, relativement \ son siècle. Quelque usage qu'il ait fait de la connoissance des Auteurs Latins et Espagnols » l'emploi de ses larcins n'altère en rien la vérité de ce vers de V Excuse à An\$u :

ce Je ne dois qu*à moi seul tojate ma renommée ; ^

vers qui révolta les envieux de Corneille » parce qu'il y peint avec autant de candeur que de fran-» chise et de noblesse son caractère et celui de ses Ouvrages. On lui a appliqué , dans la suite ^ après ses belles Tragédies Romaines ^ ce vers de Scrtorius à Pompée :

tf Rome n'est plus dans Rome^ eUe est toute ou je suis, »

et il 7 a encore une infinité d'autres vers dans ses Pièces , qui peignent admirablement ses Héros ^ et qui ne lui conviendroient pas moins bien à lui-même.

Voulant être utile à ses contemporains et à ses successeurs par ses exemples et par des préceptes^ il a composé trois exceUens Discours en prose j,

E^ij

yo VIE DE p. CORNEILLE.

sur Vutiliti et Us parties du Poème Dramatique ; sur les moyens de traiter la Tragédie , selon le vraisemblable et le nécessaire ; sur les trois unités action , de jour et de lieu ; et il a fait

suivre presque toutes SCS Pièces par des Examens critiques qui renferment les plus sévères et les plus judicieux principes.

Outre sa traduction des quatre Livres de VImi* ration de Jésus , en vers François, Corneille a donné aussi celle de cinquante Pseaumes , de quatrt^ Cantiques , de la Louange de la Vierge , par S aini'Bonnaventure , et de l'Office du Àlartyr Siiint- Victor,

Nous devons à M. de la Place cette Epitaphc de Corneille.

ce Ci-gît le créateur du Théâtre François ,

Dont un grand Homme (i) et Tlntrigue et TEnvic , 5> Qu*humilioient l'essor de son gcnie , « Tentèrent vainement d'obscurcir les succès ; « Qui dans sa simple et noble indépendance , r> Avec le coeur aussi grand que l'esprit , a-) Sans orgueil > sans mandge , en illustrant la France , « Ne dut qu'à ses travaux la gloire qu'il acquit ; « Et, toujours distingué de la classe commune , >ï Qui vécut sans dépense, et mourut sans fortune. •»>

(i) U fcardinal de Richelieu:

DES PIECES

, ' on les Tattsses Lettres , Comédie en cinq actes , en vers , dédiée à M. de Lian« court, avec un Avis au Lecteur; représentée en i^if 9 et imprimée 9 pour la première fois , à Paris » en itfj } » îft*4« chez François Targa.

Tircis , qui n'aime point et croit pouvoir ne jamais aimer » se moque d'Eraste son ami » qui lui raconte sa passion pour Métite, et l'assure que toute son indifférence seroit bientôt détruite par la

seule vue de cette belle personne. Tircis accepte le défi» est conduit chez Mélite ce coq, en effet, à ses charmes.^ Il se déclare, et cause de la jalousie à Eraste qui ne croyait pas le persuader si bien. Voulant se venger, et faire passer Mélite pour coquette > il contrefait des Lettres d'elle, et les adresse à Philandre ami de Tircis, et amant de

sa sœur, Cloris, qu'il abandonne pour se livrer aux avances qu'il croit avoir reçues de Mélite, et dont il

Eilj

II. CATALOGUE DES PIÈCES

Il part aussi-tôt à Tircis et en lui remet même ces fausses Lettres. Ce dernier les renvoie à Mélite » et lui fait annoncer que son infidélité lui cause la mort. Une telle nouvelle la met dans le plus grand désespoir, et dans un danger réel. On dit à Eraste qu'il n'a plus ni maîtresse > ni rival. Il perd l'esprit » et semble agité par les furies; et prenant Philandre pour Minos, il lui avoue que ces fatales Lettres sont fausses. Philandre est confondu. Mais Mélite, qui n'est point morte, apprend que la prétendue mort de Tircis n'était qu'une feinte pour l'éprouver. Les deux amants se réunissent et s'épousent» Eraste s'attache à Cloris> et le

crédule Philandre est sacrifié.

Tel est le canevas de cette pièce, et dont Corneille reprend lui-même les défauts dans l'Examen qui la suit. L'unité d'action est la seule qui y soit observée. Corneille dit n'en être redevable qu'au seul sens commun qui le guidait. Le sens commun avait été extrêmement rare jusqu'alors; et ce qui ne l'était pas moins,

c'étoit un certain ton de décence qui règne dans cette Comédie.
Dictionnaire de la langue • tome second t page 11}.

ce Corneille n'eut besoin que de la pureté de son

cœur j pour rappeler d'abord la scène aux loix de la bienséance , point la purger de ces familiarités , de ces transports trop libres , de ces embrassements , de ces caresses qu'un siècle grossier avoir presque exigés en eux-mêmes de théâtre , sous prétexte de vérité. Au-lieu de cette vérité choquante , et qui n'étoit bonne qu'à

(supprimer | il en introduisit une autre dont on avoir

DE P. CORNEILLE. j

besoin , et qui forma dans la suite la bonne Comédie t

il produisit sur la scène la conversation des honnêtes gens. La Comédie jusques-là n'avoit rien imité. On avoit pour toute source de comique quelques personnages bas et burlesques 9 des Jodeux , des Capitans et des Valets vtt\$ ou stupides , qui outragent tout , et ne peignoient rien. Corneille supprimant tous ces monstres très insipides - , il instruisit la Comédie à retracer nos passions et nos ridicules, notre langage; et le germe de toutes ces réformes est dans cette Méthode si impar^'

faite , dont il nous a depuis autorisés à rougir pour lui i iDais qui est aussi supérieure à la meilleure fécule de Hardy , que Tartuffe ou le Misanthrope est supérieur i Méliès. » Éloge de P. Corneille » par M. Gaillard t page 24 €t

On a vu dans la vie de Corneille, par Fontenelle, ce qui donna lieu à cette Comédie, ce La Demoiselle qui en avoit fait naître le

sujet , porta long-tems dane Kouen le surnom glorieux de Milite , et se vit ainsi dis-lots associée à toutes les louanges que reçut sea illustre amant. »

ce Le Public ce rendit pas d'abord i cette pièce toute la iustice qu'elle médt^é tt fiBut plusieurs re* présentations pour lui faire sentir la supériorité qu'elle fnoitroit sur toutes celles qui Ta-Toient précédées/ Mais Hardy , qui droit l'Auteur bannal du Théâtre , et qui partageoit avec les Comédiens le produit de toutes les pièces , mSme de celles c|u*il n'avoir pair composées , dlsoit à ceux qui lui apportoienc par^ des représentations d^ lAiiiivaiBQBMfàKc! imi»cJiiK€f

parce que cette part s*augmentoit de jour en four, n» Parfalet, histoire du Thc^atre François, tomequatricinCy page 461 , et Anecdotes dramatiques t tome premier »

page 559-

c« Le succès de MdUe devint si prodigieux > que , dès ce coup d'essai 9 l'on reconnut l'excellent génie de ce nouvel Auteur» et l'on jugea ^\x"ii alloit remettre la Comédie en crédit. Le concours y fut en effet si grand , que les Comddicns qui avoient été" réduits encore une fois» faute de spect^:eurst au seul Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , se séparèrent de nouveau 9 et établirent la Troupe du Marais du Temple. Histoire de la Ville de Patist liv. dix-neuvieme.

ce Avant cette époque, disent les mêmes Historiens, les pièces de Théâtre de nos premiers Poètes commencèrent à vieillir , et leurs représentations froides, et languissantes » n'ayant plus cet air de nouveauté qui ne charme qu^autant qu'il surprend « ne donnoient plus aucun plaisir. Les Comédiens voulurent suppléer

à ce. défiut par de mauvaises farces» le plus souvene insipides , ou remplies d*obscénité ; mais il n'y eut que le bas peuple » ou tout au plus quelques liber* tins qui s'accommodèrent de ce spe-cude ridicule» si indigne du Théâtre François. Cette licence étoit parvenue i un tel point , que le Magistrat fut obligé d'y mettre la main ; ainsi la Comédie tomba dans un fort grand mépris. Les choses étoient dans cet éut , et le Théâtre presque abandonné » lorsque P. Corneille fit paroître sur la scène sa Mélite, 5> Fontenelle , dans son Kistoirc du Théâtre Ftañoit , :Qoute 1 cette

DE P. CORNEILLE. ff

ctiue de décadence , la vieillase de Hardy et sa mott prochaine, qui alhit , dit -il» hientât faire mê grandë hreche uu Théatrt, quand Conseille donna AULite.

ce U n^avoit que dix-neuf iSo^i et elle se sentoit en* core beaucoup du ton des pmmiers Poètes \ quelques pensées libres et de firéquens baisers faisoient la plus grande partie du Comique. Corneille rdforia , dans ' la seconde Edition » toutes ces indé-cences > et en corrigea aussi le style et la Tetsification. 9 Xoly , éditioa de P* Comeilic , in-ia , 1747»

Clitandre , ou rinnocence délmée > Tiagcdie , précédée d'une Préface et d'un Argument, et dédiée au Duc de Longueville i représentée et imprimée , pour la première fois » à Paris »

en 16^%, ^ in-S. chez François Targa*

ce Un voyage que je fis à Paris, dit Corneille, dans r£xanien de Clitandre, pour voit le succès de Mélite, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt-quatre heures. C'étoit l'unique règle que l'on connût en ce temslà« rentendis que ceux du métier h blbioient

de peu * d'effet , et de ce que le style en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bra«» ▼ade , et montrer que ce genre de Pièces avoit les vraies beautés de Théâtre, j'entrepris d'en faire une rguliste, c'est-à-dire» dans ces vingt-quatre heures, pleine d'incidens , et d'un style plus élevé , mais qui ne vaudroit rien du teut> en quoi je réussis parfait^mc-suw .

!•€ style en est véritablement plus fort que celui de

l'autre -, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes » comme dans cette prenûere ; mais ce n'écoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scenc en dût être entièrement purgée* Pour la constitution » elle est si désordonnée , que vous avez peine à deviner qui sont les premiers Acteurs, Rosidor (favori d' Alcandre , Roi d'Ecosse] et CaGste , (maîtresse de Rosidor et de Clitandre , favori du Prince Floridor , fils du Roi Alcandre) sont ceux qui le parlissent le plus par Ta* avantage de leur caractère et de leur amour mutuel > mais leur action ânit dès le premier acte avec leur pérît ; et ce qu'ils disent au troisième et au cinquième» ne fait que montrer leur visage , attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorise (Pymante est amoureux , mais dédaigne de Dorise) y ont le plus grand emploi > mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes , et dont mcme le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres* Clitandre ^ autour duquel semble tourner le noeud de la Pièce , puisque les premières actions vont à le faire coupable , et les dernières à le justifier > n'est peut-être qu'un Héros bien ennuyeux» qui n'est introduit que pour déclamer en prison Y et ne parie pas même i cette maîtresse , (Caliste) dont les dédain

servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième Aae ian^it » comme celui de M/Ute , après la conclusion des épl« sodés, et n'a rien de surprenant, puisque des le qua-

Oigitized by Gopgle

ttieme on derlne tout ce qui doit y arriver , honnis

le naaiiagc de Clitandre avec Dorisc, qui est encore pins "étrange que celui d'£raste (avec Ciorîs dans M/^ lue] y et dont on n'a garde de se ddficr. Le Boi et le Prince son âls y paroissent dans un emploi fort au-dessous de leur dignité. L'un n*y est que comme

juge , et l'autre comme confident de son favori*...». Les monologues sont trop longs et trop frdquens en .cette pièce. C'ctoît une beauté en ce tcms-là ; les Comédiens les soubaitoient , et croyoient y paroître avec t^lus d'avantage.... Pour le Heu, il a encore plus d'étendue» ou si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage que dans Mélite. Il cortiprend un Château d'un Boi , avec une forêt voisine , comme pourroit être celui de S. Germain , et est bien dioign(^ de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.

Ces fragmens de Tcxamen rigoureux que Corneille fit de Clitandre , tiendront lieu d'un extrait de cette^ Pièce > qu'il seroit fort difficile de faire connoître , tant le sujet est compliqué et surchargé d*incidens* Nous rapporterions mSme en entier le très-long Argur- Vient qu'en donna Corneille , que l'on aucoic bien de la peine encore à en sentir l'intention > et à en suivre la marche.

CUundre n'eut d'abord que le titre de Tragi-Comédie , et ce ne fut que dans l'édition in-folio que Corneille donna de ses œuvres

en 1663 , qu'il intitula cette pièce Tragédie 9 après y avoir fait de grands

changemens , et en avoir retranché ce qu'il y avait

de trop libre » particulièrement une scène dans laquelle

f8 CATALOGUE DES PIÈCES

Calliste venoit trouver Rosidor au Ut. a II est vrai , «lit

Fontenelle, (seconde Vie de P. Corneille) que ces deux amans dévoient être bientôt mariés > mais un honnête spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage.... Depuis Clitandre , tout ce qui reste, dans les ouvrages de P. Corneille » de Tancrède excès de familiarité dont les amans étoient ensemble sur le Théâtre , c'est le tutoiement, qui ne choque pas les bonnes mœurs, mais qui choque la politesse et la vraie galanterie. Il étoit que la ^ familiarité(^ que l'on a avec ce qu'on aime soit tous jours respectueuse; mais^ aussi il est quelquefois permis mis au respect d'être un peu familier. On se tutoyoit dans le Tragique même aussi-bien que dans le Comique que y et cet usage ne finit que dans VHeracle de Corneille 9 ^où Curiace et Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pousser cela un peu loin -y et à son égard le tutoiement n'expire que dans U Menteur,)>

Parmi les nombreux moyens qu'emploie Corneille pour produire de l'effet dans cette pièce, il y en a un assez singulier. Pymante , tête-à-tête avec Dorise , dont il n'a pu vaincre les rigueurs , veut user de violence : elle tire une aiguille de ses cheveux , avec laquelle elle lui crevé un œil et s'enfuit. Pymante , resté «eul , adresse les vers suivans à cette aiguille :

« O toi , qui secondant son courage inhumain ,

^y Loin d'orner ses cheveux, déshonore sa maie ^ Exécrable
instrument de sa brutale, rage , Tu devois pour Is uioic5 rwpctci
son image !

DE P. COILNEILLE. f,'

^Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des-Cieuz ^ Imprimé
dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,

if

Quoi que te commandât une âme si cruelle » .

» Devoir Être adoré de ta pointe rebelle» s»

« In lisant cette longue apostrophe à une aiguille , 4 dit Joiey ,
édition de P. Corneille, in-ia, 1747,) on .est tenté de penser que
c'est de là, peut-être, qu'est

'né le proverbe : Discourir sur la pointe d'une aiguille,

dont on se sert communément , pour dire : parler long-tems
sur un sujet frivole. Nous soumettons cette conjecture aux lu-
mières des savans à qui il appartient de décider si l'origine du
proverbe n'est pas plus ancienne que la Pièce de Corneille» »

jLa Veuve , ou le Traître trahi » Comédie en cinq actes ^ en
vers , précédée d'un Argument » d'un Avis au Lecteur et de plu-
sieurs pièces de vers k la louange de 1 ^ Auteur 5 dédiée à Ma-
dame de La Maisoafort , et représentée en 1 ^33 1 im« primée ,
pour la première fois » à Paris » en 1 6 ^4 ^ in- S. chez François
Taïga •

Voici l'argument » par Corneille lui-même.

c(Alcidon , amoureux de Ciarice » veuve d' Alcandre et maîtresse de Philiste 9 son particulier ami > de peur qu'il ne s'en aperçût , feint d'aimer sa sœur Doris, qui , ne s 'abusant point par les caresses , consent au mariage de Florange que sa mcre lui propose* Le faux

tfo CATALOGUE DES PIECES

ami > sous prétexte de se venger de Taffront que lui faisoit ce mariage , fait coinsentii: Cclidan à enlevct Clarice en sa faveur, et ils ia mènent ensemble à un Château de Célidan. rhiliste , abusé des faux ressentimens de son ami , fait rompre le marUge de Florange î sur quoi Cclidan conjure Alcîdon de reprendre Doris , et rendre Clarice à son anunt. Ne s'y pouvant résoudre , il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du ncx à la Nourrice de Clarice , qui avoît toufours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avoir même facilité l'enlèvement de sa maîtresse ; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide, de sorte que ramenant Clarice à PhiUste» il obtient de lui , en récompense , sa sœur Doris. î>

Ci Cette Comédie n'est pas plus régulière que M/litej dit Corneille (dans l'Examen de la Veuve), en ce qui regarde l'unité de lieu , et a le même défaut au cinquième Acte qui se passe en complimens pour ▼ enit à la conclusion d'un amour épisodique» avec cette différence toutefois que le mariage de Cétidan avec Doris a plus de justesse dans celle-ci que celui d'Eraste avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le tems en général , qui n*es« pas si vague que dans MélUe, et a ses intervalles mieux proportionnés par cinq jours consécutif* C'étoit un .tempérament que je croyois lors fort raisonnable entrjs la rigueur des vingt-quaue heures « et cette éten^ due libertine , qui

n'avoit aucunes bornes. Mais die a ce défaut dans le particulier de la durée de chaque

Acte f que souvent celle de l'action y excède i\$ hw

DE P. CORNEILLE. <t

ccup celle de la représentation Cette Comédie peut

/aire connoître l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour les à parte. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, et de mettre Jes compliments d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, et qui sont toutefois obligés par des considérations particulières • de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si fréquens chez les Anciens et chez les Modernes de toutes les langues. Cependant, j'ai si bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces scènes aruâcieuses 9 et des réflexions qui les ont suivies, que, sans emprunter ce secours, Tamour parut entre ceux qui n'en parlent point et le mépris a été visible entre ceux qui se

font des protestations d'amour Le style n'est pas

plus élevé ici que dans Molière ; mais il est plus net et plus dégagé des pointes dont Tautre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien

quelque vivacité d'esprit , mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue 7 est aussi plus raisonnable que dans l'autre , et Alceste a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourberie qu'Eraste de la sienne. >^

Foncenelle observe (seconde Vie de P. Corneille) que dès la Veuve , qui n'est que la troisième Pièce de Corneille , il parott qu'il avoit déjà pris le deuto de tous ses devoirs. Ils parlent tous de la fleuve comme d'une mu^

Ulc , dans des vers de leur façon, imprimés au-devant de cette Pièce ; sur-tout ce qu'en dît Rotrou est remarquable. Il appelle Cornicieu son cher Rival , dans une Élogie qu'il lui adresse :

ce Pour te rendre justice, autant que pour te taire» »je veux parler, Corneille, et ne puis plus me taire.

Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal»

« Par la confession de ton propre rival.

» Pour un même sujet même désir nous presse ; 5") Nous poursuivons tous deux une même maîtresse :

Mon espoir toutefois est d'être chaque jour , 51 Depuis que je t'ai vu prétendre à son amour.

Mais la gloire n'est pas de ces chastes maîtresses >1 Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses : •Y Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous» «7 Et faire mille amans , sans en faire un jaloux.

^ Tel on me voit par-tout adorer ta Clarice ;

5^ Aussi rien n'est dgal à ses moindres attraits :

«> Tout ce que j'ai produit cède à ses moindres traits»

Les autres Piecci diverses sur Ia Veuve, sont de Mai* rct ,
Boisrobert , Douville , du Rycr , Scudcry , &c.

Quoique cette Comédie soit placée comme la troisième Pièce
de P. Corneille dans tous les Catalogues de ses Œuvres , Tavis au
Lecteur nous apprend que f99 Uù éÈmeni déjà échappées, lors-
qu'elle parut. En effet»

DE p. CORMÉILLE. «T)

td Gâterie du Paîaif , la StUvatue tt la Place R&yafe étoient
compostées dès 1664» lorsque l'on imprima la Tewe , et elles
forent joaées toutes les trois à leur tour » immédiatement après.

Plusieurs Comédies sont connues sous le titre de la Vewfe , de-
puis celle du Champenois Jean de la Rivey , en 15:799 jusqu'à
celle de feu M. Collé en 1771 » mais elles n'ont aucune ressem-
blance entr'elles, ni par 1# fonds du sujet» iii par la manière dont
elles sont trai* cées.

La Galerie du Palais » ou TÀmie Rivale »

Comédie en cinq actes , en vers , dédicé à Madame de Lian-
court , et représentée en 1734 1 tmprinée » pour la première fois
, à Paris ^ en 1 ^57 9 chez Augustin Courbé.

Le second titre de cette Comédie est le seul qui lui convienne ,
puisqu'il s'agit de deux amies » C^Iidée et Hippolytc , dont Tune
(cette dernière) à l'instigation de sa suivante Fiorice , et par les
menées d' Aronte, valet de I.ysandre^ cherche à séduire cet
amant de son amie Célidde, et traite avec une froideur repous-

sante , Dorimant « de qui elle est sincèrement aimit. Aussi Corneille , dit-il dans son Examen , que l'autre tiue ce seroit tout-à-fait irn^guUer, puisqu'il . n'est fondé que sur ce spectacle du premier acte, oft commence l'amour de Dorimanu pour Hippolyte, s'il R'étoit autorisé par Texeoqple des Anciens « qui étoieni'

s^ns doute encore bien plus licencieux , quand ils ne donnoient à kurs Tragédies que le nom des Chceavs qui n'écoient que tcmoins de Taciion , comme les Thrackiaiennes et les Phanicienis. VAjax même de Si>> phocic ne porte pas pour titre , La mort d*Ajax , qui est sa principale action î mais j^ax Poru-Foiut , qui n'est que Faction du premier Acte. Je ne parle point def Nuées , des Guêpes et des (?r^/ioui//fx d* Aristophane» ceci doit suffire pour montrer que les Grecs» nos pre* miers Maîtres , ne s'attachoient point à la principale action » pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages 9 èt quMIs ne gardoient aucune règle sur cet ar« ticle. J'ai donc pris ce titre de la Galerie du Palais ^ parce que la promesse de ce specule extraordinaire et as;rcable pour sa naïveté , devoit exciter vraisemblablement la curiosité des Auditeurs; et ç'a été poui leur plaire plus d'une fois que fat fait parrottre ce mcme spectacle à la fin du quauiemc Acte» où il est entièrement inutile» et n'est renoué avec celui da premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maîtres y avoient acheté t ou voir si les Marchands ont reçu les nippes qu'ils attendoient. Cette espèce de renouement lui <^toit né- . cessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui lui fit tiouver sa place , et qu'il ne fût pas tout-à-fait horsd'œuvre* La rencontre que j*y fais faire d'Aronte et de Fiorice , est ce qui le fixe particulièrement en ce licu-là» et sans cet accident» il eût été aussi propre à la fin du second ou du troisième , qu'en la place quUl occupe. Sans cet agrement , la pièce auioic été

ti:is-r<5guliere pour runité du Ueu et la liaison 4et ^enes qui n'est interrompue que par-U. Céiid<fe et VHippoly te ^ont deux voisines » dont les demeures ne sont sdparées que par le travers d'une rue , et ne sont pas d'une condition trop élevée pour ne pouvoir souffrir que leurs amans les entretiennent à leur porte. Il est vrai que ce qu'elles y disent «croit mieux dit dans une chambre ou dans une salle l et même ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient être retranchées » et viennent parler au milieu de la scène i mais c'est un accommodement de Théâtre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers* Il sort un peu de l'exacte vraisemblance et de la bienséance même i mais il est presque impossible d'en user autrement, et les spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les Anciens , sur lesquels on a formé ces règles , se donnoient cette liberté. Ils choissoient pour le lieu de le^r5 Comédies » et même de leurs Tragédies, une place publique; mais je m'assure qu'à les bien examiner , il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire, qui seroit mieux dans la maison qu'en cette

place Quant à la durée de cette Pièce , clic ç\$t

dans le même ordre que la précédente , c'est-à-dire , dans cinq jours consécutifs, le style en est plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de Kbmtice, qui est de la vieille Comédie, et que le manque d' Actrices sur nos Théâtres y avoit conservé jusqu'alors »

le CATALOGUE DES PIECES

afin qu'un homme le puisse représenter sous le masque»

.se trouve ici métamorphosé en celui de suivante , qu'une femme représente sur son visage. Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant , en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles > et Célidée particulière^ ment, jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vue méprisée par son amant, qui , en sa présence même, a conté des fleurettes à une autre et j'aurois de plus à dire que nous ne mettons pas sur la scène des personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts et aux

faibles qu'impriment les passions. Mais je veux bien

avouer que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense le cinquième Acte est moins traînant que celui des précédents , et conclut deux mariages , sans laisser aucun mécontent , ce qui n'arrive pas dans celles-là. 5"> '

ce C'étoit l'Acteur , connu sous le nom d'Alizon , qui représentoit sous le masque, les servantes dans les Comédies, et les nourrices dans les Tragédie^ et Tragi- Comédies. Le défaut d'Actrice » comme l'a dit Corneille , ce les discours libres que l'on mettoit dans la

bouche des soubrettes » avoient obligé d'introduire ce personnage au Théâtre. Ces raisons cesseront, lorsqu'il

commença à prendre une forme plus régulière > et l'on trouva des Actrices qui se chargèrent de ces emplois; Vépoque lie ce changement fut la première représentation de la GaUrit du Palais. Le Comédien qui » jusqu'à

DE p. CORNEILLE. «y

là , avoit rempli ces rôles , et dont on ne sait pas le véritable nom , continua son même travestissement dans les rôles de vieilles et de ridicales. L'usage de faire représenter ces derniers personnages par des hommes habillés en femmes s'est encore très-long-temps continué sur la Scène. » Parfait, Histoire du Théâtre François , tome V 9 pages 94 et 95*

Molière (édition de P. Corneille « Liège, 1747 ,) pensoit que ce grand homme auroit cru faire peu de chose pour la Comédie 9 s'il s'étoit borné à lui donner seulement une nouvelle forme. Il avoit en lui toutes les idées qui pouvoient rembourser > et l'on peut dire qu'il a prévu que le rôle de suivante , dont il est tiré d'après , et qu'il a mis le premier sur notre Théâtre , devoit faire un jour un de ses principaux agrémens. s>

La Suivante » Comédie en cinq actes , est versifiée & dédiée à M. ♦ * * 5 représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1654» et imprimée, pour la première fois, à Paris» en 1637, chez Augustin Courbé*

<c Je ne me suis jamais imaginé , dit Corneille, dans sa Préface dédicatoire de cette Pièce , avoir rien mis au jour de parfait j je n'espère pas même y pouvoir jamais atteindre« Je fais néanmoins mon possible pour en approcher , et les plus beaux succès d'autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation qui me fait redoubler mes efforts afin d'en avoir de pareils.

2 CATALOGUE DES PIÈCES

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui , et tâche à m'élever aussi haut comme lui , » Sans hasarder ma peine à le

foire descendre. >7 La gloire a des trésors qu'on ne^ peut épuiser
»

£e plus elle en pcodigae à nous favoriser »

» Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre. i»

* Malgré ce modeste aveu de Corneille » relativement

à îd Suivante , tout le reste de TEpître dedicatoire et l'eacamen
entier prouvent combien il avoir de préven* tion pour cette Co-
médie, dans laquelle, remarque Parfaict (histoire du Théâtre
François , tome % « page ,)

il -règne un défaut essentiel , en ce que la suivante, qui est le
principal personnage , à qui s'adressent tous les complimens , et
sur qui roule toute Tintrigue, est une simple soubrette , qui n'a
aucune qualité qui la iasse sortir de son état, et mériter cette dis-
tinction. ii>

Kcus rapporterons tout l'examen de cette Pièce, parce qu'il en
fera connoître le sujet et l'opinion qu'en avoit Corneille; les ob-
jections et les réponses qu'il a cm . devoir se faire , afin de justi-
fier la prévention qu'il montrait pour elle.

<c Je ne dirai pas grand mal de celle-ci , que je tiens assez ré-
gulière , bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le sty le en est plus
foible que celui des autres. L'amont de Géraست pour Florise n'est
point marqué dans le pre* mier Acte } aiosi la prbtat&e comprend
la première Scène du second, où il se présente avec sa confidente
Célie, «ans qu'on les connoisse ni Tun ni Tautre* Cela ne eeroît
pas vicieux , s'il ne s'y présentoit que comme

DE P

pcce de Daphnis , et qu'il ne s'expliquât que sur les intérêts de sa fille ; mais il en a de si notables pour lui 9 qu'ils font le nœud et le dénouement. Ainsi » €*est un défiut , selon moi , qu'on ne le connoisse

pas dès ce premier Acte. Il pourroit être encore soutien comme CéUdan dans la Veuve , si Horame l'aideroit tout pour le faire consentir à son mariage avec sa

filles > et que, par occasion ^ il lui j>roprosit celui de sa sœur pour lui-même s car :dors ce seroit Florame qui reintroduiroit dans la Pièce , et il seroit appelé par un Acteur passant dis le commencement. Clarimond qui ne paroît qu'au troisième > est in^nué dès le pre^mier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle ^ et avoue qu'elle ne le d^daigneroit pas s'il ressembloit à Fiorame. Ce même Clarimond fait venir son oncle Voldmon au cinquième et ces deux Acteurs sont ainsi exempts du défaut que je remarque en Gdraste. L'entretien de Daphnis au troisième avec cet amant d^daigné , a une affectation assez dangereuse , de ne dire que chacun un vers à la fois » cela sort tout-à-fait du ▼causable , puisque naturellement on ne peut être si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide et de Sénèque pourroient autoriser cette affectation qu'ils pratiquent si souvent , et même par des • cours généraux > qu'il semble (^ue leurs Acteurs ne viennent quelquefois sur la Scène que pour s'y battre à coups de sentences ; mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle est trop fardée pour donner un amour r;ispnnable à ceux qui ont de bons yeux , et ne

prend pas assez de sotn de cacher l' artifice de ses parures ^
comme i'ordomie Ariscot'e*

ce Gdraste n'agit pas mal en vieillard amoureux y puisqu'il ne
traite l'amour que par tierce personne 9 qu*U ne prétend 6tre
considérable que par son bien » et qu'il ne se produit point aux
yeux do sa maîtresse 9 4e peur de kii donner du dégoût pour sa
présence. OA peut douter s'il ne sort point du caractère des
vieillards ,

en ce qu'étant naturellement avares > ils considèrent le bien
plus que toute autre chose dans les mariages de

leurs enfansy et que celui-ci donne assez, libéralement sa fiUe
à Florame^ .malgré son peu de fortune » pourvu qu'il en ob-
tienne sa soeur. En cela , j'ai suivi la peinture que fait Quintiiien
d'un vieux luaiiqui a épousé une jeune femme » et n'ai point Éait
de scrupule de l'appliquer à un vieillard qui veut se marier. Les
termes en sont si beaux 9 que je n'ose les gâter par ma traduc-
tion. Genus infirmissima servituiis est seneh maritus , et fia-
graiius uxorLs charitatis ardorem frigidU eoneipimus ajfectihus.
C'est sur ces deux lignes que fe me suis cru bien fondé à faire dire
de ce bonhomme 9

ic Que s'il pouvoir donner trois Daphnis pour Florise » «> 11
la tiendroit encore heureusement acquise.

4c II peut naître encore une autre difficulté sur ce que Théame
et Amarante fonnent chacun un dessein , ^our traverser les
amours de Fiorame et Daphris »

et

DE P. CORNEILLE, yt

tt qu*ainsi ce sont deux intriguée qui rompent Punlié

d'action. A quoi je réponds, premièrement , que ces deux desseins form<£s en même tems» et continués tous deux jusqu'au bout « font une concurrence qui n*empcche pas cette unité > ce qui ne seroit pas , si après celui de Théante avorté , Amacante en fbnnote un nouveau de sa part. En second Heu , que ces deux desseins ont une espèce d'unité entre eux , en ce que tous deux sont fondés sur l*mour que Clarimoad a pour Daphnis , qui sert de prétexte à l'un et à l'autre , et» enfin > que de ces deux desscdns il n'y en a qu'un qui fasse effet » l'autre se détruisant de soi -tnCme , et qu'ainsi la fourbe d'Aramante est le seul véritable nœud de cette Comédie , ou le dessein de Théante nft sert qu'à un agréable épisode de deux honnfites gens qui jouent tour-i-tour ua poltron » et le touraent eu ridicule.

c(Il y avQît ici un aussi beau jeu pour les à parte qu'en . la Veuve ; mais j'y en ai fait voir la même aversion » avec cet avantage , qu'une seule Scène qui ouvre le Théâtre « donne ici l'intelligence du sens caché de ce que disent mes Acteurs , et qu'en Tautte j'en emploie quatui ou cinq pour rcclaiircir.

ce L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette Comédie , avec ce passe-droit toutefois dont j'ai déjà parié f que tout ce que dit Daphnis à sa poru « ou en la rue, seririt mieux ditdanssa ciuunl>re« oùlesScenees qui se font sans elle et sans Amarante » ne peuvent se placer» C'est ce qui m'oblige à la £aûre sortir au dehors t afin qu'il y puisse avoir» et unité de lieu eutieu, et

liaison de Scène perpétuelle dans la Pièce > CQ qui ne pott-croit être > si elk parlait dans sa chambre > et le| autres dans la rue.

c(J'aid<>a dit que je tiens impossible de choisir on^ place publique pour le lieu de la Scène , que cet inconvéioieAC n'arrive î j'en parlerai encore plus au long quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J*aiditque la liaison de Scène est ici perpétuelle > et j*y en ai mi\$ ét deux sortes > de présence et de vue» Quelques-Muis ne veulent pas que quand un Acteur sort du Théâtre pour n'être point vu de celui qui y vient » cela fasse une liaison > mats |e ne puis 8tre de leur avis sur ce point % et tietu que c'en est une sufEsante « quand r Aeceur qui entré sur le Thdatre voit celui qui eu sort » ou que celui qui sort voit celui qui entre > soit qu'il le cherche 9 soit qu'il le fuie 9 soit qu'il le voie simple*ment, sans avoir îhtër8t à le chercher, ni à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de vue» ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoue que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de préeeence et de discours, qui se fait lorsqu'un Acteur ne eort point du Thdatce sans y laisser un autre à qui il ait parlé» et dans mes derniers ouvrages , je me suis arrêté A cette-ci* sans me setir-rîr de l'autre; mais, enfin» je crois qu'on s'en peut contenter, et je la préférerois de i>eaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit , qui ne me semble pas supportable , s'il n'y a de trÊs-justes et de très-impoi tantes occasions qui obligent un Acteur à sortir du Th^tre , quand il en entend i car d'y venir toplement par curiosité , pour savoii ce que veut dûf

^ bruit , c*est une si foible liaison , que je ne conseille-'

rois jamais i personne de s'en seivir* ^ ce La durée de Taction ne passetoit]Kiint en cette

Com<5die celle de la représentation , si l'heure du dinec . n.'y séparoit point les deaz yremten Actes. Le re\$t« n'emporte que ce temt - li , et je n^annrfs pu hri en donner davantage, que mes Ac-

teurs n'eussent le loisir de s'éclaircir » ce qui les brouille n'était
 qu'un inentendu, qui ne peut subsister qu'autant que Gêraste
 » Korame et Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble
 Je n'ose dire que Je m'y suis assés à faire les Actes si égaux »
 qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre c'est une affectation
 qui ne rend aucune beauté Il faut, à la vérité, les rendre les plus
 égaux qu'il se peut mais il n'a pas besoin de cette exactitude. Un
 suffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable qui attire l'attention
 de l'Auditeur en quelques-uns et ne les renverse pas dans les
 autres, non

La Place Royale » on l'a nommée extra-gant » Comédie
 en cinq actes, en vers, dédiée à M. le représentant en 1751, et im-
 primée, pour la première fois » à Paris en 1754 chez
 Angustin Courbé.

Kous rapporterons encore en entier l'Examen que Comtelle a
 fait de cette Pièce. On y trouvera le sujet suffisamment exposé, et
 une sévère critique des défauts

fautes que l'on peut lui reprocher. Le lieu de la Scène
 en

Digitized by Google

lui a fourni le premier titre comme dans l'Alceste

du Palais ; mais le second est encore le seul qui lui convienne*

ce Je ne puis dire tant de bien de celle-ci que de la

pièce précédente. Les vers en sont plus forts » mais il y a manifestement
 une duplicité d'action. Alidor a donc l'esprit extravagant
 se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop » veut faire

en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre ; et c'est par là qu'il lui fait rendre une fausse Lettre qui le comble de légèreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte et la donne à Doraste contre son intention , et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins, formés ainsi l'un après l'autre , font deux actions , et donnent deux ames au Poème , qui , d'ailleurs , finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la Pièce. Les premiers Acteurs y achèvent bizarrement , et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième Acte , où ils ne paroissent plus , il ne faut bien prendre , que comme seconds Acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grâce de celui de la Suivante , qui, ayant été très-intéressée dans l'action principale » et demeurant enfin sans amant , n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa maîtresse et de son pere , qui ont tous deux leur compte , et les laissent ren-contrer pour pester en liberté contre eux et contre sa mauvaise fortune » dont elle se plaint en elle-même, «t fait

par là connoître au Spectateur l'assiette de son esprit , après un effet si contraire à ses souhaits*

Et Alidor est , sans doute ^ trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement, qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire , il devroit se contenter de ce premier effort , qui la fait obtenir à Doraste » sans s'enbarasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami , et hasarder , en sa considération » un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième Acte il ne se montre encore pas<;onné pour cette maîtresse t malgré la résolution

qu'il avoit prise des'ea défaire ^ et les trahisons qu'il lui a faites ; de sojte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il lui a donné sujet de le haïr. Cela fait ^e iné^ galité de moeurs qui est vicieuse. î> * '

a Le caractère d'Angélique sort de la bienséance » en ce qu'ctie est trop amoureuse , et se résout trop t6t \$ se faire enlever par un homme qui lui doit ctre suspect* Cet enlèvement M réusrît mal » et il a été bon de lui donner un mauvais succis, bien qu'il ne soit pasbsirique les grands crimes soient punis dans la Tragédie» parce que leur peinture imprime as8c« d*horreur ptkir

en détourner les Spectateurs. Il n'en est pas de mcme des fautes de cette nature , et elles pourroient ehgaget un esprit jeune ce ainoureux à les imiter , si Ton voyait que ceux qui les conu- netrent vinssent à bout » par ce mauvais moyeit , de te qu'ils dedrent.

ce Malgré cet abus introduit par la nécessité , et légitimé par rasage » de fairediredans iarue à nos amantes

G îîj

Oigitized by Gopgle

ifi Comédie ce que Tr^useroblaUenieiic elle» ^iroient

dans leur chambre , je n'ai osé y placer Angélique , du* cant U réflexion douiouicuse qu'elle fsât suc U prompt titude et l'imprudence de ses ressehtimens , qui ta font consentir à épouser Tob- jec de sa haine. J'ai mieux aimé tompre la liaison des Scènes , et l'unité de lieu qui se trouye'assez exacte en ce Pocme , à cela près , afin de

la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle , et plus de sûreté pour Fentretien d*Alklor« Phylis qui le voit sortir de chez elle , en auroit trop vu si elle les avoit aperçus tous deux sur le Théâtre i et» au lieu du soupçon de. quelque intelligence renouée entre eux » qui la porte à l'observer durant le bal , elle auroit eu sujet d*en prendre une entière certitude « et d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Ali-dor , et Tintrigue de la Pièce. ^

Cette Comédie eut assea de succès. Mais les femmes se plainquirent d'y être maltraitées ; c'est ce qui engagea Corneille » en Timprimant , à faire une épître dédicatoire, qui est adressée à un Anonyme, et qui semble n'avoir été destinée qu'à offrir une espèce de réparation aux femmes*

ce Un Poète n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses Acteurs i et si les Dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j 'appelle é^travagant ceux dont ils parlent et que par d*autres Poèmes j'ai assez relevé leur gloire, et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pouvoit faire concevoir de moi mon épître » n

Claverett Auteur d'une Cornue du même titre > qui avoit été Taini de Corneille » mais qui se rangea

du parti de ses envieux ^ osa lui écrire la Lettre suivante à l'occasion de cette Pièce.

ce l'entends parler de votre Place Royale , que vous saluez aussi-bien appelée la Place Dauphine, ou autrement , si TOUS eussiez pu perdre l'envie de me choquer > Pièce que vous résolutés de faire des que vous sâtes que j*y travaillois , ou pour sa-

tisfaire votre pac-[^] sion jalouse , ou pour contenter celle des Comédicne que vous servies. Cela n'a pas empcllié que je n'en aie reçu tout le contentement que j'en pouvois légitimement attendre , et que les honnêtes gens qui se

rendirent en foule à ses représentations 9 n'ayent ho» noté de quelques louanges Tinvention de mon esprit, l'ajouteraî même qu'elle eut la gloire et le bonheur de plaire au Hoi , 4tant i Forges , plus qu'aucane des Pièces qui parurent lors sur son The'atre. 5>

4ftll est dommage» dit l'Auteur des Anecdotes dt[^]* mariques , tome second , page 78 , que la Pièce que Claveret compare à celle de Corneille ne soit pas imprimée ; on verroit clairement Toigueil ineappottable de ce foible rival»

Médée y Tragédie en cinq actes , en vers , dédiée à M. P. T. N. G.i représentée en 16[^] 9 et imprimée , pour la première fois , à Paris , tn 16[^]9 9 iii-4. 9 chez François Targa.

Tout le monde connoît[^] le sujet de cette Tm[^]iiiie »

yt CATALOGUE DES PIECES

et n<ra« TâTons éotini dans notre septième rolmne,

au-devant de la Medét de Longepicrrc , qui avoit imité Euripide et S[^]neqae. Corneille les a suivis de fort pris aussi dans la plus grande partie de sa Pièce ; mais il y a ajouté plusieurs choses de son invention > telles que r Amour d'</Bgée pour Créuse. Corneille nous dit (Examen de Mddée) : ce Pour donner un peu plus d'intérêt à ce Monarque dans Taction de cette Tragédie, je le fti\$ amoureux de Créuse, qui lui préfère Jason s et je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette en* treptise , demeurant prisonnier de ceux qui l'a sauvent de ses mains, il ait obligation à

Médée de sa délivrance , et que la reconnaissance qu'il lui en doit , rengage plus fort e me n t i sa protection, et m8me i

Tcpouser, comme l'Histoire le marque Quant au

style , il est fort inégal en ce Poème, et ce que)*y ai mSIédu mien, approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque , qu'il n'est point besoin d'en metue ie texte en marge, pour faite discerner au Lecteur ce qui est de lui ou de moi. »> . *

L'IUttsioA Comique ^ Comédie en cinq actes^ en vers , dédiée à Mademoiselle M» F. D. »

et représentée en i 5 <^ ^ imprimée , pour la première fois, à Paris » ea ^^19% in-^.^ clies François Taïga.

Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler CcirneiUe lui-même, qui, dans ses £xamens, se £ûtcon« mitre ette juge toujours si équiublement.

DE P. CÔRNEILLE. 79

ce Je dirai peu de .chose de cette Piece« C'est om

gaienteiie extravagance qui a tant d*îrrregulackc\$, qu'eUe ne vaut pas la peine de la considérer , bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès asse:& favorable, pour ne me repe-nûr pas d*y avoir perdu quèlque tems* Le premier Acte ne semble qu'un pro^ loguc. Les trois sui\ ans forment une Pièce que je ne sais comment nommer. Le succès en est tragique: Adcaste y est tué , et Clindor en péril de mort ; mais le style ec les personnages sont entièrement de laComédie. Il y en a,m£me un qui n*a d'être que dans rimagination , inventé exprès pour faire

rire , et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes.
C'esn

un Capiran qui soutient asseï son caraaere de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquitte mieux. L'action n*y est pas oomplette , puisqu'iDa ne sait, à la ân du quatrième Acte qui la termine, ce que deviennent les principaux Acteurs , et qu'ils se dérobent plutôt au pdril , qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assex régulier i mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une Tragédie asseï courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristotc , et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle étant devenus Comédiens , sansqu*on le sache, y représcentent une histoire qui a du rapport avec la leur , et semble en être la suite. Quelques - uns ont attsibné cette conformité à un manque d'invention i mais c'est un trait d*art pour mieux abuser ^ par une fuisse nK>rt , le perc de Clindor qui les regarde , et rendre son

«o CATALOGUE DES PIECES

retour de la douleur i la |oie plus «urprenant et phia
agréable. »

a Tout cela cousu ensemble fait une Comédie » done Inaction n'a pour durée que celle de sa représentation s nais sur quoi il ne scroit pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne ee hasardent qu'une fois -, et quand l'original auroit passe pour merveilleux » la copie n'en peut januis rien valoir. Le style semble assex proportionné aux matières , si ce nVst que Lyse ^ en la sixième Scène du troisième Acte , semble s'élever un peu trop au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace

lui serviront d'excuse , aussi-bien qu'au pere du Menteur , quand il se met en colere contre son fils , au cinquième Acte :

Ituerdum tamen etvoci Comœdia tottit^

Iratiuque Cl^remcs tumido deUtigat ore»

CK Je ne m'étendrai pas davantage sur ce Poone. Tout

irrdgulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des tems, et qu'il paroît encore sur nos Théâtres « bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde » et qu'une aussi longue ré* volution en ait enseveli beaucoup sous la poussière » qui sembloient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

♦ Le Cid , Tragédie en cinq actes ^ en vers ^ dédiée \ Madame de Combalct, çt précédée

d'un Aigiiment et de dem^ Romances Espa*

gBotes; représentée en 1^\$^» et imprimée»

poux la premicze fois ^ à Paris» en 1^37 > t chez Augustin Courbé et François Targa.

^ Horace » Tragédie en cinq actes , en rcn ; dédiée au Cardinal de Richelieu ^ précédée 4i'un Extrait de Titc-Live , en Latin , servant d'Argument K (^présentée en 1^39, et impri»

mce > à Paris , pour la première fois 9 en 2^41^ > cKcz Augustin Courbé.

^ Cinna » on la Clémence d'Auguste f Ttt* gédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. de Montoron , et précédée d'un. Extrait de Sencque le Philosophe , en Latin , servant d'Argument , et d'une

Lettre de L'alzac à Corneille ; iepré« sentée en 1^35 » et imprimée » pour la première fois , à Rouen , , sans nom d'Imprimeur i et à Paris ^ la même année et dans le même format , chez Tous-saint Quinet.

Polyencte , Martyr , Tragédie Chrétienne »

en cinq actes , en vers , dédiée à la Reine Régente » précédée d'un Abrégé du Martyr de Saint Polyeucte » écrit par Siméon Mé-taphraste » et rapporté par Surius ^ en Exan^ois » poMr servir

Si CATALOGUÉ DES PIECES

d' Atgttment ; icprcsentfie en 1640 » impxir mce 9 pour la pre-mière fois ^ à Taris » en 1 640. , in- 4. y chez Antoine de SommavlUe.

* La Mort de Pompcc , Tragédie en cinq actes » en vers ^ dé-diée au Cardinal Mazarin , précédée d'un Remerciement » en vers , à cette Éminence » d'une Préface , d'un passage de Lucain , et de. deux de Velléius Paterculus , en Latin , pour servir d'Argu-ment i représentée en ic^i » et imprimée » pour la première fois » à Paris , en 1^44 » i/x 4. , sans nom d'Imprimeur*

* Le menteur, Comédie en cinq actes , en vers » dédiée à M. ^ ^ ^ , précédée d'un Avis an Lecteur » d'une Pièce de vers Latins adressés l Corneille » avec la traduction , par Constanter » et re-présentée en 1^41 ; imprimée , pour la pre« miere fols, à Rouen » en 1^44 » » saw nom d'Imprimeur.

La suite du menteur, Comédie en cinq actes, en vers » dédiée à M. ^ ^ ^ » représentée en 1^4 } i imprimée » pour la première fois » à Rouen » en r 645 » in-^ . » çt à Paris , la même

année I

année ^ dam le même format , chez Antoine de SommaYille et Augustin Couibé*

ce Te vous avois bien dit (Epitre dédicatolre de la suite du Menteur) que U Menteur ne scroit pas le ckerjiier emprunt ou larcin que je ferois chCL lt\$ Espagnols. En voici une suite qui est encore tirée du même «original s'-et dont Lope a traité le sujet» sous le titre

de Amar fine sàbef à quien, Btte ft'a pas été si heureuse au Théâtre que Tautte, quoique plus remplie de beaux iientimens et de beaux vers. Ce n'est pa6 que j'en ireuïlle accuser ni le défaut des Acteurs , ni le mauvais jugement du peuple > la faute en est toute à moi qui derois mieux prendre mes mesures , et cholnr des aujets plus réponsans au goût de mon Auditoire. Si *dtois de ceux qui tieœient que la Poésie a pour but de profiter aussi-bien que de plaire , je tâcherois de VOUS persuader que celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre , i cause que Dorante y paroft beaucoup . plus honn6te homme 9 et donne des exemples de vertu à suivre ; au lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter. Mais pour moi , qui tiens aveo AtJStote et Horace» que notre art n'a pour but que le divertissement , j'avoue qu'il est ici bien moâns à citimcr qu'en la première Comédie, puisqu'avcc ses mauvaises habitudes» il a perdu presque toutes ses paccs , et qu'il semble avoir quitté la mèUleure p«t de ses ;^rémens , lorsqu'il a voulu se corriger de ses débuts.. Ce nfest ici que le Valet qui fait rire (Examen de la suite du Menteur], au lieu qu'en l'autre f

les principaux agréments sont dans la bouche du mal*tre. L'on a pu voir par les divers succès, quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait entre celle-ci le rapport à l'autre, a pu contribuer quelque chose à sa disgrâce, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on n'a l'idée présente du jeune fille a encore quelques défauts particuliers. Au second acte, Cléandre (Gentilhomme de Lyon > où se passe la scène) raconte à sa soeur (Mélisse » devenue subitement amoureuse du menteur) la générosité de Dorante, qu'on a vue au premier acte » contre la maxime qu'il ne faut jamais raconter ce que le spectateur a déjà vu..., il > (Dorante > ayant rencontré ce Cléandre, qui se battoit contre un certain Florange, son rival, est allé pour les séparer; mais Florange avoit déjà reçu le coup mortel, et Cléandre étoit disparu avant que Dorante apprit le malheur du blessé. On a surpris et arrêté Dorante à la place du coupable, qui pourtant » soupçonné, à cause de ses anciennes querelles avec le meurtrier, lui a été confronté et présenté au prisonnier Dorante, duquel, très bien reconnu pour le meurtrier, il n'a point été décelé. Mais l'affaire s'arrange. Cléandre se déclare, et Dorante recouvre la liberté*. Un Philiste > amoureux de Mélisse, s'oppose quelques moments à ce que cette bonne sœur acquitte la reconnaissance de son frère envers Dorante. Cependant, entraîné par de si beaux exemples le Philiste cède la

place à ce généreux rival.) au cinquième acte

DE M. CORNEILLE

trop sérieux pour une Pièce si enfouie » et n'a rien

de plaisant que la première Scène entre un valet (Cliton , le v^lct du Menteur) et une servante (Lyse » fuivante de Mélisse). Cela platt si fort en Espagne , qu'ils font souvent parier bas les amans de condition > pour donner lieu à ces sortes de gens de s*entredire des badinagcs. Mais en France ce n'est pas le goût de rAudiroire.'... Bien que d'abord cette Pièce n*eût pas^ ^ande appr<^tidn , quatre ou cinq ans après , la Troupe du Marais la remit syr le Théâtre, avec un succès plus heureux ; mais aucune des Troupes qui courent les Provinces ne s*en est chargée.

Voici l'opinion de Voltaire sur cette Comédie, ce La suite du Menteur ne réussit point. Seroit-il permis de dire qu'avec quelques changemens, elle feroit au Tbéa« tre plus d'efifist que le Menteur môme i L*intrigue de cette seconde Pièce Espagnole est beaucoup plus iatérâsante que la première. Dès que l'intrigue at- tache » le succès ne dépend plus que de quelques embellisse* mens 9 de quelques convenances que peut-être Cor* nëille négli- gea trop dans les derniers Actes de cette . Pièce. r> Préface de la suite du Menteur, édition avec des Commentaires*

♦ Rodogune , Princesse des Parthcs i Tragédie en cinq actes , en vers , dédiée à M. le Prince , et précédée d'un Argument , tiré d'Âp* pian Alexandxinj lepicsemce en 1^44 > et im-

primée > pour la première fois » à Paiis » en i Cj^j^ î^n*4. » chez Àugustin Courbé.

Théodore, Vierge et Martyre, Tragédie Chrétienne , dédiée à M. le P« C. B« ; xefté'

scentécea , et imprimée, pour U première fois , à Rouen , en 1^4^ , sans nom d'Ini« priment ; et à Paris , la même année , et dans le même format , chez Toussaii|.t Quinet.

« La représentation de cette Tragédie n*a pas en

grand éclat (Epicre dedicatoice de Théodore) > et quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourroient me justifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts» et la tiens mal faite > puisqu'elle a été mal suivie, 1 l'aurois tort de m'opposer au jugement du Public : ^ il m'a été trop avantageux en mes autres Ouvrages t pour le désavouer en celui-ci ; et si je Taccusois d'erreur ou d'injustice pour Théodore, mon exemple donneroît lieu k tout le monde de soupçonner des mômes | choses tous les arrêts qu*il a prononces en ma fa- | "veur. Ce n*est pas toutefois sans quelque sorte de sa- j tisfactlon, que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la pros^ titution que Ton n*a pu souffrir , quoique Ton sût bien qu'elle n'auroit p:is d'cflFct, et que pour en exténuer rhonneur, j'aie employé tout ce que l'art et l'expétience m'ont pu fournir de lumières. Et » certes > 11 y a

DE p. CORNEILLE. «7

de quoi congratuler à la pureté de notre Théâtre , de ▼ oîr qu'une histoire qui hit le plus bel ornement du second livre des Vierges de Saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y 8tre supportée. Qu'eût-on die si , comme ce grand Docteur de TEglise , j*cusse fait voir Théodore dans le /lieu infâme» si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame durant qu'elle j: fut; si j'eusse figuré les troubles qu'elle y ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didymej C'est U-dessus que ce grand Saint fiiit triompher son élo-* quence » et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les Vierges à ouvrit les yeux. Je l'ai dé* robé à la vue , et autant que je l'ai pu , à l'imagination de mes Auditeurs > et après y avoir consume toute mon adresse » la modestie de

notre Scène a désavoué, comme indigne d'elle, ce peu que la nécessité de mon' sujet m'a forcé d'en faire connottre. »

Théodore , Princesse d'Antiohc , qui s'est fait chrétienne , est aimée de Placide , fils du Gouverneur Va<» lens. Mais Marcelle , femme de Valens » a une fille nommdc FLivic , et elle veut la faire dpouser à Placide qu'elle aime. Rien ne peut déterminer Placide k cet hymen i Marcelle furieuse dénonce Théodore à Valens, qui la condamne à la pioscicution publique. Didyme , depuis long-tems amoureux de Théodore » obtient d'entrer le premier dans sa prison > mais elle le convertit , et il lui fait revêtir ses habits , à la fa- ▼ eur desquels elle se soustrait à son infime supplice. Elle se tue , pour éviter d'y être expos^c de nouveau.

Didyme et Placide m peuvent iui survivre. Havie

H iij

tt CATALOGUE DES PIECES

mtutt de douleur» de n'avoir pu ramener à elle ce dernier ; et Marcelle de désespoir de perdre sa fille» et de voir échouer tous ses projets.

ce A bien examiner ce Poème » (dit Corneille) s*ii y a quelques caractères vigoureux et animés coitutic ceux de Placide et de Marcelle « il y en a de trainans qui ne peuvent avoir grand charme, ni grand feu sur le Théâtre* Celui de Théodore est entièrement froid, fille n*a aucune passion qui l'agite ; et là même où son lele pour Dieu , qui occupe toute son ame, devrait éclater le plus , c'est-à-dire , dans sa contestation avec Didyme pour le Martyre , je lui ai donné si peu de chaleur 9 que cette scène , bien que tr^scourte y ne laisse pas d'ennuyer. Aussi , pour en parler

sainement, une Vierge et Martyre sur un Théâtre, n'est autre chose qu'un terme qui n'a ni jambes 9 ni bras , et par conséquent point d'acdon. si

ce Le caractère de Valens ressemble trop à celui de Félix dans Polyeucte; et a même quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa femme, et n'ose s'opposer à ses fureurs , bien que dans Tame il tienne le parti de son fils« Tout Gouverneur qu'il est, il demeure les braves croisés au cinquième Acte, quand il les voit prêts à s'entr'immoler l'un à l'autre , et attend le succès de leur haine mutuelle , pour se ranger du côté du plus fort. La connoissance que Placide son fils a de cette bassesse d'ame , fait qu'il le regarde si bien comme un esclave de Marcelle , qu'il ne daigne pas s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il

« retire-en l'aveu de sa maîtresse, s'adonnant qu'il

DE P. CORNEILLE. 89

Je feroit inutilement. Il aime mieux se jeter aux pieds de cette marâtre impérieuse , qu'il hait et qu'il a brava« vit t que de perdre des prières et des soupçons

d'un pere qui l'aime dans le fond de l'ame, ce n'oseroit lien lui accorder. »

ic Le reste est assez ingénieusement conduit ; et la maladie de Flavie , sa mort et les Tristesses des désespoirs de sa mere qui la venge, ont assez de justesse. J'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement , et j'eusse été ridicule , si j'eusse fait fuir au sang de ces Martyrs , le même effet sur les coeurs Marcelle et de Placide » que fait celui de Polyeucte sur ceux de Félix et de Pauline. La mort de Théodore

peut servir de preuve à ce que dit Aristote : Que quand un ennemi tue son ennemi, il ne s'exalte par-là aucune pitié dans l'âme des spectateurs. Placide en peut faire naître et purger ensuite ces forts attachemens d'amour qui sont ceux de son malheur ; mais les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie » bien que l'une , ni l'autre ne fasse de pitié , sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force , et à ne se point départir du projet qu'on auroit pris par un accommodement de famille , entre des enfans dont les volontés ne s'y conforment point, quand ils sont venus en l'âge de l'exécuter.

ce L'unité de jour et de lieu se rencontre en cette Pièce; imus je ne sais s'il n'y a point une duplicité

d'action , en ce que Théodore échappée d'un péril ,

le rejette dans un autre de son propre mouvement*

fo CATALOGUE DES PIÈCES

L'Histoire le porte ; mais la Tragédie n'est pas obligée de représenter toute la vie de son héros , ou de son héroïne % et doit ne s'attacher qu'à une action propre au Théâtre. Dans l'Histoire même, j'ai trouvé

toujours quelque chose à dire en faveur de sa volonté qu'elle fait de sa vie aux bourreaux de Didyme.

Elle venoit d'échapper de la prostitution, et n'avoit aucune assurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau, et qu'on accepteroit sa vie en échange de sa pudicité , qu'on avoit voulu sacrifier. Je l'ai sauvée de ce péril , non-seulement par une révélation de Dieu , qu'on se contenteroit de sa mort, mais encore par une raison assez vraisemblable , que Marcelle qui vient de voir

expirer sa fille unique entre ses bras, voudroit obstinément du sang pour sa vengeance. Mais, avec toutes ces précautions , je ne vois pas comment je pourrois justifier ici cette duplicité de péril, après l'avoir condamnée dans l'Horace. La seule couleur qui pourroit y servir de prétexte, c'est que la Pièce ne seroit pas achevée , si on ne sçavoit ce que devient Théodore, après être échappée de l'infamie, et qu'il n'y a point de fin glorieuse , ni morne raisonnable pour elle, que le Martyre, qui est historique du moins rimagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent consentir que cette nécessité de faire connoître ce qu'elle devient , suffise pour réunir ce nouveau péril à l'autre, et empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action , je ne m'opposerai pas à leur jugement; mais aussi je n'en appellerai point , quand ils voudront condamner. »

♦ Hérachus , Empereur d'Orient , Tragédie en cinq actes » en vers , dédiée au Chancelier Séguier , et précédée d'un Avis au Lecteur est présentée en 1747 et imprimée , pour la première fois , à Paris , la même année , chez Antoine de Sorberville.

Andromède , Tragédie en cinq actes , en vers»

avec un Prologue dédié à Madame M» M. M. »

et précédée d'un Argument, tiré des quatrième et cinquième Livres des Métamorphoses d'Ovide est représentée avec des Machines sur le Théâtre Royal de Bourbon en 1760 et imprimée , pour la première fois, à Rouen en 1761 , chez Laurent Maulry , et à Paris » la même année » dans le même format , chez Charles de Sercey.

Kous allons rapporter l'Argument de cette Pièce •

qui , tout à-U-fois, en renferme le sujet > Télogc et la critique*

et Cassiope , femme de Céphce , Hoi d'Égypte , fut si vaine de sa beauté , qu'elle osa la disputer à celle des îîérifides, dont ces Nymphes îrrWes firent sortir de la mer un monstre qui fit de si étranges ravages sur les terres de l'obéissance du Roi \$O11 mari » que les forces humaines ne pôuvant donner aucun remède à des ml-

scres si gtandos , on recourut i TOracle de Jupier Ammon. La réponse qu*en reçurent ces malheureux Princes, fut un commandement d'exposer à ce monstre Andromède leur fille unique, pour en être dévorée. U fallut exécuter ce triste arrêt, et cette illustfc ▼ îcrime fut atuchée à un rocher , où clic n'attendoit que la mort , lorsque Persée , fils de îupiter et de Danaé , passant par hasard, jetta les yeux sur elle. Il revenoît de la conquête glorieuse de la tôte de Méduse qu'il portoit sous son bouclier , et voloît au milieu de Tait , au moyen des ailes qu'il avoit attachées aux deux pieds , de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce fut de cette infortunée Princesse même qu'il apprit la cause de sa disgrâce, et l'amour que ses premiers regards lui donnèrent, lui fit en même tems fermer le dessein de combattre ce monstre qui la devoit dévorci; , pour conserver des jours qui lui étoient devenus précieux, i»

ce Avant que d'entrer au combat , il eut le loiar de tirer parole de" ses parens , que les fruits en seroient pour lui, et reçut les effets de cette promesse si-tôt qu'il eut tué le monstre. î>

ce Le Koi et la Reine donnèrent , avec grande joie t leur fille à son libérateur. Mais la magnificence des noces fut troublée par la violence que voulut faire Phintf e , frère du Roi , et onde de la

Princesse , à qui elle avoir été promise avant son malheur. Il se jctta dans le palais royal avec une troupe de gens armés , et Persée s'en défendit quelque tems sans autre secours que celui de sa valeur , et de quelques amis généreux > mais se «pyautpt ^ de succomber sous le nombre y il se servit »

enfiii, de cette horrible tStedeMéduse, qu'il tira dedw

sous son bouclier , et l'exposant aux yeux de Plûnée et des assassins qui le suivoient , cette Étaie vue les conver* tit en des statues de pierre^ qui serrirentd'ôniesiiient au meme palaisqu'ils vouloient teindre du sang de ce H^tos. Voilà conune Ovide raconte cette fable ^ oui j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité des ordres du Théâtre» et pour lui donner * plus d'agrément. »

ce En prenûer lieu, j'ai cru plus à prppos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille , que de la slenm propre , d'autant qu'il est ictraordinaire qi^une femme dont la fille est en âge d'ctre mariée » ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement s et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même > eût attendu si tard à éclater » vu que c'est dans la jeunesse quo la beatité étant plus parfaite , et le jugement moins formé , l'un et l'autre donnent plus de lieu 1 des vanités de cette nature > et non pat aloit que cette même beauté commenced'Stva sur le retour , et que l'âge a. mûci l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgudnieen un autre tons.

ce Ensuite , j'ai supposé que l'Oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède k ccre dévorée par le monstre » mais qu'il avoit ordonné teu->> lement qu'on lui exposât tous les mois une fille , qu'on tireroit att sort pour voir celle

qui lui devoit être livrée f et que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq foh , on étoit au jour qu'il le falloir suivre pour la sixième,

^ J'ai introduit pendre comme un Cfacvaliv: errant

qui «'est arrêté depuis un mois dans la cour de CcphdCf et non pas comme se rencontrant par hasard dans le tems qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné d« l'amour pour elle , que ce Prince n'ose découvrir , parce qu'elle étoit promise à Phiaéc i mais qu'il nourrit toutefois d*un peu d'espoir , parce qu'il voit leur ^riage différé >u\$que\$ à U fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la déUvrance de cette Princesse . qu'après que ses païens l'ont assuré qu'elle l'épouserait ^ôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi , avec beaucoup de sagesse, la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du Roi , dont Ovide le nomme frère, te mi^ n^l^ 4c deux cousins me semblant plus supportable dans nos manières de vivre , que celui de l'oncle et de la nièce , qui eût pu smbler un peu plus étrange à nos Auditeurs.

<c Les Peintres qui cherchent à faire paraître leur art dans les nudités » ne manquent jamais à nous représenter Andromède ixue au. pied du rocher ou elle esi attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Us me pardonneront si je ne les ai pas suivis en dbt-teiavention , comme l'ai ialt en celle du cheval Pégase , sur lequel ils montent Persée ppur .combattre le monstre , quoiqu'Ovide ne lui 4onne que des ailes aux ulons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire et merveilleuse > et empêche même que Persée ne soit pris pour Mercure, outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement > vu que le mcmc Ovide

rapporte que si-tôtqua Pejséc eût(coupé la monstrueuse

site

DE P, CORNEILLE. m

iStfrde Mddusct Pégase tout ailé sortit de ceue Goc^ fone , et que Persée s'en put saisir dès4or8 pouf faire ses courses par le milieu de Tair.)>

cft Nos globes célestes > où i*on marque pour corntcllations Cephde , Cassiope , Perséc et Andromède , m*ont donné jour à les faire enleirer tous quapre dans (e ciel sur la fin de la Pièce» pour y âire les noces de ces amans, comme si la terre n'en ccoit pas digne. »

ce Comme Ovide ne nonune point la viUe ou il fait arriver cette aventure , je ne rae suis non plus enhardi à la nommer. U dit pour toute chose que Céphéê r^gnoit en Éthiopie » sans désigner sous quel climat* La topographie moderne de ces contrées-là n*est pas fort connue» et celle du tcms de Céphcc encore moins. Je me contenterai donc de dire qu'il falloir que Céphée régnât en quelque pays maiitime , que sa ville capitale fût sur le bord de la mer , et que ses peuples fussent Uanci, quoiqu'Éthso-piens. Ce n'est pas que les Mores les plus

noirs n'aient leurs beautés à leur mode i mais il n*esc pas yrai-semblable que Persée > qui étoit Grec et né dans Argos , fût devenu amoureux d'Andromède > si elle eût été de leur teint* J'ai pour moi le consentemmt des Peintres , et sur-tout l'autorité du grand Héliodore» qui ru: fonde la blancheur de sa divine Chari-clce , que sur un ubleau d'Andromède. Ma Scène sera donc , s*il

vous plaît, dans la ville capitale de Céphée proche à l'Ut mer; pour le nom, vous le lui donnèrent tel qu'il vous plaira.

a Vous trouverez cet ordre gardé dans les chang-

oiens du Théâtre, qu'on eut au spectacle

k Prologue » a sadécotation particulière i et , du moins une machine volante 9 un coécit de musique

que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des Spectateurs » tandis que leurs yeux n'ont été arrêtés à voir descendre ou remonter une machine , ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourtoient dire les Acteurs 9 comme l'a fait le combat de Persée contre le monstre imais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la Pièce , parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des Auditeurs , pour la confusion qu'il y a de la diversité des voix qui les prononcent ensemble , elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage » si elles avouent eu l'inconvénient de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines qui ne sont pas dans cette Tragédie comme les agrémens détachés 9 elles en font le noeud et le dénouement, ce y sont si nécessaires , que vous n'en sauriez retrancher aucune tant que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'étais assez, heureux à les inventer , et à leur donner place dans la texture de ce Poème mais aussi 9 faut-il que l'avoue que le sieur Torelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins 9 et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier Acte, qui fait le « sujet de

cette Tra*gédie 9 par TOracle ingénieux qu'elle prononce \ il lui en est dû bien davantage pour Tavoir fait venir de

^« «UeiccndceMinîU«u4«l'iùr,dM|ççi^m4^

fique étoile , avec tant d'art et de pompe , qu'eU« remplit tout le monde d'etonnment et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai incroduit > et dont ii a inventé l'exécution , qui en a rtnà le Spectacle si merveilleux , qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. Eour moi , je confesse ingénument que quelque effort que j'aie fait depuis , je n'ai pu découvrir un sujet capable de tant d'orne* mens extérieurs , et où les machines pusseht 6tre dis^ tribués avec tant de justesse : je n'en désespère pas toutefois , et peut-être que te tems en fera êckmr quelqu'un assex brillant et assez heureux pour me faire dcclrc de ce qup j'avance. En attendant « recevez ce» lui-ci» comme le plus achevé qui ait encore paru su? nos Théâtres , et souffrez que la beauté àc ia représentation supplée au manque des beaux vers que vous n*f trouverez pis en si grande quantité que dans Cinna > ou dans Kodogune, parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du Spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse dea laissions. Ce n'est pas que j'en aie fui ou négligé aucunes occasions > mais il s'en est rencontré si peu » que j'aime mieux avouer que cette Pièce q'est que pouf les yeux.

* ce 11 y avoit plus de trois ans , dit Par£aict (Histoire'

du Théâtre François, tome septième , page 289 et suivantes) , que Corneille préparoit cet Ouvrage pour le divertissement de la

Cour , qui attendoit avec empressement un Poëme dramatique françois , orné de

un CATALOGUE DES PIÈCES

musique , de danses, de machines^ de décorations et

de fréquens changemens de Théâtre > dans le goût des Poëmes Italiens , dont on avoit déjà vu quelques représentations. On devoit exécuter dès le 1648 sur le Théâtre du Palais Royal : il ne le fut que vers la fin de Janvier 1650 , sur le Théâtre du Petit- Bourbon ; mais son succès prodigieux dédommagea amplement le Poète du retardement qu'il avoit essuyé. Indépendamment du Poëme qui fut trouvé aussi accompli qu'on pouvoit le souhaiter , on ne cessa d'admirer l'art du Machiniste (Torelli) , surtout le vol singulier de Melpomène dans le Prologue; l'arrivée de Junon sur son char > qui faisoit plusieurs tours en Pair, à droite, à gauche, en avant et en arrière > à la Scène cinquième du quatrième Acte , et à la troisième du cinquième , la décoration de l'étoile de Vénus, qui étoit assise dans une nue, et dont le visage étoit si éclatant, que les rayons qui en sortoient , formoient une grande et lumineuse étoile qui suffisoit à éclairer toute l'étendue de la Scène. On trouva encore le jeu du tonnerre et des éclairs parfaitement imité ; et le Peintre avoit si bien secondé le Machiniste , que ses décorations étoient d'un goût infini. Malgré un succès aussi marqué, cette Tragédie n'a pas été souvent remise au Théâtre. Les frais considérables où cette entreprise jette les Comédiens , y ont plusieurs fois mis obstacle.... Il faut avouer que ce Poëme est le plus faible de tous ceux de Corneille, qui ont paru depuis le Cid. On peut répondre pour sa justification, qu'il a été gêné dans ce travail > et

DE p. CORNEILLE. 9;»

l'on sait combien il étoit ennemi de la contrainte. D'ailleurs la Tragédie d'Andromède ne doit pas être jugée avec la même sévérité que les précé<{entes > et peut être regardée comme une espèce de Poème lyrique, que dont il s'ensuivroit que Corneille nous auroit donné le plus ancien modèle. »

Voltaire remarque aussi dans ses Commentaires > ce que ce ne fut pas Quinault qui consacra le premier des Prologues à la louange de Louis XIV. Celui d'Andromède en contient une plus outrée qu'aucun de ceux que Quinault adressa à ce Monarque pendant le cours de ses conquêtes, etc.

On aperçoit dans Andromède ^ dit l'Auteur des Notes dramatiques « tome premier, pages 78 et 79, quelque idée des Opéra de Venise, par rapport à la magnificence du Spectacle* Elle fut faite pour le divertissement du Roi, dans les premières années de sa minorité. La Reine mère, qui n'entreprendoit rien que de grand, fit orner magnifiquement la salle du Petit-Bourbon : le Théâtre étoit beau, élevé et profond, Un sieur Torelli » pour lors Maître du Roi » travailla aux machines d'Andromède ; elles parurent si belles, ainsi que les décorations, qu'elles furent gravées en taille-douce. Les grands applaudissemens que reçut cette Tragédie, portèrent les Comédiens du Marais à la reprendre, après qu'on eut abattu le Théâtre du Petit-Bourbon. Ils réussirent dans cette dépense ; et elle fut encore renouvelée en 1664, par la Troupe des Comédiens, avec beaucoup de succès. Comme on le voit toujours sur ce qui a été fait, on représente

le CATALOGUE DES PIÈCES

le Cheval Pégase par un Tétracable cheval 9 ce qui n'a-

voit jamais été vu. en France. Il jouoit admirablement son rôle , *ec faisoit en Tair tous les mouvmei» qu*U poUTOît filtre sur terre. 11 est vrai que Ton voit sou* vent des chevaux vivans dans les Opéra d'Italie i mais ils y paroissent liés d*uae nuiniere, qui ne leur laissant aucune action , produit un effet peu agréable à la vue. On s'y prenoit d'une façon singulière dans la Tragédie d'Andromède , pour faire marquer au cheval une ardeur guerrière. Un jeûne austère , auquel on le réduisoit , lui donnoit un grand appétit i et lorsqu'on le faisoit paroître , un gagiste étoit dans une • coulisse» et vannoit de l'avoine. L'animal» pressé par la faim , hennissoit » trépignoit des pieds » et répon^ doit ainsi parfaitement au dessein qu'on s'étoit proposée Ce jeu de Théâtre du cheval» contribua fort au succès qu*eut alors cette Tragédie. Tout le monde s'empressoit de voir les mouvemens singuliers de cet animal y qui jouoit si parfaitement son rôle, n

Ce fut au Théâtre de Guénégaud» que cette dernière repdse eut lieu sous la conduite du sieur Dufert t

Ingénieur - Machiniste , avec quelques augmentations que Corneille ât dans les vers chantés.

On a encore deux Tragédies d'Andromède» l'une en cinq Actes , par Boissin de Galardotf, imprimée en

161S y SOUS le titre de la Persienne mais qu'on ne croie pas avoir été jouée ; et Tautre en trois Actes » par un Anonyme , représentée en i^j , et imprimée en 161\$ dans le Kecueil du Théâtre François»

DE P. CORNEILLE. loi

Dans cette Tragédie, un jPrince dit i Penéei

Cl Érhiops commença d'habiter cette terre, ,

. Fils de ce Forgeron qui prit en adultère * » Son cperuse
V^ nus avec le Dieu guerrier*

5> Or , d'autant que sur nous il rcgna le premier , » Kotre nom
a reçu de lui son origine ;

»> Et il se tioiive ainsi dans les ccuvrcs de Pline .

ce Voilà la prcniicre Tragédie, pcut-ctrc, où Ton ait cité l'Au-
teur d'où Ton a tiré le fait qu^on rapporte.

Anecdotes dramatiques , tome premier, pages 77 et 78*

^ Don Sanche d'Aragon » Comédie héroïque, en cinq actes ,
en vers , dédiée à M. de Zuylichem f Conseiller et Secrétaire du
Prince d'Ouage , précédée d'an Argument i repré^ sentée en
16^o ^ et imprimée , pour la première fois, k Paris a en idji , ""•4-
* chca Augustin Courbé.

* Nicomcdc , Tragédie en cinq actes , en vers » précédée d'un
Avis au Lecteur , et représentée en 16^ Xi imprimée , la même
année »

, à Rouen , sans nom d'Imprimeur^ et à Paris , chez Charles
de Sercy.

Pertharite , Roi des Lombards , Tragédie en cinq actes , en
itt% , précédée d'un Avii au

• lox CATALOGUE DES PIECES

Lecteur , d'un fragment d'Antoine du Verdier," et d'un à'E-
rycius Futeanus ^ servant d'Aigu* ment i représentée en 16^5, »
et imprimée » i Paris , en i^î4> în ii , chez Augustin Cottxbc.

ce te succès de cette Tragédie a été si malheureux ,

(Corneille , Examen de Pertharite) que pour m'épargner le chagrin de m'en ressouvenir , je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Paul Diacre, au

la quatrième et au cinquième Vies des Gestes des Lombards « et depuis lui , par Erycius Puteanus , au second livre de son Histoire des Invasions de l'Italie par les Barbares. Ce qui l'a fait avorter au Théâtre, a été l'événement extraordinaire qui me l'a fait chabotir* On n'y a pu supporter qu'un illois (Pertharite) dépouillé de son Hoyaume (par l'usurpateur Grimoald » Comte de Bénévent) , après avoir fait tout son possible pour

à y rentrer , se voyant sans force et sans amis , en cède à son vainqueur les droits inutiles , afin de retirer sa femme (Kodciinde) prisonnière de ses mains : tant les vertus de bon mari sont peu à la mode !.. *

joute ici , malgré sa disgrâce , que les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés et que la façon dont le sujet s'explique dans la première Scène , ne manque pas d'artifice. »

Parfait (Histoire du Théâtre François , tome septième , page 41 et suivantes) nous apprend que cette Pièce n'a été jouée que deux fois. L'Auteur, fâché

du froid accueil du Public » en fit les lepreux

DE P. CORNEILLE, if

tation » il déclara dans VAmour, qu'il terminait

annonçait au Théâtre. »

<c la mauvaise réception que le Public a faite à cet

Ouvrage , dit-il > m'avertit qu'il est tcm\$ que je sonne la re-
traite , et que des préceptes de mon Horace » je

ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senesantem mature sanus equum, ne Ptecet aâ 4xtrt-
mium ridendus ét ilia dacai»

Il vaut mieux que je prenne congé de moknSme» que d'at-
tendre qu'on me le donne tout-à-fait. Il esc juste qu'après vingt
années de travail » je commence à m'apprccevoir que je deviens
trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satis-
faction que je laisse le Théâtre François en meiUeur état que je
ne Tai trouvé i et du côté de l'art, et du côté des monirs. Les
grands Génies qui lui ont prêté leuR veilles t de mon tcms, y ont
beaucoup contribué; et je me flatte jusqu'à penser que mes soins
n'y ont pas nui* Il en viendra de plus heureux après nous qui le
mettront 4 sa peifcc^ion y et qui achèveront de Tdpurcr : je le
souhaite de tout mon coeur. Cependant , agréee^ que je joigne ce
malheureux Poème aux vingt et un qui l'ont prdci^dé avec plus
d'éclat. Ce sera la dernière knportunité que je vous ferai de cette
nature i non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se
puisse rompre > mais il y a grande apparence que j'en demeure-
rai là. »

^ Si ComeiUe» ajoute FarÊût, avoit tenu. ce laiH

to4 CATALOGUE DES PIECES

du. tems qw Racine commençoit à btUicr sul la. * Scène , on
en auroit été moins surpris i mais en 165 j y que pouvoic-il redou-
ter i Et à quels rivaux abandonnoit-il le Théâtre? Gilbert, Boyer et

Montauban étoient alors les plus considérables , et trop en état, par la foiblesse de leurs Ouvrages» de venger du Public» dont il croyoit avoir lieu de se plaindre » et dont il avoit espéré plus d'indulgence.

Voltaire prétend , dans sa Préface et ses Commentaires sur Pertharite , ce que le second Acte de cette Piece a beaucoup servi à Racine pour son Andronicus* que. »

(Edipe 9 Tragédie en cinq actes » en vers , précédée d'une Pièce de vers adressés à M. le Procureur-Général Fouquet , Surintendant des Finances» et {présentée le 14 Janvier 1739 imprimée , pour la première fois à Paris » la dixième année , in-12 chez Augustin Courbé.

Le sujet de cette Tragédie est trop célèbre > pour que nous le détaillions.

<Edipe, Roi de Thebes , involontairement parricide et incestueux» meurtrier du Roi Laius son pere> et époux de la Reine Jocaste sa mere « se creva les yeux pour se dérober à la lumière du jour qui avoit éclairé ses crimes, nous dit la fable. Sophocle et Sénèque firent chacun une Tragédie sur ce sujet , que les An-

CKm regardoient comme l'ouvrage le plus beau qu'il y eût à

DÉ P. CORNEILLE, tof

l'ouvrage de Corneille 9 ayant renoncé au Théâtre» après

. Pertharite , fut six ans sans rien donner , ce qui fit le désespoir de la Cour et de la France entière. Le Surintendant Fâuquier, homme vraiment digne d'exciter»

de ranimer les taiens , essaya de le rengager dans la carriete : si lui proposa le choix entre trois sujets » donc Tun étoit (Edipe> et Corneille le préféra.

ce Je ne vous dissimulerai point , avoue-t-il , dans Tavis an Lecteur de cette Pièce , qu'aptès avoir arrêté mon choix sur ce sujet, dans la confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous les Savans ^ qui Tant regardé comme le chef-d'oeuvre de rantiquité » et que les pensées de ces grands génies qui Tont traité i. en Grec et en Latin j me faciliteroient les moyens d'en venir à bout assc* tôt pour le faire représenter dans le Carnaval , je n'ai pas laissé de trembler quand je rat envisagé de pris, et un peu plus 1 loisir qàe je n'avois fait en le ciioisissant. J'ai connu que ce qui avoit passé pour miraculeux dans ces siècles éloi-» gnés, pourroit sembler horrible au nôtre, et que cette éloquente et curieuse description de la manière dont CO' malheureux Prfaice se creva les yeux y «t k spectacle de ces mêmes yeux crevés, dont le sang lui distille sut le* visage, qui occupe tout le cinquième Acte chez ces incomparables originaux » feroit soi^ ver la délicatesse de nos Dames qui composent la plus belle partie de notre Auditoire , et dont le dégoût at« tire aisément la ceisurc de ceux qui les accompagnent; et qu'enfin Tamour n'ajant point de part dans ce m|et| ni les femmes d'emploi ^ il ét^lt dénué dei piiflh

io« CATALOGUE DES PIECES

cipaux onienKn* qoi nout gagtunt la voix pnUiqic

J'ai tâché de lemediei à ces désordres , aumoins mal que J'ai pu» en épargnant , d'un côté» âmes Auditeussce dangereux spectacle , et y ajoutant, de l'autre « l'heureux épisode des Amours de Thésce (Prince d'Athènes) et de Dircd , que ie Êûs fiUe de Laïaa ,

et seule hââticre de sa couronne , supposé que son frerc qu'on avoit exposé aux betes sauvages» en eût été dévoré» comme on le croyoit (peur le soustraire aux effets de r Oracle , qui, des la naissance, avoit prédit tous ses crimes)• J'ai retranché le nombre des oracles qui pouvoir Stre importun» et donner trop de jour à OUspc pour se connoître. J'ai rendu la réponse de Laius » évoquée par Tirésie (Grand- Prêtre d' Apollon) asse:^ obscure dans sa clarté pour faire un nouveau noeud , et qui» peut-ccrç, n'est pas moins beau que celui de nos Anciens. VA cherché même des raisons pour jus* tifier ce qu*Aristote y trouve sans raison , et qu'il excuse en ce qu'il arrive au commencenMDt de la fable; et î*ai fait en sorte qu*<Bdipe , encore qu'il se souvieime d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laius , et dans le même ten» de sa mort , bien loin de s'en croire TAuccur , la croit avoir vengée suc tlois brigands» à qui ce bruit commtto4' attribue* Cela m'a fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'cire souvent que le Traducteur de ca grands hom« mes qui m*ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur» il m'a été impossible de me rencontrer avec eux) mais» en récompense» j'ai eu l'hoa* neur de £iire avouer- ft la plupart de mes Auditeurs,

que

que jc n'ai fait aucune Picce de Thcatrc où il se trouva tant d'art qu'en celle-ci , bien que ce ne soit qu'ua Ouvrage de deux mois, que l'impatience françoïse m'a fait précipiter , par un juste empressement d'exccutec les ordres favorables que j'avois reçus*)>

ce. Corneille eut tout lieu de se louer des applaudis*

scmens que reçut CCdipe ; et le Roi , pour qui il avoit étù com-
posif vint Thonorer de sa présence, et ne se contenta pas de lui
donner de grands éloges , il vou** lut faire sentir ses libéralités à
l'Auteur , et par-là l'engagée à continuer. L'Abbé d'Aubignac fit
une sanglante critique de cette Tragédie ; et quoiqu'il y montre
beaucoup de partialité , et qu'il s'y permette des personnalités in-
sultantes , il faut convenir que sa cen* •ure n'est pas sans fonde-
ment, a» Parfalet, histoire du Théâtre François» tome huitième,
pages 250 et suh Vântes«

Ce sujet a été traité plusieurs fois en France, avant et depuis
Corneille. Nous ferons connoître les difFércnies Pièces qu'on en a
tirées , lorsque nous donnerons celle de Voltaire , la seule qui soit
restée aa Théâtre. /

La Toison d'Or , Tragédie en cinq actes , en Ters , précédée
d'un Prologue et d'un Argument^ sepcéseatee au mois de No-
vembre 1660 , par la X^oupe Royale du Marais , chez le Marquis
dc

Soudéac 1 dans soa Château de t^eufbourg , en.

io8 CATALOGUE DES PIECES

Normandie , pouc réjouissance publique du Ma« xiage du Roi
» et de U Paix avec l'Espagne i et au mois de Jaririer i66i , à Paris
, au Théâtre Royal du Marais ^ imprimée > pour la première fois
9 la même année , in-i x , à Rouen » sans nom d'Iuipiimcur^ et à
Paris , chez Augui^tin Courbé»

Kapporcons T examen de cette Pièce qui en coatlenc Fargu-
ment entier.

ce L'antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argo* i nautes > mais comme les Historiens qui ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui Tenveioppe » ne Raccordent pas en tout , et que les l'oëtes qui Tont embelli de leurs âctions » ne se sont pas assez accordés pour prendre la même route y j'ai cru que pour en faciliter l'usage entière , il étoit à propos d'avertir le Lecteur de quelques particularités où je me suis attaché , qui, peut-être, ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont \ pour la plupart » tirées de Valérius Flaccus , qui en a fait un Poème épique en latin , et de qui , entre autres choses » j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chaldopée.

a Phryxus étoit fils d'Athamas , Roi de Thèbes , et de Képhélé) qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune Prince , qu'il

fut obligé de s'enfuir Jtti un mouton dont la lame étoit

PE p. CORNEILLE, l'of

d'or , que sa mère lui donna , après l'avoir reçu de Mercure. Il le sacrifia à Mars » si-tôt qu'il fut abordé à Colchos j et lui en appendit la dépouille j dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aacte > iils du Soleil , et Boi de cette Province , lui donna pour femme Chalciope \$k fille aînée, dont il eut quatre fils, et mourut quelque tems après. Son ombre apparut en^te à ce Monarque^ et lui signifia que le destin de son état dépendoit de cette Toison , qu'en même tems qu'il la perdrait , il perdrait aussi son royaume , et qu'il étoit résolu dans le ciel y que Médée » son autre Cite , autoit un époux , étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté « Aacte t pour conserver cette Toison t qu'il voyoit si nécessaire i

sa propre conservation , voulut en rendre la conquête impossible » par le moyen des charmes de Circé sa sœur « et de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte , qu'on ne pouvoit s'en tendre maitre , qu'après avoir dompté deux taureaux » dont l'haleine étoit toute de feu > et leur avoir fait labourer le champ de Mars , où ensuite il falloir semer des dents de serpent , dont naissoient aussitôt autant de gens d'armes , qui , tous ensemble » attaquoient le téméraire qui se hasardoit à une si dangereuse entreprise ; et pour dernier péril , il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais > et qui étoit le plus fidèle et le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté, les Koïs voisins, jaloux de la grandeur d' Aæte, s'armèrent pour cette conquête , et entr'autres Persès son frère , Roi de la Chetsonnese Taurique , et lile #u Soleil comme lui. Comme il s'appuya du secours

des Scythes , Aæte emprunta celui de Styrys, Roi d'Ah* banic , à qui il promit Mcdec , pour satisfaire à Tordre • qu'il croyoit en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus. Ils donnoient bataille , et la victoire penchoit du côté de Persès, lorsque Jason arriva, suivi de ses Argonautes , dont la valeur la fit tourner du parti contraire j et , en moins d'un mois, ces Héros firent emporter tant d'avantages au Roi de Colchos sur ses

ennemis , qu'ils furent contraints de prendre la fuite , et d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la Pièce ; mais avant que d'en venir au détail , il faut dire un mot de Jason » et du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Le II^e droit fils d'I^{us}son , Roi de Thessalie , sur qui Pélias son frère avoit usurpé ce royaume. Ce Tyran étoit fils de Keptuneet-deTyrOf fille deSalmonée , qui épousa ensuite Cretheus , perc

dMlson , que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte > lui rendit suspect le courage de Jason , son neveu, et légitime héritier de ce royaume* Un Oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons « si bien que pour Tcloigner , ou plutôt pour le perdre t il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or* dans la xroyance que ce Prince y périrott ^ et le lais* seroit par sa mort, paisible possesseur de Ttut donc il s*étoit emparé. Jason « par le conseil de Pallas y fie bitîr pour ce fameux voyage le navire Argo , où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphéefiit du nombre avec Zéthéz et Calais» 'fis du vent Borée, et d'Orithic, Princesse de Thrace, <iui

DE P. CORNEILLE, itx

étoicnt avec des ailes comme leur pere^ et qui, par ce moyeif , ayant vu Phln^een passant, ledélivretent des Harpies qui fondoient sur ses viandes > si-tôti que sa table étoit servie t et leur donnèrent la chasse par le milieu de Tair. Ces Hcros , durant leur voyage , reçurent beaucoup de faveur de Junon et de Pailas » et prîrene terre à Lenrnos, dont ét^ Reine Hypsipile > où ils tardèrent deux ans , pendant lesquels Jason fit l'amour à cette Reine , et loi donna parole de Tépouser k son re« tour , ce qui ne rrrrrpcha pas de s'attacher auprès de Médée , et de lui faire les mêmes protestations » si-tâft ^u*il fiit arrivé à Cdlchos , et qa*il eut vu lelbesoin qu'il en avoir. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement» qu'il eut d'elle les charmes pour surmonter tous ces périls , et enlever la Toison d'or , malgré le dragon qui la gardoitf et qu'elle assoupit. Un Auteur , que cite le mythologiste Koèl le Comte , et qu'il appelle Denis le Milésien , dit qu'elle lui porta la Toison jusques dans ton navire , et c'est sur son rapport que je

mesuis auto[^] risé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus surprenante et plus merveilleuse[^] Je l'aurois sisseⁱ été par la liberté qu'^{*}en donne la Poésie en de pareilles rencontres i mais j'ai cru en avoir encore plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que n j'avois inventé ce diangment. î>

ce C'est avec un fondement semblable que j'ai intro-« doit Absyrte en âge d'homme , bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant » que Médée déchira par morceaux. Ovide et Sénèque le disent 9 mais Apollonius Klodius le fait son aîné î et si nous voulons Tcu

»ii CATALOGUE DES PIECES j

croire , Aeste Tavoit eu d^{*} Astérodic , avant qu'il épousât j la mce de cette Princesse , qu'il nomme Idie » fille de l'Océan, Il dit de plus , qu'après la fuite des Argonautes , la vieillesse d'Aeste ne lui permettant pas de le[&] poursuivre , ce Prince monta sur mer , et les joignit autour d'une isle située à remouchure du Danube» et [^]tt'il appelle Peucé. Ce fut là que Médic se voyant per^{*} due avec tous ces Grecs qu'elle voyoit trop foibles pour lui résister , feignit de les vouloir trahir, et ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de ntit> dans le temple de Diane , elle le fit tomber dans une embuscade de Jason, où il fut -tué. Valerius Fl[^]ccus dit les mêmes choses d'Absyrte que cet Auteur Grec ; et c'est sur rautoiite de l'un et de l'autre > que je me suis enhardi à quitter Topinion commune , après l'avoir suivie 5 quand j'ai mis Mddée sur le Thdatrc. C'est me contredire moi-même en quelque sorte > mais Sénèque, dont je l'ai tiré > m'en donne l'exemple , lorsqu'après avoir fait mourir Jocaste dans l'CEdipe, il la fait revivre dans la Thébaïde , pour se trouver au milieu de ses deux fils , comme ils sont prêts de commencer le funeste duel où ils s' en-

tretuent « si toutefois ces deux pièces sont véritablement du m⁸me Auteur. i» j ce Le Marquis de Sourdéac inventa toutes les machines ' de cette Pièce : on les exécuta k ses fraisier il fournit 4 la dépense de plusieurs représentations qui s'en donnèrent chez. lui. Ensuite , il fit présent des machines et des décorations aux Comédiens , qui la jouèrent deux hivers de suite , avec la plus grande aiHuencce de Specuteurs, u Keine mere » le Rgi et la Rcin« allereni

DE p. CORNEILLE, nj

inSme la voir , le 12 Janvier 1664. o> i ce que nÀus as^ surent Lorec , dans sa Muse historique » du i4JanvieK de cette année , de Visé , Mercure Galant du mois de Mai idpj , et Parfaict , tome neuvième de i*Histoirc du Théâtre François » page J4 et suivantes.

* Sctoriûs , Tragédie en cinq actes , en vers, précédée d'un Avis au Lecteur » et représentée sur le Théâtre du Marais, le z{ Février i66x i imprimée , pour la première fois , la même année , à Rouen , m-ix , sans nom é'Imprimcnc p et à Paris , chez Augustin Courbé.

Soplionîsbc , Tragédie en cinq actes , en vers , précédée d'un Avis au Lecteur ^ et représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne » le 15 Janvier 166} , imprimée, pour la première fois , à Paris , en 2 ^4, m-it , chez Guillaume de Luynes»

Nous avons parlé de cette Tragédie dans la vie de Mairêt , et dans le Catalogue des Sophonisbcs , au* devant de celle de cet Auteur ; tome premier de notre collection.

♦ Othon , Tragédie en cinq actes , en vers ^ précédée d'un Avis
au Lecteur ; représentée à Fontainebleau, au mois de Juillet
166^^^ et au

Théâtre de rHôtel de Bourgogne , le ; Novembre de la même
année ; imprimée , pour la première fois » à Paris ^ en 166^ » in-
i% » ches Guillaume de Luynes.

Agésilas » Tragédie en cinq actes » en irets

libres 9 précédée d'un Avis au Lecteur « repré* sentée en ic6^
3 imprimée , pour la prciaicre fois , à Rouen » iVii » sans nom
d'Imprimeur; et à Paris » la même année , chez Guillaume de
Luynes.

ce II ne hat , dit Corneille , (aTis au Lecteur de cette

Picce ,) que parcourir les vies d'Agdsilas et de Lisander chez
Plutarque, pour démêler ce qu'Ui y a d'historique dans cette Tra-
gédie. On sait qu'Agésilas , second fils d'Archidamus , Koi de
Sparte « lui succéda » par préférence à son frère Agis > moyen-
nant les puissans secours de Lisander, fameux Capitaine Spar-
tiate, { de la réputation duquel il devint jaloux.) La manière dont
je l'ai traité n*a point d'exemple parmi nos François , ni dans ces
précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous , et c'est
ce qui me l'a fait choisir. » (U y met une triple intrigue d'amour,
en donnant deux £llcs à Lisander , dont Tune Aglatide ânit par
épouser Agésifais , et l'autre Elpiniee , devient le lot de Spitridate,
Seigneur Persan, avec lequel Agésilas a fait amitié , pendant son
incursion en Perse. Ce Spitridate a une sœur appellée Mandane ,
qu'Agwilas fait aussi

DE P. CORNEILLE, nç

épouser à Un de ses alliés, Cotys, Roi de Paphlagonic.) ce Les premiers qui ont travaillé pour le Théauc» ont travaillé sans exemple y et ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de temsents. Nous n'avons pas moins de privilège • • On court » i la vérité, quelque risque de s'égarer > et mSmeons'égare assez souvenç , quand on s'écarte du chemin battu s maison ne s* égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte* Quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent » et chacun peut hasarder à ses périls.

ce Cette Tragédie fut représentée la même année que , l'on joua V Alexandre de Racine, obseive îoly > (Édition de P. Corneille, iit-12, 1747.) La révolution qui se fît alors dans les senti-mens du Public , ci le parti quo iprit le grand nombre en faveur du nouveau Poète » forment une époque à laquelle on peut rapporter la naissance d'un genre 'nconnu de Tragédie, oiiTamouf dominottsur toutes les autres passions. Quinault l'avoie ébauché avec quelque succcs , dix ans auparavant « mais non pas avec autant d'éclat, i"» •

ce Or prétend , dit Voltakc , que la mesure det vef» qu'employa Corneille dans Agésilas, nuisit beaucoup au succès de cette Tragédie. Je crois , au contraire « que cette nouveauté auroit réussi-, et qu'on auroit prodigué les louanges à ce génie si fécond et si varié ». s'il n'avoit pas entièrement négligé dans Agésilas 9 comme dans les Pièces précédentes, l'intérêt et le style. Les vers irréguliers pourroient faire un tris-bel effet dans une Tragédie. Ils exigent, à la vérité, un nthmc diffi^reiit de celui des vers alçxandrins et des

vers de dix syllabes. Ils demandent un art singulier: vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans Qui-

nauU. Préface d* Agésilas , Édition avec des Commentaires»

tout le monde sait , par coeur , répigramme de Boileau :

a rai vu l'Agésilas » Hélas ! ii> .

Le Prc Tournemine la combat d'une manière assez victorieuse » dans sa défense du grand Corneille,

et L'Agésilas^ dit-il, n'est pas comparable aux Chefs d'OEuvres de Corneille > mais c'est se jouer du Public , que de traiter de Pièce misérable , une Tragédie d'un goût nouveau > où > parmi des Personnages d'un caractère singulier, Agésilas et Lisander pa-» roissent tels que l'histoire nous les fait connoître ; une Pièce dont le dénouement est un effort héroïque d' Agésilas , qui triomphe en même tems de l'amour et de la vengeance une Pièce , où l'on retrouve le grand Corneille en plus d'un endroit. »

Attila , Roi des Huns , Tragédie en cinq actes , en vers , précédée d'un Avis au Lecteur , représentée sur le Théâtre du Palais Royal » au mois de Février 1711 imprimée » pour la première fois , à Paris , en 1712 ^ in-ii » chez Guillemot laume de Luynes.

Le nom d'Attila est assez connu nous dit Cor-

DE P. CORNEILLE, iiy

Héu (dans l'Avis au Lecteur de cette Pièce) ; mais tout le monde n'en ^est pas tout le caractère. Il étoit plus homme de tuer que de vaincre, tâchoit de diviser ses ennemis > savoit les peuples indépendants^ pour donner de la terreur aux autres , et tirer tribut de leur étonnement i et s'étoit fait un tel empire sur les Rois qui faisoient^ que quand même il leur eût commandé des parricides , ils n'eussent osé lui désobéir. Il

est pksd aisé de savoir quelle étoit sa religion > le surnom de Fléau de Dieu qu'il prenoit liû^^nSmev montra qu'il n'en croyoit pas plusieurs. Je Testimerois Arien ^ iaosame les Ostrogoths et les Gépids de son armée « si ce n'étoit la plnrsHté des femmes que je lui ai retrans-^ chée ici. Il crovoit fort aux devins i et c'étoit peutfitffeeonc ce qu'il croyait. U envoya demander» par deœe Ails s i TEmpereur Valentinian , sa sœur Honoric , avec de grandes menaces » et, en attendant, H épousa Bd!one , dont tons les HMorien marquent la beauté » sans parler de sa naissance : c'est ce qui m'a enhardi à ia fiue eoeur d'un de nos jnemier» Rois , afin d'opposer

la France naissante au dcciin de l'Empire. U est constant qu'il mourut la première nuit de son mariage avec cUe. MarceUin dit qu'elle le ma elle-mAme, et je lui en ai voulu donner l'idée, quoique sans effet. Tous les suites rapportent qu'il avois la coutume de saigner d» nez , et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se icargea, fermèrent le passage de ce sang , qui , aprc« l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les con« 4luit^« Je les ai suivis sur U manière de sa moui maif

n« CATALOGUE DES PIECES

f ai cm plus à propos d^n attribuer Ii(causé à tm elcêê 4c-coiece, qu'à un cx(;fis.d'ia);coipés;aac^* - *

Crâicmeoffi» donc AttUt, accompagné d'Ardatic, Koi àos Gdpides, et de Va^amir, Roji des Qs^cogo^hs, tom les deux ses Vassaux» lOt iueestatii entre le projet

épouser Honorie , soeur de rSinpereur Valentinian , amante aimée de Valamir > ou UdiQue > 9fWt de Mé* foué. Rot de Vrance« amame sàméù d'Ardaric. Attila

découvre cette double rivalité , et en devient si furieux»

^tt'il en meurt. Les Peoplea qui gémissaient sous le joug de ce tyrân , se partagent entre les deux Rois Valamit et Ardaric, qui, n'éprouvant plus d'obstacles dans leurs Miouts , s'unissent aux deux :Princessesi

L'Auteur du Dictionnaire dramatique , tome premier , p^{ge} X48 , s'exprime ainsi sur cette Pièce : et Un intérêt trop divisé, et dte^{*} tors trop faible, un dé^{*} nouement presque aussi vicieux que seroit une mont subite 1 ne feroient jamais^d Aitsla t[^]'un Brame mddto^{*}

crc. On y trouve cependant quelques traits sublimer: et cette Tragédie ressemble à son héros qui joignoit i quelques grandes qualités» des vices beaucoup plus grands.[^])

' Attila perut la même âlinée que if Andromaque im

Racine-, et Corneille, <s piqué de la préférence que les Comédiens de l'Opéra de Bourgogne donnoient à ce jeune Auteur , que le Fobite goûtait de plus en plus > Et jouer sa Pièce par la Troupe du Palais Royal* le célèbre la TorrtHere , qui remportoit avec succès les personnages de Rois, fut chargé de celui d'Attila»

DE P. CORNEILLE, iip

et s'attira de nouveaux applaudissements.... Cette Tragiédie eut dans sa nouveauté assez de réussite , et fut conservée au Théâtre jusqu'à la fin du siècle dernier; et même au commencement de celui-ci , elle étoit encore sur les répertoires des Pièces que les Comédiens jouoient journellement. ii> Parfait , Hist. du Théâtre François » tome dixième , page i^j et 154.

Despréaux fit sur cette Pièce une Epigramme plus sanglante encore que celle qu'il avoit faite sur la précédente 9 en ajoutant seulement ainsi un même nom^ bre de syllabes à la première :

ce J'ai vu l'Agésilas ;

h<^las 1

>iMais après TAttila; ^ 3) Holà 1 »

Tite et Bérénice, Comédie-héroïque , en cinq actes f en vers , précédée de deux passages latins de Xyphilin , d'après Dion Cassius ^ et ser^vant d'Argument i représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le Vendredi 2^8 Novembre X 670 i imprimée , pour la première fois ^ à Paris^

en ic-ji ^ in- 11. , chez Louis Billaine»

ce Un amant et une maîtresse qui se quittent, ne sont pas sans doute un sujet de Tragédie. (VoUaire, Préface de Tite et Bérénice , édition de P. Corneille ^ avec des Commentaires.) Si on avoit propose un tel

plan à Sophocle ou i Euripide 9 ils Tauroient renvoyi

izo CATALOGUE DES PIECES

à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour , qui n'est point une passion terrible ét fmieste , ne semble fait

que pour la Comedie > pour la Pastorale > ou pour riglo&ue. »

ce Cependant Henriette d'Angleterre » belle-sœur de

Louis XIV, voulut que Racine ec Corneille fissent chacun une Tragédie des Adieux de Titus ec de Bérénice. Elle crut qu'une vic-

toire obtenue sur Tamour le plus vrai et le plus tendre anoblissoit le sujet , et en cela elle ne se trompoit pas ; mais elle avoit encore un intérêt secret à voir cette victoire -représentée sur le Théâtre : elle se ressouvenoit des sentimens qu'elle avoit eus long-tems pour Louis XIV , et du goût vif de ce Prince pour elle* Le danger de cette passion , la crainte de mettre le trouble dans la Famille Royale « les noms de beau -frère et de belle -soeur mirent un frein à leurs desirs > mais il resta toujours dans leurs Cœurs une inclination secrète , toujours chère à l'un et à l'autre.

ce Ce sont ces sentimens qu'elle voulut voir développer sur la Scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le Marquis de Dangeau , confident de ses amours avec le Roi > d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet , qui paroissoit si peu fait pour la Scène. Les deux Pièces furent composées dans l'année 1670 , sans qu'aucun des deux sût qu'il avoit un rival. 3>

« Elles furent jouées , en même tems , sur la fin de la même année; celle de Racine à l'Hôtel de Bourgoigne I et celle de Corneille au Palais Royal,

DE p. CORNEILLE, m

<c II est étonnant que Corneille tombât dans ce piège : il devoit bien sentir que le sujet étoit l'opposé de son talent. Entellus ne terrassa point Darius dans ce combat -, il s'en faut bien à La Pièce de Corneille tomba : celle de Racine eut trente représentations de suite et toutes les fois qu'il s'est trouvé un Acteur et une Actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus et de Bérénice, cet Ouvrage dramatique , qui n'est pourtant pas une Tragédie-

die , a toujours excité les appiauh dissemens les plus vrais > ce sont les larmes. ii>

Dans la Pièce de Corneille , Tite , Empereur Romain , est amoureux de Bérénice » Reine de Judée ,

qu'il a amenée k Rome dans le dessein de Tépouscr» mais qu'il est obligé de renvoyer , par.ce qu'un Empereur ne peut pas épouser une Reine. Domitian , fi-ere de Tite, et qui lui doit succéder» est amoureux de Domitie y fille de Corbulon y laquelle aime les deux frères, ou plutôt T'Empire, car elle n'est qu'ambitieuse et prête à se donner à celui qui la fera régner. Cependant, Bérénice cède à la nécessité, et abandonne Tite et Rome. Tite ne se rend point aux vœux secrets de Domicie : il la fait épouser à son frète, enatten* dant qu'il leur laisse à tous deux l'Empire.

Pulchérie , Comédie-héroïque » en cinq actes» en vers 9 précédée d'un Avis au Lecteur , représentée sur le Théâtre du Marais , au mois de No-

vembxe 1^72. 5 imprimée ^ poiù la première fois^

lit QATALOGUE DES. PIECES

à Palis t en 1^7}, in^iz , chez Guillaume de Laynes«

ce Pulchrie , fille de rEmpcur Arcadiiis , et soeur du jeune Thcodosc, a été une Princesse très- illustre » et dont les talens étoient tnerveilleux. Tous les histo* riens en conviennent. Des l'âge de quinze ans > elle empiiita le gouvernement sur son frère , dont elle avoit reconnu la foibicssc, et s'y conserva tant qu'il vc- cut, à la réserve d'environ une annde de disgrâce , qu'elle passa loin de la cour, ec qui coûta cher à cEux qui Tavoic^ic réduite à s*en éloigner. Aptes la mort de ce Prince , ne pouvant retenir

l'autorité souveraine en sa personne, ni se nifoudte ù la quitter, elle proposa ,son mariage k Martian, à la charge qu'il lui permet* troit de garder sa virginité , qu'elle avoit vouée et consacrée à Dieu. Comme il étoit deja assez avancé dans la vieillesse , il accepta la condition aisément » et clic le nomma pour Empereur au Sénat , qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passoit alors cinquante ans , et mourut deux ans apris. Martîan en régna sept » et eut pour successeur Léon > que ses excellentes qualités firent surnommer le Grand. Le Patrice Âspar le servit à monter au trône , et lui demanda pout récompense l'association à cet Empire, qu'il lui avoit fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s*é*oit choisi i la conspiration fbt découverte « et Léon s^en défit.. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir

^otre jugement sur ce que j*7 ai changé % ou ajouté ,

kju^ jd by GoogL

P. CORNEILLE, ttf

et me contenterai de dire , que bien que cette Pièce ait été reléguée dans un lieu où on ne vouioit plus se souvenir qu'il y eût un Théâtre y bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'éioit prévenu d'aucune estime j bien que ses principaux caractere soient contre te goût du tems , elle n*a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des Acteurs, dont on ne connoissoit pas le mérite , et de faire ^éAt qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtemens du siècle, pour se faire écouter sur la Scène» J'aurai de quoi me satisfaire , si cet Ouvrage est aussi Ixeurcux à la lecture qu'il Ta été à la représentation» et si j'ose ne

vous dissimuler rien , je me flatte assez pour l'espérer. Corneille,
Avis au Lecteur de Pulchérie.

Corneille a donné deux rivaux à Martian» Léon qui est même aimé de Pulchérie , mais que son vœu de conserver sa virginité l'empêche de rendre heureux; et Aspar , amant d'Irène , sœur de Léon , mais que Tambition porte à tenter de se faire aimer de Pulchérie. Le choix que celle-ci fait de Martian remet tout dans le premier ordre* Aspar revient à Irène et l'épouse et Martian a une fille nommée Justine, qui aime Léon, et à laquelle Pulchérie le donne..

ce La grande réputation de l'Auteur a soutenu Pulchérie dans sa nouveauté au Théâtre , et l'y a même conservé quelques années après , dit Parédict (Histoire du Théâtre François , tome onzième, page 246). Il n'en faut pas être surpris : Corneille avait un grand nombre de partisans que son mérite lui avait acquis. . Ces partisans» jaloux de la gloire que le jeune Racine

Lui

acquiesçoit de jour en jour , tâchoient à la diminuer en élevant l'ancien Poète, et s'accroissent avec Madame de Sévigné (Lettre du 16 Mars 1672) : sur quoi Corneille II nous donnera encore Pulchérie ^ où l'on

verra :

ce La main qui crayonna

v> La mort du grand Pompée et l'amour de Ciona. ^

17 faut que tout cède à son génie* »

L'Auteur du Dictionnaire dramatique observe , tome iecond , page 494 » que » le caractère de Martian dut paroître neuf. C'est la première fois y dit-il , qu'on eût placé sur la Scène un vieillard amoureux , qui se rend justice. Pulchérie n'est pas moins remarquable ; c'est une jeune Princesse, adoisc d'un jeune homme qu'elle aime > et à qui elle préfère un vieillard. Il est vrai que le mariage ne doit pas être consoimé : cette convention qui> dans toute autre xrain> pouvoit faire tomber la Pièce , en fit le succès.

Suréna » Général des Parthes , Tragédie en cinq actes » en vers , précédée d'un Avis au Lecteur i représentée sar le Théaue de THotel de Bourgogne , en i ^74 » et imprimée 9 pour la pre« ' micre fois , i Paris, en 1^7 s 9 îri'ii , chez Guillaome de Luyens.

ce Corneille avoit en vue deux sujets de Tras:t5die , iorà>qu*a s'arrëu à celui-ci , nous apprend Joly { édi-

tion de P. Conicille, iVii, 1747); le premier était l/s.inguiy^ Prince Chinois , dont les Histoiciens font de grands éio%ts i et le second > tiré de Tacite , étoit le fameux Gaule -s , nommé Antonius Primus , lequel avoit contribué plus que personne à mettre Vespasien sur le trône , et dont les services furent mal reconnus» Ce nom lui paroissant peu propre à entrer dans un vers » il prdféra celui de Suténa , dont PHistoire lui foiirnissoit les mêmes circonstances , et le caractère d'un héros qui n'avoit point encore paru sur la Scène. »

et Le sujet de cettt Tragédie est tiré de Plutarque et d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Surdna étoit le plus noble , le plus riche , le mieux fait et te plus vaillant desParthes. Avec ces qualités , il ne pou- Tcdt manquer d'être un des premiers hommes de son mecle ; et , si je ne m^abuse , la peinture que j'en

ai faite ne Ta point rendu mdconnoissable. Vous en jugerez. >i
Corneille , Avis au Lecteur de cette Pièce.

<c Tel est le caractère que Corneille s'cioit proposé, dit Far-
faicc (Histoire du Théâtre François , tome onxieme, page 199 et
mirantes). Ce projet ^toit sans doute digne de lui : il possedoit
encore ce même génie qui lui fai&oit imaginer des sujets toujours
noii« veaux et eittraordihairesi mais il n^avoit plus » comme au-
trefois» ce feu et ce talent admirable qui lui étoient nécessaires
pour les traiter. Suréna n'est grand qu^ par le récit que l'on fait
de sa personne. Ses actions n'y répondent pas assez. Un héros tel
qu'on le depeint y devoit-il avoir tant de foiblesse , et sacrifiée
aussi imptudemment sa vie » sa fortune , et celle de

ii tf CATALOGUE DES PIECES

toute famille t ^out satisfaire le caprice d'une mai-
tiessc ? îi

u Euridicc > Princesse d'Arménie , amante aimée de Snrëna ,
est promise par le Roi pere à Pacorus « fils d*Orod, Roi des Pai-
thcs. Cette alliance est une des clauses du traifd de paix conclu
entre les deux Couronnes. Comme Ton ignore la passion d*Iurl-
dice et de Surcna , k Koi des Farthcs propose de marier la Prin-
cesse Mandone sa fille * avec ce dernier , pour le récompenser
des grands services qu'il en a reçus. Euiidice « sachant qu'elle ne
peut être unie i son amant, exige de lui qu'il n*épousera point
Mandone > et veut même l'obliger à prendre une épouse de sa
main , pour ne plus craindre qu'il accepte celle de son odieuse ri-
vale. Surcna , se piquant de belle passion et d'une exacte fidélité ,
cherche des raisons pour éluder poliment la proposition du Hoi.
Ses excuses ne scr-> vent qu'à faire naître des soupçons » et le

Boi ^ s*abandonnant à son naturel ombrageux , suit les conseils des ennemis de Suréna , et consent à la mort de ce grand homme, qui n*^toit criminel que parce qu'il avoit trop de mérite. Euridice nè peut survivre J4 Surena 9 mats Palmis , sa scsur , qui aime Pacorus , et t'en voit si cruellement dédaignée, demande aux Dieux de ne point mourir qu'elle n'ait vengé sa gloire et la mort de son frère. i>

Voltaire, (édition de P. Corneille, avec des Commentai;cs , Préface de cette Pièce) observe que Surina n'est point un nom propre, ce C'est , dit-il , un titre d'honneur , un nom de dignité. LeSurciui des Parthee

étoit VEthmadaulet des Persans d'aujourd'hui, le Grand* Visir des Turcs. Cette méprise ressemble à celle de plusieurs de nos Ecrivains qui ont parié d'un Ai^em^ Grand- Visir de la Porte Ottomane , ne sachant pas que Fisir Aiem signifie Grand - Fisir. Mais la méprise est bien plus pardonnable à Corneille qu'à ces Historiens, parce que THistoirc .des Pacthes nous est bien moins connue que celle des nouveaux Persans et des Turcs,

ce Suréna fut le trente -deuxième et dernier Pocme dramatique de Corneille. On y retrouve toute la noblesse de son génie. Le sujet en est d'ailleurs intérés^ sant. C'est un homme devenu suspect à force de services , et qu*ôn veut perdre » parce qu'il est au-dessus des iccompenses. Suréna a réussi , et Corneille finit par un triomphe. i> Dictionnaire dramatique , tome tcoJ\$ienie> page 198.

On sait que P. Corneille eut paît à ces deux

Pièces des cinq Auteurs.

La Comédie des Tuileries ^ ou La grande Pas^ torale , en cinq actes , en vers , dédiée au Comte d'igby, par l'Éditeur Baudouin i représentée au Palais Cardinal, le 16 Avril i^5J > devant Gasron de France , Duc d'Oilcans , et ensuite \ la Cour i imprimée à Pais | en > ^i-4* > chea Augustin Courbé,

JJ Aveugle de Smyrne , TragUComUie ^ en cin^

t%% CATALOGUE DES PIECES , &c.

actes 9 en vets , précédée d'un Avis au Lectear , et; dédiée au Marquis de Coalin , Colonel des Suisses » par le même Editeur Baudouin i icpiesentcc en 1538 , et imprimée à Paris , la même année , chez le même , et dans le même format.

Le Cardinal de Richelieu avoic imaginé les sujets de ces Pièces qu'il donna à composer aux cinq Auteurs, P. Corneille, Rotrou , l'Etoile, Boisrobert et Colletet» Chacun d'eux se chargea d'un Acte de chacune; mais on ne sait pas quel fut précisément le travail de Corneille 9 et Us deux Pièces sont si mauvaises 9 qu'on ne peut le reconnoître en aucun endroit, et II faut avouer, dît Parfaict (Histoire du Théâtre François, tome cinquième, page 428) que le Cardinal étoit bien mat servi pat les cinq Auteurs. Corneille travaiiiioit aux Horaces et à Ciana} pouvoit-il entrer pour quelque chose dans des Ouvrages semblables à la ComédU des Tuileries, et à l* Aveugle de Smyrne / 5>

Plus de trente ans apris, il s'assujettit encore â tr%»

vailler sur les idées d'autrui ; mais il fut bien mieux

associé , piùsqu'il eut Molière pour collègue. H s'agissoit des plaisirs dt| Roi , pour lequel la Tragi-Comédie-Baiiet de Psyché devoit être achevée en très-peu de jours. Corneille se chargea

d'une tris*grande partic de l'entreprise , i^ui r<iu&sit
completcement.

kju^ jd by Googl

TRAGÉDIE

A PARIS

An Bitiean delà Petite BibliothequesThéatrei » tue des Mou-
lins » butte S. Roch, n^. ii*

A MADAME

DE CO MBALET. (1) Madame,

. Ce portrait vivant que je vous offre , rc^ présente un Héros
assei[reconnoissa6/e aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été
une suite continuelle de victoires ; son corps porté dans son ar-
mée a gagné des batailles après sa mort , et son nom j au bout de
six i:ents ans ^ vient encore triompher enFrance. Il y a trouvé
une réception trop favorable , pour se repentir d'être socti de son
pays j et d'avoir appris a parler une autre langue que

(i) Fille de la sœur du Cardinal de ilichelteu et de Kcné de Vî-
gnerot de Pont-Ccuricy , cpouse du Marquis du Roure deCom-
balct, et, ensuite. Duchesse d' Aiguillon» et Dame-d' Atour de la
Reine.

la sienne* Ce succès a passé mes plus ambi^ lieuses espé-
rances , et m* a surpris d'abord \$ mais il a cessé de m* étonner
depuis que j'ai vu la satisfaction que vous ave[témoignée ^

quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé , et j'ai cru qu'après les éloges dont vous rave^ honoré ^ cet applaudissement univer* sel ne lui pouvait manquer. Et véritablement^ Madame , on ne peut douter j avec raison^ de ce que vaut une chose qui a le bonheur ds vous plaire : le jugement que vous en faites^ est la marque assurée de son prix ; et comme vous donne[toujours libéralement aux véri^ tables beautés l'estime qu'elles méritent , les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s^ arrête pas a des louanges stériles pour les Ouvra* ges qui vous agréent ; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent , et ne dédaignent point d^ employer en leur faveur ce grand crédit que votre qualité et vos vertus vous ont acquis. J'en ai resm

senti des effets qui me sont trop avantageux pour nC en taire ^ et je ne vous dois pas moins de remerciement pour moi^ que pour le C/d.

C'est une reconnois^sance qui m* est glorieuse , puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations ^ sans publier r/t même tems que vous m*ave:(^ assc[estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi , Madame , si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume ^ ce nest point peur apprendre mon nom à la postée rité ; mais seulement pour laisser des mar^ ques éternelles de ce que je vous dois y et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles j la protestation que je fais d'être toute ma vie^

Votre tr2s-humf>le « tri^obdissant

et tics- oblige Serviteur ,

C O il N £ I L L E«

a ijj

vr

AU LECTEUR

MARIANA , L. 49. de la Historia de

Espanna , C.

pocos dias antes htcho campo con D. Go^ mes Condtt Gor-
mas* Venciole , y dioU la muertc^ Lo que rcsulto d*este caso ,
fue que caso con Dona JLimena » hija y heredera del mismo
Conde. Ella mîsma requirio al Rcy que se le dicsse par piarido , (
y a estaua muy prendada de sus partes) y oie cas^ tîgasse
conforme a tas leyes , por la muerte que dih a su padre* Hi^ose
el casamiento t que a todos ex* taua a cuento ^ con el quai por el
gran dote de su esposa , que se aUego al estado que el ténia dt su
padrc , se aumento en podcry riqueias.

Voilà ce qu*a prêté l'Histoire à Don Guillen de Castro » qui a
mis ce fameux événement sùx le Théâtre avant moi. Ceux qui en-
tendent TEspagnol t y remarqueront denx circonstances i Tune y
que Chimene ne pouvant s'empêcher de reconnoitie et d'aimcx
les belles qualités qu'elle

AU LECTEUR. v

voyait en Don Rodrigue, quoiqu'il eût tué son perc (cstaua
prendada de sus partes) , alla proposer elle-même au Roi cette
généreuse alterna* , ttve 9 ou qu'il le lui donnât pour mari , ou
qu'il le fit punir suivant les loix ^ l'autre , que ce mariage se fit

au gré de tour le monde. (a to^os esiaua a cuento)• Deux Chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par TArchevêque de Séville , en présence du Roi et de toute sa Cour i . mais je me suis contenté du texte de THistorten , parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent ie Roman , et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos François ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimene et de son mariage dans son siècle même » oil'i elle Técot en un tel éclat , que les Rois d'Aragon et de Navcutre tinrent à bon* ncur d'être ses gendres » en épousant ses deux

filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre \$ et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimene du Xhéatre » celui qui a composé l'Histoire d'Espagne en François , Ta notée » dans son Livre ^ de s'être trop tôt et aisément

Vf AU LECTEUR.

coQSoléc de la mort de son pere^ et a voulu taxée de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux Romances Esp^^gnoles que {e vous donnerai ensuite de cet Avertissement , parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits Poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes Histoires et je serois ingrat envers la mémoire de cette Hcro'ine , si , après ravoir fait connoître en France , et m'y être fait connoître par elle > je ne tichois de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire , parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces fustificatives de la réputation où elle a vécu , sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler François. Le tems Ta fait pour moi , et les Traductions qu'on a faites en toutes les Lœgues qui servent aujourd'hui

à la scène » et chez tous les Peuples où Ton voit des Théâtres ^ je
veux dite en Italien , Flamand et Anglois , sont d'assez glorieuses
apologies contre tout et qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute
chose » qu'environ une douzaine de vers Espagnols, qui semblent
faits exprès pour la de-

AU LECTEUR. vif

fSendre* Ils sont da même Auteur qui Ta trêve •vaBt moi »
Don Guillen de Castro , qui dans une autre Comédie qu'il intitule
Engannarse engannando « fait dire à ode Princesse de Béam r

.A mirac

Bien el mndo , que el tener

Aptitos que vncrr >

y ocfsienes que dexar»

Examînan el valor

En la muger > yo dixera Lo que siento ^ porque fuera luii-
miento de m! honor.

Pero malicias fundadas En honras mal entendidas De tenta-
ciones vencidas Haz en culpas declaradas :

Y assi la que el desseac Con el resistir apuntat Vence dos vêtes
si junta Con el resistir el callar.

C'est 9 si je ne me trompe , comme agit Chi^ mené dans mon
Ouvrage » en présence du Roi et de l'Infante. Je <U5 en présence
du Rot et de l'Infante » parce que « quand elle est seule ^ oli avec
sa Confidente ^ ou avec son Amant , c'est une autre chose. Ses
mœurs sont inégalement

Tiiî A U ^ L £ C T E U R.

égales ^ pour parler en termes de notre Aitstote » et changent suivant les circonstances des lieux » des personnes » des tems » et des occasions , en conservant toujours le même principe.

Au reste , je me sens obligé de désabuser le Public de deux erreurs qui s*y sont glissées touchant cette Tragédie » et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que l'aie convenu de juges touchant son mérite , et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tai-rois encore \$ si ce faux bruit n'avoitété jusquès chez M. de Balzac, dans sa province , ou , pour me servir de ses paroles mêmes , dans son désert , et si je n'en avois vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet , et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or ^ comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postériré , maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable » il me seroit honteux qu'il y passât avec cette tache , et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma. répuution. C'est une chose qui » jusqti'à

AU LECTEUR. ix

ptésent f est sans exemple \$ et de tous ceux qui out été attaqués comme moi , aucun que je sache n'a assez de foiblesse pour couvenir d'arbitres avec ses censeurs 5 et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger , ainsi que)'ai fait» ç'a été sans s'obliger , non plus que moi , à en croire personne. Outre que dans la conjoncture où étoient lots lea affaires du Cid » il ne falloir pas eue grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu

arriver, A moins que d'eue tout* à fait stupide, on ne pouvott pas ignorer quct comme les questions de cette nature ne concernent ni la Religion, ni rÉtat , on en peut décides par les legles de la prudence humaine , aussi bien que par celles du Théâtre , et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du Cad , en ont jugé suivant leur sentiment ou non » ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé 9 mais seulement que ce n'a jamais été de mon consen* tement qu'ils en ont jugé ^ et que peut'âtre je l'auiois justifié sans beaucoup de peine , si la iD^me raison qui les a fait parler , ne m^avQic

t AU LECTEUR.

obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa Poétique » que nous n'en puissions taire ainsi que les Philosophes , qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions con* traies ; et comme c'est un pays inconnu pouc beaucoup de monde , les plus zélés partisans du Cid en ont cru ses Censeurs sur leur parole , et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections > quand ils ont soutenu qu'il impottoit peu qu'il fut selon les règles d* Aristote » et qu' Aristote enavoit fait pour son siècle et pout des Grecs » et non pas pour k nôtre » et pour des François.

Cette seconde erreur que mon stlenée a a& fermie » n'est pas moins infurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand iiomme a traité la Poétique avec tant d'adresse et de jugement ^ que les préceptes qu'U nous en a laissés ^ sont de tous les tems et de tous les peuples ; et » bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agré* mens , qui peuvent être divers , selon que ees deux cir-

constances sont diverses » il a été droit aux mouvemens de l'ame dont la nature ne echange point. Il a monuc quelles passions la

Tragédie

AU LECTEUR. xj

Tiagédie doii excitex dans celle de ses Audi-

teucs I il a cherché quelles conditions sont né* cessaires , et aux personnes qu'on introduit » et

aux événemens qu'on rcpcssentc» pour les j faire naître » il en a laissé des moyens qui au<xoiem produit leur effet par-tout dès la création éa monde , et qui seront capables de le pro^ - duire encore par-tout , tant qu'il y aura des Théaues et des Acteurs s et , pour Içxeste » que les lieux et les tems peuvent changer , il l'a né-* gligé , et n'a pas même prescrit le nombre des actes , qui n'a été réglé que par Horace , beaticoup après lui.

Et , certes , je serois le premier qui condam» ncirois le Cid » s'il péchoit contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce Philosophe i mais bien loin d'en demeurer d'ac-

cord , j'ose dire qoe cet heuireax Poëme n*a si cxuaordinaire-ment réussi, que parce qu'^n y voit les deux maîtresses conditions (permettezmoi cette ëpithete) que demande ce grand Maîue aux excellentes Tragédies » et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même Ouvrage , qu'un des plus doctes Commenta*

xi| AU LECTEUR-

tenis de ce divm traité qu'il en a fait 9 soutient que toute TAn-tiquité ne les a vu se lencontier que dans le seul Œdipe. La pre-

mière est , que celui qui souffire et est pexsécuté , ne soit ni tout méchant ^ ni tout vertueux i mais un homme plus vertueux que méchant ^ qui ^ par quelque trait de foiblesse humaine qui ne soit pas un crime 9 tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre , que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi , ni d'un indifférent ; mais d'une personne qui doive aimer celui qui souâie 9 et en eue aimée. Et voilà , pour en parler pleinement , la véritable et seule cause de tout le succès du Cid , en qui l'on ne peut meconnoiixe ces deux conditions » sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc . en m'acquittant de ma parole ; et y après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du Théâtre, je vous donne » en faveur de la Chimene de THistoire , les deux Romances que je vous ai promises.

J'oubiiois à vous dire que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je lendisse compte

•a Public de ce que j'avoit emprunté de TAU-

AU LECTEUR. xtij

teur Espagnol dans cet Ouvrage , et m'ayant témoigné l'^souhaicer , j'ai bien voulu leur donnez cette satisfaction. Vous trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre ^ avec un chitfre au conunencement » qui servira de marque de renvoi pour trouver les vers £spa«

gnols au bas de la même page. Je garderai ce même ordre dans la Mort de Pompée pour les vers de Lucain s ce qui n'empêchera pas que je ne continue aussi ce même changement de lettre» toutes les fois que mes Acteurs rapportent quelque chose qui s'est dit ailleurs que sur le Théâtre» où vous n'imputerez rien

qu'à moi » si vous n'y voyez ce chiffre pour marque , et le texte d'un * autre Auteur au-dessous»

ROMANCE PRIMERO

AJ^sLAHTB A &ey de Lcoa

Dona Xiraena vna tarde Se pone a pedir justicia Por la muerte de su padxc.

Para contra el Cid la pidc» Don Rodrigo de Biuare»

Que huerfana la dexô , Nina > y de muy poca edade« Si tengo razon , o non , Bien , Kcy , lo alcanças y sabes , <2ue los negodos de honni No pueden disimularse.

Cada dia que amanece ^ Veo al lobo de mi sangre Cauallero en vn cauallo Por darme mayor pesare.

Mandale , buen Rey , pues puedes »

Que no me ronde mi calle , Que no se venga en mngeres El hombrc que mucho valc.

Si mi padre a6entô ai suyo , Bien ha vengado a su padre , Que si honras pararon mjuertcsi Para su disculpa bastan»

Encomendada me tlcnscs»

ROMANCE PRIMERO. xv

Ko consimtâs que me agtaoicn 9

Que el que a mî se fizierc A tu corona se fare* Calledes» Dona
Kîmena, Que me dades pcna grande , Que yo daie buen remedio
Para todos yuestros tnales.

Al Cid no le he de ofendei' 9

Que es hombre que mucho vale , H me deôcndc mis tcynos, Y
quieio que me los guardc* Pero yo farè vn partido Con el , que no
o\$ este nulc \$ De tomallc la palabra Para que con vos se case.

Comenu quedô Ximcna 9 Con la mèrced que le hte »

Que quien huerfana la fizô Aquesse mismo la ampare*

b il}

ROMANCE SECUNDO

XtMENA y a Rodrigo Prendiô el Key palabra , y mano »

De Juntarlos para en vno

En presencia de Layn Caluo^ Las enemistades vicjas

Con amor se confonnaron , Que donde préside el amor Se
oluidan mucfaos agrauios.

Llegaron juntas les nouios,

Y al dar la mano , y abraçoi El Ctd mîrando a la nouia Le dlxô
todo turbado.

Maté a tu padre , Ximtna ^ Pero no à desaguisado ,

Matèle de hombreà hombre»

Para yengar cierto agrauio*

Maté hombre , y hombre dey ,

^ Aqui estey a tu mandato »

T en lugar det muerto padre

Cobraste un marido honrado, A todos parecid bien , Su discre-
cion alabaron ,

Y assi se hizieron las bodas De Rodrigo el Castdlano.

xviij

SUJET DU CID

sait que ce fameux Héros du onzième siècle > Roy^ -Dias ^ ou Don Rodrigue » étoit fils de DoA Diego Laquez de Bivac » qui » par sa naissance et ses qualités personnelles , obtint la .dignité de Goinrerneur de Tlufant , fils de D#ti Peidinand ^ piemier Roi de Castille. Don Go* niés 9 Comte de Gormas » autre Grand de cette Cour y et qui a en vain prétendu à la même dignité » cherche querelle \ Don Diegue , de ce qu'il l'a obtenue : il s'emporte m^e jusqu'à lai donner un soufflet ^ affront diâumiant » dont râge de Diégo ne lui permet pas de se venger» Mais le fier Rodrigue prend la querelle de son pcre^ défie le Comte et le tiie. Avant cette querelle fatale , les deux rivaux de faveur étoient prêts de s'allier par l'hymen de leurs enfiins nni* ques. Rodrigue adoroit Chimcne 9 fille du Comte , et en ctoit tendrement aimé. Elle ne

voit plus dans son amant que le meurtrier de son pere » et demande justice au Roi* f çidinand

xvuj SUJET DU C I

a une fille» Tlnfante Doue Um^ae, qui e^

amoureuse de Rodrigue 5 mais la distance de rang ne lui permet pas de croire qu'elle pourra répouser* Cependant la désunion des deux fa* milles, rélévacion de DonDiegue et la valeur de Rodrigue lui donnent quelque espérance.

Une occasion s'offie à ce jeune Héros de se si« gnalec de manière à embarrasser le Roi sur le choix des récompenses. Les Mores » prêts à surprendre Séville 9 sans défense » sont repoussés pajc Rodrigue » qui les uille eu pièce , et fait , parmi eux » deux Rois prisonniers^ JTant de courage les étonne : accablés sous ses coups y ils radmirent , ils rappellent leur Cid \$ surnom le plus glorieux de tous , qui signifie Seigneur ^ et que son Roi lui conserve. Mais Chimene poursuit toujours sa vengeance ^ et Ferdinand ne peut la Jui refuser , s'il ne se trouve un CbevaUer qui veuille attaquer le Cid et le combattre pour elle. Plusieurs se présentent. Don Sanche « depuis

long-temps son rival malheureux ^ demande et ob« tient cet honneur^ IL est vaincu , et Cbimene doit faire trêve à sa haine. Le Roi l'y exhorte : il l'engage même à donner la main à son amant ; ce qui détruit tout espoir dans Tame de Tinfante.

Il 1 1 I I I I I " I I I I I ' I I I I m » I l i i i 1 1 • . ■«

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

On feroit des Volumes entiers « si l'on vouloit f appoxret tout ce qui a été dit pour et contre cette f icce. L^oas nous anéteions d'abord à la Pré* fau bisiorique que Voltaire a mi^e au-devant « dans son Edition de P. Corneille arec des Commentaires » et qui renferme la substance de ce qu'on a éait de plus curieux sur le Cid«

« Lorsque Corneille donna le Cid , les Espa* gnols avoient sur tdus les Théâtres de VEnope , la même influence que dans les affaires piibli-» ques I leur gout domînoit ainsi que leur polittqoe, et même en Italie leurs Comédies ou kurs Tragi Comédtea obtenoient là préférence chez one Nation qui avoir TAminte et le Pas-tot âdo ^ et qui.étant la première qui eut cultivé les

X* JUGEMENS ET ANECDOTES

Arts , semblât plotdt faite pour donner des loir à la Littérature que pour en receroir.)i

c« Il est vrai que dans presque toutes ces Tra« gédies Espagnoles , il y avoit toujours quelques scènes de bouffonnerie. Cet usage infecta TAn-* glcterre. Il n'y a guère de Tragédie de Shakes* pearoù Ton ne trouve des plaisanteries d*hommes grossiers à côté du sublime des Héros. A quoi attribuer une mode si extravagante et si honteuse pour Tesprit humain» qu'à la coutume des Princes mêmes , qui entretenoient toujours des bouf-

fons auprès d'eux } coutume digne de barbares qui sentoient le besoin des plaisirs de l'esprit» et qui étoient incapables d'en avoir ; coutume même qui a doré ftsqu'à nos tems » lorsqu'on en reconnoissoit la turpitude. Jamais ce vice n'avilit la scène Française : il se glissa seulement dans nos premiers Opéra , qui n'étant pas des ouvrages réguliers » sembloient permettre cette indécence ; mais bientôt l'élégant Quinaulc purgea l'Opéra de cette bassesse.

3>

« Quoi qu'il en soit » on se piquoit alors de savoir l'Espagnol » comme on se fait honneur; anjourd'hui de parler f unjois. C'étoit la langue

JUGEMENS ET ANECDOTES

des Cours de Vienne , de Bavière , de Bruxelles ^ de Naples et de Milan : la ligue i'avoit introduite en France , et le mariage de Louis Xlil avec la fille de Philippe III , avoic tellement mis l'Espagnol à la mode , qu'il étoit alors presque honteux aux Gens de Lettres de Tignotr» La plU'* part de nos Comédies étoient imitées du Théâtre de Madrid. »

<c Uii Secrétaire de la Reine Marie de Médicis» nommé Châlons , reticé à Rouen dans sa vieil« lesse f conseilla à Corneille d'apprendre l'Espagnol 9 et lui proposa d'abord le su/et du Cid de Gtttilen de Castro. Le Cid Espagnol n'étoit pas un bon Ouvrage i mais il y avoit de quoi en faire un bon.

<c C'est une cbose ^ à mon avis , très*remai^ quable » que depuis la renaissance des Lettres en Europe ^ depuis que le

Théâtre étoit cultivé , on n'eût encore rien produit de véritablement inté* ressant sur la scène françoise » et qui fit verser des larmes , si on en excepte quelques scènes attendrissantes du Pastor fido et du Cid Espagnol. Les Pièces Italiennes du seizième siècle étoient de belles déclamations « imitées du grec > ma^s

jLxii JUGEMENS ET ANECDOTES.

les déclamations ne touchent point le cœur. Les Bieccs Espagnoles étoient des tissus d'aventures iaciouah^es > les Anglois avoient encoie pris ce goftn On n'aToit point sa encoie pailec an camps clans aucune Nation. Çuxq ou six endroits u^s^ touchaos 9 mais, noyés dans la foule des itxégula* liés de Guiikn de Castro , furent sentis par Corneille » comme on découvre un senties coa^ ven de ronces etxl'épines.

<c II sut faire du Cid Espagnol une Pièce moitié irrégulière et non moins touchante* Le sujet du Cid est le mariage de Rodrigue avec Chimene, Ce roiaiage est un point d'Histoire presque aussi célèbre en Espagne que celui d'Andromaque avec Pyrrhus chez les Grecs -, et c'étoit en cela même que constoit une grande partie de l'intérêt de la Pièce, L'authenticité de l'Histoire ne doit tolérable aux Spectateurs un dénouement qu'il n'auroit pas été peut-être permis de feindre ; et l'amour de Chimene » qui e&t été odieux ^ s'il n'avoit commencé qu'après la mort de son pere » devenoit aussi touchant qu'excusable >le , puisqu'elle stimoit déjà Rodrigue avant cette mort , et par l'ordre de son père même. »

a On

JUGEMENS ET ANECDOTES* xxul

f On ne connoissoit point encore , avant le Cid de Cocneïlk , ce combat des passions , qui déchire le coeux » et devant lequel toutes les autres beautés de l'Art ne sont que des beautés inanimées. On sait quel succès eut le Cid , et quel entiousiasme il produisit dans la Nation. On sait aussi les contradictions et les dégoûts qu'essuya Corneille. » ^

tt 11 étoit un des cinq Auteurs qui travailloient aux Pièces du Cardinal de Richelieu. Ces cinq Auteurs étoient Rotrou , r£toile , Colleter , Boisrobert et Corneille , admis Je dernier dans cette société. Il n'avoit trouvé d'amitié et d'es« time que dans Rotrou, qui sentoit son mérite* Les autres n'en avoient pas assez pour lui rendre justice. Scudéri écrivoiï contre lui avec le fiel de la jalousie humiliée , et avec le ton de la supériorité. Un Claveret qui avoit fait une Comédie tmitulée i.a Place Royale , suc le même sujet que Corneille y se répandit en invectives grossières, Mairet lui-même s*avilit jusqu'à écrire contre Corneille , avec la même' amertume.

Mais ce qui raâàigea » et ce quipouvoit priver la ïiancc dcè chcf-d'ocuvres dont il l'enrichit de- *

Miv JUGEMENS ET ANECDOTES.

puis y ce fut de voir le Catdinal » son pxotecceui , se mettre avec chaleur à la tête de tous ses ennemis. 3>

m Le Cardinal , à la fin de x ^) f , un an avant les représentations du Cid , avoit donné dans le Palais Cacdinal , aujourd'hui le Palais Royal , la Comédie des Tuileries ^ dont il avoit arrangé lui-même toutes les scènes. Corneille , plus docile à son génie , que souple aux volontés d'un premier Ministre , crut devoir changer quelque chose dans le troisième acte qui lui fut confié. Cette li-

berté estimable fut envenimée par deux de ses confrères , et déplut beaucoup au Cardinal , qui lui dit , qu'il falloit avoir un esprit d4 suite. Il entendoit par esprit de suite la soumission qui suit aveuglément les ordres d'un supérieur. Cette anecdote étoit fort connue chez les derniers Princes de la maison de Vendôme > petits-fils de César de Vendôme , qui avoit assisté à la représentation de cette Pièce du Cardinal. »

Le premier Ministre vit donc les défauts du Cid avec les yeux d'un homme mécontent de

l'Auteur y et ses yeux se fermèrent trop sur l'^

JUGEMENS Et ANECDOTES, xx*

beautés. Il étoit si entier dans son sentiment » que quand on lui appoita les premières esquisses du travail de l'Académie sur le Cid f et quand il vit que l'Académie » avec un ménagement aussi poli qu'encourageant pour les Arts et pour le grand Corneille, comparoit les contestations présentes à celles que la Jérusalem et le Pastor Édo avoient fait naître i il mit en marge , de sa main : ce L'applaudissement et le blâme du Cid si n'^t qu'entre les doctes et les ignorans , au » lieu que les contestations sur les deux autres n^Pjtees ont été entre les gens d'esprit. »

•'« Qu'il nM soit permis de hasarder une réflexion. Je crois que le Cardinal de Richelieu avûit raison , en ne considérant que les irrégularités de la Pièce , rinntuié et rineonrenance du rôle de l'in&yio , Je rôle foiiide du Roi , le rôle encore plus foible de Don Sanche , et quelques autres àihntSm Son grand stns Ini faisoit voir cltftement toutes ces fautes > et c'est en quoi il me paxoit plus qu'excusable.

K Je ne sais s'il étoit possible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe , des factions de ^ f xançe » et de& intrigues plus, épineuses de U

wwî JUGEMENS ET ANECDOTES^

Cour , un cœur ulcéré par les ingrattitudes et en-i 4iuci par les vengeances ^ sentit le charme Scènes de l^odrigue et de Cbi-mene^ Il voyou qw Jlodrigue avoit très * grand tort d'aller chez sa maîtresse , après avoir tué son pere j et quand 9B est trop fortement choqué de voir ensemble deux personnes qu'on croit ne devoir pas se chercher , on peut n'être pas ému de ce qu'elles disent.»)>

^ Je suis donc pei\$Hiadé que le Cardinal de jS^ichelieu croit de bonne foi* Remarquons encore que cette ame altiere » qui vouloit absolur ment que l'Académie condannât k Cid 9*iconti-* nua sa faveur à l'Auteur » et que même CoueiUo eut le malheureux avantage de travailler, deux ans après , è TAveugle de Smyrne , Tragi-^Comédk des cinq Auteurs « dont Iç c%nevas étoit ci^cor« âlu premier Ministre. »

' <c II y a une Scène de baisers dans cette Pièce n mt r Auteur da canevas avèic reproché à Chimenc

est à croire que le Cardinal de Kichelieu n'avoit pas ordonné cette Scène » et qu'il fut plus iiH dttlgeat envers Cplletist qui ia fit , qaUl net l'avoit été envers Corneille, n

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxvi|

' c(Quant au jugement que l'Acadéinie fut obligée de prononcer entre Corneille et Scudéri, • Et qu'elle intitula modestement , Senûmens dû V Académie sur le Cii^ j'ose dire que jamais on ne

s'est conduit avec plus de noblesse , de politesse et de prudence , et que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'étoit plus noble que de rendre justice aux beautés du Cid » malgré la volonté décidée du Maître du Royaume. »

ce La politesse avec laquelle elle reprend les défauts » est égale à celle du style i et il y eut une très-grande prudence à se conduire de façon que ni le Cardinal de Richelieu , ni Corneille , ni même Scudéri » n'eurent au fond sujet de se plaindre*. Far ces paroles de l'Académie : Encore que le sujet du Cid ne soit pas Son,... Je crois qu'elle entendoit que le mariage , ou du moins la promesse de mariage entre le meurtrier et la fille du mort, n'est pas un bon sujet pour une Pièce morale , que nos bienséances en sont blessées. Cet aveu de ce Corps éclairé y satisfaisoit à la fois la raison et le Cardinal de Richelieu , qui croyoit le sujet défectueux. Mais l'Académie n'd pas prétendu que le sujet ne fut p.ts très-inté-

c llj

Mviiij JUGEMENS ET ANECDOTES-

fessant et tiès-tragique i et quand on songe que ce mariage est un point d'Histoire célèbre > on ne peut que louer CoraeiUe d'avoir réduit ce mariage à une simple promesse d'épouser Chimene s c'est en quoi il me semble que Corneille a ob* . servé les bienséances » beaucoup plus que ne le pensoient ceux qui n'étoient pas instruits de rHistoire. i>

' <c La conduite de l'Académie composée de Gens de Lettres , est d'autant plus remarquable» que le déchaînement de presque tous les Auteurs ctoit plus violent i c'est une chose curieuse de '

voir comme il est traité dans la Lettre sous le nom à *Ari\$u. lè

Ci Pauvre esprit , qui voulant paroître admirable)> à chacun , se rend ridicule à tout le monde » et » qui » le plus ingrat des hommes , n'a jamais re- 9> connu les obligations qu'il a à Sénèque et \ » Guillen de Castro » à l'un desquels il est rede* » vable de son Cid » et à l'autre de sa Médée. Il 9» reste maintenant à parler de ses autres Pièces »

qui peuvent passer pour farces ^ et dont les » titres seuls faisoient rire autrefois les plus sages

et les plus sérieux i il a fait voir une Méliée ^

JUGEMENS ET ANECDOTES. xxt£

la Galerie du Palais et la Place Royale > ce qui » aôus faisoit espérer que Mondory annonçeroit

bientôt le Cimetière S. Jean , la Samaritaine et ^ la Place aux veaux , l'humeur vile de cet Au- » teur et la bassesse de son ame , icc.

ce On voit par cet échantillon de plus de cent brochures faites connue Corneille , qu'il j avoir » comme aujourd'hui , un certain nombre d'hommes que le mérite d'autrui rend sifurieux » qu'ils Jie connaissent plus ni raison ^ ni bienséance. C'est une espèce de rage qui attaque les petits Auteurs ^ et sur*tout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une Pièce de vers contre lui ^ on fit parler ainsf Guillen de Castro :

«c Donc fier de mon plumage en Cdmeille d'Horace » ao Kc prétends plus voler plus haut que le Parnasse.)> Ingrat 1 rends-

moi mon Cid , jusques au dernier mot % y> Apr2s tu connoîtras
« Corneille déplumée ^

3> Que Tcsprit le plus vain est souvent le plus sot, 9> Et
qu'enfin tu me dois toute ta renommée* »

u Mairt , TAutcur de la Sophonisbe ^ qui avott au moins la
gloire d'avoir fait la première Pièce régulière que nous eussions
eu Ir rance » sembla perdre cette gloire en écrivant couuc

xxx JUGEMENS ET ANECDOTES.

Corneille des personnalités odieuses. Il faut avouer que Cor-
neille repondit très aigrement à tous ses ennemis* La querelle
même alla si loin entre lui et Mairt , que le Cardinal de Richelieu
interposa entre eiix son autorité. Voici ce qu'il fit écrire à Mairt
par T Abbé de Boisro^i bert.

A Ckaronne , y Octobre itfj?»

<s Vous lirez 4e reste de ma Lettre comme un 9» ordre que fc
vous envoie , par le commande* ï> ment de son Éminence. Je ne
vous cèlerai pas 5> qu'elle s'est fait lire avec un plaisir extrême : *
9> tout ce qui s'est fait sur le sujet du Cid » et n particulièrement
une Lettre qu'elle a vue de » vous, lui a plu jusqu'à un tel point ,
qu'elle » lui a fait naître Tenvie de voir tout le reste. » Tant
qu'elle n'a connu dans les écrits des uns

et des autres que des contestations d'esprit » agréables et des
railleries innocentes , je vous » avoue qu'elle a pris bonne part au
divertisses» ment » mais quand elle a reconnu que dans a> ces
contestations naissoient eufia des injures^ » des outrages et des
menaces , «Uc a pili aussi*

JUGEMENS ET ANECDOTES, sxxi

9» tôt xcsolution d'en arrêtei le cours. Poui cet 91 effet y quoi-
qu'elle n'ait point vu le libelle quç . 9> vous attribuez à M« Cor-
neille y présupposant

n par votre réponse » que je lui lus hier au soir » y> qu'il de-
voit être Tagresseur , elle m'a corn- » mandé de lut remonter le
tort qu'il se faisoit^ » et de lui défendre de sa part de ne plus iaie
3> de réponse^ s'il ne vouloit lui déplaire » mais 9> d'ailleurs ,
craignant que des tacites menaces » que vous lui faitics t vous «
ou quelqu'un de m vos amis , n'en viennent aux effets , qui tire- »
rolent des suites ruineuses à Tun et à Tautre » VI elle m'a com-
mandé de vous écrire , que si » vous voulez av*oir la continuation
de ses bonnes •> giaccs ^ vous mettiez toutes vos injures sous le
pied ^ etne vous souveniez plus que de votre ^ ancienne amitié ,
que j'ai charge de renou-* 3) vellei sur la table de ma chambre à
Paris , yi quand vous serez tous rassemblés. Jusqu'ici

» j'ai parlé par la bouche de son Imminence 5 y> mais pour
vous dire ingénument ce que je a» pense de toutes vos procé-
dures , j'estime que s> vous avez suffisamment puni le pauvre M.
Coi:« ncille de ses vanités ^ et que ses foibles d4*

xxxij JUGEMENS ET ANECDOTES.

»i fenses ne dcmandoient pas des armes si fortes y> et si pé-
nétrâmes que les vâttes : vous verrez » un de ces jours son Cid as-
sez mal mené pat les » sentimens de TAcadémie. »

« L'Académie trompa les espérances de Boisrobert. On voit
évidemment par cette Lettre que le Cardinal de Richelieu vouloit
humilier Cor« ncillei mais qu'en qualité de premier Ministre^ il

ne vouloit pas qu'une dispute littéraire dégénérât en querelle personnelle. »

ccPour laver la france du reproche que les Etrangers pourroient lui faire , que le Cid n'attirât à son Auteur que des injures et des dégoûts, je joindrai ici une partie de la Lettre que le cc^lebre Balzac écrivoit à Scudéri , en repense à la icritique du Cid que Scudéri lui avoit envoyée. ^

« Considérez néanmoins» Monsieur» que » toute la france entre en cause avec lui » et que

peut-être il n'y a pas un des Juges dont vous y> êtes c6n venus ensemble , qui n'ait loué ce que a> vous desirez qu'il condamne i de sorte que ^> quand vos argumens scroient invincibles , et ^ que votre adversaire y acquiesceroit » il auroît

toujours de quoi se coi^solcr glorieusement de

JUGEMENS ET .ANECDOTES, xxxii»

» la perte de son procès ^ et vous dixe que c'est » quelque chose de plus d'avoir satisfait tout ua » Royaume , que d'avoic fait une Pièce régulé iere..!! n'y a point d' Architecte d'Italie qui » ne trouve des défauts à la structure de Fontai* n nebleau , et qui ne Tappeue un monstre de s» pierre : ce monstre » néanmoins , est la belle 19 demeure des Rois , et la Cour y loge commo* » dément. Il y a dçs beautés parfaites, qui sont s> eÉfacées par d'autres beautés qui ont plus d*a* » gtément et moins de perfection i et parce que » l'acquit n'est pas si noble que le naturel , ni le » travail des hommes que les dons du ciel ^ on s> vous pourroit encore dire que savoir Tart de » plaire ne vaut pas tanr que savoir plaire sans » art. Aristote blâme la Fleur d'Agathon , quoin

qu'il dit qu'elle fut agréable ; et l'Œdipe peutw être n'agréoit pas , quoiqu'Aristotc l'approuve. m Or , s'il est vrai que la satisfaction des Spectan tenrs soit la fin que se proposent les Spectacles» «> et que les maîtres même du métier ayent quel- » quefois appelle de César au Peuple, le Cid du i> Poète François ayant plu au5\$14>ten que la Fleur n 4u Poème Grec » ne seroit-il point vrai qu:ii a

xxxiv JUGEMENS ET ANECDOTES.

» obunu la fin de la représentation , et qu'il est 9> arrivé à son but » encore que ce ne soit pas par 9i le chemin d'Aristote , ni par les adresses de sa i> Poétique i Mais vous dites , Monsieur , qu'il 1» a ébloui les yeux du monde , et vous l'accuses 3> de charge et d'enchantement ^ ;e connois beau<^ n eoup de gens qui feroient vanité d'une telle ae- » cusation 9 et vous me confesserez vousa-même ^ » que si la magie étoit une chose permise » ce » seroit une ehose excellente. Ce seroit , à vrai

n dire » mie belle chose de pouvoir faire des pro«)> diges innocemment , de faire voir le soleil 9» quand il est nuit , d'apprêter des festins sans 9» viandes, ni officiers ; de changer en pistoles les » feuilles de chêne y et le verre en diamans. » C'est ce que vous reprochez à l'Auteur du Si Cid , qui vous avouant qu'il a violé les règles » de TÂrt , vous oblige de lui avouer qu'il a uu 9» secret , qu'il a mieux réussi que l'Art mcme 1 » et né vous niant pas qu'il a trompé toute la » Cour et tout le Peuple » iie vous laisse con* » dure de-là , sinon qu'il est plus £a que toute i» la Coûtée tout le Peuple ^ et que la tromperie A» qui ^'ctend à un h grand nombre de personnes»

est .

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxxv

9> est-lhoins une fraude qu'une conquête. - Cela y> étant 9
Monsieur » je ne doute point que Mes- » sieurs de TAcadémie ne
se trouvent bien em* » pêches dans le jugement de votre procès ,
et 9> que d'un côté vos raisons ne les ébranlent , et » de Tauue
l'approbation publique ne les re- >3 tienne. Je serois en la racine
peine si j'étois en » la même délibération , et si de bonne fortune
» je ne venois de trouver votre arrêt dans les re^- » gis très de
l'antiquité. Il a été prononcé , il y a 10 plus de quinze cents ans ,
par un Philosophe de » la famille stoïque » mais un Philosophe
dont la durée n'étoit pas impénétrable à la joie , de »qui il nous
reste des Jeux et des Tragédies, » qui vivoit. sous le règne d'un
Empereur Poète ' n et Comédien , au siècle des vers et de la mu-
51 sique. Voici les termes de cet authentique ar- » rêt , et je vous
les laisse interpréter à vos » Dames » pour lesquelles vous avez
bien entre** ^ pris une plus longue et plus difficile traduc« y>
tion : IUud multum est primo aspectu oculos oc^ j> cupasst y
etiamsi contemplaïio diligens inventura » est quod arguât. Si me
inurrogas , majQr ille est n quijudicium abstulit^ quâm qui me-
ruit. Voue ad-

xxxv; JUGEMENS ET ANECDOTES.

versaire y trouve son compte pat ce favorablé)9 mot de majitr
ut ; et vôtus avez aussi ce que 9> TOUS pouvez desirai » ne dési-
rant rien » à mon » avis , que de prouver que j^idicium abstulit.
i> Ainsi vous l'emportez dans le cabinet , et il a

gagné au Théâtre. Si le Cid est coupable »

» c'est d'un crime qui a eu recompense 5 s'il est a> puni , ce
sera après avoir triomphé 5 s'il faut » que Platon le bannisse de

sa République » il faut qu'il le couronne de fleurs en le bannissant^ » et ne le traite point plus mal qu'il a traité autrefois Homeke. Si Aristote trouve quelque chose à désirer en sa conduite , il doit le laisser » jouir de sa bonne fortune, et ne pas condamner un dessein que le succès a justifié. Vous êtes trop bon pour en vouloir davantage : vous savez qu'on apporte souvent du tempérament aux Loix » et que l'équité conserve ce que la justice pourroit ruiner. N'insistez point sur cette exacte et rigoureuse justice. Ne vous attachez point avec tant de scrupule à la souveraine raison qui voudroit la contenter et satisfaire à sa régularité ^ seroit obligé de lui bâtir un plus beau monde que celui-ci ; il faut

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxxvii

Si droit lut faire une nouvelle nature des choses » et lui aller cliquer des idées au-dessus dit ciel. Je parle » Monsieur ^ pour mon intérêt j n si vous la croyez , vous ne trouverez rien qui mérite d'être aimé , et par conséquent je suis » en hasard de perdre vos bonnes grâces , bien » qu'elles me soient extrêmement chères , et » que je suis passionnément , Monsieur , votre ,

ce C'est ainsi que Balzac , retiré du monde , et plus impartial qu'un autre » écrivoit à Scudéri son ami , et osoit lui dire la vérité. Balzac » tout empouillé qu'il étoit dans ses Lettres , avoit beaucoup d'érudition et de goût , connoissoit l'essence des vers » et avoit introduit en France celle de la prose. Il rendit justice aux beautés du Cid , et ce témoignage fait honneur à Balzac et à Corneille. »

ce II y a des Mémoires qui ne sont pas imprimés , qui trouvent une cause très-fine mais assez vraisemblable » de l'aversion que

le Cardinal concevoir pour le Cid ^ et de rincUnation qu'il témoi-
gnoit pour V Amour Tyrannique du bitfihtu»

feux Scudéri i c'est que dans le premier il y avoit

d ii

Digilized by

mvitî JUGEMENS £T ANECDOTES*

des paroles qai ehoquoient les grands Ministres ; et dans
l'autre ^ il y en avc^ qai exalioient le pouvoir absolu des îlois ,
même sur leurs plus proches. >>

JDespréaux a dit de cette persécution :

En vain contre It Cid un Ministre se ligue i » Tout Paris pour
Chîmene a les yeux de Rodrigue. 3> L'Acadcmic en Corps a beau
le censurer > Si Le Public révolté s'obstine à Tadmirer.

«Messieurs de rAcadcmic , sur les instances réitérées dn Car-
dinal , prirent enfin la résolution^ pour le satisfaire » de donner
leurs Sentimcns sur le Cid. 11 s'assemblèrent le i<; Juin 1^37. 11
fut ordonné que trois Commissaires seroient nommes pour exa-
miner la Pièce et les Observations de Scudéri contre elle ^ que
cette nomination se feroit à la pluralité des voix , par billets qui
ne seroient vus que du Secrétaire. Les Commis-»

saies furent MM. de Courseys » Chapelain et Desmarcts. Leur
tâche n*étoit que l'examen du corps de l'Ouvrage en gros ; car
pour celui des vers , il fut résolu qu'on le feroit dans la Com* pa-
gnie. MM. de Cérisy , de Gombaud ^ Earo

et l'Etoile , furent seulement chargés de les voit

JUGEMENS ET ANECDOTES, «xlx

en particulier ^ et de rapporter leurs observations ^ auxquelles Desmarets eut ordre de mettre le der« filer la main ^ après les délibérations de TACA-» demie , en diverses conférences ordinaires et extraordinaires. Mais pour Texamen de TOuvrage en gros » la chose fut un peu plus difficile. Chapelain donna premièrement ses Mémoires. Il fut ordonné que MM. de Bourseys et Desmarets y joindroient les leurs s et du tout Chapelain fit un corps qui fut présenté manuscrit au Cardinal* Son jugement fut que la substance en étoit bonne mais qu'il falloit y /etter çuelques poignées i€ fleurs. L'Ouvxage fut donc donné à polir k MM. Srisay , de Cérisy , de Gombaud et Sirmond M. de Cérisy le coucha par écrit , et M. de Gombaud fut chargé de la dernière revi«> sien du style. Tout fut lu et examiné par la Compagnie , en diverses assemblées ordinaires et exuaordinaires , et donné » enfin » à Tlmprimeur. Le Cardinal étoit alors à Charonne , où on lui envoya les premières feuilles » mais elles ne le contentèrent nullement. Il trouva qu'on avoit passé d'une extrémité à Tauue » et qu'on y avoit apporté uop d'ornemens et de fleurs , et

diiij

kl JÜGEMENS ET ANECDOTES.

. xetivoya » à Theure même » en diligence » dire qu'on arrêât Timpression. Il voulut enfin que MM. de Sérissy , Chapelain et Sirmônd le vinsent tiouver ^ afin qu'il put leur expliquez mieux son intention. M. de Séiisay s'en excusa sur ce qu'il étoit prêt à monter à cheval pour s*en aller en Poitou. Les deux autres se rendirent chez le Cardinal. Pour les écouter y il voulut être seul dans sa chambre, excepté M. de Beautru et Boisrobert qu'il ap-

pella » comme étant de l' Aca^ demie. Il leur parla fort long^tems , très-civile* ment , débouter sans chapeau. Chapelain voulut teeuser M. de Cérisy » le plus doucement qu'il put 3 mais il reconnut d'abord que cet homme ne vouloir pas être contredit , car il le vit s'échauffer et se mettre en action » îusques-là que ^ s'adres« sant à lui I il le prit et le retint , comme on fait » sans y penser , quand on veut parler fortement à quelqu'un et le convaincre de quelque chose. La conclusion fut qu'après leur avoir expliqué de quelle façon il falloir écrire cet Ouvrage » il en donna la charge à M. de Sirmond , qui avoir , en effet » le »tyle fort bon et fort éloigné de toute affectation. Mais M* de Sirmond ne le satisfît

Digilized by

JUGEMENS ET ANECDOTE

pas «iïcoi« : U faUu(enfin que Chapelain cçpck tout ce qui avoit été fait ^ unt pai lui que pai left autres » de quoi il con^sa TOuvrage tel qu'il est aujourd'hui. » Paxfaiet, Histoire du Théâtre f rànçois, tome cinquième^ p. x 3 et suiv. et Anec. dramatiques, tome premier, pag. j>j à xo^.

^ Après la mort du Catdinal de Riçfaelieu , Cor^ sieiile fit ee\$ quatjre ver\$:

|c Qu'on parie mai ou bien du fiunauz Caidinal « » Ma prose , ni mes vers n*en diront jamais rien.

a> Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal i » Il m'a trop fait de mal pour en dire, du bien« sa

Depuis quelques années les Comédiens repr[^]« sentent cette Pièce sans que l'Infante son Page et Léonor paroissent. J. F. Rousseau en donna ^{^ ^} Bruxelles > en 17 iS[^] une édition, où, en reuanchant ces personnages » il fut obligé d'ôte^s trente-six vers du rôle de Chiiuenc » dans les scènes troisième et quatrième du second acte ; un dans la première du quatrième 1 vingt*^s huit dans la seconde « et un , du rôle d'Elvire , dans la pr^c[^] mpre de ce même acte. Il ajouta , pour lier la seconde scène du second acte k la sixième » cet

deux vers » dans le rôle du Rot :

« c Quoi 1 me braver encore , apri^sce qu'il a fait 2 ti Par la rib-
cUion couronner son forfait ? î>

xlii JUGEMENS ET ANECDOTES..

Et , pour lier la septième scene à la huitième du (Cinquième acte 9 dans le même tôle , Rousseau fit encore ces deux vers ;

cK Approche-toi Kodrigue.... Ettoi, reçois, ma fiile[^]

9» l>e la main de ton Roi l'appui de la Castiie. [^]>

« Michel Boyron , ou Baron (plus connu sous ce dernier nom » dont Louis XIV i'avoit appelle deux ou trois fois en badinant , et qui lui resta)

[^]toit assez bon Acteur » et mourut jeune , par un accident très-singulier. Il représentoit dans le

Cid le rôle de Don Diegue : en poussant \ avec le pied [^] son épée que le Comte de Gormas lut ÊBiit tomber > il en rencontra malheureusement la (ointe qui le blessa. Il négligea cette petite blessure 9 et 9 au bout de quelques jours, la 'gangrené s[^]y mit :

on lui fit entendre qu'il falloit lui cou* per la jambe i mais il répondir qu'il aimoit mieux mourir , que de souffrir cette opération i ajoutant qu'un Roi de Théâtre se feroit huer avec miei jambe de bois.3>

« Le célèbre Baron , fils du précédent , re-» tûnçu au Théâtre en i<Jv i , comblé des bienfaits de Louis XIV , mais y par une inconstance natu» telle à rhomme , après vingt-neuf années d'une

JUGEMENS ET ANECDOTES, xlilj

profonde retraite , il y remonta , âge de près de quatre-vingts ans , et reparut dans le rôle de Rodrigue. Lorsqu'il fat à ces deux veis :

et Je suis jeune , il est vrai ; mais aux ames bien ndcs , a» La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Le peu de convenance qu'il y avoir entre sa phy- * sionomie et ces vers , et le ton nazillatd avec Ie« quel il les déclama » excitérent un éclat de rixe général. Il s'interrompit un instant , et recom-» mença lorsque ce mouvement eût "cessé; mats l'on se reprit à rire sur nouveaux frais. Alors n'y pouvant plus tenir , il s'avança sur le bord de la scène , et , s'adressant au Parterre , il dit : ci Mes- I» sieurs , je m'en vais recommencer pour la troi* sieme fois i mais je vous avertis que si Ton rit ^encore, je quitte le Théâtre et je n'y remonte » de ma vie.)> Il continua son rôle , et le silence fut exactement gardé. On dit que ce Rodrigue suranné se jcttoit encore assez lestement aux gc<* noux de Cbimene ; mais qu'il ialloit que deux garçons de Théâtre le ramassassent. Chimene avoit beau lui dire de se lever i la durée de son xcspec(étoit forcée , et il ne dcpeudoit pas de

riîv JUQUEMENS ET ANECDOTES. .

lui d'obéir à sa maîtresse.)> Anecdotes drama* tiques, ibidem»

Il parut trois Pièces » ayant trait à celle de Corneille.

La Suite et le Mariage du Cid » Tragi-Coraédie , dédiée à la Duchesse de Lorraine , avec on Argument 9 par Urbain Chevreau ^ représentée en '^34 , et imprimée in- 4. et i/t-11 > à Paris » en K38 , chez Toussaint Quinet.

« Le prodigieux succès du Cid produisit Penvie et rémulation chez la plupart des Poètes du tcms. Che« vreau crut devoir signaler son début au Théâtre « en travaillant sur un sujet qui avoit fait tant d'honneur i Corneilles maisf ce coup d'essai ne fut pas heureux pour le nouveau Poète. Autant la Pieté de Corneille est admirable , autant celle de Chevreau est détestable. Dans eelle-ci , Chimene et Rodrigue ne parlent que de pué-^ rilit(5s. L'Infante continue d'aimer le Cid , et, par un sentiment de basse jalousie » elle vient dire k Clûmene que son amant est mort, a*

ce Le Roi fait arrêter Rodrigue , qu'il soupçonne d'aimer l'Infante. Les Mores reviennent encore , et RodrigUQ sort de sa prison , pour obtenir une nouvelle victoire sur eux s ce qui engage le Ko! à lui offrir sa couronne. Nouveau combat de Don Sanche contre Ro-»* drigue> qui lui accorde encore la vie. Enfin > le ma-
* tiâgc 4e Chimene et de Rodrigue » suivi de celui du

JUGEMENS ET ANECDOTES, xlv

Boi et de l'Infante (qui apparenunent n'est ^as sa fille termine la Pièce. Par£aicc, Histoire du Théâtre François > tome cinquième » pages ^64 et 16%.

La mie suite du Cid » Tragi*Comédie » dé*

diée à Messixie François de Roscaing » Comte de Burry , par Desfontaines ; xreprésentée par la Troupe Royale , en 1^37 , et imprimée In-Af et . ^ à Paris ^ en » ciiez Antoine de Som-

mavillc.

ce Le malheureux succl» de la Pièce qu! avoit ^td composée sur ce sujet , n^étonna point Desfontaines : il se flatta de remplir mieux cette idée v et de donner au Public un ouvrage qui pût aller de pair avec celui de Corntilie. Il semble cependant qu*U n'a visé qu*à égaler , par une route difFdrente , la Pièce de Chevreau. Dans celle-ci , Chimenc refuse constamment les vœux de Don Fernande Roi de Séville. Les soins que Don Sanche prend pour son maître, n'ont pas plus de succcs. Fendant ce tems-là » Kodrigue revient triomphant des Mores* L'amour de Chariste , Infante de Cordque , lui a procuré cette dernière victoire. Quoique Kodrigue n'y réponde point , Chimene en est fort alarmée , et apprend encore que le Roi projette de marier son amant avec l'Infante de Séville. Tous les Acteurs de cette Pièce sont peu raisonnables, Rodrigue aime Chimene, et la cède au Roi par un respect qui tient beaucoup de la lâcheté t le Roi, épris des charmes de cette belle, s'avise

d'Stre généreux » et consent enfin qu'elle épouse Rodor

xlvi JUGEMENS ET ANECDOTES,

gue. Ce dernier a bien de la peine à se débarrasser des

ciiailleries de ses deux autres amantes. Chariste , après bien des emporcemens , se trouve fort contente que D* Sanche veuille accepter sa main ; et i*Infinte , soeur du Bol, déçue dans son es-

poir , donne la sienne k Sphérante , Prince de Tolède , qui ne parott à la Cour que sous un nom inconnu. Enfin , de toutes ces personnes , Chimene est la seule qui montre un peu plus ' de cœur ; elle aime Rodrigue avec une constance , dont il s'est rendu indigne par sa foiblesse. Par* faict, ibidenim

L'Ombre du Comte de Germas et k Mort da Cid » Tragi-Comédie » dédiée au Cardinal de Kichelieu » par Thimotce de Ctiillac ^ Juge des Gabelles du Roi » en la ville de Bancaire , et imprimée » à Paris » en 16\$ f , in^ix , chez Cax* « din Besogne*

ce Cette Pièce ne fut peint représentée. Il est difficile de décider si la conduite et le plan ne sont pas encore ta-dessous de la versification, qui esc tout- à -fait pi« toyable. L'ombre du Comte de Germas apparoir à sa fille , et la menace de Tarrivde d'un fils qu'on avoit cru mort. Ce brave frère de Clûmene vient, tue Kodrigue, combat les Mores , ou le\$ Perses > car il n'importe pas » dit l'Auteur , et épouse l'Infante : voici un échantillon de sa Poésie. Chimene, au commencement de la Pièce 9 se plaint d'ôtre tourmentée par V9n;il?re de son pere ,

q[ui

JUGEMENS ET ANECDOTES, xlvî

qui parofo offensée de son mariage avec le Cid i et

toutes les nuits , ajoute-t-elle ,

9» Me parle en son silence , et triste me reprocht Un sentiment de ladié , et une amc de roche. »

MM. Gaillard et Sacchini viennent de faire un Opéra du Cid de Corneille , en changeant la marche » ainsi qu'exige un Poème Ly-

rique. U a en un très-brillant succès s on le revoit souvent et toujours avec le même plaisir. Il parut , pour k première fois , sous le titre de Chi'mene » Tragédie en uois actes » le p Février lyi^.

DE P. CORNEILLE,- Représentée en i6}6.

PERSONNAGES

D. ÌERNAKD, premier RoideCasdUe^

URRAQUB, Infante de Castille.

D. D l £ G U £ 9 Pere de Rodrigue.

D. RODRIGUfiy Amant de Chimene.

D. G O M È S , Conuc de Gormas , Pere de Chimie* CHI-MEKE, FiUede DonGomës.

D. S A N C H £ 9 amoureux de Chimene»

Gentilshommes Castellans»

L £ O N O R , Gouvernante de rinfante. ^ B L V I R £ , Gouvernante de Chimene^ UN PAGE deriofante»

La Scène est à SévUe.

TRAGÉDIE

SCENE FREMIEKE

CUIMEKE» ELVIB.fi* C H I M B N B.

E L V I R E , m'as-tu fait un rapport Ken sinctte ? Ne déguises-tu rien de ce qu -a dit mon perc î

Tous mes sens i moi-même en sont encor charmdi»

Il estime Rodrigue autant que vous l'aimest i

Et 9 tt je ne m'abuse à lire dans son ame ,

Il vous commandera de répondre à sa flamme»

C H I M E N E

Dis4noi donc» je te prie 9 une seconde fois » Ce qui te fait juger qu'il approuve monchcwx! Appren^moiide nouveau, quel espoir j'en dois prendre? tJn si charmant discours ne se peut trop entendre i Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour» La-dottc^ liberti de se montrer au jour,

Que t*art-il répondu sur la secrète bngae Que font Mprès 'de toi Don Sanche et Don Rodrigue i iras - tu point trop fait voir quelle inégalité > Entre ces deux amans > me penche d*un côté l

Non : j^ai peint votre coeur dans une indifférence Qui n*enfle d*aucun d*eax , ni n*abat l'espérance ;

Èt, sans les voir d'un œil trop sévère , ou trop doux ^ Attend Tordre d'un pere àcioisirun époux.

Ce respect l'a ravi ; sa bouche et son visage M'en ont donné >
sur l'heure y un digne témoignage } Et, puisqu'il faut encor vous
en faire an récit , Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit.

Elle est dans le devoirs tous deux sont dignes d'elle , Tous
deux formés d'un sang noble, vaillant , fidèle » Jeunes i mais qui
font lire ; ^\$ément dans leurs yeux I/éclaunte vertu de leuis
braves ayeux* Don Podrigue, sur-tout , n'a trait à son visage Qui
d'un homme de coeur ne soit la haute image » Et sort d'une mai-
son si féconde en guerriers , Qu'ils y prennent naissance au mi-
lieu des lauriers, la valeur de son pere « en son tems sans pareille
t Tant qu'a dure sa force , a passé pour merveille» Ses rides sur
son front ont gravé ses exploits » Et nous disent encor ce qti'il fut
autrefois. Je me promets du fils ce que j'ai vu du pere ;

Et ma fille , en un mot > peut Taimer et me plaire, n alloit au
conseil , dont Theure qui pressoit ,

A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;

Mais k ce peu de mots » je crois que sa pensée

TRAGÉDIE. f

Entre vos deux anuinf n'est pas fort babuKée.

Le Roi doit à son fils élire un Gouverneur , ' Et c'est lui que re-
garde un tel degré d'honneur i Ce choix n'est pas douteux ; et sa
rare vaillance Ke peut souffrir qu'on craigne aucune concu-
rence. Comme ses hauts exploits le rendent sans égal % Dans un
espoir si juste il sera sans rival »

Et puisque Don Rodrigue a résolu son pere % Au sortir du
conseil, â proposer Pafiaire, Je vous laisse à juger s'il prendra

bien son tems» Et si tous Tos désirs seront bientôt centens.

C H I M Œ N E

Il semble ^ toutefois » que mon ame troublée fteñise cette joie et s*en trouve accablée.

Un moment donne au sort des visages divers ;

Et dans ce grand bonheia: je crains un grand revers..

S t V I R X.

Vous verrex cetu aainte heureusement déf ue.

Chimxkx.

Allons » quoi qu'il en soie i en attendre Tissue*

A iîj

SCENE III

L'INFANTE, LÉONOR. , Lio K o R.

A Mm 9 chaque jourmeme désir vous presse \$

Et, dans son entretien, je vous vois chaque jour Demander en quel point se trouve son amour.

L*lNFAKTB.

Ce n'est pas sans sujet. Je Tai presque forcé A recevoir les traits dont son ame est blessée : Elle aime Don Rodrigue , et le tient de ma main; Et par moi Don Rodrigue a vaincu son dédain.

Ainsi 9 de ces amans ayant formé les chaînes 9 Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines»

Madame » toutefois 1 panmleurs bons siicis »

THAGÉDIE.

Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès. Cet amour ^ qui tous deux les comble d'allégresse » Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ? Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux » Vous rend-il malheureuse » alors qu'ils sont heureux Mais je vais trop avant , et deviens indiscrete.

L* I N F A M T E

Ma tristesse redouble k la tenir secrète.

Ecoute , écoute enfin comme j'ai combattu »

Et, plaignant ma foiblesse^ admire ma vertu.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne ! Ce jeune chevalier » cet amant que je donne » le Taime.

L i o N o it.

Vous Taimei !

L'i N V A K T S;

Mets la main sur mon coeur Et vois comme il se trouble au
nom de son vainqueur 9

Conuneille reconnoît.

Pardonnez^moi « Madame»

Si je sors du respect pour blâmer cette flamme. Choisir pour
votre amant un simple chevalier 1 Une grande Princesse à ce
point s'oublier !

Et que dira le Koi ? Que dira la Castille ?

Vous souvene^vous bien de qui vous Êtes fille i

Oui , oui > je m'en souviens et j'épandrai mon sang ,

Avant que je m*abaiiscà démentir mon rang*

Je te tépondrois bien que > dans les belles antes » le seul mé-
rite a droit de produire des flammes s Et si ma passion cherchoit
à s*excuser , Mille exemples fameux pourroient l'autoriser; Mais
je &*en veux point suivre où ma glaire s'engagew Si j'ai beau-
coup d'amour , j'ai bien plus de courage : Un noble orgueil m*ap-
prend qu'étant fille de Koi i Tout autre qu'un Monarque est in-
digne de moi.

Quand je vis que mon cœur ne se pouvoir défendre»
Moî4n8me ;e donnai ce que je n*osois prendre ; Je mis , au lieu
de moi , Chimenc en ses liens , Et j'allumai leurs feux pour
éteindre les miens» Nct'étonne donc plus si mon ame gfinée»

Avec impatience > attend leur hyménc. Tu vois que mon re-
pos en dépend aujourd'hui : Sî l'amour vit d'espoir, il périt avec
lui.

C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ; Et j malgré la rigueur de ma triste aventure ^ Si Cliimene a jamais Rodrigue pour mari.

Mon espérance est morte > et mon esprit guéri» le souffre, cependant, un tourment incroyable 1 Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable:

Je travaille à le perdre , et le perds à regret » Et de là prend son cours mon déplaisir secret. Je suis au désespoir que l'amour me contraigne A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne s. Je sens en deux partis mon esprit divisé :

Si mon courage est haut , mon coeur est embrasé» Cet hymen m'est fatal ; je le crains et souhaite ^ Je n'ose en e^perei qu'une jgie ittifarfaufef

TRAGÉDIE

Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas

Que je meurs s'il achevé , et ne s'achève pas.

Madame, apris cela, je n'ai rien i vous dire.

Sinon que de vos maux avec vous je soupire ; Je vous blâmois tantôt , je voue plains à prtent. Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant , Votre vertu combat et son charme et sa force , En repousse l'assaut , en rejette l'amorce , Elle rendra le calme à vos esprits flottans.

Espérez donc tout d'elle , et du secours du tems | Espérai tout du ciel : il a trop de justice Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'Infante.

Ma plus douce espérance- est de perdre l'Espoir.

SCENE V

L'INFANTE> seule.

J V s T I ciel ! d'où f attends mon remède t

Mets enfin quelque barre au mal qui me possède >

Assure mon repos , assure mon honneur \

Dans le bonheur d'autrui ^ cherche mon bonheur:

Cet hymne à trois également importe s

Rends son effet plus prompt , ou mon ame plus forte* .

D'un lien conjugal joindre ces deux amans,

C'est briser tous mes fers , et finir mes tourmens..*» Mais je
surde un peu trop ; allons trouver Chimene » *

Et par son entretien soulager notre peine.

(Elle son. l

TRAGÉDIE. II SCENE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE

Le Comte s.

£!h»xn tous l'emportez , et la faveur du Rot Vous élève en un
rang qui n'étoit dû qu'à moi j U vous fait Ocavemeur Au Ptince de
Ca8dDe.v

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille , Montre à
tous qu'^l est juste, et fait connoître a\$sc* Qu*ii sait récompenser
les services passés.

L ï Comte.

Pour grands que soient les aois , lis sont ce que noui sommes:

Ils peuvent se tromper conunc les autres hommes: Et ce choix
sert de preuve i tous les courtisans , Qu'ils savent mal payer les
services présens.

Ke parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irtîtej La faveur
l'a pu faire autant que le mérite > Mais on doit ce respect au pou-
voir absolu , De n'examiner rien , quand un Koi i*a voulu.

A Thonneur qu'il m'a fait , ajoutez-en un autrei Joignons ,
d'un sacré nœud , ma maison i la vôtre.

Rodrigue aime Chimene , et ce digne sujet X>c ses affections
est le plus cher objet i Consentez-y» tdonsieur, ét l'acceptez pour
gendre^

itf LE C I D,

Lb Comtb.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre î Et le nouvel
éclat de votre dignité Lui doit enfler le coeur d'uiie autre vanité.
Exercez-la , Monsieur , et gouverneL le Prince i Montrez-lui

comme il faut ré[^]r une Province , Faire trembler , par-tout , les peuples sous sa loi »

Kemplier les bons d'amour > et les méchans d'effroi*

Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :

Montrczrlui comme il faut s'endurcir à la peine » Dans le métier de Mars se rendre sans égal % Passer les jours entiers et les nuits à cheval» Keposer tour armé » forcer une muraille , Et ne devoir qu'à soi le gain*d*une bataille. Instruiscz-le d^exemple , et vous ressouvenez Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

Pour s'instruire d'exemple , en dcpit de l'enviCy Il lira seulement T Jiistoire de ma vie.

- Là , dans un long tissu de belles actions , Il verra comme il faut dompter des nations 9 Attaquer une place , ordonner une armée , fit sur de grands exploits bâtir sa renommée.

Lb Comtb.

Les exemples vîvans ont bien plus de pouvoir : Un Prince dans un livre apprend mal son devoir ; Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années > Quene puisse égaler une de mes journées ?

Si vous fûtes vaillant , je le suis aujourd'hui ; Itcebras-daioyaume est le plus feome appui.

Grenade

TRAGÉDIE

Grenade et Taragon tremuent quand ce fer brille;

Mon nom sert de rempart à toute la Castille :

Sans moi vous passeriez bien sous d'autres lois
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour Rois. Chaque jour, chaque instant, pour relever ma gloire
Met sur vos lauriers, victoire sur victoire. Le Prince, à mes côtés, ferait, dans les combats, l'usage de son courage à l'ombre de mon bras :

Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ; Et, pour répondre en maître à son grand caractère » Ilverroit. • •

Je le sais, vous servez bien le Roi \ le vous ai vu combattre, et commander sous mot. Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;

Enfin, pour épargner des discours superflus, Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus. Vous voyez, toutefois, qu'en cette concurrence Un Monarque enue nous met quelque différence*

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

Il l'a gagné sur vous. J'avais mieux mérité.

Le Comte.

Qui peut mieux l'exercer en est bien plus digne.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

Vous l'avez eu par intrigue, étant vieux courtisan,

Vieillesse de mes hauts faits fut mon seul partisan.

Le Comte.

Parlons-en mieux \ le Roi fait honneur à votre Ége.

Le Ko! » quand il en fait > le mesure au courage.

Le Comte.

Et » par-là « cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

Qui n'a pu Pobtenir , ne le méritoit pas*.

L» Comte.

Ne le méritoit pas ! Moi ?

Vous.

Ton impudence »

Téméraire vieillard > aura sa récompense !

(Il lui donne un soufflet,) D. DxEGUB, mettant Vépée à la main.

Achévé et prends ma vie après un tel affront , Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

Le C o m t Bt Et que penses^ttt faire avec tant de fbiblesse ?

D. DiEGUE» après que son épe'e est toiuhée»

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse l '

Le Comte.

Ton épée est à moi > mais tu serois trop vain » Si Èe lioiit«iix
tsopJhéc nvoit chargé ma main»

TRAGÉDIE

Adieu. Fais lire au Prince, en ddpit de i* envie » Pour son ins-
truction Thistoire de ta vie ; D*un insolent discours ce juste châ-
timent Ne lui servira pas d'un petit ornement.

Q % ! O di^espoir 1 O vieillesse ennuie 1 N*ai-je donc tant
vécu que pour cette infamie i Et nesuis-je blanchi dans les tra-
vaux guerriers. Que pour voir en un jour âdtrir tant de lauriers î
Mon bras qu'avec respect toute PEspagne admire f Mon bras qui
tant de fois a sauve cet empire , Tant de fois aflfermi le trône de
son Roi , Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ^ O
cruel souvenir de ma gloire passde !

(Ettvre de tant de jours, en un Jour efiacéé^! Nouvelle dignité
fatale à mon bonheur l Précipice élevé d'où tombe mon honneur !

Faut il de votre éclat vmt triompher le Comte , Et mourir sans
vengeance , ou vivre dans la honte?

Comte , «<MS de mon Prince à présent Gouverneur : Ce haut
rang n'admet pdlnt un homme sans honneur I £t ton jaloux or-
gueil , par cet afl&ont insigne , Malgré le choix du Boi , m'en a su
rendre indigne**»* Et toi > de mes exploits glorieux instrument ;

(Il sort.)

SCENE VIL

D. D 1 E G U E , S£uU

Bij

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement, Fer > jadis tant à craindre 9 et qui , dans cetu ofiEeme » M*as servi de parade t et non pas de défense > Va , quitte désormais le dernier des humains , Passe f pour me venger y en de nieilleures mains. « Si Rodrigue est mon fils , il faut que l'amour cède , Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède i n» Mon honneur est te sien , tt le mortel aflfront » Qui tombe sur mon chef, rejaillit sur son front, »

I' n' I, laassaaaasa SCENE VIII.

D. DI£GUE> D. RODRIGUE

DRiGu^B , as-tu du coeur?

D. KODRIGVE.

Tout autre qué mon pere

L'éprouveroit sur Theurc !

Agréable eôlere !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux 1 Je reconnois mon sang à ce noble courroux i Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte. Viens, njon fils , viens, mon sang » viei>s réparer mA

honte s Viens me venger.

TRAGÉDIE. 17

P. Roi>axGVE.

De quoi i

D*un a&ont si cruel < Qtt*i rhonneur de tous deux il pdrte on
coup inortd i

D*un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie^

Et ce fer que mon bf as ne peut plus soutenir »

Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage ; .

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

Meurs 9 ou tue. Au surplus > pour ne te point âatter \$

7e te donne à combattre un homme 1 redouter.

Je Tai vu tout sanglant, au milieu des batailles »

Se* faire un beau rempart de mille funérailles.

D. Rodrigue.

Son nom ? Cest perdre tems en propos superflus.

D. DIEGV.B. ,

Donc, pour te dire cncor quelque chose de plus. Plus que
brave soldat » plus que grand capitaine C'est, • . . ♦

De grâce ! achevez^

D. D1E6VE

Lepere deChimene.

D. Rodrigue.

Le ?.. •

Ke r<^pUque point : je connois ton wiour;

Big

Mais qui pcttt vivre hiâme est indigne du jour.

Plus l'otFenscur est cher , et plus grande est TofiE^Mise*

Enfin tu sais l'aflEront et tu tiens la vengeance ;

Je ne te dis plus rien. Vcnge-moi > venge-toi:

Mon^toi iifgnt fils d'un pere tel que moi.

Accablé des malheurs où le destin me range ,

Je m'en vais les pleurer. Va , cours, vole et nous venge*

D'une atteinte imprévue , ausd-Wen que mortelle 5 Misérable
vengeur d'une juste querelle , Et malheureux obiet d'une injuste
rigueur »

Je demeure immobile , et mon ame abattue Cède au coup qui
me tue* Si près de voir mon feu récompensé !

6 Dieu 1 rétrange peine !

En cet af&ont mon pere est l'offensé t Et l'ofFenscur le pere de
Clrïmene;

Que je sens de rudes combats 1 Contre mon propre honneur
mon amour s'intéresse ^

Il faut venger un pere et perdre une maîtresse: L'un m'animé
le coeur, l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix , ou de tuer Chimene ou de flatter

(Uson.)

D. RODRIGUE

Où de vie en infime , Des deux côtés mon mal est infini*

O Dicu l'étrange peine 1 Faut-il laisser un aïeul impuni ?
Faut-il punir le pere de Chimene ;

Pere, maîtresse, honneur, amour; Noble et dure contrainte ,
aimable tyrannie I Tous mes plaisirs sont morts , ou ma gloire
ternie : L'un me ternit malheureux , L'autre indigne du jour.. Cher
et cruel espoir d'une ame généreuse i • Mais ensemble amoureuse
, Digne même de mon plus grand bonheur t

Fer qui cause ma peine , M'es-tu donné pour venger mon
honneur?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimene ?

Il vaut mieux courir au trépas :

Je dois à ma tendresse, aussi-bien qu'à mon père J'attire en
me vengeant sa haine et sa colère: J'attire ses mépris en ne me
vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle* Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine.

Allons, mon âme, et, puisqu'il faut mourir, Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !

En chercher un trépas si mortel à ma gloire et endurer que l'Es-pagnol impute à ma hennioire

D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison et

Inspecter un amour dont mon âme égarée

Voit la perte assurée et l'écoutons plus ce penser suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur et Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'est été déçu > Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :

Que je meure au combat, ou meure de tristesse. Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence :

Courons à la vengeance et Et tout honteux d'avoir été balancé

»

Ke soyons plus en peine , Puisqu'aujourd'hui mon pere est
l'offensé , Si l'offenseur est pere de Chimene.

Fin du premier Acte.

TRAGÉDIE

SCENE PREMIERE

D* ARIAS, LE COMTE.

Je Tayoue « entre nous , quand je lui fis Taffront 9

J'eus le sang un peu chaud > et le bras un peu prompt ^ Mais
puisque c'en est fait , le coup est sans remède*

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède : U j prend
grande part , et son coeur irrité Agira contre vous de pleine auto-
rité. • Au^si vous n'avc2. point de valable ddfense ; Le rang de ro-
fiensé , la grandei» de VoSeom Demandent des devoirs et des
soumissions Qui passent le commun des satisfactions.

Le Comte.

Le Roi peut i son gré disposer de ma vie*

D. A&XAs»

De trop d'emportement votre fimte est -suivie 1 Le Roi vous
aime eocore , apaisez son courroux* U a dit : jft Lfi r JSffX. Déso-
biisexrvous }

Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime» Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ; Et , quelque grand qu'il fût , mes services prdsens , Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

D. A&IAS.

Quoiqu'on fasse d'illustre et de considérable. Jamais k son sujet un Roi n'est redevable > Vous vous flattei beaucoup , et vous devex savoir Que qui sert bien son Koi ne fait que son devoir. Vous TOUS perdrez , Monsieur , sut cette confiance.

Le Comte.

Je ne vous en croirai qu*après l'expérience.

Vous devez, redouter la puissance d'un Roi.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi. Que toute sa grandeur s*arme pour mon supplice t Tout TÉtat périra « s'il faut que je périsse.

D. Arias.

Quoi ! Vous ccaîgnex si peu le pouvoir souverain ?•

Le Comte.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa xnain. Il a trop d'interêt lui-même en ma personne ; Et ma tc^e en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIA s.

Soufire: ^ que la raison remette vos esprits.

Prenez un bon conseil.

Le Comte b.

Le conseil en est pris*

TRAGÉDIE^{ij}

D. Arias.

Que lui dirai-je[^] enfin ? je lui dois rendre compte.

L.E COMTE

Que je ne puis, du tout, consentir à ma honte.

D. Arias.

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

Le sort en est jeté. Monsieur » n*« n parlons plus.

D. Arias.

Adieu donc » puisqu'en vain je tâche à vous résoudre. Tout couvert de lauriers, craignez-en la foudre.

Le Comte.

Je l'attendrai sans peur.

D. Arias.

Mais non pas sans crainte.

(Il répare.)

Kous verrons donc par-là Don Diegue satisfiit. Quine craint point la mort » ne craint point les menaces i T*ai le cœur au-dessus des plus fieres disgrâces « Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur; Mais non pas me résoudre iKvre sans honneur.

D. RODRIGUE, LE COMTE

Ote-moi d'un doute. '

ConooiS'tu bien Don Diegue 2

L s C O Ht T I*

V Oui.

1>« ROD&IGUB.

Parlons bas ; écoute.

\$ais-tu que ce vieillard fut la même vertu >

La vaillance et riionneut de son tems i le sais-tu î

D. RODRIGVK.

MOif Comte, deuxmots.

Le C g m t s.

Parie.

D. RODKXGVB.

Cette ardeur que dans les yeux je porte »

Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

L £ Comte.

Que m'importe i

D. RODRIGUB,

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LS COUTS.*

Jeune présomptueux !

D. RODILIGUK.

D. HOPRIGXIB.

Parle sans tMmouTotr.

Je SUIS jeune , il est vrai > mais aux âmes bien ndes« La valeur n'attend pas le nombre des années.

Le Comte.

Te mesurer à moi 1 Qui t'a rendu si vain « Toi qu'on n'a jamais vu les armes i la maixi î

D. KODRIGUE.

Mes pareils à deupc fois ne se font pas connoître » £t pour leur coup d'e^ veulent des coups de maître.

Le C o m t £• Sais-tu bien qui je suis î

D.RODRTGVE. ^

, Oui y tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.* . Mille et mille lauriers dont ta tcte est couverte» Semblent porter écrit le destin de ma perte : rattaque en téméraire un bras toujours vainqueur; Mais j'aurai trop de ibrce , ayant assez de cceur.. A qui venge son pere il n'est rien d'impossible : Ton bras est vaincu j mais non pas invincible.

Le Comte.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens « Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens i Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castiile » Mon ame , avec plaisir, te destinoit ma fille. Je sais ta passion > je suis ravi de voir Que tous ses mouvemens cèdent i ton devoir »

Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnaninie p Que u haute vertu répond à mon estime i

£t que 9 voulaat pour gendre un chevalier parÊut, Je ne me trompois point au choix que j'avois fàxu Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse : rkdmire ton coarage , et je plains ta jeunesse. Ke cherche point 1 faire un coup d'essai £ital : Dispense ma valeur d'un combat inégal i Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire s A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. On te croiroit toujours abattu sans ef&rt % Bt j'aurois seulement le regret de ta mort,

D* KOD&IGVE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie !

Qui m'ose ôter i'honneuss , craint de m*ôter la vie?

L B Comte*

RedrMsoi d^ici.

D. KOD&IGVI*

Marchom» sans diseoudr.

Le Comte.

Es-tu si las de vivre i

D. RODUtGVB.

As-tu peur de ipourir i

Vkns; tu fais ton devoir, et le fils dégénère , Qui survit uif moment i l'honneur de son perCé

TRAGÉDIE

SCENE III

fIKFANTB, CHIMEHE, LÉONOR.

L*INf ANX£.

^PAisfi, maCbimene, apaise tadouleurt Fais agir ta constance en ce coup de malheur»

Tu reverras le calme après ce foible orage | Ton bonheur n*est couvert que d'un petit nuage » Et tu ii*as tien perdu pour le voir différer.

C H I Id EN £.

Mon cœur outré d*ennui n*ose rien espérer.

Un orage si prompt , qui trouble une bonacc.

D'un naufrage certain nous porte la menace s Je n'en saurois
douter , je pérís dans le port. J'aimois , j'dtois aimée > et nos
peres d'accord; Et je vous en contoís la première nouvelle 9 Au
malheureux moment que naissoîtleur querelICf Dont le récit fatal
, si-tôt qu'on vous Ta fait ^ D'une si douce attente a ruiné Teflêt.

Maudite ambition, détestable manie 9 Dont les plus généreux
souffrent la tyrannie ! * Impitoyable honneur , niortel à mes plai-
sirs , Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs !

L'iNF AMTB.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre) Un mo-
ment l'a fait naître » un moment va l'éteindre t SUea Êûttcop
d€bittit pous ne pas Raccorder,

Cij

Puisque déjà le Roi les veut accommoder; Et de ma part mon
ame » à tes ennuis sensible » Four en tarir la source y fera
l'impossible*

Les accommodemens ne font rien en ce point ;

Les affronts à l'honneur ne se réparent point. En vain on fsàt
agir la force ou la prudence » Si Ton guérit le mal , ce n'est qu'en
apparence? La haine que les coeurs conservent au dedans »
Kourrit des feux cachés; mais d'autant plus ai:dens..

L'Infante.

Le saint nceud qui joindra Don Rodrigue et Chimene* Des
pères ennemis dissipera la haine ; Et nous verrons bientôt votre

amour le plus fort ^ Par un heureux hymen étouffer ce discord. .

Ch I M BNC.

Je le souhaite ainsi plus que je ne Tespre ;

Don Dieguèest trop altier , et je connois mon pere»

Je sens couler des pleurs que je veux retenir : Le passé me tourmente > et je crains Tavenir.

L'iMFAKTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard T impuissante foibicsse ?

Kodrigae a du cotitage.

L'IMVAKTV. /

Il a trop de jeunesse, tes hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INJFANT£.

Tu ne dois pas pourtant 1» redputet beaucoup t *

TRAGEDIE

il est trop amoureux pour te vouloir ddplaire i £c deux mots de u bouche arrStent sa colère.

S'il ne m'ob<\$it point , quel comble à mon ennui î ^ £t s'il peut m'obeir 9 que dira-t-on de lui i Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage ! Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage » Mon esprit ne peut qu'être ou honteux , ou confus De son trop de respect, ou d'un juste refus.

Chimene généreuse , et quoiqu'intéressée ,

EUc ne peut souffrir une lâche pensdc ;

Mais si jusques au jour de l'accommodement Je fais mon pri-
sonnier de ce parfait amant , It que j*cmpcche ainsi TcfFet de son
courage f Ton esprit amoureux n'aum-t^il point d'ombrage il

Crxmbki,

Ah! Madame i En ce ca» je n'aipius de souci»

Clî)

jo . L E C I D>

SCENE IY

L'INFANTE^ CHIMENE, liOKOR » UK PAGE.

cherchex Rodrigue , et l'amenez; ici.

LK Page, Le Comte de Gormas et lui. . •

Ckxmbne.

Bon Dieu i Je tremble*.

L*lK Y AMTB.

Parler. f

Ls Pag s.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

Seuls? . * •

L £ Page,

Seuls» et qui sembloient toiit bas se quereller»

Sans doute ils sont aux mains ; il n'en faut plus padeff» Madame ^ pardonnez à cette promptitude,

(Chiêêune a U Page sortent^)

TRAGÉDIE

L* INFANTE, LÉONOR

L'IKFAMTE.

S i que dans l'esprit je sens dUnquiëcude l Je pleure ses malheurs ; son amant me ravit » Mon repos m'abandonne , et ma fiamme revit.

Ce qui va séparer Rodrigue de Chimene « Fait renaître à la fois mon espoir et nu peine; Et leur division 9 que je vois à regret t Dans monesprit charmé jette un plaisir secret»

Cette haute vertu , qui régne dans votre ame t Se rend-elle si-tAt i cette lâche fiamme ? • «

Ke la nomme point liche, k présent que che% moi y

Pompeuse et triomphante , elle me fait la loi.

Porte4ui du respect » puisqu'elle m'est si chère ! Ma vertu la combat ; mais malgré moi {'espère^

Et d'un si fol espoh: mon cœur » mal défendu , Vole api:ès im
aaMmt que Chimene a. perdu.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage 1 Bt la ' raison
cheft vous perd ainsi son us: ^eJ

Ah ! qu'avec»peu d'effet on entend ta- raison 9

Quand le cosur est atteint d'un si charmant posso» !

}x LE C I

Et lorsque le malade aime saitialadie «

Qu'il a peine à souffrir que Ton y remedic !

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux ; Mais enân
ce Rodrigue esc indigne de vous*

L*IllF ANTB.

Je ne le sais que trop; mais , si ma vertu ccde , Apprends
comme ramour flatte uncoejitqu*il possède. Si Rodrigue une fois
sort vainqueur du combat t Si dessous sa valeur ce grand guerrier
s'abat , Je puis en fiùre ca\$> }e puis Taimer sans honte i Que ne
fcra-t-il point , s'il peut vaincre le Comte?

J'ose m'imaginej: qWh ses moindres ej^ploits , Les Royaumes
entiers tomberont sous ses loix |. Et mon amour flatteur d<f ja
me persuade Que je Ifi voisassis au trône de Grenade »

Les Mores subjugués trembler en Padorant»

L*Aragon recevoir ce nouveau conquérant , Le Portugal se
rendre » et ^es nobles jourm^ee * Porter de4à les mers ses hautes
destinées % Dm sang des Africains arroser ses lauriers ; Enfin

tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers # Je l'attends de Rodrigue > après cette victoire, Et fais daeotiamourun sujet de ma gloire.

Mais» Madame» voyez o4 vous portez son bras Ensuite d'un combat qui , peut-être, n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage » Il a donc «ortie
cosemblej m fiui41 davanuge î

TRAGÉDIE. ti

Je veux que ce combat demeure pour certain ; Votre esprit va-t-il pas bien vite pour sa train }

SCENE VI

D. FEKNAND , D. ARUS , D. SANCHE , D. ALONSE.

Le Comte est donc si vain et si peu raisonnable t Ose-t-il croire
encore son crime pardonnable i

D. Arias» « le roi , de votre part » long-temps entretenu t

J'ai fait mon pouvoir , Sire , et n'ai rien obtenu» ^

Justes c'est ainsi donc un sujet tdméraire

A si peu de respect et de soin de me plaire ! H offense Don
Diegue, et m'empêche &on Roi !

Au milieu de ma cour , il me donne la loi i Qu'il soit brave guerrier , qu'il soit grand capitaine , Je saurai bien rabaure une humeur si hautaine s

n verrt ee que e*est que de n*qbéir pas.

Quoi qu'ait pu mériter une telle insole ncc.f ItVâx voulu d'abord traiter sans violence.*..

(A Don Alcnse.) Mais puisqu'il en abuse, allex , dès aujourd'hui» Soit qu'il r&iste, ou non , tous assurer de lui.

(Don Alonse rentre,)

SCENE V !• I

D. PERNAND , D. S ANCHE, D. ARIAS.

D. Samchb.

PsiTT^fiTRE un peu de tems le rendroit moins rebelle:

On Ta pris tout bouillant encor de sa querelle , Site» dans la chaleur d'un premier mouvement , Un cœur si généreux se rend mal-aisément :

Il voit bien qu'il a tort j mais une ame si liaute N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute. .

Don Sanche , taisez-vous ; et soyez, averti Qu'on se rend criminel à prendre son partie

Sanche.

I^obéis et me tais \$ mais , de grâce , encor , Sire , Deux mot\$
en sa défense !

D. Ferkand.

Btique^pourteaMTooee dircf

TRAGÉDIE

Qa*une ame accoutumée aux grandes actions

Ke se peut abaisser à des soumissions :

Elle n'en conçoit point qui s'explique sans honie ,

Et c'est à ce mot seul qu*a résisté le Comte,

U trouve en son devoir un peu trop de rigueur t

Et vous obâroit, s*il avoit moins de cœur.

Commandez que son bras» nourri dans les alaroes t

Mpare cette injure à la pointe des armes :

11 satisfera , Sire *, et , vienne qui voudra ,

Attendant qu'il l'ait sa, voici qui répondra.

Vous perdez le respect i mais je pardonne à r£ge

Et j'estime Tardeur en un jeune courage.

Un Roi) dont là prudence a de meiUeats objets»

Est meilleur ménager du sang de ses sujets :

le veille pour les miens s mes soucis les conservent.

Comme le chef a soin des membres qu'il le servent.

Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :

Vous parlez éa soldat » je dois agir en Koi %

Et , quoi qu'on veuille dire , et quoi qu'il ose croire »

Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.

D'ailleurs ; Pafiront me touche : il a perdu d'honneur

Celui que de mon fils j'ai fait le Gouverneur.

S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même.

Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.

K'en parlons plus. Au reste , on a vu dix vaisseaux

De nos vieux ennemis arborer les drapeaux

Vers la bouche du âeuve ils ont ostf paroître;

D, Arias. Les Mores ont appris , par force). à vous connoître
. Et » tant de fois vaincus 9 Jls ont perdu, le coeur De se plus ha-
sarder wOitrc un si grand vainc^ucur.

D. Fbrnakd* ^ Ils ne verront jamais % sans quelque jalousie^
Mon sceptre, en dcpit d'eux , régir l'Andalousie i Et ce pays si
beau » qu'ils ont trop possédé y Avec un œil d'envie est toujours
regardé.

C'est l'unique raison quim*a fait dans Sévillt' Placer, depuis
dix ans, le trône de Castille , Pour les voir de plus près , et d'un
ordre plus prompt Renverser , aussi-tôt , ce qu'ils
entreprendront.

D. Arias.

Sire , ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes «

Combien votre présence assure vos conquêtes i Vous n'avez,
ncii à craindre.

D. F&M AN D

Et rien à négliger t Le trop de confiance attire le danger ; Et le même ennemi que Ton vient de détruire » S*ii sait prendre son tems, est capable de fmkt» Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs » L'avis étant mal sûr , de paniques terreurs : L'cfFroi que produiroit cette al.irmc inutile. Dans la nuit qui survient troubie-roic trop la ville. Faites doubler la garde aux murs et sur le port > C'est assez pour ce soir»

SCENE VIII

D. FERNAKD » D. SANCHE » D. ÀKIAS» D. ALONSl.

D. AtONSl.

Sii|iB9 le Comte est aio(e«

JDonDiegue , par son fils « a vengé son offense*

Dès que ^ai su ratfront > j'ai prévu la vengeance |

Éc j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

Chimene à vos genoux apporte sa douleur ; £Ue vient toute en pleurs vous demander justicf*

D. Fie M AND* Bien qu'à ses dé plaisirs mon ame compatisse »
Ce que le Comte. a fait semble avoir mérité Ce juste châ timent de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse être sa peine ^ Je ne puis
san» regret perdre un tel capitaine* Après un long service ^ mon
£tat rendu , Après son sang pour mpi mille fois répandu f A
quelques sentimens que son orgueil m'oblige | fa perte m'a£bi-
bUt » et son trépas m'afflige.

S C £ N £ I Xt

fÈRNAND) D. DIEGUE , CHIMENE , I>« SAUÇfilj D. ARUS I
D. ALOKSE*

S lit B» Sires justice!

Ah ! Sire , écoutez-nous.

Je me jette i vos pieds.

rembtasse vos geiu>iuu

St demande justice.

Entendez ma défense.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence :

Il a de votre sdeptre abatta le soutien \$ Il a tué mon pere.

Il a vengé le âen.

Au sang de ses sujets un Koi doit la justice.

Pouv la juste vengeance il n'est point de supplice.

TRAGÉDIE

D. Fernand.

Levez-vous Tim et l'autre , et parlez, i loisir..., Chlmene , je prends part à votre d<5plaisir.

D'unç écèXe douleur /e sens mon aniy^ Atteinte*

(A Don Diegue»)

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

Sîrc, mon pere est mort. Mes yeux ont vu son sang Couler à gros bouillons de son généreux flanc > Ce sapg qui tant de fois garandt vos murailles , Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles. Ce sapg qui tout sorti fume ecor de courroux De se vjok tipzndu, pour d'autres que pour vous » Qu'au milieu des hasards n'osoic verser la guerre, Kodrijue w votre Cour vient d'eu couvrir la terre ; Et , pour son coup d'essai , son indigne attentat , D'un si ferme soutien a priv^ votre Etat, De vos meilleurs soldats a battu Tassurance , Et de vos ennemis relevé l'espérance.

J'ai cour^u sur le lieu sans force et sans couletur ; Je Tai trouvé sans vie. Excusez ma douleur , Sire ; la voix me manque à ce récit funeste > Mes pleurs et mes soupirs tous diront mieux le restç*

Prends courage , ma fille , et sache qu'aujourd'hui Ton Roi te veut servir de pere au lieu de Inl^

Sire , de trop d'honneur ma misère est suivie. Je vous Pai'déja dit , je Tai trouvé sans vie ; Son fijinc itQxt ouvert , et , pour

mieux m'émouvoit^i

Dîj

Son sang sur la poussière dcrivoic mon devoir i Ou plutôt sa valeur , en ctt état réduite , Me parloir par sa plaie, et hâtoit ma poursuite; Et , pour se £ûre entendre au plus juste des Koïs » Par cette triste bouche , elle empruntoit ma voix*

Sire 9 ne souffrex pas que sous votre puissance t Kegne devant vos yeux une telle licence »

Que les plus valeureux, avec impunité.

Soient exposés aux coups de la témérité ; Qu*un jeune audacieux triomphe de leur gloire t Se baigne dans leur sang , et brave leur mémoire. Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravsr t Bteint , s'il n'est vengé , l'ardeur de vous servit. £nân , mon pere est mort* J'en demande vengeance t Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance. Vous perdez en la mort d'un homme de son rang x ^^engez-la par un autre > et le sang par le sang. | Immo-lex , non 1 moi \$ mais à votre couronne , Mais à votre grandeur , maïs à votre personne i Immolez , dis-je. Site, au bien de tout FE-tati^ Tout ce qu*enorgueillit un si grand attentat, ce Sacrifiez pon Diegue et toute sa famille»

» A vous, à votre Peuple , à toute la Castille;

Le soleil qui voit tout , ne voit rien sous les cicux Qui vous puisse payer un sang si précieux. »

Don Diegue, répondez.

Qu'on est digne- d'envie , Lorsqu'en perdant la force» on perd aussi la vie l

TRAGEDIE

Et qu'un long âge apprit» aux hommes généreux ,

Au bout de leur carrière, un destin malheureux!

Moi , donc les longs travaux ont acquis tant de gloire »

Moi , que jadis par-tout a suivi la victoire »

Je me vois aujourd'hui ^ pour avoir trop vécu »

Recevoir un affront » et demeurer vaincu !

Ce que n'a pu jamais , combat , si ^gc , embuscade ,

Ce qu'il, B'a pu jamais Aragon » ni Grenade %

Ni tous vos ennemis , ni tous mes envieux ,

Le Comte en votre Cour Ta fait presque à vos yeux*

Jaloux de votre choix ^ et fier de l'avantage

Que lui donnoit sur moi l'impuissance de Tagc.

âire9 ^nsi ces cheveux > blanchis sous le harnois t Ce sang ,
pour vous servir prodigué tant de fois, r Ce bras , jadis l'effroi
d'une armée ennemie , Descendoient au tombeau tous chargés
d'infamie Si je l'eusse produit un fils digne de moi »

Digne de son pays , et digne de son Roi.

U m'a prêté sa main » il a tué le Comte ^ n m'a rendu l'honneur , il a lavé ma honte»

Si montrer du courage et du ressentiment , Si venger un soufflet mérite un châtiment ,

Sur moi seul doit tomber Téclat de la tempête : Quand le bras a failli » l'on en punit la tête. Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats » sire , j'en suis la tête > il n'en est que le bras. Si Cléopâtre se plaint qu'il a tué son père »

Il ne l'eût jamais &it, si je l'eusse pu faire. Immolez donc ce chef que les ans vont ravir , fix conservez pour vous le bras qui peut servir.

Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :

J'en n'y résiste point > je consens à ma peine , tant , loin de m'ennuyer d'un rigoureux décret , Mourant sans deshonneur , je mourrai sans regret*

L'affaire est d'importance , et bien considérée

Mort, en plein conseil, d'être délibérée.

Don Sanche , remettez Chimène en sa maison s X>on Dieu aura ma Cour et sa foi pour prison.

Qu'on me cherche son fils. Te vous ferai justice.

U est juste , grand Roi , qu'un meurtrier périsse»

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs*

M'ordonne du repos , c'est croître mes malheurs»

(A Don Arias*)

(A Chimène^)

Fin du second Acte.

TRAGÉDIE

D. RODRIGUE, ELVIRE

J'ôDRiGVB , qu'a\$-tu fsât ? Où viens-tu» misérable i

D« Rodrigue.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

Oh prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil , De paroître en
des lieux que tu remplis de deuil? Quoi i viens-tu jusqu'ici braver
l'ombre du Comte? Vt ra»-tu pas tué }

D. ROI^RIGUB,

Sa vie dt^ ma honte :^

Mon honneur , de ma main , a voulu cet effort*

Mais chercher ton asyle en la 'maison du mort!

Jamais un meurtrier en âc>il son refuge ?

D. Roi>RIGUR.

£t je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge,

Kc me regarde plus d'un visage dtonnd ;

H cherche le uépas, apris l'avoir donnd<

Mon juge est mon atnonr « tnon juge est ma Chhncne^g

Je. mérite la mort de mériter ^a haine >

Et j*çn viens recevoir , comme un bien souverain »

Et i'arret de sa bouche , et le coup de sa maitt»

Fuis plutôt de ses yenx , fois de sa i^olence \$

A SCS premiers transports dérobe ta présence: Va , ne t'ex-
pose point aux premiers mouvemena Que poissera Tardeur de
ses ressentimens»

D. Rodrigue.

Non , non : ce cher objet à qui j'ai pu déplace > Ne peut pour
mon supplice avoir trop de colère ; Et d'un lieu sans pareil je me
verrai combler » Si pour mourir plus tôt je puis la redoubler.

Chimene est au Palais , de pleurs toute baignée » Et n'en re-
viendra point que bien accompagnée.

Rodrigue, fuis , de grâce , ôte-moi de souci. Que ne dirart-on
point si Ton te voit ici } Veux-tu qu'un médisant y pour comble à
sa misère , L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere i Elle va re-
venir..»» Elle vient \ je la voi :

Du moins , pour son honneur , Rodrigue ^ cache-toir

(U /r cache.)

TRAGÉDIS. jff

SCENE II

D. SANCUfi» CHIMENE» £I.VI&X»

Ovi , Madame , il vous faut de sanglantes victimes: Votre co-
lère esc juste > et vos pleur» légitimes l £t je n^entreprends pas ,
à force de parler » Kl de vous adoucir , ni de vous consoler* Mais

si de vous servir je puis être capables Employez mon épée à punir
le coupable ; Employés; mon amour à venger cette mort :

Sous vos commandemens mon bras sera trop foible»

Malheureuse !

De grâce ! acceptez mon service^

Ô le Roi qui m'a promis justice»

Vous savez qu'elle marche avec tant de longueur » Qu'assez
souvent le crime (échappe à sa longueur. Son cours lent et dou-
teux fait uop perdre de larmes

Soit qu'un chevalier vous venge par les armes | La voie en
est plus sûre et plus prompte à punir*

C'est le dernier remède ! et s'il faut venir »

Et que de mes malheurs cette pitié vous dure » Vous serez
libre alors de venger mon injure.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend ; Et , pouvant i-
espérer > j'en suis trop content

(Il fort.]

SCENE I I

CHIMENE et ELVIKE*

Entendez-vous je me vois libre, et je puis, sans contrainte.

De mes vives douleurs te foire voir l'atteinte v Je puis donner
passage à nxes tristes soupirs , Je puis t'ouvrir mon ame et tous
mes déplaisirs.

Mon perc est mort , Elvire , et la première épéc Dont s'est
armé Rodrigue, a sa trama coupée...» pleurez, pleurez , mes yeux
, et fendez-vous en eau^ La moitié de ma vie a mis T autre au
tombeau « Et m*oblîge à venger, après ce coup funeste , * Celle
que je n'ai plus sur celle qui me reste.

, Elvire.

Reposez>vou\$, Madame.

Ah ! que mal-à-propos.

Dans an malheur si grand , tu parles de repos !

Par où sera jamais ma douleur apaisée , Si je ne puis haïr la
main qvH Ta causée ?

TRAGÉDIE. 47

Et que t>iiis-je espérer qa*Qn tonnsent étemel t

Si ja pousuis un crime > aiaianc le criminel î

il vous prive d'un perc , et vous Taimcz encore j

C'est peu, de dire aimer » Elvire, je Tadore ! Ma passion s'op-
pose à mon ressentiment :

Dedans mon ennemi je'Crou;vê mon amants Bt je sens qu'en
dépît de toute ma colère y Bodcigue dans mon cceur combat en-
cor mon perc. U l'attaque > il le presse» il cède, il se défend»
Tantôt fort , tantôt foible , et tantôt triomphant » Mais« en ce dur

combat de colère et de âamme» n déchire mon coeur -sans partager mon ame » Et quoique mon amour ait sur moi du pouvoir » Je ne consulte point pour suivre mon devoir»

Îe cours «ans Imlancer où mon honneur m'oblige.; Rodrigue m'est bien cher , son intérêt m'afflige : Mon coeur prend son parti; mais, malgré son effort i le sais ce que je suis, et que mon pere est mort,

Pense&-vous le ponrsoivte i ^'

Ah i cruelle pensée »

Et crueUe poursuite ou je me vois forcée !

Je denunde sa tête, et crains de l'obtenir :

Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

Quittex, quittex. Madame, un dessein si tragiquei

He vous imposex point de M ti tyrantUque.

Quoi 1 j'aurai vu mourir mon pere entre mes brasF Son sang crierà vengeance , et je ne l'aurai pas ! Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmeif Croira ne lui devoir que d'impuisantes larmes i Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur Dans un lâche silence étouffe mon honneur !

Madame , croyez-moi , vous serez excusable De conserver pour vous un homme incomparable 4 Un amant si chéri i-vous stvez assez Ait, Vous avez vu le Roi , n'en pressez point d'eflFct i Ke vous obsânez (loittt tn eeito humeur étrange»

C fr î M s N E.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge; Et , de quoi que nous flatte un désir amoureux »

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux »

« Mais vous aimez Rodrigue ? il ne vous peut déplaire.

Chimène.

Te l'avoue »

Après tout , que pensez-vous donc ? Sûre ?

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui » Le poursuivre > le perdre > et mourir auprès de lui.

SCENE IV

D. RODRIGUE , CHIMÈNE , ELVIRE.

D. Rodrigue.

« Bien ! L'homme doit souffrir la peine de son crime »

Attendez-Tous l'honneur de m'empêcher de vivre.

Elvire-, où sommes-nous ? Et quel est ce que je vois ? Rodrigue en ma maison ! Présentez-le devant moi !

D. B. ODRIGUE.

N'épargnez point mon sang , résistez, La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIM £ K

Héias!

D. Rodrigue.

£coute4noî.

Chimens.

Je me meurs.

D. ROORIGTII.

Un moment.

CnxMSHa.

Va ! laisse^noi mourir.

D. Rodrigue.

Quatre mots seulement 9

Aprc4 ne me itSponds qu'ave^que cette ép^e.

Quoi ! du sang dç mon perç encor toute trempée !

Otc-moi cet objet odieux , .

Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. Rodrigue, Segarde-le plutôt pour exciter ta haine »

Pour croître ta colcre , et pour hteer ma peine»

Il est teint de mon sang.

D.KODRIGUB. *

Plonge-le dans le mien g It; iuMui pjscdre aimi la teinture du
ticn«

Ah I quelle cruauté > qui tout en un jour tue t Le perc par le
fer , la fille par la vue i

Ore-moi cet objet *, je ne le puis souffrir :

Tu veux que je t'écoute , et tu me fais mourir i

Je fais ce que tu veux > mais sans quitter Tenvio

De finir par tes mains ma déplorable vie ;

Car y enfin , n*attends pas de mon affection

Un l£che repencir d'une bonnç action.

De la ma<n de ton pere un coup irréparable

Déshonoroic du mien la vieillesse honorable.

Tu sais cpmme un soufHet touche un homme de cœurs

ravols part à Taffront , j'en ai cherché Tauteur ;

Jerai vu i j'ai vengé mon honneur et mon peter

J e U:£Kais encor , si j *avols à le faire.

TRAGEDIE/ ,i

Ce n'est pas qu'en cfifct, contre mon perc et mcl ,

Ma flamme assex long-tems n'ait combatm pour

Juge de son poovolt ï Dam mse telle offense ,

J'ai pu douter encor si j'en prendrais vengeance.

déduit à te ddplaire » ou wûÎFrit un affïront »
 Taî retenu ma main , i'ai cru mon bras trop prompt.
 3e me suis accusé de tr€>p. de violence ^
 £t ta beauté sam doute emportoitla b^tence »
 Si je n'eusse opposé contre tous tes appas >
 Qu'un homme sans ho&aeur ne te méritoit par;.
 Qu'après m^avoir chéri, quand je vivois sans blâme.
 Qui m*aima généreux , me haïroit infâme >
 Qu'écouter ton atnour , obéir à sa voix «
 C'étoit m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.
 Je te le dis encore ^ et veux » tant que fexpke >
 Sans cesse le penser , et sans cesse le dire :
 Je t'ai fait une offense » et j'ai dû m'y porter»
 Pour effacer ma honte et pour te mériter*
 Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon perc^
 C'est maintenant à toi que je viens satis£ûre ;
 Cest pour t'offltîr mon sang qu^en ce lieu tu me vois »
 J'ai fait ce que j'ai dû » je fais ce que je dois.
 Je sais qu'un pcre mort t'arme contre mon crime<
 Je ne t'ai pas voulu ddrober ta victime :

Immole avec courage au sang qu'il a perdu »

Celui qui met sa gloire à Pavok répandu*

Ah 1 Rodrigue , il est vra^ , quoique ton cimiemle ^ ' Je ne puis te blâmer d'avoîr foi i^in&mie ; St) de quelque façon qu'éclatent mes douleurs»

£ij *

1% JL E ,C 1 D, •

Te ne ^ecctue point» je pleure «es malheon*

Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage » Demandoit i raideur d'un généreux courage.

Tu n'as Ait le deirotr que dNm homme de bien > Mais aussi , ^ le faisant , tu m'as ^PPI^^ mien. Ta Âtneste valeur m'instruit par ta victoire & Elle a vengé tqn pere et soutenu ta gloire : Même spian» regarde , et fai , pour m'affiiger « Ma gloire à soutenir , et mon pere i venger.

Hdlas 1 ton intérêt ici me ddsespere !

\$1 quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere » Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir > Tout le soulagement qu'elle eût pu recevoir i Et -eonore 4»a douleur j'aufois senti des charmes , Quand une main si chère eût essuyé mes larmes. Mais il me £iut te perdre après l'avoir perdu : Cet effort sur ma flamme à mon hoimeur est dû i Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assas-sine» Me force, à travailler moi-mcn^ à ta ruine.

Car enfin n'attends pas de mon affection De lâches sentimens pour u punition.

De quoi qu'en ta faveur mon amour m'entretienne » Ma générosité doit répondre à la tienne } Tu t'es , enm'offensant, monti^
digne de moi» Je me dois , par ta mort , montrer digne de toi.

D. KODRIGUE.

Ke difière donc plus ce que l'honneur t'ordonne :

Il demande ma tcte , et je te l'abandonne i I^ais^ⁿ un sacrifice
à ce noble intérêt :

Uxoup m^ⁿ sera doux aufiâ4wn que Vmiu

TRAGÉDIE. fi

Attendre après mon crime une lente justice , C'est reculer ta
glotte autant que mon supplice : Je mourrai trop heureux , mourant d*un coup si beau.

Va, je suis ta partie , et non pas ton bourreau.

Si tum'ofïTCs ta tcte , est-ce â moi de la prendre? Je la dois attaquer > mais tu dois^la défendre : C'est d*un autre que toi qu'il me ftut l*6btetfir i Et je dois te poursuivre , et non pas te punir.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t^entteâemiff %

Ta générosité doit répondre à la mienne ; Et pour venger un pere emprunter d'autres bras y Ma Chimene , crois^oi , c'est n'y répondre pas; Ma main seule du mien a su venger l'ofFense ; Ta main seukdatien d^ prendre la vengeance.

CHI MBNB.

Cruel ^ à quel propos sur ce point t'obstiner i Tu t*es .vengé'-sana aide^ et m m'en veux donner? Je suivrai ton exemple > et

j'ai trop de courage Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage. Mon pere et mon lumneust ne veulent rien devoirs Aux traits de ton amour » ni de ton désespoir*

D» R o l k H I G U B.

Kigoureux point d'honneur 1 hélas I quoi que je fasse » Ke pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ^ Au nom d'un pere mûtt , ou de notre amitié > Punis-moi, par vengeance, ou, du moins, par pitié l Ton malheureux^aioant aura bien moio^ de peine A mottdr ^ mm > qu'4 vsvre avec ta haine^

Chxmbmi»

Va , je ne te hais point.

Tu Ifi d<»s.

CHI JiEM E.

Je ne puis.

D. ROD&IGUS.

Crains-tu si peu le blâme , et si peu les faux bruits \ Quand on saura mon crime » et que ta flamme dure»

Que ne publieront point Tcnvic et l'imposture ? f orce4es. au silence v et « sans plus discourir » Sauve ta renommée en me faisast menrir»

£Ue é^e hiea mieux en te laissant la Tici Et je veux que la voix de la plus noire envie Elevé au ciel ma gloire» et plaigne mes ennuis t Sachant que je t*adore> et que je te pouisuit « Va-t-en , ne montre plus à ma douleur extrême Ce qu'il faut que je perde eneore que je l'ainao. Dans Tombre de la nuit cache bien ton dé-

part. Si Ton te voit sortir , mon honneur court hasard* La seule
occadon qi^atim la nédisanoe »

C*costdc savoir qu'ici j'ai souffert ta présence» Me lui donne
point lieu d'attaquer ma vertu*

D. RoDRiGua.

Que je meure i

Ch IMSHS,

Va^^ !

D. KonarGui.

.▲ quel te rdfious-ttt?

TRAGEDIE. js

Malgré des feux si beaux qui uoubleot ma colece » le ferai mon
possible i btef\ venger mon pete i

Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir »

Mon unique souhait es(de ne rien pouvoir. {

O nuracle d^amour !

O comble de misères !

D. Rodrigue.

Que de maux et de pieu» nous coûteront nos pères !

Rodrigue , qui l'eût cru J

D. Rodrigue.

Chimene; quireût dit!

Que noQ:e heur fût si proche , et ^tôt se perdtt 1

Et que si près du port, coiiue toute apparence t Ûnoragesi
pron^tbrsfit nocio espëtanee i

Ahi mortelles douleurs !

Ah 1 regrets superflus !

Ta^t-eo» encore un coup ! je ne t'écoute plus.

Adieu* Je vais tuîner une mourante vie »

Tant quç , par ta poursuite » elle me soit ravie.

CHt MÏNI*

Sii'cn obtiens l'e£Fec , ie t'engage ma foi I>e ne recipirerpas un
moment après toi.

Adieu. Sors, et, sur-tout, garde bien qn'on te voie,

(Bodrlfut iùftm)

£ L ▼ T it

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie.

Gk I MLBNB.

Ne m'importune plus i laisse-moi soupirer :

Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

(Elles torteni.)

SCENE V

D I £ G U £ f sepl.

JFamais nous ne goûtons de parfaite aMgressc i Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse : Toujours quelques soucli> en cà événemens ,

Troublent la pureté de nos contentemens.

Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte.

Je nage dans la Joie> et je tiemble de cramte.

J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé ,

£t je ne saumis ' vobr la nuùn qui m'a vengé I

Fn vain je m'y travaille , et , d'un soin inutile t

Tout cassé que je suis , je cours toute la ville.

Ce peu que met vieux ans m'ont laissé de vigueur.

Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.

A toute heure , en tous lieux , dans une nuit si sombre «

Je peuso rembr»sseri et n*embrasse qu'une ombre»

TRAGEDIE

Et mon amour déçu , par cet objet trompeur , Se fbcme des soupçons qui xo^ouhifint nu peut. Je ne découvre point de marques de sa iuite : Je crains du Comte mort les amis et la suite i Leur nombre m^^ooTame , et confond ma raison: Rodrigue ne

vit plus, ou respire en prison.*.. Justes cieux i me trbmpaHe en-
core à t*apparaK# t Ou si je vois enfin mon unique espérance ?

C'est lui; n*en doutons plus^ mes toux sont exaucés ; \ Ma
crainte est <Bs8ipée , et mes emmb cessée.

D. DIEGUE, D. RODRIGUÉ,

M.oi>fttGVi»enfin, le ciel peimet quo je te voie!

D. KOD&IGUB«

Uélàs!

Ke mSle potnt de soupiis à ma joie ; Laisse-moi prendre ha-
leine afin de te louer.

Ma valeur n*a point lieu de te désavouer :

Tu Tas bien imitée ; et ton illustre audace Fait bien revivre en
toi les héros de ma race. C'est d'eux que tu descends , c'est dfi
moi que tu viens : Ton prenùer coup d*épée égale tout les miens i
Et d'une belle ardeur ta jeune^e animée ,

Par cette grande épreuve atteint ma rënmmiée* Appui de ma
vieillesse ^ et comble de mon heur 9 Touche CCS cheveux hbMCs
i qifi m rends rooimeiu: Viens baiser 'Cette joue , et recomicis la
place Ou fut tnqpretnc rafibuot^que ton coonige^ffiice*^

D* Rodrigue.

L*honneur vous en est dû> je ne pouvois pas moins , Etant
sorti de vous et nourri par vos soins : Je me tiens trop heureux, et
mon ameest ravie Que mon coup d'essai plaise à qui je dois ia vie.
Mais , parmi vos plaisirs , ne soyex point jaloux » Si j'ose satis-
faire à moi-même , après vous.

Souffrez qu'en liberté mon d^u espoir éclate ; Assez et trop long-tems votre discours le flatte. . Je ne me repens pas de vous avoir servi 5

Mais rendez^{me} moi le bien que ce coup m'a ravi. • Mon bras pour vous venger, armé contre ma flamme Par ce coup glorieux m'a privé de mon ami > Ne dites plus rien j pour vous j'ai tout perdu : Ce que je vous devois , je vous l'ai bien rendu*

Porte encore plus haut le front de ta victoire.

Je t'ai donné la vie , et tu me rends ma gloire ; Et d'autant que l'honneur m'est plus chaque le jour D^u à l'heure plus maintenant je te dois de retour. Mais d'un cœur magnanime i^lloigne ces faiblesses :

Kous n'ayons q^{ue} un honneur» il est un de maîtresses l'amour n'est qu'un plaisir s l'honneur: est un devoir

D.B.OD&IGUI.

Ahique me faites-votti?

TRAGÉDIE

Ce que tu dois savoir*

D.RODRIGVX.

Mon boxe ca offense sur moi-ai^l se venge» Et vous m^{ont} osé pousser à la honte du change ! L'infamie est pareille , et suit également Le guerrier sans courage^{et} et le perfide amant» A ma fidélité ne faites point d'injure s Souffrez-moi généreux, sans me rendre parjure : Mes liens sont trop forts pour Stre ainsi rompus r Ma foi m'engage encore , si je n^e espère plus ; Et , ne

pouvant quitter ni posséder Chinurne 9 Xe trépas que je cherche
est. ma plus di4 Miceptinei

U n'est pas teins encor de chercher le trépas \$ Ton Prince et
ton pays ont besoin de ton bras. La flotte qu'on craignolt , dans le
grand fleuve entrée » Vient surprendre la ville , et piller la
contrée : Les Mores vont descendre i et le flux et la nuit Dans une
heure à nos murs , les amènent sans bruit* La Cour est en
désordre « et le Peuple en alarmes ; On n* entend que des cris ,
on ne voit que des larmes. Dans ce malheur public mon bonheur
a permis Que j'ai trouvé cbex moi cinq cents de mes amis 9 Qui »
sachant mon affront , poussés du même xcle » Se venoient tous
offrir % venger ma querelle : Tu les as prévenus *, mais leurs
vaillantes tnains Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher i leur tête , oà 1* honneur te demande s Cesttoi que
veut pour chef leur généreuse bande.

De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ; Là , n ta veux
mourk ^ trouve une belle mort : Prends-en Toecasion , puis-
qu'elle offerte s Fais devoir à ton Roi son salut à u pcrte«r«* Mais
reviens-en plutôt les palmes sot le front i Ne borne point ta gloire
à venger un affront. Forte-la plus avant : force « par ta vaillance
^ ' La justice au pardon » et Chimene au riteneê. Si tu l'aimes »
apprends que revenir vainqueur» C'est l'unique moyen de rega-
gner son coeur.

Mw le tents est trop cher pour le perdre en paroles : Je
t*an8te en discours , et ie veux que tu voles \ Viens, suis-moi >
va combattre, et montrer à ton Roi» Que ce qu'il perd au Comte ,
il le recouvre ea toi»

Fin du troisième Acte*

SCÈNE PREMIERE

CHIMÈNE., ELVIRE.

CUIUBMB.

I^BST-cB point un fiiiixbruit î Lesais-tu bien , Etvire i

Vous i^e croiri^ jamais comme chacun Tadmire t Et porte jus-
qu*au del, d'une commune voix »

De ce jeune héros les glorieux exploits.

Les Mores devant lui n*ont paru qu^à leur honte ;

Leur abord fut bien prompt , leur fuite encor plus . prompte;

^^Tiolp heures de combat laissent à nos guerriers Une vic-
toire entière , et deux Bois prisonniers ; La valeur de leur chef ne
trouvoit point d'obstacles.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miotcles?

JOe ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix ; Sa main les
^vaincus, et sa main les a pris.

•Se qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges î

Du Peuple qui par-tout fait sonner ses louanges^ Le nomme
de sa joie et l'objet et Tauteur , Son ange tutélaire * et son
libérateur.

Et le Roi » de quel œil voit-il tant de vaillance }

Kodrigue n'ose encor paroître en sa présence ; Mais Don
Diegue ravi lui présente enchaînés » Au nom de ce vainqueur >

ces captifs couronnés » Et demande pour grâce à ce généreux Prince Qu'il daigne voir la main qui sauve la ProvmC€«

Biais n'est-il point blessé ?

Je n'en ai rien appris...»

Vous changes de couleur l Reprenez voe espdt.

Reprenons donc aussi ma colère afiblie.

Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie? On le vante , on le loue , et mon cœur y consent ! Mon honneur est muet « mon devoir impuissant ! Silence , mon amour , laisse agir ma colère : S'il a vaincu deux Rois, Ua tué mon pere.

Ces tristes v8temens , où je lis mon malheur 9 Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur ; Et quoiqu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanimt # Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentimens ^ Voiles, crCpes , habits, lugubres ornemens,

TRAGÉDIE

Yompe que me prescrit sa première victoire ^

Contre ma passion soutenez bien ma gloire !

Et lorsque mon amour prendra upp de pouvoir t Parlex 1 mon esprit de mon triste devoir ; Attaquez sans rien craindre une main triomphante !

El V I R I . ^ Mod<^rex ces transports , voici venir l'Infante*

SCENE II

L'INFANTEs CHIMENE» LÉONOR, ELVIRI,

L'INFANTS.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ; Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

Prenez bien plutôt part à la commune joie, Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie. Madame ; autre que moi n'a droit de soupirer : Le péril dont Rodrigue a su nous retirer , Et le salut public que vous rendent ses armes ,

A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.

Il a sauvé la ville , il a servi son Roi »

Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'Infante.

Ma Chimene , il est vrai qu'il a fait des merveilles»

CHIMENE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;

Et je rentends par-tout publier hautement 9 Aussi brave guerrier que malheureux aixunt*

L'INFANTS.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ? Ce jeune Mats qu'il loue a su jadis te plaire : Il possédoit ton amc , 11 vivoit sous tes loix ; Et vanter sa valeur , c'est honorer ton choix*

Chacun peut la vanter avec quelque justice; Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice : On aigrit ma douleur en Tâchant si haut i Je sens ce que je perds , quand je vois ce qu'il vaut. Ah 1 cruels déplaisirs à Tespdt d*ane amante l Plus j'apprends son mdrte, et plus monfeus*atigmente. Cependant mon devoir est toujours le plus fort » £t> mal^é mon amour > va poursuivre sa mort»

L'Infante.

Hier ce devoir te mit en une haute estime :

L'eâbrt que tu te fis parut si magnanime , Si digne d'un grand coeur» que chacun à la Cour. Admiroit ton courage et plaignoit ton amour (Mais croirois-tu Tavis d*ane amitié fidellec î

Kevous obéir paa me tendroit criminelle.

L'Infant 1.

Ce qui fut juste alors ne Test plus aujourd'hui» Rodrigue maintenant est notre unique appui »

L'espdrance et l'amour d'un peuple qui l'adore » Le soutien de Castille , et la terreur du More ; Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont 6té »

T JEL A G E D I.E. éf

Et ton pete> en lui seul > se voit ressuscité ;

Et si tu veux enfin qu*en deux mots je m'explique »

Tu poursuis en sa mort la ruine publique. *

Quoi i pour venger un pere est-il jamais permis

De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?

Contre nous ta poursuite est-^Ue légitime î

Et , pour être punis , avons-nous part au crime î

Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser

Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser i

Je te voudrois moî-mSme en arracher Tenvîe t

Ote-lui ton amour > mais laisse-nous sa vie.

Ah I ce n'est pas i moi d'avoir unt de bonté \ Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.

Quoiqu'ncion coeur pour lui contre moi s'intéresse 9 Quoi-
qu'un peuple l'adore , et qu'un Roi le caresse , Qu'il soit environ-
né des plus vaillans guerriers , rirai sous mes cypr^ accabler ses
lauriers.

L'Infant s.

C'est générosité 9 quand, poutTetiger nn peta»

Notre devoir attaque une tctc si cherc ;

Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang t

Quand on donne au public les intérSts du sang.

Non , crois-moi , c'est assez, que d'éteindre ta H^mme J

Il sera trop puniv s'il n'est plus dans ton ame. .

Que le bien du pays tfimpose cette loi ;

Aussi-bien » que crois-tu que t'accorde 1& ^oi î ' «'

CUIMENE.

Il peut me refuser i mais je ne puis me taire.

L'iNBAMTE.

Pense bien » ma Chimene , â ce que tu veux fidrew Adieu. Tu pourras seule y songer à loisir,

Chimene.

Après mon peremort, je n^ai point à choisir;

(Elles scftenu)

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS> D. RODRIGUE, D. SANCH

G É N É R E u X héritier d'une illustre £imiUe« Qui fut toufours (a gloire et !*appui de CastiUf ^ Race de tant d^ayeux , en valeur signaUs > Que l'essai de la tienne a si-tôt égalée » Pour te récompenser ma force est trop petite , Et)*ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite» Le pays délivré d'un si rude ennemi»

Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi ». Et les Mores défiûâ > avant qu'en ces alarmes reucsè pu donmsr oi^re à repousser leufis armes , Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roi Le moyen ni Tespoir de s'acqukter vers toi.

Mais detix Rois tes captifs fieront ta récompense r Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence % Puisque Cid en ieiw

langue est auunt que Seigneur ^

TRAGÉDIE

Je ne t*cnvîcraî pas ce beau titre d'honneur. Sois désormais le Cid ; qvCk ce grand tiom tout cède < Qu'il comble d'épouvante er Grenade et Tolède ; * Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loi Et ce que tu me vatix , et ce que jeté dois*

D. RODRIGUI.

Que votre Majesté , Sire , épargne ma honte s D'un si feible' service ellefidt trop décompte»

Et me force à rougir , devant un si grand Koi , De mériter si peu l'honneur que fen teçoi.

Je sais trop que je dois au bien de votre Empire » Et le sang qui m'anime , et l'air que je respire ; Et quand je les perdrai pour un si digne ob|et> Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

Tous cetnt que ce devoir â mon service engage, Ne s'en acquittent pas avec même courage ;

Et lorsque la valetir ne va point dans l'excès » Elle ne produit poiht de si rares succès.

Souffre donc qu'on te loue , et de cette victoire: Apprends-moi plus* ait long la véritable histoire*.

D. Pv G D R I G U i.

Sire» vous avez su qu'en ce danger pressant Qui jetta dans far viReiin ef&oi si puissant « Une troupe d'amis» chez mon pere as-

semblée, * Sollicita mon ame escor toute troublée. * . • Mais,
sSre, patdoimifeâ matélnéHté,

Si j'osai l'employer sans votre autorité :

Le péril appsoeboit f leur btigadA^toft: ^fite f •

Memomr4litàtoOour^jehtt^l^4ùislÉâM8^

Et , s^û ià fUloit perdre t U m'était bien plus doux Deigo)tîr
delà vie en combattant pour vous*

D. FSRNAND.

reaccuse ta cbakur à venger ton oflBense

EtTEtat d<îfendu me parle en ta défense.

Crois que dorénavant Chimene a beau parler % Je ne Técoute
plus que pour la consoler* Mais poursuis,

Rodrigue.

Sous moi donc cette troupe \$*avance y Et porte sur le front
une mâle assurance.

Kous pardknesdnq cents 5 maïs par un prompt renfort ^ Nous
nous vîmes trois mille en arrivant au port > Tant à nous voir
marcher^ en si bon équipage » Les plus épouvantés reprenoient
du courage ! ren cache les deux tiers , aussi-tôt qu'arrivés Dans le
fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ; Xe reste» dont le
nombre augmentoità toute heure 1^ Brûlant d'impatience autour
de moi demeure».

Se couche contre terre , et ^ sans Êdre aucun bruit » Passe
une bonne part d'une si belle nuit.

Par mon commandement la garde en fait de même» It se tenant eachée, aide à mon stratagfime > Et je feins hardiment d'avoir reçjn de vous L'ordre qu'on me ^poit suivre \$ et que Je donne i tous^

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles»

£nûn » avec le, ^ux f nous tait voir trenu voiles ; L'onde s'enêe d<i98ws \$^ et;, d'im commun effi>rt« Les Mores et la mer montent jusques au poit.

On 1^ bis\$«bft4s&e« » mui kos jkacois^ trwquiUe ^

TRAGÉDIË. 'ft

rôinc de soldats au port , point ttiif mtlitdiU tIUe| '

Kotre profond silence abusant 'leuis esprits 9

Us i^osent plus douter de noiisiivok surpris t

Ils abordent sans peur ; ils ancrent , ils descendent ^

Et courent se livrer aux mains qui les attendent»

Nous nous levoniralôts \ et tous, en infime tanSf

Faussons jusques au ciel mille cris dclatans.

Les nôtres- à ces cris de nos vaisseaux répondait s

Ils paroissent armés i les Mom se confondent :

L'épouvante les prend à demi descendus ;

Avant que ét combattre ils s*€sttment p«rdas s

Ils couroient au pillage , et rencontrent la guerre.

Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre #

Et nous faisons courir des Tulsseaux de leur sang >

Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.

Maisbientftt, malgré nous, leurs Princes les rallient S

Leur courage renaît , et leurs terreurs s'oubliflM i

La honte de mourir sans avoir combattu

Af vftte leur désordre , et leur rend leur vertu*

Contre nous 5 de pied ferme, ils tirent leurs dpécs;

Des plus braves soldats les trames sont coupées >.

Et la terre et le fleuve , et leur flotte et le.poi?::»

Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions , combien d'exploits célèbres Sont de-
meurds sans gloire au milieu des ténèbres , Où chacun, seul té-
moin des grands coups qu'il donnoit, Ke pouvoit discerner où le
sort inclinoit !

J'allois de tous côtés encourager les nôtres , Faire avancer les
uns , et soutenir les autres , Ilanger ceux qui venoient , les pous-
ser à leur tour>

70 B C I Dt

Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour*

Mais enfin sa dané montre notre avanuge :

Le More voit sa perte, ce perd soudain courage |

Et» voyant un renfort qui nous vient secourir,
 I/atdeurdeTainccc cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux , ils en coupent les cables «
 Poussent jusques.aux cieux des cris épouvantables t
 Font retraite, en tumulte , et sans considérer
 Si leurs £ois avec eux peuvent se reticer*
 Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte }
 Le flux les apporta , le reflux les remporte :
 Cependant que Icucs Rois , engagés parmi nous^ t
 £t quelque peu des leurs tout percés de nos coups,.
 Disputent vaillamment , et vendent bien leur vie»
 A se rendre moi-«nSme en vain je les cornues
 Leeimeterreau poing, ils ne m'dcoutent pas.
 Mais ^ voyant à leurs pieds tond»er tous lenre Mldats i
 Bt que seuls désormais en vain ils se défendent,
 lis demandent le chef: je me nomme ; ils se rendent*
 Je vous les envoyai tous deux en ni£iiiie-tems.
 Et le combat cessa fiute de combattans.
 C'est de ceuc façon que pour votre servicec« •

SCENE IV

I>. Vervakd, D. Diegue, D. Rodrigue»

D. A&IAS, D. Alonse et D. Sanche.

s I A 1 » Chimene vient vous demander justice*

ta facheuse nouvelle > et rimpottiin devoit i

Va , le ne- la veux pas obliger à ce voir t '

Pour tous remerciemens , il faut que je te chasse }

Mais » avant que sortir » viens que ton Roi t*embrasse » '

(P, Rodrigue entré,)

Chimene le poursuit « et voudroit le sauver i

On m'a dit qu'elle l'aime » et je vais reprouver^ Menteur un
oeil plus triste»

SCENE V

D. Periaarot 1 1>. Diegue , D- Amas , D. Sanche ^ D.
Alonse, Chimene, Elvire.

Euphrosine , soy et contente t Chimene ; le succès réjouit à votre
attente. Si de nos ennemis Rodogune a le dessus , il est mort à no-
sre des coups qu'il a reçus y jRendez grâces au ciel qui vous
en a vengé.

(AD, Diegue.)

Voyez comiçe déjà sa^uleur est changée !

Mais , voyez l'âme i et d'un amour parfait , •

Dans cette pamoison « Sire, admirez. TefFct.

Sa douleur a trahi les secrets de son ame ,

Et ne vôtus permet plus de douter de sa fiancée.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

D. FERNAND

Non , non > il voit le jour »

Et tenez conserve encore un immuable amour

Tu le posséderas , reprends ton allégresse.

Sire , on pime de joie , ainsi que de tristesse :

Va

Un excès de plaisir nous rend tout languissants ; Et f quand il s'empare de l'âme , il accable les^ « «ns.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible^ Chimène y ca a pu paraître trop vite.

Eh bien 1 Sire » ajoutez ce comble ^^mon malheur t Komme ma fiancée Teffec de ma douleur :

Un juste déplaisir à ce point m'a réduite Son trépas déroboit sa tite k ma pauvre âme. * S'il meurt des coups reçus pour le bien

du fijt , Ma vengeance est perdue , et mes desseins trahis. Une si belle fin m'est trop inîurièusê: - *^ ' - • Je demande sa mort; mtîsnon pas glorieuse," * Von, pas'dans un éclat qui Téleve si haut » Kon pa»att lit d'honneur ; mair sur un ifohaffiiiul* Qu'il meure pour mon pcre , et non pour la patrie» Que scMxnpm soit ^ch^ rf^, m^inoke â4/tûe : . . Mourir pouc le pays n'est pas un triste sorti . , C'est s'immoruliser par une belle mort.

Taimedoncsa viaoîTc^et je le puis sans crime : Blie assure TE-tat , et me tend ma vicdme ; Mais noble , mais fameuse entre tous les guerriers^i Le chef 9 au lieu de fleurs , couronné de kiuriers i Et , pour dire en un mot ce que j'en considère. Digne d'être im-molée aux jpiânes de mon pere«

Hélas ! i quel espoir me Iaissé-|e emporter I Hodrigue, de ma part, n'a rien à redouter.

Que pourroient , coîitre lui , des larmes qu'on méprise) tQ-van Itti xqyk% ToCi^e itPt'M eic UU lieu de franchise è

t4 ta^V C I D, •

Là , solis f otre pouvoir i tout lui devient permis :

Il triomi^ke d<e tûoi comtnc des e]jinemis«

Dans leur sang rdpanâtr Ift |ûstice' étouffée ,

Aa crime du vainqcut, sert d*un nouveau trophéfb

Kous en croîMOtiâ' la pibm^ ^ fet le tbéprïs 4cs Miâf^ « -

Kous fait suivre son cha^ iii milieu de deux Rois*

D. Fe&nand.

Ma fille , ces tcaospor^s ont ^op de yioIfinç9^«. Quand on rend la justice on met tout ^ baUnce. , " On a tu^.ton pcre : il <^toit Tagresseur \ * Et la même (équité m'otdonne la douceur»

Avant que d^accuser ce que j*en fais paroître , •

Consulte^bim xx^ coQUi; * JU><li^u.<^^ i^^^i Et ta flam-ma^m ^cfEt » lead gr«Bos i mirRoir/* -

Dontfla.JËix^ui: camerve un tel amant pous/toL;

Peut moi 1 mon «nneiôi i Tobjet de ma colère ! ' L*auteur-de'fiiteirmà!Msii^ démon pcre !

De ma juste poursuite on fait si peu de cas,

Qu'oh mê txÈitt ôUi^r i en He m'écoiitânt paf ! Puisque vouir iëiftset la jkttde i mes larmes » * ' Sire , permectcx-moi de recourir aux arni^ \ C*est7air'4â seuiement qu'il a su m^outrâger.

Et c'est aussi par-là que je me dois venger.

A tous vos Chevaliers îe demande sa tête;

Oui , qu*und*mriAe l'apporte , et fe^iâ sa conquête :

Qu'ils le combattent , Sire ; et , le combat fini ,

l'épouse le vainqueur , si Rodrigue est puni,

«ont votreâtttbrité «oufFrçz qu'on le publie^

T R A G>É II 9i

Cette vieille coummc, en ces lieux établie , • »

Sous^mileurrieuak un injuste attenutf - ' * Des mdtears
«o^ibattafis afibiblk un ltit« « Souvent de cet abus le
suceis^explorabk - Opprime J'ianmeiit» e^ «oiit»eoe>l9-
eottpaUe«

7*«n dispense B<i4tîgue : il m'est trop précieux Tour l'exposer
aux couê^ d'unsoc^ capricieux; fit, quoîH^is^ pu comoMtm un
comral maigcaBiaaie»

Les Mores, en fuyant , ont emporte ion crinie»

TU D i & G V ^ •

Quoi l Ske, pour lui scul-irous xeimiii^ei dei Iqht

Qu'a vu toute ia Coui observe^: tant da.f^i^ i . / ,

Que croira votre peuple y .et 914e di«a l'envie \$

SI sons votre . défense H mifnage sa vie ,

£t s*eu fait un prdtexte à i)e parpîue pas

Oh tous les gens d'honneur cherch^m^n.bMMr^pas ^

De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire ;

52u'il goûte ,«sanscôugir> les kuits de sa victoire.

Le Comte eut de Taudace; iU*en:a su punir:

Il Ta fait en buvc homme» et ledoic maintenir.

Puisque vous le voulez , j'a!SQDCde.qn*il le fasse % Mais d'un
guerrier vaincu nuH4 pi^^ndis^çns place » £t le prix que Chi-
mene au vtinqiear a promis » De tous mes Chevaliers feroit ses

ennemis. - L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice } fin
qu'en me {bit il entrera} la place« ^ ^

.Choisis qui tu voudras , Chimene , et choisis bien |

Mais apaisez-vous :

K'excusez point par-là ceux que son bien étoit Mi Laissez un
cœur ouvert où n'entrera personne ^ Après ce que Rodrigue a fait
voir au Duc *bui Quel courage assez vain s'oseroit prendre à
lui ? . Qui se hasarderait contre un tel adversaire ? Qui seroit
vaillant , ou bien ce téméraire ?

Mais 'ouvrir le ^amp , vous Toyet rasMûHafitf

Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant*

(A Chimene ») Accordez cette grâce à Rodrigue qui me presse.
Madame s vous savez quelle est votre promesse.

Chimene, remets-tu ta querelle en sa main?

Bien. Je Pai promis. ' .

Soyez prêt à demain.

D* D'ici 6 vers « Kon , Sire , il ne faut pas différer davantage ;
On est toujours tout parfait quand on a du courage ^

Sortir d'une bataille et combattre à l'instant l

Q. Discrète.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. EX&NAMD.

Du moins « une heure ou deux jeveux qu'il se délasse. Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe^ ^ouc témoigner à (oui <)U'i regret je permets

De moi , ni de ma Coui il n'aura la piv'sence»

iA Don Arias,) ^ Vous seul des combattans jugeret la vaillance : ▲jrez soin que tous 4ieux fassent ea ^cus d&cceuti £t, te combat fini, m'amenez te vainqueur.

<Juel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine: Je le veux de ma main présenter à Chimene > £t que » poBT Itampense y IL reçoive* sa fgj.

Chimene.

Quai ! Sire > m'imposer une si rude loi 1

D. Fbrhahd* Tu t'en plains*, mais ton feu , loin d'avouer ta plainte t St Rodrigue est vainqueur ^ Taccepie sans contrainte* Cesse de murmurer cdntre Onarr6t si doux : ' Qui que ce soit des deux, j'en ferai tou <^poux«

Fin qf^ . quauicrjïc Actc^

Gijj

I I I 'ri

SCENE PREMIERE

D. RODHIGUE, CHIMSK.S.

uoi , Bodcigue , en plein jpur ! ï>*oii te vient cette audace ?

Va , tu me perds d'honneur ; retire-toi » de grâce.

Je vais mourir , Madame, et vous viens en ce lieu » ikvant le coup mortel , dire un dernier adieu. Mon amour vous le doit , et-monccœurquioupire» K'ose 1 sans votre aveu » sortir de votre empire»

Tu vas mourir 1

D« KOD&IGV£.

Je cours à ces heureux momens i Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable, .Qu*il donne rjdpouvante à ce cœur indomptabte } Qui t*a rendu si foible , et qui le rend si fort ?

Kodrigue va combattre > et se croit 4<ia mon i

TRAGÉDIE. 99

€duî qui n*a pas craint lis Mcetts^ ni «AM fWft % Va combattie Don Sanche ^ et déjà désespère l . Ainsi donc au besoin ton courage s*abae ?

D. Rodrigue.

H cours i mon supplice , et non pas au combat ; It ma fidelie ardeur saut bien m'Ater Penvie , Quand vous chercher ma mort , de défend re ma vie. J'ai toujours mimt coeurv je n'ai point de bras j . Quand il fiaut consenrer ce<)ul ne vous plaît pas i £t déjà cette nuit m'auroit été mortelle »

Si fcttstfe combattu pour ma seule quereHe.

Mais défendant mon Koi , son peuple et mon pays » A me défend
mal , je les aurois trahit. Mon esprit généreux ne bait pas
tant hi vie i Qu'il en veuille sortir par une perfidie.

. Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt y Vous ilemandez
ma mort , f en accepte FarrEt t Votre. ressentiment choisit la
main d'un autre» le ne méritois pas de mourir de la vôtre.

On ne me verra point en repousser les coups:

Je dois plus de respect à qui combat pour vous i * it , ravi de
penser que c'est d^ tous qu'ils viennent » Puisque c'est votre
honneur que ses armes soutiennent ^ Je Tais lui présenter mon
estomac ouvert »

Adorant en sa main la v&trequime perd»

Si d*un triste devoir la juste violence ,

Qui me fait, malgré moi, poursuivre ta VâllUnee^

Prescrit à ton amour une si forte loi ,

Qu'il te rend sans défime à qui combat pour moi ,

4h L E C I jD,

En pet aireut^ment ne pecdsi pas la mémoire»

Qu'ainsi que de ta vie^ il yvi de «i gloire)

Et que dans quelque dclat que Bodrigue ait vécu « Quand on
le saura mon , on le eiroka vaincu- Ton honneur t*est plus cher
que je netesuis chère. Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de

mon pece, Et^le fiûe renracet, malgré ta pasrïbn, A-Tespoir le plus doux de ma possession.

Je t'en «oïs cependant fakesi peu de 'Compte» Que , sans rendre combat , tu veux ifa'ott te surmonte»! Quelle inégalité ravale ta vertu î ^pourquoi nei'as--tu plue , ou pourquoi l'tvois-ta î Quoi! n*es-tu généreux que pour me faire outrage! S'il ne faut m'ofFenser , n'a^Hu point de courage i Et traites-tu mon pete xïicç tant de rigueur , Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur? "Non y sans vouloir moiirir, laiss&moi te poursuivre | Et défends ton honneur , ai tu ne veta plus vivre»

D. Rodrigue. l Après la mort du Comte et les Mores défaits « Yaudroit⁴¹ à ma glmre encor d'autres effets ^ Elle peut dédaigner le soin de me défendre \$ On sait que mon courage ose tout entreprendre t Que ma valeur peut tout , et que desioaie lescieux. Auprès de mon honneur , rien ne m'est précieux* lion, non, en ce combat, quoi que vous veuille» croire 9

l^odrigue peut mourir sans haşai:4crsa gloire» Sans qu'on l'ose accuser d'avo|r manqué de cœur» «Ans passer pour vaincu , sans «çupiir un vainqueur.

T'RAGÉIME. It

fhl dit* seulMieAt : S adoroit CUMenei

Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine :

U a cédé iui-in£me à la rigueur du sort Qui fbrçoit sa mafcreife k pôursnme sa mort t Hic vouloit sa tête, et son coeur magnanimes S*U l'en eût refusée , eût pensé faire un crime. Your venger son honneur , il perdit son amour l Pour venger sa maîtresse , il a quitté le jour « Préférant » quelque espoir qu'eût son

ameassenrie t Son honneur à Chimene, et Chimene à sa vie. Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat , Loin d'obscurdrma gloire en rehausser l'éclat; Et cet honneur suivra mon trépas volontaire»

Que tout autre que moi n'eût pu vous satisf  tre»

Puisque pour t'emp  cher de courir au trépas » Ta vie et ton honneur sont de fibles al>pas. Si jamais je fismai » cher Rodrigue , en revanche t D  fends-toi maintenant pour m'  ter    Don Sanche* Combats pour m'afranchir df une condition Qui me livre    l'objet de mon aversion.) Te dirai-je euor plus 2 Va» songe    ta d  fense» Pour forcer mon devoir , pourm'  nipo  ser^ence t Et « si tu sens pour moi ton coeur encor   pris , Sors vainqueur dHm combat dont Chimene est le prit» « Adieu. Ce mot lâ  ch   me fait rougir de honte*

{ LIU mu)

SCENE I

.o. |ODRIGU  « sfud.

   T-it quelque   nem   qu*   pt  sent je ne dompte ? Parois^ex IT  varrois , Mores et Castellans »

Et tout ce que TEspagn   a nourri de vaillansi Unissex-v  us ensemble , et faites une ann  e Pour cottibattre une main de la sorte anim  e : Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ; Four en venir    bouc» c'est trop peu que de vous.

JL '  COUTER Ai-jsencor , respedr d# ma naissance x

Qui fais un crime de mes feux ?

T'écouterai-je y amour , dont ia douce piûssatioi ' Contre ce fier tyran fais révolter mes vœux l «Pauvre Pdncesset auquel des deux '• Dois^tu prSter obéissance ?

Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi; •Mai» pour toe vaillant » tances pas fils de Aoi«

Impitoyable sort , dont la rigueur sépare Ma gloire d'avec mes désirs « &t-îl dit que le choix d'une vertu si rare Coûte à ma passion de si grands déplaisirs l O cieux i i combien de soupits JPaut-îlque mou cccur se prépare »

(Il sou.)

SCENE III

L'INFANTE, seule.

TRAGÉDIE. il

s jamais il n'oVdent jur im'ci Idng tourment t

Ni d'éteindre l'amour , ni d'accepter l*amant î

Mais c'est trop de scrupule » et ma raison s'étonn# Du mépris d*un si digne choix i , Bien qu'aux Monarques seuls nu nai^ance me d|Onnç# Koddgue avec honneur ie yiarrat sous tes loix :

Apris avoir vaincu deux iloïs, - . ,

Pourrois-tu manquer 4c couronne ?

Çt ee grand iioqadeÇid ^eu viens de gagner t Ke fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

U est digne de moi } mais il est à Chlmene; .t Le don que j'en ai fait me nutt« ^ Entr*cux la mort d'un perc a si peu mis de haine » . , Que le devoir du sang à re|;ret le poursuit:,. ' Ainsi n*espérons au^un fruit De son crime ni de ma peine 9 Puisque pour me punir le destin a permis Que l'atpour dure même entre deux ennemis.

LÉO M'OK

Si l'amour vit d'espoir , et s'il meurt tvec lui t Hodrigue ne peut plus charmer votre courage i IKotis savez le combat où CMmetiè Pengage.

puisqu'il faut qu'il y meure , ou qu'il soit son mari» Votte espérance est morte» et votre esprit guéri.

Ah l qu'il s'en faut cncot !

Que pottvet-tiM\$prCtoiindre^

L'Infante.*

Mais plutôt > quel espoir me pourrois-tu. défendre i Si Rodrigue 'combat sôus ce» conditions »

Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions. L'amour» ce doux auteur de mes cmels supplices \$ Aux esprits des amaiâ apprend trop d'artifices.

LÉ o N o R.

Poum^xus quelque chose, après qu'un père mort ITa pu dans leurs esprits allumer de discord ? Car Ghimene aisément montre par sa conduite»

Qae la baine aujourdhui ne fait pas sa poursuite. Elle obtient un combat, et pour son combattant , C'est le premier offert qu'die accepte à l'instant. Elle n'a point recours à ces mains généteuies , Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses? Von Sanche lui suffit et mérite son choix , Parce qu'il va s'armer pour la première fois.

. Elle aime en ce duel son peu d'expérience : Comme il est sans renom » elle est sans défiance»

. It sa ficilité vous doit bien faite voir

Qu'elle

Qu'elle chérehelurtombat qui [^]meëoii 4eMtf 4

Et) livrant k Bodrigue une Tictoire Sûsé^{^^} Puisse i'automei à pacoitre apaisée.

Je le remarque assez , et toutefois mon cœur

A i'cnvi de Cliimcne adore ce vainqueur.

A quoi me résoudrai-je , amante infortunise [^] • • • • • -t

A VOUS- mieux souvenir de qui vous êtes

Le ciel vottS'-dcû« un Boi § voue aimex un Wfou [^]

•'"'•L'Infante.

MéaMucUnatiôn a bien .changé d'obiet.

Je n'aiitfe fhsa IU)drig;ut % un fimpto'GMâftmiMi Kon> ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme, ^i j'aime,' «*est 4'àiMtiir ^e^cant debem ejcploitc,. C'est le valeureux Cid , le maître de deux Kois. Je me vainccaipouruuu,, non de peur d'aucup bi4lPB«' Mais ipomr m troubler pas une si bc)Je flamme ; £t, quand pour m'obliger on i'auLojic courorai(5y Je nfi^y^WL fqim jçepirendre un bien <|^u^ >'ai donni^ t Putsqu*en un tel conibat sa victoire est certaine , Allot^ encore un coup le donner À.C-bimenp^ «

Et toi, qui mis les uaitadont mon cqbus est percer Viens me gch^v wi: comme j*al commencé.

tt

SCENE V

LViRl , qae je suffire 9 et que je suis à plaindre 1

Je ne sais qu'espérer» et je vois tout à craindr?.^ . Aucua-voeu.xiirsn!é(lWpe où j'4|se ^goseiHii:!!^ . Je-ne souhaite rien tam un prompt repentir ; â. deux rivaux pour moi je fais prendre les aînées s ' Le pb» hwreuxsuccis me co4cAca des iacmes»

Et quoi qu'en ma faveur ea ottoonelcsort »

MoQ^pfi(fi.cau«a& vengeance, oi^awMijiinwt W JfiotU

- - * * ' 'ËL V I RB. V- * '

D*un et d^utre côtéje TOUi y^cis scfàSbgfe ^ Ou vous ave*Rbdrigue , o1^ vwrifêtes t^etigée^î

Et quoi que le destin puisse ordonner de vous »'

U soutient vôtre gloire, et vous donne ttaépoux»

Quoi \ Tobjet de ma haine > ou bien de nu cotBte ^ If assa^iA
dé KoStlgue , ou celui delnoii ptie! De tous les deux côtés on me
donne un mari ; - Encor eoYit teilit du satog que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame se rebelle ; Te crains plus que la
mort la fin de ma querelle. Allez , vengeance , amour, qui trou-
blex mes esprits » Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce
prix. St toi; pui^ç^iu laguui: dudç\$ûu qui m'outrage »

T.R A G ÉJXlt. \$7

Terminé ce combat sans aucun avantage , , :

Sans £iice auctth^dds 4eQX'ai vaincu m vaiAiiiWir*

Ce seroit vous traiter avec trop de -rigueur. , Ce combat pouc
votre ame ûit un nouveau supplice» S'il vous laisse obligée à de-
mander justice; ' , . A témoigner touioun ce haut resseatimmri. •
Et poutsuivtd toufoim hi mort de votre amant* Madame , il vaut
bien mieux que sa rare vaillance Lui couronnant le ificont » vous
impote sUence i Que la- loi da oMibat étouffe vot soopto \$ £c que
le Koi vous force à suivre vos desin* -

Quand H sera vainqueur , crois-tu que je me rende ?

Mon devoir est trop fort , et ma perte trop grande »

Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi ^

Que celle du combat et le vouloir du Roi.

Il p^t vaincre Don Sanche avec fort peu de peine |.

Maïs non pas avec lui ! la gloire de bhimene /

Et , quoi qu'à sa victoire un Monarque ait promis »

Mon honneur lui fera mille autres ennemis»

Garder j pour vous punir de cet orgueil étrange » Que le ciel k
la Un ne souffre qu'on vous venge. Quoi ! vous voulez encor refu-
ser le bonheur De pouvoir maintenant vous taire avec honneur î
Que prétend ce devoir, et qu'estoc qtrtl e\$pe ? La mort de votre
amant vous rendra-t-elle un pere ? Est-ce trop peu pouf vous que
d'un coupde malheur i Faut-il perte sur perte ^ et douleur .sur
douleur i

ti X E c r.D.r

AUcz, dans le caprice oîl votre burawM ••oh«i«i Vowt» méri-
tez pas l'amant qu'on vous destineî. . Et nous vetioi» du ci«l
r^«|ui**le courroux Vous laisser, pat sa mort, Don &«iç)»e.pqiï
4çp«t.

Ilvirc , c'est ws» de»|»6siHts iiuef endurf ;

les redouble point par ce funeste augure* Je veui, d Je le imts ,
les éviter ^us dmx » • ' Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes
voux. Kon, qtf une-folle, ardeur de son côte me penche ; Mais
sni étoil v^u , je serois i IHm Satiche. Cette appréhension fait
naître mon souhait,,.. Quevois-je, malheureuse? Elvire, c'en est
faitl

SCJENVI

W SANCHE, CHIMtNE, ELVIRE*

I>« S A N G II Bw

j^ ^ ADAMS , à vos geuoux j'apporte cette éj^éc...

Quoi l dusang dje Bodriguç cncor toute trempée I perfide »
oseMu Meit le «antres: à mes yeux , Après m-avoir ôic ce que j'ai-
mois le mieux ?

Eclate ; mott «Mur , tu n'as pUiS rien i craindre î Mon perc est
satisfait » cesse de te coottalfidf ^ Un même coup a mis noa
gloire en sûreté , Mon in» &a désespoir s IP9 ti^ûpm» en
Ubeité»

TRAGÉDIE* tjk

D*ttn esprit plus rassis..» ^

Ch iMfîNI*

Tu me parles encore ^ Exéaable assastin d*an héros que
j'adore ?

Va, tu ras pris en traftre : on guerrier si voilant K'eût jamais
succombé sous un tel assaillant. ^ ITespere rien de moi » ta ne
m'as point servie : En croyant me venger , tu m'as 6té la vie«

Etrange impression t qui loin dem'écouter.***

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ?

Que j*entende à loisir avec quelle insolence

Tu peindras son malheur , mon crime et ta vaillance ?

S C E isr VII.

r>. fERNAND» D. DIEGUE » D. ARIAS »

D. SAKCHE, D. ALONSE» CHIMENE»

ELVIRE

SiES , il n'est plus besoin de vous dissimuler » Ce que tous mes efforts ne vous ont pu c[^]ler*

J'aimois : vous Tavex su i mais , pour venger mon pere> J'ai bien voulu proscrire une tête si chère»

Votre Majesté , Sire » elle-même a pu voir Comme j'ai fait céder mon amour au devoir. • ^

99 'L E C I Dt

Enfin Kodrigue est mort , et ta mort m'a changée

D'implacable ennemie en amante afHigde,

rai du cette vengeaptce à qui m'a mise au jour •

Et je dpk makiteaant ces pleurs i mon amour.

Don Sanche m*a perdue en prenant ma défense;

Et du -bras qui me perd je suis la récompensfi I

Sire , si la pitié peut émouvoir un Roi «

De grâce , révoquez une si dure loi ;

Pour prix d' une victoire où je perds ce que j'*aimç >

Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à mot-même ;

Qu'en un cloître sâici(^ je pleure incessamment

lusqu*au dernier soupir mon pere et mon amant.

' D. DiEGVB.

Enfin elle aime» Sire , et ne croit plus un crime D*aTOtter par sa bouche un amour légitime.

Chimene , sors d'erreur , , ton amant n'est pas mort » Et Don Sanche vaincu t*a fait un faux rapport.

D. Sanche.

Sire , un peu trop d'ardeur malgré moi Ta déçue ;

Je vcnôis du combat lui raconter l'issue.

Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé :

Ne crains rien , m*a-t-ll dit , quand il m*a désarmé ;

Je laisserois plutôt la victoire incertaine >

Que de répandre un sang hasardé pour Chimene i Mais , puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi » Va de notre combat l'entretenir pour moi ; De la part du vainqmur lui porter ton dpée* Sîre , j'y suis venu : cet objet l*a trompée ; EUe m'a cru vainqueur, me voyant de retour^

TiH A G É D 1 >i

Et MQidftiti sâ colerea frahl son amour ,

Avec tant de transport et tant d'impatience , Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour mol , bien que vaincu « iome réputé heuiei»; i Et » malgré l'intérêt de mon coeur amoureux , . Perdant infiniment,)*iûoieencor ma défaite QxA bit le beausuccès d'une amour si patfitite.

D. F X AN AMD.

Ma fille j il ne £uit point rougir d'un si beau feu , Ki chet cher les moyens d'en faire un désaveu^ i Une louable honte en vain t'en sollicite v Ta gloire est dégagée » et ton devoir est quitte ; Ton pere est satisfait îetc'étoit le venger.

Que mettre tant de fois ton Kodrigue en danger.. Tu vois comme le ciel autrement en dispose :

Ayant tout fait pour lui , fais pour toi quelque chose t St ne sois point rebelle à mon commandement

Qui te donne un <pottX alm< li chèrement,. ^

.LE C l D ;

SCENE VIII et dernière

t'INFANTE, D. RODRIGUE, D, FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. ALONZE, D.SANCH6, CHIMEirB, LÉOIKMI, ELVLH&i

S xcHE tes pleurs , Ckimene , et reçois s^ns tristesse Ce géné-
reux iraitiqueur des inalns de tâ iptinee^è»

D. Rodrigue, à D. Fernand.

Ne TOUS ofieiiise% point, Slre> si devant Vous Cnrcspcct
amoureux me fettc à ses genoux,

(A Chimene^)

Je ne i^ienft point ici demander ma conquStc » Je viens tout
de nouveau vous apporter ma tcre, Madame; mon amour n'em-
ploîra point pour mol 39i la loi du combat , ni le vouloir du Koi.

Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pete, ' Dites par
quels moyens il vous faut satisfiire. Faut il combattre encor mille
et mille rivaux , Aux deux bouts de la terre étendre rîtes travaux,
forcer moi seul un camp , mettre en fuite une anaJc , Des héros
fabuleux passer la renommée i tï mon crime ^irîk se peut enfin
laver , rose tout entreprendre , et puis tout achever; • Mais SX ce
fier honneur , toujours inororable , Nesepeutapaisersanslamorr-
du coupable.

N'armez plus contre moi le pouvoir des humains : A'*» tête est
k vospieds, vengez-vous par voimainf.

Preijcx une vengeance à tout autre impo^ibje i . Mils du moiiu
f^Q^^^oa \$ul&e 4 PHnix :

Ke me bannissez point de votre souvenir ; Et puisque mofi tré-
pas conserve votre gloire , Four VQW efi reirayicher « conservez
ma mcmoùiS ». Et dites queiuetbis * ca déplorant mon SQIX: . .
. S'il ne m'avoil];.aianie, il ne^croic pa^ mort,.

Kelevc-toi, llodriguç.... II faut l'avouer 9 Sire» Je Vo9S. en^
«api dit pour p'on powoir d^di^i 1 Kodrigue a djtt vemisque je ne
puis haSf»

Et quand un Roi commande » on lui doit obéir»

Mais 4 qaci flw é4i% vous m*t]Fieai conëtmntfe^ • ^

fourrez-vous à vos yeux souffrir cet fayménéei

Et quan^ ^ joda d<gYoif vous voulez, ^ (effoKt». ' Toute
VQjN:o justice m «Mlle d^accord Si Kodrigue â i*£rat devient si
n^çpssaire , DeceqM^il fiûtpaur «oittdaii-jeStrelesaitite» * - Et
me livrer m<^même au reproche éternel D'avoir trempé j|ies
mains dans le sang paternel } '

Le tems , assez souvent , a rendu légitime

Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime*

Rodrigue t'a gagnée , et tu dois 6tre à lui ; ^

Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui n

11 £iudrojt que je fussb ennemi de ta gloire

Four lui donner si^dt le prix de sa victoire.

Cet hymen diflFéré ne rompt point une loi

*Q«d > sans marquer de tems» lui destine u fçii

I^E CID, TRAGÉDIE

Prends un an , d tu reox , pour tssayet td tanner* *

Rodrigue , cependant , il £aut prendre les armes t Après avoir vaincu les Mores sur nos bords 9

Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts;

Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre 9 Comttumder mon armée > et ravager leur terre,

A ce seul nom du Cid ils trembleront d'effroi ; Us t'ont nommé Seigneur, et te voudront pour Roi« Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle : Revicns-cn, s'il se peut , cncor plus digne d'elle; Et par tes grands exploits fais4oi si bien priser » Qu'il lui soit glorieux alors de eépovuM^

D. K.ODRIGUE£«

Pour f^MMéder Chimene , et pour votre service 9

Que peut-on m'ordonnecr que mon bras n'accomplisse ?

Quoi qu'absent de ses yeux il me £ulle endurer 9 Sire , ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

Espère en ton courage » espère en ma promesse i Et , possédant dé|i le cœur de ta maîtresse , Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi 9

Lâsse fiûre bMiiSt ta vaiUance et ton Roi*

OBSERVATIONS

DE SCUDÉRY

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR

13^ L ç\$t de çecuinc^ pièces comme de certains animau;! qui sont en la nature f %m de lomsemblwtf <to>»j<faite>>

et qui de près ne sont que des vermisseaux. Tout ce ^ui .brille n*est pa\$ toujours précieux ; on voit des beqi;|(és d'illusion oonune des beautés effectives ^ et souvent Tapparence du bien se fait prendre pour le J^en tt^cmc* Aussi ne n^étonnai-je pas beaucoup que \b peuple qui porte le jpgonenc dans les yeux , se laissa tromper par celui de tous les sens le plus facile à décevoir > mais que cette vapeur grossière qui se forme dan\$ le parterre , ait pu s*élever jusqu'aux galeries » et qu*iui fantôme aij: abuse le savoir comme Tignoranci» et la four aussi-bien que le bourgeois , j'avoue que ce ftodig^ m'étonne , et que ce n'est qu'en ce bizarre événement ^ueje trouve le Cid merveilleux. Mais comme autrer fois un.. Macédonien appelle de Philippe préoccupé à Piilippe mieux informe, je conjure les honnêtes gens 4c suspendre un peu leu£.jugement , et de ne condamner; pas , sans les ouïr ^ les Sophissss , les Césars » tef CliIopatrïs , les Hercules , les Marianes , les Cléomédons , et tant d'autres illustres HiKos qui les ont charmés sur le Théâtre. Pour moi , quelque ^latante que mejparût la gloire du Cid » je la regardoi^

H ' ^OBSER.VATI.OHS .

comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air presque aussi-tôt que le soleil en a fait une riche et trompeuse impression sur la nue > je n'avois garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faisoit pitié » ni de faire vif à personne touches^ que j'appercevois sur cet ouvrage. Au contraire , comme sans vanité je suis* bon et généreux > je donnois des sentimens à tout le monde que je ne croyois point du tout , et je me ténécatois de connaître le vainqueur, «imi ta réfuter^ et la vérité , sans m'en rendre Tévangéliste. Mais quand j'ai vu que cet ancien qui nous a dit ^ que la prospérité téolive moitié de peaufine» qui ne sachent souffrir , que les infortunes , et que la modération est plus rare que la patience 9 sembleroit avoir fait le portrait de l'auteur du Cid 5 quand j'ai vu , dit-on , qu'il se défiloit d'autorité privée , qu'il parloit de lui comme nous avons coutume de parler des autres , qu'il ne sembloit n'en imprimer les sentimens avantageux qu'il a de soi > et qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus habiles esprits de son siècle , de leur présenter la main gauche, j'ai cru que je ne pouvois, sans injustice et sans lâcheté abandonner cette entreprise, et qu'il étoit éprouvé qu'il étoit lot faire l'essai de l'inscription tant utile > qu'on voyoit autrefois gravée sur la porte de l'un des temples de la Grèce

C o N N o ^ S-T U t T O I ^ M Ê M S.

Ce n'est pas que je veuille combattre ses mépris par une triomphante ; ces espèces d'armes ne doivent être que des

i^oftff «i^piit ficuii tii> «'«A <>Qt point d'attitii»#|

quelque nécessité que nous ayons de nous défendre , je ne puis que dire que la gloire d'en être vainqueur n'est que le vain plaisir de se vanter et non le véritable intérêt de la patrie

% f en veux à son ouvrage « et non point à sa personne^ £t
comme \s\$ çombau e|: le cnrlMté ne «ont pee incbmpafibtei » je
veux Iraker le fleuret , dont je prétends lui porter une botte
franche* Je ne fais ni une satire , ni un libelle difiEunatoire ;
maie de eimptes Ob< a&VAXioMs « et hors la paroles qui seront
de Tessence de mon sujet , il ne m'en échappera pas une où i*on
remarque de l'aigreur^ le le pcte dl'en user tvec la mSme retenue
9 s'il nnf répond ; parce que je ne saurois dire ni souffrît d'in-
jures. Je prétends donc prouver, contre cetu pièce du C I

Que le sujet n*en vaut rien du tùui,

QuHï choque les pnneîpaîerregfes du pohM immatiquiie»

Qu'il manque de jugement en sa conduite»

Qu.Hl a heuanip de m^ekans ven.

' Que presque iout ee qu'il a de beautés font d/roh/eSé *
Etqu'iaisi l'esùme qu'on en fait est injuste*

Mais après avoir avanpd cette proposition , tonf pWisi de la
soutenir, yoiclp ar ou j'entreprends de If ftik^ avec honnçujr.

, Ceux qui veulent abattre quelqu'un de cessuperbei

(édifices que la vanité dcS'hoinmcs élcvé si haut , ne s'amuse
ppint à briser des colombes ou rompre dt^ Musiirades i mais ils
vont droit en sapper les fonder ^ens, àùn ^uc toute la ma^^c du
bâtiment croule ci

«oo OBSERVATIONS

tMïlM'M 'tttte jlnSme hedtel Céiliflne j*4i lè mifM dMiirif lev-
cux les imiter en cette occasion; et pour cnArenirâ bout, je veux

dire que le sentiment d'Arig-t tôte «t edui de tous lesSaTans qui Vmt suîvU etàiMi pour maxime indubitable , que l'invention est la principale partie et duPoëteet duPoème* Cette véctitéjesi Ras-surée « que le nom infime de ran et de l'autre tiffit son étymologic d'un verbe Grec , qui ne veut rien dirô 9ue fiction. De sorte que le sujet du Cid éunt d'un Auteur Espagnol y si l'invention en étoit bonne , te gloire en appartiendrait à Guillen de Castro , et non {las à son Traducteur François* Mais tant s'enÊuitj^ue i*m demeure d'accord , que jetoui^os qu'elle ne vant rien du tout. La Tragédie , composée selon les rçglca de l'art > ne doit avoir qu'une action principale » 4 laquelle tendent et viennent aboutir toutes les autres % ainsi que les lignes se vont rendre de la circonférjBQce d'un ctrcle à son centre ; et l'argument en devant tiré de l'histoire ou des fables connues selon les pré^ ceptes qu'on nous a laissés » oa n'a pas desseïn desur« prendre le Spectateur , puisqu^il sait déjà ce qu*on, doit repr'iscnier ; mais il n'en va pas ainsi de la Tragi-CoiDlédie > car bien qu'elle n'ttt presque pas été comme de l^antîquité, néanmèïns, puisqu'elle est comme un composé de la Tragédie et de la Comédie , et qu'à

cause de sa fin elle semble mS'me pencher plus Tefli hi dernière , Il iaut que'« le premier Acte dar» cette espèce de Pocmey embrouille une inttigue qui tienne «ottjoun l'espi^ en suspens » qui ne se démSle 4u*& la fin^de tout rouvrage. Ce noeud gordien n'a p4%

s U R L £ C I D. fM

"bmin d'avoir on Alexandre dans le Cid pour le dénouer» Le pere de ChîiRene y meurt pres<)ue d2s Té

commencement : dans toute la pièce, elle , ni Rodrigue ne poussent et ne peuvent pousser qu'un seul mouiFe* ment : on n*y voit aucune diversité , aucune intrigue , aucun nccud, et le moins clairvoyant des Spectateurs devine , ou plutôt voit la fin de cette aventure aussi- tôt qu'elle est commencée. Et , par ainsi, je pense avoie fliontré bien clairement que le sujet n*en vaut rien da tout , puisque j'ai fait connottre qu'il manque de ce qui pouvoit le rendre bon , et qu'il a tout ce qui pouvoit le rendre mauvais, le n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques , et j'espere le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi , qu'entre toutes les re- {les dont je parle , celle qui , sans doute , est la plus importante , et coirane la fondamentale de tout Tou- Trage , est cçlle de la vraisemblance. Sam elle , on ne peut être surpris par cette agréable tiomperie , qui fait que nous semblons nous intéresser aux bons ou maii- •vais succès de ces Héros imaginaires, le Poète qui se propose , pour sa fin, d'émouvoir les passions de TAu^ diteur, par celles des Personnages, quelque vires, fortes et bien poussées qu'elles puissent être , n*en peut

famaier venir à bout , s'il est judicieux, lorsque ce qu'il veut imprimer en Tame n^est pas vraisemblable. Aussi

ces grandi» Maures anciens, qui m'ont appris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent , nous ont toujours enseigne que le Poète et l'Historien ne doivent pas suivre la m£mc route , et qu'il vaut mieux que ic premier

xttt OBSERVATIONS

traite un sujet vmsoBMM» j qui ne soit pas taifii qu'un vrai qui ne soit pas vraisemblable. le ne pense pas qu'on puisse cho-

quée une maxime que ces grands bonunes ont établie ^ et qui sa-
 tisfait si bien le fngé* ment : c'est pourquoi j'ajoute , après l'avoir
 fondée en l'esprit de ceux qui la lisent , qu'il est vrai que Chimene
 épousa le Cid ; mais qu'il n'est point vraisemblabl^{tt}. qu'une fille
 d'honneur épouse le meurtrier de son perc» Cet événement étoit
 bon pour l'Historien > mais il ne valoir rien pour le Poète , et je
 ne crois pas qu'un Suisse de donner des répugnances à Chimene,
 de faire combattre le devoir contre Tamour , de lui mettre en la
 bouche mille antithèses sur ce sujet , ni de faire intervenir l'auto-
 rité d'un Roi; car enfin , tout cela n'empêche pas qu'elle ne se
 rende parricide, en se résolvant d'épouser le meurtrier de son
 pere : et bien que cela n'acheve pas sur l'heure, la volon^{ie}, qui
 seule fait le mariage , y paroît tellement portée , qu'enfin Chi-
 mené est une parricide. Ce sujet ne peut être vraisemblable , et
 par conséquent il choque une des priod*» pales règles du Poème.
 Mais , pour appuyer ce raisonnement de l'autorité des anciens ^
 je me souviens encore que le mot de fable dont Aristote s'est ser-
 vi pour nommer le sujet de la Traccclic , quoiqu'il ne signifie
 dans Homère qu'un simple discours, par-tout ailleurs est pris
 pour le récit de quelque chose fautive ^ et qui pourtant conserve
 une espèce de vérité. Telles sont Us fables des Poètes , dont , au
 tems d'Aristote » et même devant lui , les Tragiques se servoient
 souvent pour le sujet de leurs Poemes » n'ayant nul égard à Cj

^uTdlles n'étoient pas. vaks > mais les considéant leur
 l'omne comim vraisemblables.. C'est pourquoi ce Philo^{so}phe re-
 marque que les premiers Tragiques ayant accoutumé de prendre
 des sujets pas-tout , sur lesquels ils s'étoient retranchés à certains ,
 qui Croient ^ ou poin ▼ oient être rendus vraisemblables , et qui
 , presque tous cette raison ont été tous traités, et même par di-
 vers Auteurs , comme Médéc , Alcmon , Œdipe , Oreste, Mé-

léagre , Thyeste et ThéUphe. Si bien qu'on voit qu'ils pouvoient changer ces fables comme ils vouloient , et les accommoder à la vraisemblance. Ainsi Sophocle , ilEschyle et Euripide ont traite la Éable de Philoctete bien diversement ; ainsi ccUe de Médée, chex Séneque , Ovide et Euripide, n'dtoit pas la même. Mais il écoit quasi de la rjeiigion , et ne leur étoit pas permis de changer l'histoire quand ils la traitoient , ni d'aller contre la vcritd. Tellement que »

ae trouvant pas toutes les histoires vraisemblablea^^ quoique vraies ^ et ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'attachoieuit fort peu à les traiter à cause de cette difficulté , et preaoient , pour la plupart , des choses fabuleuses , afin de les pouvoir disposer vraisemblablement. De -là ce Philosophe montre que le métier du Poète est .bien plus difficUo que celui de rHistoricn , parce que celui-ci raconte simplement les choses connue en effet elles sont arrivées : au lieu que Pautre les représente , non pas comme ^les sont ; mais bien comme elles ont dû être. C'est en quoi T Auteur du Cid a failli h qui t trouvant dam •l'histoire d'^pagne, que cette fille avoit épousé le

f«4 OBSERVATIONS

meumiec de son pere> devoie consàAéttt que m n*étoit pas un sujet d'un Poème accompli 9* paMe

qu'dunt historique, et par conséquent vrai*, mais nom pâs Traisemblable , d'autant qu'il chpque la faismet les bonnes moeurs , il ne pouvoit pas le clianger, nito rendue propre au Pocmc Dramatique. Mais comme une eri:euc en appelle une autre» pour obsetvçi: la règle des vingt-quatre heures , excellente quand elle est bien* entendue , 1* Auteur François bronche plus

lourdement ^ue rEspagnol , et fait mal en pensant bien £aire. Ce
4ernier donne au moins quelque couleur à sa faute 9 parce que
son Poëme étant irrégulier , la longueur da tems qui rend tou-
jours les douleurs moins vives y semble , en quelque façon ,
rendre la chose plus vraisemblable. Mais faire arriver en vingt-
quatre heures la mort d'un pere , et les promesses de mariage de
«1 fille avec celui qui Ta tué , et non pas encore sans le eonnoître
« non pas dans une rencontre inopinée ; mais dans un duet dont
il étoit l'appellant ; c'est , conune a dit bien agréablement un de
mes amis > ce qui , loin d'8tre bon dans les vmgt-quatre heures ,
ne scroit pas supportable dans les vingt-quatre ans. Et par consé-
quent j je le redis encore une fois» la règle de la vraisemblslhce
n'est point observée , quoiqu'elle soit absolument nécessaire. £t ,
véritablement » toutes ces belles actions que fit le Cid en plu-
sieurs années , sont tellement assemblées, par force, en cette
Pièce, pour la mettre dans les* ving;t-quatre heures » que les per-
son^ nages y semblent des Dieux de nuKhine qui tombent 4u ciel
en terre » car enfin , dans le court espace d'ua^

-s u R £ C I D. inf

jMt ntcafet s onéiit m G^ireciitaf aa-prinfie de Gas^ Mto» il se
fait vmc queieUe et an combat entre Don Diégue et le Comte ,
autre combat de Rodrigue et à\k Comte « un autre de Rodrigue
con^e les Mores , unr autre contre Don Sanche , et le mariage se
conclut iRiitre Rodrigue £t Chimcne. Je vous laisse à jugsr sinç
iNMLà pas ua |our bien etnploiyd » et si Ton n*auroit paa grand
tort d'accuser tous ces personnages de paresse ? U «n. est du su-
jet du Poëcie Dramatique caoïme de toua lescorps physiques ,
qui, pour 6tfe parfaits , demandent une certaine grandeur , qui oe
soit ni trop vaste « ni trop ressertée. Ainsi v lorsque noiut obser-

vons un ou* vrage de cette nature , il arrive ordinairement à la
 in<5moire ce qui arrive aux yeux qui regardent un obje^ celui
 voit un corps d^une difflEuse grandeur ^ s*atta» chant à en re-
 marquer les parties y ne peut pas regarder à la £ois ce grand tout
 qu'elles composent : de même , si raction du Coème est trop
 grande » celui qui la contemple ne sauroit la mettre tout en-
 semble dans

mi^m^ire i conune au contraire , si un corps est trop petit , les
 yeuat qui n*ont pas loisir de le considérer » parce que presque en
 même tems l'aspect se forme et s*évanouit 9 n'y trouvent point
 de voluptés Ainsi) dans le Poème qui est Tobjet de la mémoire ,
 comme toua les corps le sont des yeux , cette partie de l'amc ne se
 plaît non plus à remarquer ce qui n'admet pas son office 9 que ce
 qui Texcéde. Et certainement) comme les corps , pour erre beaux
 , ont besoin de deux choses, à, savoir , de Tordre et de Ut gran-
 deur > et que , pout ^ecte raison I Atistote nie qu'on puine appel-
 ler les petite

fô« OBSXRVATIÔNi!

hommes beauç mais ouï faîca ag(4;^btes , parce quM qiléiqu-
 Mls soient bim proportionnés i tk wfemt fiao néanmoins cctte^
 taille avantageuse , néccteakc à la beauté; dernSme, ce n'est pas
 assex qoelel^ocmc aio toutes SCS parties disposées avec soin, S'i-
 Ln'A encof^ une grandeur si juste , que la mémoire la puisse
 com* gendre sanspeiic- Or , queUe doit 6a:e cette gcandeuf »
 Aristotc, dont nous suivons autant le jugement» qoO nous nous
 moquons de ceux qui ne le suivent point % Tâ déterminé dans cet
 espace de tems qu'on ^oîe qu'enferment deux soleils , en sorte
 que l'action qui se xreprésentene.dbst nê excéder, ni être moindre
 que ca tems qu'il nous prescrit». Voilà pourquoi autrefois Aris*

tophane» Comique Grec, se moquoit d'-'^schyle. Poète Tra^que t
 qui , dans la Tragédie de Niobd , pour coA» Wttvct 1.1 gravitdde
 cette Héroïne, rintroduisit «BstSt^ sépulcre de ses en£ans l'es-
 pace de trois jours sans dire «ne seule parole* lEt voHà potaï-
 quOï le docte KéinsSus a trouvé que Buchanan avoit fait une
 faute dans sa

Tragédie de Jephté , ou » dans le période des ving|« quatre
 heures, U renferme une action qui , deiisrhlst toire , demandolt
 deux mois : ce tems ayant été donné i la fille pour pleurer sa vir-
 ginité. 9 dit Féécriture i maie 1^ Auteur du Cid porte bien son er-
 reur plus avant , pu is-^ qu'il renferme plusieurs années dans ses
 vingt-quatre lieures ^ et que le mariage de Chimene , et la prise
 de ces Itois Mores , qui , dans l*liistoired*£spagne , ne se £iitque

deux ou trois ans après la mort de son pere , se fait ici le
 mSme jour : car , quoique ce mariage ne se consoiEnme Ipas
 si^tôt > Chimene et Rodrigue y consentent « et dcs^

M ils sont mariés^ puisque ftftotoiï le» TiiriMetttöiM^it

fCc^t re<)ui^ ^ue le conseiement pour les nooes , et
 qu^eiUTE cela » Chknene eit à M ptr lâ victoire qu'il obtient sur
 Don Sanche , et par Tarrêt qu'en donne le 2loi« Mais ce o'cst pas
 la scuk loi qu*on voit enfreinie en cet èndioit 4e ce Poâne Vit eit
 ottuft une atitri bien plus importante , puisqu'elle choque les
 bonnet moeurs » comme les règles de la Péésie 4iamatique. fie
 pcMT contiottie cettévéf ite , Il finit savoir^ le poèmè de TMatre
 fut inventé pour instruire en divertissant ^ m que c^est eooe itet
 agréable faaMift que- ee déguise^ itt philosophie , de peur de pa-
 tottre tfèp austère aoit yeux 4u monde , et par lui » s'il faut ainsi

dire > qu'elle sem- Me derartoi'^ales, afin qâk>iite' prenne sans rébits

(nance , et qu'on se trouve giidri presque sans avoif eoimu le remède. Aussi ne manque -t-elle jamais dd nous montrer sor la scene'ta Terra 'tréomiptnite , et

le vice toujours puni, Que si quelquefois Ton y voit

Ica n^cbans prospérer ^ et les ^iÊÉ*à» bien pecsfoitée » la face des ehetes ne numqwnt point de »eliangerii4 fkw de la représentation , ne manque point aussi de Jiiire iroitile triomphe des innocent et te auppUee dei

coupables; et c'est ainsi qu'insensiblement on nous îm-*i in-rine en l'ame l'horreur du vice et Tamourde la vertm * Mais tant s'en fiait que hi Pièce 'jto Cid soit fiiiee sut ce snodele > qu'elle est de très-mauvais exemple. L'on y Toit une fille dénaturée ne pader ^ue de ses folies « latvqu^elte ne doit parler que de somoialbear ; plaindre \SL perte de son amant , lorsqu'elle ne. doit songer

ig^k cdie <Be«ot.pOT;i a«Mr fnecwi ce- fu'eUe deti «

fot OfSËLLyA.TIONS AhsttXttx sotiflRireti fA8me tmâ tt en tnSmè malsiyil

ce meurtrier et ce pauvre corps, et pour achever son impiété f ioindte sa main i celle qui dégoutte encoro du sang de «on pere« Après ce crime qui ûât harrtKLt ^ le Specuteur n'a- 1- il pas raison de penser qu'il va partir un coup de foudre du ciel, riepréseni: ^ sur 1* * ecene, pour ohftcser cette Ihmaïde? Ou 8*fl sait cettcf autre règle qui défend d'ensanglanter le Théâtre , n'a<^jl pas sujet de croire qu'aussitôt qu'elle en \$as^ partie ,* un messenger viendra pour le moins kd appren* dcc ce châtiment i

Mais» cependant, ni run«> ni l'autre ii*ative ; au contraire , un Roi casesse centfioipQdîi** que , son vice y paroît récompensé , la vertu semble bannie de la condusioa de ce Pocme ; il ess. une iofi^ traction au mal , un aiguillon pour nous f pousser « et par ces fautes ren\arqaables et dangereuses , direc* leqient opposé aux principalei tegles : dramatiques;;

C'étoit pour de semblables ouvrages que Platon n'admettoit point dans sa République toute la Poésie » mais principalement il en bamûssmt cette partie , laqueM

imite en agissant, ct.par représentation , d'autant qu'elle

offiroitâ l'esprit toutes sortes de moeurs, '4es vices eè les vertus,, les cdmes et les actions fdnéreiMs , et

qu'elle inp^duisoic aussi: bien Atrée comme Kestor» Or, ne donnant pasplurde plaisir en Texprestion ddt bonnes actions que des mauvaises , puisqué dans ia poésie > conune dans la peinture, on ne regarde que ht ressemblance , etique limage de Thee-site^* bien iaice l plaît autant que celle de Narcisse ; il arrivotr de-U que

f^ptAts des. Sp«mteuttiitoiw(4ébaucfaés pai cett;^

volupté t

SUR LE CI D. tof

VolupU » qu'ite trouvoient autant de plaisir i imitée les mauvaiiej actions , qu'ils voyolent représentées avec grâce > et où notre nature incUne » que les bonnes^ qui nous semblent difficiles ^ et que le Théâtre étoit ausst^ bien l'écoledes vices que des vertus :cela, dis je, l'avoît obligd d'exiler les Poètes de sa Répu-

blique i çt » quoiqu'a couronnât Homère de fleurs , il n*avoit pas laissé de le bannir. Mais, pour modérer sa rigueur , Aristote qui connoissoit l'utilité de la Poésie ^ et principalement de la Dramatique , d'autant qu'elle nous imprime beau* coup mieux les bons sentimens que les deux autres espèces 9 et quece que nous voyons touche bien davan-*" tage rame » que ce que nous entendons amplement p 4Pomme depuis Ta dit Horace : Aristote « dis - je » veut en sa poétique ^ que les mœurs fqrreprésentées dant Taction de Théâtre soient la plupart bonnes, et que si il y faut introduire des personnes pleines de vices , le SMmbre en soit moindre que des vemieuses. Cela £dt 4lie les Critiques des derniers cems ont blâmé quelques anciennes Tragédies » oii les baoncs saorars étoieoa moindres que les mauvaises , ainsi qu'on peut voir, par exemple» dans rOrceste d'Euripide, où tous les person^ nages 9 excepté Pylade > ont de méchantes inclinations* Si l'Auteur que nous examinons n^eût pas ignoré cet préceptes » conune les autres dont nous l'avons déjà repris , it se fâf U»n emp8ché de faire tnompher le vica ^ur son Théâtre , et ses Personnages auroient eu de mciN leurs Intentions que celles qui les foat agir. Fernand y auToit été plus grand Politique , Urrique d'tncUnso aicjn mpins basset Don QomQ:& mqwif ambitieux

ji. OBSERVATIONS

moins insolent, Don Saiichc plui générctot , Elvirceda mciUcur exemple pour les suivantes , et cet Auteur n'aufoît pas cmfclgtié la vengeance par la bouche mcme de la fille de celui dont on \$e venge ; Chimcne n'âarait 'pas die :

J^s accommoiemens ne font rien enee point f Lis affronts à Vliomeur ne se reparent point. En vain on fait agir la force on la prudence , • Si loii guérit le mal , ce n'est qu'en apparence.

Et le teste de la troisième scène du second acte , oik • «par-tout elle conclut à la confitioa de \$on Amant , s'il n'attentc à U vie de son perc. Comme quoi peut-U - Excuser le veis, oU cette dénaturée s'écrite , parlant de ^Rodrigue :

Souffrir un tel tfffront , /imt ni Gntilhommt t

Et ceux ci , où Elle avoue qu'Uc auroit de la lioftfè pour lui, si , après lui avoir commandé de ne pas tu4j «on pere , U toi pouvait obéir 2

E# sHlpeut m'oheir, que dird'-P-on de lui ?••.. Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme, Mon esprit ne peut qu'être ou honteux , ou confus De son trop de respect , ou d*m juste refus.

Mais je découvre encore dm \$entima)s pto et plus barbares dans la quatrième scène du troisième «cte , qui me ffmt horreur : c'est où cette fille -, mais -plutôt ce monstre , ayant" devant ifes yeuît 'RddrîguC, :«ncote tout cottvtrt d'im sang <iui la droît li foft

s UR LE C I D. tu

toucher » et entendant qu*au liea de s*excuser et de recon-noître sa faute , U l'autorise par ces vers :

Car 9 tiifn , n'attends pas de mon affection tJn lâchi repentir d'une ionne action*,»%

BUE ijépond : (6 bonnes moeurs !)

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien*

Si autrefois quelques-uns, comme Marcelin, aulivrt vmgt-sep-tieme , ont mis entre les corruptions des Républiques, la lecture

de Juvénal, parce qu'il enseigne le vice , quoiqu'il le reprenne » et que pour flageller l'impureté, il la montre toute nue; que dirons-nous de ce Poème , où le vice est si puissamment appuyé et où Von en fait l'apologie où Von le pare des ornemens de la vertu et enfin où il foule aux pieds les sentimens de la nature , et les préceptes de la morale et ces deux preuves assez claires , je passe à la troisième qui regarde le logement , la conduite et la bienséance des choses > et , dis la première scène , je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais physionomiste que le père de Chimène, lors qu'elle dit à la suivante de sa fille , parlant de DonSanche» aussi-bien que de Don Rodrigue :

Jeunes! mais qui font tire aisément dans leurs yeux l'altération de la vertu de leurs traits,

il n'étoit point nécessaire d'une si fausse conjecture % puisque ce malheureux Don Sanche devoit être battu , se défendre , sans blesser, ni sans être blessé ; et, pour sauver «a vie, contraint d'accepter cette honteuse condition »

Ht OBSERVATIONS

qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa Maîtresse ,* de la part de son ennemi : cette procédure trop romanesque dûment ce premier discours , étant certain qu'un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement que je remarque en cette scène , et ces vers qui suivent n'en découvrent encore une autre.

L'heure à présent m'appelle au Conseil où s'assemblent » Le Roi doit à ses fils choisir un Gouverneur ou plutôt m'élire à ce

haut rang fi*honMnr»m*% Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute, ' Me âéfenâ de penser fu'aueuu me le di^ute^

nfiaioit* avec plus d'adresse, faire savoir à l'Audîteuf le sufetde la querelle qvi va naître , et non pas le £ûre dire , hors de propos » à cette suivante qui sert dans la xnaïson du Comte. Cet» familiarité n'a point de rapport avec l'orgueil qu'il donne par-tout A ce personnage ; mais il seroit à souhaiter pour lui qu'il eût corrige de cette sorte tout ce qu'il fait dire i ce Comte deGormas^. afin que d^un Capitan ridicule , il efft fait un holMifiteb honune : tout ce qu'il dit éunt plus digne d'un fanfaron , que d*une personne de valeur etdequalité« Et pour ne vous donner pas la peine d'aller Vous en dclairck dans son livre , voycL en quels termes ii fait parler ce Capitaine Fracasse.

Enfin vous Vemporte:^^, et la faveur du Roi Vous élevé enmn rang qui n'étoit dà qu*âmoi*i*,

Jj!s exemples vivans ont bien plus de pouvoir :

Vr^ Prince dans un line apprend mal son devoin».^ *

Et qu'a fait y après tout , ce ^rand nombff ét^anniit # Que tu puisse égaler me de mes journées i Si Yaus fûtes vaillant , je te sfUt aujourd'hui , jEt ce bras du Royaume est le plus ferme appui ; GrenaéLe et V Aragon treinbîent quand ce fer brille ; ^ûft nom sert de rempart à toute ta CastiUe ; Sans moi vous passeriez li tentât sous d'autres îoix , jEt si vous se m'avie^ , vous n'aurie^ plus de Rois» Chaque jour , chaque instant entasse , pour ma gloire ^ Jjaurier dessus laurier , victoire sur nctoirem JJ Prince , pour essai de générosité ; Gagne roit des combats , marchant à mon côté : X*oin des froides leçons qu'à mon Iras on préfère , Jl apprendroit à vaincre , en me regardant faire.. JBt par-là cet hon-

neur n*étoit du qu'à mon bras,,, Vn jour seul ne perd pas un
homme tel que moi..*. .Que toute sa grandeur s'arme pour mon
supplice^ Tout l'Etat périra j s'il faut que je périsse».*. J)*an
sceptre qui sans moi tomberoit de sa maij^... Jl a trop d'intérêt
lui-même en ma personne , £/ tna tête en tombant feroit choir sa
couronne,..^ Jdaïs t'attaquer à nwit qui Vet rendu si vain /

Sais-tu bien qui je suis f

Jdnis je sens que pour toi ma pitié s* intéresse \$ J'admire ton
courage et je plains ta jeunesse, ffe cherche point à faire un coup
d'essai fatal : Dispense ma valeur d*wt conihat inégal ; Trop peu
d'honneur pour moi suivroia cette victoire / A vaincre sans péril j
on triomphe sans gloire.... On u eroiroit toujoms abattu son» ef-
fort ,

iH OBSERVATIONS

Et f 'aurais seuïemeni le ngrtt de ta inorN***

Retire-toi d'ici f *

• • • • • Es^tu si las de vivre i

Je croirois assurcmnt qu*en faisant ce rôle , TAuteut . auroit
cru faire parler Matamore et non pas le Comte , si je ne voyois
que presque tous ses personnages ont Je même style» et qii*il
n'est pas jusqu*aux femmes qui tie s'y piquent de bravoure.
lis^esc « à mon avis, fondé sur l'opinion commune qui donne de
la vanité aux Espagnols ; mais il Ta fait avec assex peu de raison ,
ce tne semble , puisque par-tout il se trouve d' honnêtes gens. Et
ce scroit une chose bien plaisante , si parce que les Allemands et
les Gascons ont la réputation d'aimer â boire et à dérober , il al-
loit un jour, avec une égale injustice , nous faire voir sur la scène

un Seigneur de l'unede'ces nadons qui fût ivre, et l'autre coupeur de bourses, les Espagnols sont nos ennemis , il est vrai % mais on n'est pas moins bon François pour ne les croire pas totts-liypocondriaques\$ et nous avons parmi nous un exemple si illustre, et qui nous fait si bien voir que la profonde sagesse et la haute vertu peuvent naître En Espagne , qu'on n'en sauroit douter sans crime. Je parlerois plus clairement de cette divine personne, si je ne craignois de profaner son nom sacré , et si je n'^avois peur de commettre un sacrilège , en pensant £iire un acte d'adoration. Mais étant encore si éloigné 4es dernières fautes de jugement que je connois et que îe dois montiAr en cet ouvrage > je m'arrête trop à CCS premières que vous verrez suivies de beaucoup d'autres piu^ grandes. La seconde scène du Cid .n'est

SUR LE CI D. iif

pu pltts judicieuse que celle qui la précède» cef cent* Suivante n'y fait que redire ce que PAuditeur viefit à

riieure mcme d*appr€ndre« C'est manquer d'adresse f et faire une faute , que tes préceptes de Tart nous en^ soignent d'éviter toujours , parce que ce n'est qu'ennuyer le Spectateur > et qu'il est inutile de raconur ce qu*il a vu. Si bien que le Poète doit prendre des temt* derrière les rideaux pour en instruire les personnages , sans persécuter ainsi ceux qui les écoutent. La troi-« ^eme scène est encore plus défectueuse > en ce qu'eHe attire en son erreur toutes celles où parlent l'Infante ou Don Sanche > je veux dire » qu*outré la bienséance mal observée en un amour si peu digne d'une fille de Koi 9 et Tune et l'autre tiennent si peu dans le corps

de la Pièce « et sont si peu nécessaires à la représentation

tion, qu'on voit clairement que Dona Urrique n'y est que pour faire jouer la Beau-Château, et le pauvre Don Sanche; pour s'y faire battre par Don Rodrigue. Et cependant il nous est enjoint par les Mairres de ne mettre rien de superflu dans la scène. Ce n'est pas que j'ignore que les épisodes font une partie de la beauté d'un Poème dramatique mais il faut, pour être bons, qu'ils soient plus attachés au sujet. Celui qu'on prend pour un Poème Dramatique est de deux façons, car il est ou simple ou mixte. Nous appelons simple celui qui est continué, s'achève en un manifeste changement y au contraire de ce qu'on attendoit, et sans aucune reconnaissance. Nous en avons un exemple dans l'*Ajax* de Sophocle, où le Spectateur voit arriver tout ce qu'il s'étoit proposé. *Ajax*, plein de courage, ne

4. OIBSEILVATIPN.S

pQttjavl; «nduter d'eu^miptisé^c giet w furie, er^a après qu'il est revenu à soi, rougissant des actions que l^a rage lui avoit fait faire, et vaincu de honte, ils[©] tue* En cela il n'y a rien d'admirable, ni de nouveau» Le sujet mêlé, ou non simple, s'achemine à sa fin, avec quelque changement opposé à ce qu'on attendoit, ou quelque reconnaissance, ou tous les deux ensemble, Celui-ci, étant assez intrigué de soi, ne recherche presque qu'aucun embellissement » au lieu que l'autre, étant trop nu, a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications, qui ne sont pas tout-à-fait nécessaires mais qui ne sont, pas. aussi hors de la chose, s'appellent épisodes chez Aristote, et l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut insérer dans l'argument, sans qu'il soit de l'argument. Ces épisodes, qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvés bons lorsqu'ils aident à faire quelque effet dans le Poème

: comme anciennement le discours d*Agamemnon , de Teucer ,
 rde Menelaiis et d'Ulysse, dans l'Ajax de Sophocle, servoit pour
 empêcher qu'on n» privât ce Héros de sépulture j ou bien lors-
 qu'ils sont nécessaires , ou vraisemblablement attachés au Ppëmç
 qu'Aristote appelle épisodique, quand il pèche contre tette dec-
 niere règle. Notre Auteur sans doute ne savait pas cette doctrine ,
 puisqu'il se fût bien empêché 4e mettre tant d'épisodes dans son
 Pocme, qui, étant inixte , n'en avoit pas besoin » ou si sa stérilité
 ne lui permettoit pas de le traiter sans cette aide, il y en devoit
 mettre qui ne fussent pas irréguliers : il auroit sans doute banni
 Dona Vrraque , Don Sanche et Don Arias i e{ u*auroit pas tu tant
 de feu à leur ùkt dirç des points» *

SUR LE CID. 117

Tii tant d'ardeur à la déclamation , qu'il ne se fut souvenu que
 pas un de ces personnages ne servoit aux incidens de son Poème ,
 et n'y avoit aucun attadie* ment nécessaire. Je vois bien , pour
 parler aussi des modernes , que dans la belle Mariane , ce dis-
 cours des songes que M. Tristan a mis en la bouche de Phérorc »
 n*étoit pas absolument nécessaire ; mais étant si bien lié avec la
 vision que vient d'avoir Hérode» il j ajoute une ^|>eauté mer-
 veillecae: vision, dis -je, qui Hit ellemême une partie du sujet , et
 dont les présages qu'on ^n tire « sont fondés sur «ne que ce
 Prince avoit eue' autrefois au bord do louldain* Il n*en est pas
 Hnû de pos bouches inutiles : ce qu'elles disent n'est pas seule-
 ment superflu ; mais les petsonnages le sont euxmêmes. Depuis
 cette dernière cascade , le jugement de routeur ne bronche point
 jusqu'à Touverture du second acte ; mais en cet endroit, s*il
 m'est permis d'user de ce mot , il fait encore une disparate. Il
 vient un certain Don Arias, de la partdu Roi , qui , à vrai dire , n'y

Tient que pour' faire des pointes sur les lauriers et far la foudre, et pour donner sujet au Comte de Gormas 4e pousser une partie des rodомontades que je voua ai montrées. On ne sait ce qui Tamene ; il n*explique foînt quelle est sa commission î et , pour conclusion de ce beau discours , il s*en retourne comme 11 est venu» L'Auteur me permettra de lui dire , qu'on voit bien qu'il

n'est pas homme d'éclaircissement , ni de procédé. Quand deux^ Grands ont querelle , et que i*un est o£* fensé à rhonneur , ce sont des oiseaux qu'on ne laisse ^int aller sur leur foi } le Prince leur donne def

Oigitized by

ii8 o&SË&VA;rioKS

gardes à tous deux , qui lui répondent ét ifutjs pes«| .

sonnes , et qui ne souffriroîent pas que le fils de Tun vînt fsàtt un appel à Tautce ; aussi voyons - nous bien la 4angereuse conséquence dont cette erreur est suivie 1^ et, parles maximes de la conscience, ie Roi ou l'Auteur sont coupables de la mort du Comte 9 s'ils ne s'excu* sent, en disant qu'ils n'y pensaient pas, puisque te commandement que fait après le Roi de Tarrcter , n'est pJUts de saison. Dans la troisième scène de ce mSmq acte , les délicats trouveront encore que le jugements géche, lorsque Chimene dit que Rodrigue n'est pa% Gentilhomme , s* il ne se venge de son pere : ce discount est plus extravagant que généreux dans la bouchq d'une fiUe, et jamais aucune ne le diroit, quand m8me elle en auroit la pensée. Les plus critique^ trouveroient peut-être aussi que la bienséance voudroit que Chimene pleurât enfermée ch^ elle, et noc^ pas aux pieds du Roi , sî-tôt après cette mort; mais donnons ce transport à la grandeur de ses res-

sentimeri% et à Tardent désir de se venger , que nous savoi;is
 pourtant bien qu'elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir« Insensi-
 blement nous voici arrivés au troisième acte , qui est celui qui a
 fait battre des mains i tant de monde , crier miracle à tous ceux
 qui ne savent pa9 discerner le bon or d'avec Talchymie, et qui
 seul a fait la fausse réputation du Cid. Rodrigue y paroît d'abord
 chez Chimene , avec une cpde qui fume encore du sang; tout
 chaud qu'il vient dp faire répandre à son pere i et» ptar cette ex-
 travagance si peu attendue i il donne d)^ L'homeuià tous les judi-
 cieux qui le voient » et quisa«

SUR LE CIIX tj^

Wnt que ce corps est encore dans ta maison. Cette

épouvantable procédure choque directement le sens commun
 i et quand. Kodrigue prit la résolution de tuer le Comte , il devoit
 prendre celle de ne revoir jamus SSL fille. Car de nous dire qu'il
 vient pour se faire tuer par Chimene, c'est nous apprendre qu'il
 ne vient que pour faire des pointes. Les filles bien ndes
 n'usurpent jamais l'ofiSce de bourreaux; c'est une chose qui n'a
 point d'exemple , et qui seroit supportable dans uffé ëlçgic à Phi-
 lis , où le Poète peut dire qu'il veut mourir d'une belle main ;
 mais non pas dans le grave Poème dramatique , qui représeitte
 sérieusement les choses comme elles doivent ctre» Je remarque
 dans la troi-* ^eme scène , que notre nouvel Homère s'endort en-
 core , ^ et qu'il est hors d'apparence qu'une fille de la condition de
 Chimene n'ait pas une d| ses amies ches elle 9 après un si grand
 malhent que celui qui viene de lui arriver, et qui le^ obligcoit
 toutes de s'y rcn-^ dre 9 pour adoucir sa douleur par quelques
 consolation^. Il eut évité cette fiute de jugement , s'il n'eût pae

manqué de mémoire , pour ces deux vers qu'Elvire dit 'peu auparavant. *

Chimene est au Palais , de pleurs toute haïgne ^ Ei n'en reviendra point que lien aeeonipagnée ^

Maïs , sans nous amuser davantage à cette contra-^ diction*, voyons à quoi sa solitude est employt ^e. A ^ ^ l'alre des pointes exécrables, des antithèses plirricides; à dire effrontcmnt qu'elle aime , ou plutôt qu'cllf

iiio OBSERVATIONS

adôtc t ce ibnt sck mott , ce qu'elle doit mut haïr , M/

par un galimathias qui ne conclut rien , dire qu'elle veut perdre Rodrigue , et qu'elle souhaite ne le pouvoir pas. Ce méchant combat de Thonneuc et de Tamour auroit au moins quelque prétexte , si le tcms », par son pouvoir ordinaire, avoir comme assoupi les choses ; mais dans Pinstant qu'elles viennent d'arriver « que son pere n'est pas encore dans le tombeau , qu'elle a ce funeste objet , non-seulement dans Timagination ; maïs devant les yeux , la Faire balancer entre ces deux mouvemens , ou plutôt pencher cout-à-fait vers celui qui la perd et la deshonne, c'est tse tendre digne ée cette épiuphe d'un homme en vie \ mais endormi » qui dit ;

Sous cette casaque noire , Repose paisiblement L'Auteur d'heureuse métnoire ^ AttenâoM lefugetneât»

Ensuite de cette conversation de Chimcne avec Eivire, Rodrigue sort de derrière une upisserie, et se présente effrontément à ce ^e qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit Tun et l'autre se piquent de beaux.mots, de dire des douceurs, et semblent

dis-» puter la vivacité d'esprit en leurs reparties , avec aassf peu de jugement qu'en auroit un homme qui se plains droit en musique dans une aifliction , ou qui, sp voyaat boiteux, voudroît clocher en cadence. Mais, tout-if* «oup, ce beau discoureur» Rodrigue, dçviçutjmpudent,

SUR LE C I D. ui

et dit à Chimene » paciant de ce qu'il a tué celui dox^t cUe te-notc la vie :

Qu'il U feroU eitcùr , avoii à U faire,

A quoi cetce bonne fille riSpond , qu^elle ne le blibne poinf , qu'elle ne l'accuse point , ec qu'enfin il a fort bien fait de tuar son pci e. O jugement de TAuteur ! à quoi songez -vous? Oraison de l'Auditeur 1 qu'êtes-*

vous devenue ? Toute cette scnc est d'égale force ;

mais > comme les Géographes marquent » pat un point t toute une Province y le peu que j'en ai dit suffira pour la faire concevoir entière. Celle qui suit nous fait voir le pere de Rodrigue^ qui parle seul comme un fou, qui t'en va la nuit courir les rues , qui embrasse je ne sais quelle ombre fantastique , et qui» le plus incivil de tous les mortels, a laissé cinq cents Gentilshommes chet lui qui venoient luiorTrir leur épde. Mais, outre que la bienséance est mal observée » j'y remarque une faute ^e jugement assez grande , et pour la ^pit avec moi 9 il faut se souvenir que Femand étoit le premier Roi de Castilie i c'est-à-dire. Roi de deux ou trois petites Pror vinees. De sorte qu'outre qu^l est assez étrange que cinq cents Gentilshommes se trouvent à la fois che& un de leurs amis qui a querelle , la coutume éunt» en ces occa-

sions , qu'après avoir offert leur service et leur épée , les uns sortent à mesure que les autres entrent ; Il est encore plus hâlé d'apparence qu'une aussi petite Cour que celle de Castille étoit alors, pût fournir cinq cents Gentilshommes à Don Diego et pour le moins autant au Comte de Gormas » si grand seigneur

Oigitized

ixx OBSERVATIONS

car tant en réputation que sans ceux qui demeuroient ne* très f et ceux qui restoient auprès de la personne du Roi* C'est une chose entièrement éloignée du vraisemblable , et qu'à peine pourroit faire la Cour d'Espagne en Pécatoil sont les choses maintenant. Aussi voit-on bien que cette grande troupe est moins pour la querelle de Rodrigue , que pour lui aider à chasser les Mores; et quoique les bons Seigneurs n'y songeassent pas , l'Auteur qui voit leur destinée , les a bien su forcer , malgré qu'ils en eussent » à s'assembler , et sait lui seul à quel usage on les doit mettre. Le quatrième acte commence

par une scène où Chimène aimant son père à Taccoutomée , s'informe soigneusement du succès des armes

de Rodrigue , et demande s'il n'est point blessé. Cette scène est suivie d'une autre , qu'il suffit de dire que fait l'Infante , pour dire qu'elle est inutile. Mais en cet endroit il faut que je dise que jamais Roi ne fut si mal obéi que Don Fernand » puisqu'il se trouve que » malgré l'ordre qu'il avait donné dès le second acte, de munir le port , sur l'avis qu'il avoit que les Mores venoient l'attaquer , il se trouve , dis-je ^ que Séville étoit prise et son trône renversé > et sa personne et celles de ses enfants perdues , si le hasard n'eût assemblé ces bien-* heureux amis de Don Diego ,

qui aident Rodrigue à le sauver» Et^ cerw, le Roi , qui témoigne qu'il n'ignore point ce désordre , a grand tort de ne punir pas ces coupables « puisque c'est par leur seule négligence que l'Auteur £ût:

- Quê d*wi conumm effort ,

Lii^ Mores et la mer eotnat dedans U foru

SUR LE C I D. rt|

Ma»s il me permettra de lui dire que cela n'a pas grande apparence, vu que la nuit on ferme les Juvres d'une chaîne , principalement ayant la guerre, et de plus des avis certains que les ennemis approchent. Ensuite Udit» parlant encore des Mores :

- UsanerêMgUsdêtetndutt»

Ce n'est pa< savoir le métier dont il parle ; car , en cet

occasions où rdvdnement est douteux, on ne mouille point l'ancre » a&n d'être . plus en état de fime retraits^ «i Von s'y vmt fiwrcé. Mais je ne suis pas encore à la fin de ses fautes; car, pour découvrir le crime de Chianene , le Roi s'y sert de la plus méchante finesse du inonde) et , malgré ce que le Théâtre demande de sém jdeux en cette occasion , il fait agir ce sage Prince comme un en£mt qui seroit bien enjoué , en la qua^ triemc scène du quatrième acte. Là , dans une action de telle imporunce » où sa justice devoit 8tre balancée avec la victoire de Bodriguc, au lieu de b rendre à' Chimcnc, qui feint delà lui demander, il s'amuse à lui faire pièce , veut éprouves si elle aime son amant i et , en un mot , le Poète lui ôte sa couronne de dessus la tête pour le coffer d'une marotte. Il devoit traiter avec plus de respect la personne des Rois , que l'on nous apprend 6tre sacrée , et considérer celui-

ci dans le trône de Castille , et non pas comme sur le Théâtre de Mondori, Mais tonte grossière qtt*est cette fourbe , eUe fait pourtant donner cette criminelle dans le piège qu'on lui tend , et découvrir aux yeux de toute la Cour» par un évanouissement > l'infâme passion qui la possède? Itn«

U4 OBSERVATIONS

lui sert de rien de vouloir cacher sa honte, par une âmeBm
aussi mauvaise que U première >dcant certain que malgré ce quolîBet qui dit : «

Qu^en se pâme di joU > aiiui fuède tristesse»

la cause de la sienne est â ▼ isihle , que tous ceux qui

•ont rame grande, desircroient qu'elle fût morte, et non pas seulement évanouie : a'msi le quatrième actç t'achève après que Fernand a Eût la plus injuste or'* donnance que Prince imagina, jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux que ceux qui l'ont devancé. Dis Touverture du Théâtre , Rodrigue vient , en plein jour t levoir Chimenc ^ avec autant d'e&ontede que 8*il n'en avok pas tué le pere < et la perd d'honneur abso* lument dans Tesprit de tout un Peuple qui le voit ttoerehet elle. Mais si ie ne cralnois de fititele plai« sant mal -à - propos, je lui dcmanderois volontiers , s'il a donné de l'eau hénite en passant à ce pauvre mort , qui vraiséemblablement est dans la salle. Leur se* conde conversation est de mGmc style que la première : file lui dit cent choses dignes d'une prostituée « pour l'obliger à battre ce pauvre sot Don Sanche ; et , pour conclusion, elle ajoute, avec une impudence épouvantable:

Tedirui-Jé encor plus} Va , son^e à ta défense , Pour forcer
mon devoir , Dour m: imposer silence \$ Etr ùjamaU Vamour
Jchaufii us esprits Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est
le prix^ Jidieui Qs mw UM méfait rougir de hoate^

s U R L E C I D. itf

Klle a bien raison de rougir et de se cacher , apr^ me

action qui la couvre d'infamie⁹ et qui la rend indigne •de Toir
la lumière. La seconde et troisième scene n'est qu*unc conti-
nuelle extravagance de notre Infante superflue. La quatrième qui
se passe entre Elvire et Chimene ne sert pas plus au sufet. La cin-
quième « qui fait arriver Don Sanche > me fait aussi vous avertir
que irons prtîâeL garde , que daâs le petât espace de tems qui
s^coule à réciter cent quarante vers > 1* Auteur fiie aller Ro-
drigue s'armer ciiei lui « se rendre au lieu du combat, se battre ,
êtxt yadnqtteiri y ddeasmarOon Sânhc , lui rendre son épée > lui
ordonner de l'aller porur à Chimene» et le tems qu'il faut à Don
Sanche pour venir de la place chez eHe h tout cehi se fait pendant
qu'on récite cent quarante vers, ce qui est absolument imposable
, et qui doit pasier pottt une grande faute de conduite. Quand
nous voulons prendre ainsi des tems au Thdatre , il faut que la
musique ou les choeurs » qui font la distinction des actes » nous
en don* ncnt le moyen dans cet intervalle ; car autrement les
choses ne doivent 8tre représentées que de la même fiiçon
qu'elles peuvent arriver naturellement. Dam toute cette scene
dont je parle» Chimenc joue le personnage d'une furie , sur l'opi-
nion qu'elle a ^que Rodrigue est mort, et dit au misérable Don
Sanche tout ce qu'elle devoir raisonnablement dire à l'autre
quand il eut tué son pere. Ce n'est pas qu^i n*y ait quelque chose
d'agréable en cette erreur ; mais elle n'est pasr ' judicieusement

traitée : il en falloir moins pour être bonnes parce qu'il est hors
d'appareâce qu'au mUiea

Liij

txt OBSERVATIONS

de ce grand â4X de paroles , Don Sanche, pour la désxy busier,
ne puisse pas prendre le tems de lui crier : 11 n'est pas mort.
Comme ils en sont là, le Roi et toute la Cour arrivent» et c'est de-
vant cette grande assemblée que Dame Chimene levé le masque ,
qu'elle confesse ingénument ses folies dénaturées , et que , pour
les achever, voyant que Rodrigue est en vie > elle prononce enfin
un oui si criminel, qu'à l'instant mcme le remords de sa
conscience la force de dire :

Sire , quelle apparence en ce trisie hyménée f

même jour commence et finisse moh deuil , Mette en mon lit
Rodrigue , et mon pere au cereUÊU f Oesttrop d'intelligence avec
son homicides yen ses mânes sacrés y ^est me rendra perfide, JE
t souiller mon honneur d'un reproche étemel , D'avoir trempé
mes mains dans le sang pater/^eL

Demeurons - en d'accord artc elle , puisque c'est la seule chose
raisonnable qu'elle a dite-, et , avant que de passer de la conduite
de ^e Pocme , à la censure des vers , disons encore que le Théâtre
en est si mal entendu , qu'un mcmc lieu représentant Tapparte-
ment du Koi, celui de l'Infante, la maison de Chimene ee la rue /
sans presque changer de face , le Spectateur ne sait le .plus
souvent où sont les Acteurs. Maintenant pour la versification ,
j'avoue qu'elle est la meilleure de cet Auteur ; mais elle n'est
point assez, parfiite pour avoir dit lui:même qu'il quitte la terre ,

quo aon vol le cache dans les cieux , qu'il y rit du dé-* sespoh: de
tous ceux qui l'envient , et quUl n'a point

ÇUR LE CIIX U7

de rivaux qui ne soient fort honori-s quand il daigne les traiter
d'égaU Si Malherbe en avoit dû autant » ' Je doute même si ce ne
seroit point trop. Mais voyons un peu .si ce-tfoleii» qui cioit être
aux cieux> est sans tache \ ou si , malgré soi^ éclat prétendu ».
nous aurons la vue assez forte pour le regarder fixement , et pour
les appercevoir. le conimence par le premier vers de ia Pièce.

Entre tous ses Amans dont la jeune ferveur*

C'est parler François en Âilemand , que de donna: de la jeune^
h la ferveur. Cette épithete n'est pas en son lieu , et fort impro-
prement nous dirions ; Ma jeune peine > ma jeune douleur» ma
jeune inquiétude, ma îemie eraiâte , et mille autres semblables
termes va^ propres.

Çt n'est pas que Chimene écoute leurs soupirs ^ Ou d'un re-
gard propice anime leurs désirs^

Cela manque de construction; et, pour qu'elle y At« il falloir
dire , à mon avis : ce n'est pas que Chimene écoute leurs soupirs ,
niiiue, d'un regard propice , eflc

anime leurs désirs.

Tajuqu*a duré sa force , a passé pour miryeiJk,...m

Ici 9 tout de mtme 9 il faUoit dire : a passé pour une
merveille.

L'heure à prisent m'appelle au conseil qui s'assenihlf*

Ce mot d'à ptésent e\$t ttop bas pour les vers t et ^ui

1x9 OBSERVATIONf

' s*assem1>ie , est superàui il sufSt de dire : Pheure m*ap«
pelle au conseil.

Deux mou » doM tous vos sens doifeui être diarmds»9*m

n n'est point vrai qu*une bonne nouvelle cliamie tous les sens,
puisque la vue, Podorat, le goût, ni l'attouchement n*y peuvent
avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le
tout « et qui chez les savans s'appelle synecdoche> est ici trop
hyperbolique.

EtjejHSUswùis pensipeet trisd êkâqwt four.

L'informer avec soin comme va son amo un,. •

Cela n'est pas bien dit ; il devoit y avoir, et je vous vois pensive
et triste chaque jour, vous informer, et

non pas rinformer comme quoi va son amour » econon

pas comme va son amour.

Que fe meurs , sHl s'achève , êsne s'achève pas**..

Pour la construction > 11 falloft dire : que je meure , s*il
l'achevé et s'il ne s'achève pas.

ILLle rendra le calme à vos esprits Jlottans,,%*

Je ne tiens pas que cette façon d6 faire flotter les esprits soit
bonne, joint qu'il falloir dire l'esprit, parcçque les esprits , en plu-

riel , s'entendent des viuux et des animaux , et non pas de cette haute partie de Tame » où réside la volonté.

Maplus douce espérance est de perdre Vespoir,**.,

SUR. L £ C I D. i%9

Ce vers* ù je ne me trompe » n^est pas loin du galî* xnathias.

Le Prince^ pour estai de eénérosit/o • • •

Ce mot d*e\$sai , et celui de générosité , étant si prie

Tun de l'autre , font une fausse rime dans le vers, bien, désagréable » et que Ton doit toujours éviter*

Gagiuroit des conéati, mattkani à mou câtét

On dit bien : gagner une bajtailte % mais on ne dil point gagner un combat.

Parlons-^ mieux f le Roi fait honneur à votre âge». ,m

Jjx césuremenqne 1 ce ver^

Le premier dent ma mceedt va mgirlefiùntm.w

Je trouve que le front d'une race est une assez étrange* chose ; il ne folloît plus que dire ; les brai de ma ttgnée > €t les cuisses de ma postérité. ' < *

Qui tomle'sur son ehof, rejaillit sur monfront,^ ,^

Cette £içon de dire le chef, pour la tête , est hofs' de mode , et TÂuteur du Cid a tort d'en user si spuvent» ^

Aa surplus , pour ne te point flatter,

Ce mot de surplus est de cliicanc, et non de Poésie, ni de la Cour.

Se faire un beau rempart de mille funérailles..**

J'aurois bâti ce rempart de corps morts et i*wgam

ijo OBSERVATIONS

brisées , et non pas de funérailles ; cette phrase est extravagante , et ne veut rien dire*

Plus l'offenseur est chen •

Ce nft>t d'offenseur n'est point François i et , quoique son Auteur se croie assez grand honune pour enrichir la langue , et qu'il use souvent de ce terme nouveau 9 je pense qu'on le renverra avec Isnel.

A nton aveuglement ren^e^ m peu de jour»».»

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement l mais oui bien à l'aveugle*

Allons, mon ame, et puisqu'il faut rnoonr...*

raimerojs autant dire : allons, moi^&me, et puisqu'il

faut mourir 5 cette exclamation n'a point de sens.

Respecter une amour dont mon> ame /garde

• Voit la perte assurée,

Ce mot d'égarer n'est mis que pour rimer*» et n'a

AuUe signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur , comme je l'ai reçu, ^,.

Je ne sais dans quel aphorisme d'Hippocrate l'Auteur a remarqué qu'unp mauvaise action corrompt le sang ; mais» contre ce qu'il dit, je crois plus raisonnablement que Rodrigue Ta tout brûlé par «ette noire mélancolie qui le possède*

• • • • • Ce grand courage cède. ^ ^ t

n y prend grande part • • • •

SUR LE CI D. 15Z

m • • # • • Un si grand crime ^ . » *

Et quelque grand qu'Ulfût,,,

Pour un grand Pocte » voUà bien des grandeurs qui se touchent.

Pour te faire abolir, sont plus que suffisans, . * .

Sont plus quesufEsans» est une façon de parler basse et populaire » et qui ne veut rien dire , non plus qu'un» autre dont il se sert quand Udit:

Faire V impossible •

A le bien prendre , c'est ne vouloir rien faire 9 que de ▼ouloir faire ce qu'on ne peut £ûre« On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en servent; mais non pas aux grands Auteur ^ » tel que le croit être celui duCid* U dit , en parlant de la querelle de Diegue :

Elle a fait ix f ^ de bruit pour ne pas s'aceQrder » * . ^

Il faut dire » pour n'être pas accordée , car elle ne Raccorde point elle-même.

Les homnus valeureux lesom Su premier coup,...

Ce premier coup est une phrase trop baiM pour la

' Vbus laisse^ choir ainsi eeg/n/reux courage.... Faire choir un courage , n'est pas proprement pattcSr»

Si y dessous sa valeur^ ce grand guerrier s'abat,*^* Outre qi*c ççttç parole de s'abat , a le ^on trop appro-

1)1 OBSERVATIONS

chiat de celui du sabat > il falloxc dire : G«t abattu, et non pas s*abat.

te Portugal fi teni ,\ tt sis noblet foux/es , Porter deAà les mers ses hautes destiiUes,».*

11 falloic dire ses grands exploits > car ses nobles journées ne disent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique , arborer ses lauriers,,

I.e mot d^arborer , fort bon pour les étendards « ne

vaut rien pour les arbres ; il falloit y mettre : planter.

Pleure:^, pleure^, mes yeux , et fondez-vous en eau ^ La moi-ti/ de ma vie a mis Vautre au tombeau , Et m*Mige â venger,

après ce coup funeste , Celle que je n'ai plus , sur celle qjii me
reste»:^

Cet quatre vers, que Ton a trouvés si beaux 9 ne .sont

pourtant qu'une happelourdc *, car, premicrment , ces yeux
fendus donnent une vilaine idée à tous les esprits délicats. On dit
bien : fondre en larmes ; mais on ne dit point : fondre les yeux.
De plus » on appelle bien une maîtresse , la moitié de sa vie; mais
on ne nonime point un perc ainsi. Et puis, dire : que la moitié
d'une vie a tué Tautce moitié » et qu*on doit venger cette moitié
suc Tautre moitié, et parler et marcher avec une troisième vie,
après avoir perdu ces deux moitics , tout cela n'est qu'une fiiusse
lumière , qui éblouit l'esprit de ceux qui %t plaiséfft ft la voir
bdlier.

JR âéddre mon coeur f mnspartagermait ame»*mm

' ^ *Ce v^rs n*est encore» imon avis», qu'un galimathias

pompeux 5

îhnpeiix ; car le cœur et Tame sont tous deux pris , en ce iens ,
pour U partie où ri^idenc les pasdons.

Quoi / du sang de mûn pm tneor tome trempée /....

Ce vers me fait souvenir fiu'ii y en a un autre tout (areil qui dit
: .

. Quoi l da sang de Rodrigue eneor toute tretnpée

Cette conformité de mou > de rime etilcjb>epsà5 > montre une
grande stérilité.

Mais saiu quitter l'envie»

11 falloit dire : sans perdre l'envie i ce mot de quittif a*est pas en son lieu.

^ux traits de ton amour ^ ni detond/sespoins*^.

Ce mot de trait, en cette signification , est populaire, et s'U eût dit : aux effets » la phrase eût M bien plut aoble.

Vigueur, vainqueur j trompeur, peun.*m

Ce sont quatre Élusses rimes, qm se touchent» et qu'un cq>rit exact ne doit pas mettre si pr^«

Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés,,*»

Ce n'est point parler François; on dit : finis, ou terminés , et le mot de cessés ne se met jamais comme il est là.

Oii fut Jadis Vajfront que ton courage efface,... Ce jadis ne vaut rien du tout , en cet endroit , parce

qu'il marque une chos&faiu il y along*tems, ^ oauf

1,4 OBSERVATIONS

sarom qu*U n*Y a que quatre qu cinq heuces que 909 Dicgue a ccçu le soufflet dont il eatend parler»

, ^ , . . . Et It sang qui m'anitnif9

L* Auteur n'est pas bon Anatomiste : ce n'est point le sang qui anime , car il a besoin lui-même d'être animS par les esprits vitaux qui se forment au coeur , et dont . îl^ n'est > pour user du terme de l'art , que le véhicule*

JJur brigade ttoit pr//<#.««

Cinq cents hommes est un trop grand nombre pôUt ne rappeler qu'une brigade : U y a des régimens entiers qui n'en ont pas davanuge > et quand on se pique do vouloir parler des choses suivant les termes de l'art , il en faut savoir la véritable signification , autrement on paroît ridicule en voulant paroître savant»

à MUS voir ihardier m si hrn équipage..*.

Ccst encore parler de la guerre en bon bourgeois qui va à la garde ; au lieu de ce vilain mot d'équipage , qui ne vaut rien là , U .£aUoit dire : en si bon ordre.

Sortir d'une bataille , et combattre à Pinstant.... Tout de même i ce combat des Mores, Éwt de nuit^' n'étoit point une bataille.

Que ce Jeune Seigneur endosse U hamois,...

Ce jeune Seigneur qui endosse le hamois » est dH tons de. Moult , de Picça et d'Ainçois.

.. « ^ ; « £^ leurs terreurs s'oublent,9**

'^OOk ne TOAt rien on doit dk^ âniuent y cesseOT^

SUR LE GID. \ii

%a se dissipent ; car ces terreurs qui s'oublent elles*

mêmes , ne sont qu'un pur galimathias.

• ContnfàîHS te trUtis

Ce mot de contrefaites est trop bas pour la Poésie t on doit dire : feignez d'être triste. Il y a encore cent Ciatcs pareilles dans cette Pièce , soit pour la phrase ^ on pout la construction ; mais, sans m'arrSter darvan*» tage 9 je veux passer de l'examen des

vers à la pteu des larcins » aussi-tôt que pour montrer comme
cee

Auteur est st<5rile , j'aurai fait remarquer combien de ibis
dans son Focme il a mis les pauvres lauriers si cominuns s
voye;p4e , je vous en supplie.

lîs y prennent naiffonceaa nUîieu des âurierst^êé

JLaurier dessus ,hurier g. vidoire sur victoire.».» ^ Que pour
voir en un four jUtmr tant de lanrierr,.»^

Tout couvert de lauriers, craigne^ encor la foudre,

Mille et mille lauriers t dont sa tîieett couverte».* Au milieu
de VAfrique arborer ses' îatriérs.l.*

J'irai y sous mes cyprès^ accabler ses lauriers,.»» "

Le ehf^ au lieu de fleur , eçwoméde lauriert.:i Jaù gagnant ^
laurier , vous impose Silence*

La dernière partie de mon Ouvrage ne me donne pas plus de
peine que les autres. Le Cid est une Co« snédie Espagnole , dont
presque tput ^otdr^ , scène pour scène , et toutes les pens<£es
de la Française , sont tirds; et, cependant, ni Mondori, ni les af-
fiches» ni rimpression n'ont appelé ee Poème » ni tfÉducation , ni
f araphi;^!^.^ ni IçiUmfffi^im^^ÛW p loais bien eQi)nt^

Mij

n» OBSERVATIONS

ils parlé comme d'une chose qui seroit purement 1 celui qui
n'en est que le Traduaeur > et lui-même a dit » comme un autre
a remarqué,

Qu*î ne doit qu'à lui seul toute sa renommée.

Mais» sans perdre une chose si précieuse que le tems» ttou-
veft bon que fe m^acquitte dt ma promesse » et qu%

je fassQ voir que j'entends aussi TEspagnoU

De mis hastgnaf cscritas >

Dare al principe un traslado,

Y a prendera en lo que hise Sino' aprende en la que hago^

Pûar s^insmUn d'êMempU^ en d/pit âi Pmnifie.^ Il lira
seulement l'histoire de ma

Hssc sentimiento adoro, £ssa coiera me agrenda i

•••• , • Agréable colère !

Digne ressentiTnettt à ma douleur bien doiuc /

Lava > lava con sangre , Porque el/honor que «e lava»

Con sangre se lia de lavar»

Ce n'est que dm te smg qu'oie lave m ul enunige^

Poderoso es el contarti<K Je te étonne à combattre un homme
à ndouten

A qui offensa y a illi espada* £ufin tu sais l'affront ,ettu tieiu la
vengeance^

SUR L£ CID

Ko tengo tnzs quç de xirtCt ne te dis plus rien •• »

Y voy allorar aflEcentas.

Accable de malheurs ôi le destin nu range o- Je m*en vais les pleurer*

Siii padce el offendido (estragna pena)

Y el ofensor, el padre de Ximena.

• • • • • o Dieu ! V/trange peint t

En cet affront mon fere est l'offense ^ Ei l'offenseur U ptrt de Chimine.^

Confieso que fua locura 9 Ma no la quicro emendar.

Je l'avoue entre nous , quand je lui fis l'affront , J'eus le sang un peu chaud , et le hras un peu prompt \$ Jdais puisque c*en est fait , le coup est sans remède»

Que los hombres como yo , Tienne mucho que perder.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi

Y a de perdersc CastiUa Antes que yo.

Tout l'Etat périra , s'il faut que je puisse»

Crade»

Quienesi

Oigitized

OBSERVATIONS

Aç;tapact>

Quiero dezirte qui en soi«

Qu^ me quiercs

Quiero ablatte».

A quel vicio que esu a parce »

Sabes qui en es ?

Y a lo set.

Forque los diises i

Porque î Hablo blaxo > escucha. .

Di.

Ko sabes que fne despoio

De liorra > y vallon ^

Si secia%

y que C5 sangre suya , y miS La que 70 tengo en et oio »

Sabes*

Y el sabeUos 9 Que faïadeimpoxtaK^

SUR LE GIB

SI vamoï à-otro lugar»

Sabtaslç^QiMdio que impoctt»

mol ^ Omti ^ âfUM mon^

Oui

tu

Parlons bat ; /c9Uif»

Sah-m fue ce vieillard fut h même venu, Xa foittattci a Viênam
ée\$9U tÊmt U saiMfi t

Cette ardeur fue dans les yeux Je gorte^ 9éi\$m fU^MM^ttOgi
te eak'tu t *

Que la'mptmel

imtre pas d*iei , je te le fais savoir» *

Cômo la oflfênsa sabit »

. Luogo cay en lavengança*

%ue J'ai su Vajfrqiu ^ J*(ù prévu la sengeanee*

%49 OÇSERyATXoN;S

Justicia, justlcîa jpido.

Sire , Sire , Justice» ••••• • «

Il a tué mon pere* • *

Scignor , mi honor cobrado. * ^

Z/ a v^/if / le sien.

Que mo hablo Poe la boca de la herida.

• Me parlait par sa plaie s '

Par «fi/tf /m/tf houche, iltmpmntQit nta vauf*

Y escrivio •

Consangremy oUigadon.

ifoA sang t Jur /a poussière , écrivait mon devoir^ *

Castigarenlacabeca, , . \^

Los de litos de la maiio.

Quand le bras a failli , Von, en punit la tttê^

Que mi sangre saladra iimpio*

Je rendrai mon sang ^ur« « ^

Sossiegate Ximena, Prends du repos, ma JUle,

My Ilyito f rece,

Cest croître mes matheurSé

Qae has hecho ^ Kodngo î k • • • Bodrigue ^ p^as-tUjfmil

SUR L £ C

" No mata\$u al conde }

Çuoi ! Viens-tu jusqu'ici braver l'omhre du Comte t 2i€ Vas-'iu
pas tué /••^••^

Tmpomvale a my lioiior.

JUcn honneur 9 de ma jimia, a voulu ceè éffoft,

Quando fue casa del muerto »

Sagrado del matador !

M^l^ chercher ton asyle en ta maison du mort t Jamais un
meurtrier en fit^il son rrfuge t

Ximcna esta.

Cecca palatîo » y vendrâ

Accompagnada.

Chimene est eu Palahk ' • « «

JEt n'en reviendra point jue bien accompagnée*

Hay affligida ,

Que la miud de my vida».

Ha muerto la otta mitad..

AI vcngar ,

De my vida la una pacte » ^ Sin las dos he de quedar^

Pliorei , pleure^ , nue yasse , Hf^ndex^m êu tant

La moitié de ma vie a mis Vautre au tombeau^ £sm*Mige à
venger, apr^t ce coupfunessê ^ Celle que je n'ai plus sur celle ftd
me mu»

Tedeelgusto demataimo^ \$in la pena del sqjoimieà

141 OBSERVATIONS

Eh bien ! tans vous donner U piint de pQvnmli^ ^

Saulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Rodr^o , Rodrigo , en my casa !

Rodrigue en ma maUon! Modrigue di¥Mmûii

Ecoute^{m>}L

Muero.

Solo quicco 9

Que oyen4o lo que digo Hespondans con este zwxo.

Quatre mots seulemmii*

[^]près TU me réponds qu*avecgue cette êpee%

Con tal fuerca que tu amor , Puso en duda my venganca »

Mas en tan gran desventura t Lucaron i my despecho »

Contra puestos en my pecho , My affi:enta con tu gemosura >
, Y tu Segnora vencieras.

A no haver imaginado [^] Que affirentado %]Pof infâme abor-
tederas »

. Quien quisiste por lipoiado[^]

Ma flamme , asse[^]lon[^]iems , n*ait comhattupour toi J Juge
de son pouvoir dans une telle offense , JI[^]ai pu douter eneor si
f*en pfendroU vengeancee \$ JUduit à te dépiaisf » nu souffrir ua
affrjiiu[^]

SUR LJB CID, ,4

J'aintinumd inaiup pai em wmltoi tt[^] jmnfi \$

Je me suis accusé de trop de violence ,
 fktÊ. beauté , sans doute , emportoit la balance ^
 Si /e n'eusse opposé contre tous tes appas
 Qu'un homme sans honneur ne te nuirait pas:
 Qu'après m'avoir chéri quand Je vivois sans blâme
 Qui m'aima généreux , me haïrait infâme»
 Hc te doy la culpa a ti , De que desdichada soi.
 Je ne t'accuse point; je pleure^ mes malheurs^
 Que en vengeance a ti^ affénu >
 Como CavaUero bisiste.
 Tu n'as fait te devoir que d'un homme de bien^
 Disculpara my decoro.
 Con quien piensa que te adoco t
 El^berque te peistgo.
]Et je veux que la voix de laplusnoirê enviê Elevé au ciel ma
 gloire et plaigne mes ennuis^ Sachant fue fe t'adore , et que je te
 goursuis^
 Mas soy parte ,
 Para wlo pec seguii te ,
 Peco no para matar te.
 Va ,je suis ta partie , et non pas ton 308ims»^

Pue» te rigor que iua^r qmejie i ^ quai te résous-tu «

for my honox hç de haxer 9

OBSERVATIONS

Contrâ d quinto pudieré »

Deseando no podec.

l/la\iré des fiux si Itaïut , rompent ma coUn p Je ferai mon possible à hien venger maiifertf • Mais , malgré la rigueur d'wi si cruel deyioir, ^ - Mon uiUitte souhaU Mst de ne Henpévoir.

• Hay Rodrigo quien pensara î Rodrigue , ^ui Ve&t crut . . ^ *.

Hay Ximçna quicn dixcra î

Qui dicha se acabara.

Que notre heur f&f si proche , etsi-tât seperdCt*

' Vete , y mira âla salida.

Ko te vean :

Adieu ; sors , et , sur-^out, garde lienqu'ott a foie^

Que date y veme muriendo.

Jdiéu I je ydis traîner vne mourante vie»

Aliendo tomo*

Para entus abfbanças ample allo^

laisse^oi prendre haleine , afin de te louer,

Bravament provastc > bien le hisiste.

Bien toi pa\$\$ados brios imitaste.

Ma velew n*a point lieu de te désavouer /

S'u l!as Hem iawde*

Toca

L- 1 y K I ^ U Li y

^SVR LE CID

Toca las blancas canas que me hontaste »

Lega la tierna boca à la mexilla Donde U mancha de my hooor
quâtastc.

Toueiê cêf ^dumux blancs à qui tu rends Vhwnmsrf Viens hid-
ser cette Joue , et reconnais ta place -Oà/ui Jadis l'affront que
ton courage efface»

A quien como la causa se attrîbuya f hay en my alguu vaïor y
fbrtaiïesa* -

L'honneur vous en est dàf les deux me sont t/moin^ Quêtant
sorti de Yous , Je ne pourois pas moins*

Tanto a tribuio un placer

Como congoxo un pexar. / ,

Ott> se pâttte de Joie ainsi que de tristesse»

Après ce que vous venez de voir» jugez Lecteur * si
 l'ouvrage dont le sujet ne vaut rien , qui choque les principales
 règles du Poème Dramatique , qui manque de jugement en sa
 conduite » qui a beaucoup dit méchans vers , et dont presque
 toutes les beautés sont dérobées» peut légitimement prétendre à
 la gloire de s'être vu surpassé » que lui attribue «on Au-
 teur» avec si peu de raison ? Peut-être sera-t-il assez vain » pour
 penser que l'envie m'aura fait écrire ici mais il vous confie de
 croire qu'un vice si bas n'est point en mon âme , et qu'étant ce
 que je suis , si j'avois de l'ambition » elle auroit un plus haut ob-
 jet que la renommée de cet Auteur. Au reste, on m'a dit qu'il pré-
 tend, en ses réponses, examiner les Œuvres de

ai-terci aul;«tt d^tj^h^df jmtjifitjr lei siennes i^î^f

J4« OBSERVAT. SUR LE CID

outre que cette procédure n'est pas bonne , nos erreurs ne le
 pouvant pas rendre innocent , je veux le relever de cette peine
 pour ce qui me regarde , en avouant ingénument que je crois
 qu'il y a beaucoup de fautes dans mes ouvrages que je ne vois
 point , et confessant même à ma honte » qu'il y en a beaucoup
 que je ignore » et que ma négligence y laisse. *Aussi ne prétends-je
 pas faire croire que je suis parfait > et je ne me propose autre fin
 que de montrer qu'il ne l'est pas tant qu'il la croit être. Et certai-
 nement comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurois
 caché ses fautes comme on cache son nom et le mien si pour la
 réputation de tous ceux qui font des vers , je n'avois cru que
 j'étois obligé de faire voir à l'Auteur du Cid, qu'il se doit

contenter de l'honneur d'être Citoyen d'une si belle République,
sans s'imaginer, mal à-propos, qu'elle peut devenir le Tyran.

Fin des Observations sur le Cid

' . i ii'ul i'17 - ' ■■■•i" g

LETTRE

OU

RÉPONSE DU SIEUR P. CORNEILLE , AUX Observations du
Sieur de Scur

• DÉRY , SUR LE CLO.

M OXSIEUR.

• ÎL ne vous suffit pas que votre libelle me déchât en public»
vos lettres me viennent quereller jusquei dans mon cabinet y et
tous m'envoyez d'injustes accusations , lorsque vous me devez
pour le moins des excuses. Je n'ai point fait la Pièce que vous
m'im- 'pîtez et qui vous piques je Ta! reçue de Paris avec une
lettre qui m'a appris le nom de son Auteur î il { 'adresse 1 un de
nos amie qui vous en pourra donner .

Kii

tjfi LETTRE

plus de iitmere. Pour moi , bien que je n'aie guere

de jugement , si Ton s'en rapporte à vous , je n'en ai pas si peu que d'offenser une personne de si liaute con-* dition 9 et de craindre moins ses ressentimena iïue

les vôtres : tout ce que je vous puis dire , c'est que je ne doute ni de voue noblesse » ni de votre vaillance » et qu'aux choses de cette nature » où je n'ai pgine d'intérêt , je crois le monde sur sa parole : ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différéns. U n'est pas question de sav<rir de combien vous Stes pldil noble ou plu\$ vaillant que moi , pour juger de combien le Cid est meilleur que l'Amant Libéral. Lesbon^ esprits trouvent que vous avez fiiît un chef-d'œuvre de doctrine et de raisonnement en vos observations, la modestie et la générosité que vous y témoigner f leur semblent des pièces rares > et sur-^tout votre pro^ cédé merveilleusement sincère et cordial envers ua ami. Vous protestez de ne me point .dire d'injures ^ incontinent après vous m'accusez d'ignorance en mon métier , et de manque de jugement en la conduite de mon chef - d'œuvre : appelez - vous cela des civilités d'Auteur ? Je n'aurois besoin que du texte de votre libelle > et des contradictions qui s*y rencontrent , pour vous convaincre de l'un et de l'autre de ces défauts» Ke vous êces-vous pas souvenu que le Cid a été reprc-* senté trois fois au Louvre , et deux fois à l'Hôtel de Richelieu , quand vous avez traité la pauvre Chimene d'impudique « de prostituée » de paaicide, de monstre? Ne vous Stes r vous pas souvenu que le &fiine, les Princesses et.ks plu^ vertueuses Damih

de Ul Cour et de Paris l'ont reçue et caressée en fiHe

4'honneur ? Quand vous m'avcx reproché mes vanités, et nommé le Comte de Gormas un Capiun *de tnédie 9 vous ne tous Stes pas souvenu que vous aves mis un A qui lit au-devant de Lig-

damon , ni des autres chaleurs poétiques et militaires qui font
 rire le lecteur presque dans tous vos livres. Pour me faire leroître
 ignorant , vous avez taché d'imposer aux simples , et avez avancé
 des maximes de Théâtre , de votre seule autorité , dont 9 quand
 elles seroient vraies» voue ne pourriez tirer les conséquences que
 vous en tirez : vous vous êtes Êût tout blanc d' Aristote , et
 d'autres Auteurs que vous ne lûtes et n'entendttes peut - Être ja-
 mais » et qui vous manquent tous de garantie » Vous avez fait le
 Censeur moraU pour m'imputer de niauvais exemples : vous avez
 épluché les vers de ma Pièce) jusqu'à en accuser un de manque
 de césure. Si vous eussiez su les termes de Tart 9 vous eussiez die
 qu'il manquoit de repos en T hémistiche. Vous m'avez; voulu
 faire passer pour simple Traducteur» sous ombre it soixante et
 douce vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille y et
 que ceux qui s* y connois* sent, n'appelleront jamais de simples
 traductions^ Vous avez déclamé contre moi , pour avoir tû le
 nom de TÂuteur Espagnol , bien que vous ne rayiez appris que de
 moi» et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai célé à personne >
 et que même j*en ai porté Poriginal» en aa langue, à Monsei-
 gneur le Cardinal» votre Maître et le nûen. Enfin , vous m*avez
 voulu artaclier, en ce jour» ce .^ue près de uentç \$ins d'^tudç m'-
 gnt acquis : il n'a gas ^

^ Kii^ '

Digitic^cû by G(j(.wtL

ifo LETTRE

tenu àTôtftqtiеду {Premier lieu, oh, beaucoup d*hofi-

nêtes gens mç placent, je ne sols descendu au-dessous de Cla-
 verct \$ et, pour réparer des offenses si sensl* Mes, TOUS croyez

fisiire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies. Vous mo Oiandez impérieusement, que, malgré nos gaillardises passées , je sois encore votre ami , afin que vous soyez encore le mien : comme si votre amitié me devoit être fort précieuse apr2s cette incartade , et que je dusse prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avcx fait, et non pas à celui que vous m^avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une lettre 2 Ariste, où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal : vous nommez folies les travers d*Auteu2 ou vous vous êtes laissé emporter , et cfiectivement le rcpcnrir que vous en faites paroître marque la hontq que vous en avez* Ce n'est pas assez de dire : soyez en* corc mon ami , pour recevoir une amitié si indignemene violée. Te nesuis point honrnie d'éclaircissement i vous Êtes en sûreté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu , comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes 5 maintenant que je vous connois ; mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre , quand je prendrai le m6me droit sur vos Ouvrages , que vous avez pris sur * les miwns. Si un volume d'observations nevoussuâ^c» faites-en encore cinquante. Tant que vous ne m^attaquerez pas avec des raisons plus solides , vous ne me snettrez point en nécessité de me défendre. De mon côté , je versai avec mes amis ^ si ce que votre libellf

iteus a laissé de répatadon, vautla peînc que j'acbere la ruiner. Quand vous me demanderez mon anûdë avec

des termes plus civils , j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas , et pour me taire sur les défauts de votre esprit que vou^ étalex dans vos livres. Jusques-là fc suis assez glorieux pour vous dire que je ne vous crains» ni ne vous aime. Apri tout , pour

vous parler sérieusement , et vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous l'imaginer , il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenons la bonne intelligence du passé* Mais après une offense si publique , il y faut un peu plus de cérémonie. Je ne vous la rendrai pas makûfée : je donnerai tous mçs intérêts à qui vous voudrez de vos amis > et je m'assure que si un homme se pouvoit faire satisfiiction à lui-m8me du tort qu'il s'est fait » il vous condamneroit à vous la fiire à vous-mfime , plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point , et à qui la lecture de vos observations n'a donné aucun mouve-' ment que de compassion ; et , certes , on me blâmeroit avec justice» si je vous voulois mal pour une chose qui # a été l'accomplissement de jna gloire, et dont le Cid a reçu cet avantage > que de tant de Poèmes qui ont paru jusqu'à présent > il a été k seul dont l'éclat ait obligé Tenvie à prendre la plume. Te mécontente , pour toute apologie» de ce que vous avouez» qu'il a eu Vapproba^ tiùu des Swmns et de la Cour. Cet éloge véritable , par où vous commencez vos censures , détruit tout ce que vous pouvez dire après* Il suffit que vous ayiez fait une folie » sans que j*m fyM OM i vous répondre

Oigitized by

iji LETTRE APOLOGÉTIQUE.

comme vous m'y conviez; ct> puisque les plus courtes sont les meilleures , je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gail* lardiscs qui font rire le public à vos dépens , et conti-» Butz à vouloir être moa ami » afin que je me puisse dire le vôtre » &c«

Ml

ADRESSÉES

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE Française , pour servir de réponse h la.

Lettre apologétique de M» Corneille,

M . ConKiTLiv témoigne , par sa réponse aux Oh*

'Nervations sur le Cld 9 qu'il est très éloigné de la modé- . ta-
tion d'un Auteur 9 qui* persuadé de la bonté d€ son Ouvrage ,
attend un jugement favorable de l'intégrité de ses Juges 9 puis-
qu'au lieu de se donner rhumillté . d'un accusé , W occupe la
place des Juges 9 ^t se lo^ lui-même à ce ptemier lieu , ou per-
sonne n'oseroît seu* • lement dire qu'il prétend. C'est de cette
haute région que sa plume 9 qu'il croit ausd foudroyante que
Félo-» quence de Périclès , lui a fait croire que des injures étoient
assez fortes pour détruire tout mon Ouvrage» et que , sans com-
battre mes raisons par d'autres 9 it . lui «uffiois seulement de
dire <iu6 j'ai cité faux. Mai» ^

ff4 PREUVES

sans repartir à ses invectives , je me veux toujours conserver
cette froideur qui donne aisément les vic« foires ^ et qui fàk que
le jugement condiûsant la main ^ Tavantage du combat est chose
îndubiubic. Je me tairai donc pour le vaincre et pour laifser par-
ler Aristotei qui lui veut ré{>ondre pour moi,

J'ai dit en mes Observations que le Pocme dramatique ne doit
avoir qu'une action principale s ce Philosophe me renseigne en sa
Poétique , aux chapitres 9 > 24 ' et a6. J'ai avancé qu'il faut né-
cessairement que le sujet soit vraisemblable ; ce même Aristote

me renseigne en trois lieux diSiérens du vingt-cinquième chapitre du même livre > et je pense avoir inotré bien clairement que le Cid choque par-tout cette règle. J'ai soutenu que le Pocte et l'Historien ne doivent pas suivre la mSme route. Ce Philosophe me apprend au chap. xo de son Art poétique ; et , ensuite , j'ai montré que le sujet du Cid étoit bon pour l'Historien , et qu'il ne valoit rien pour le Poète. J'ai donné la définition du mot de fable, après l'avoir apptisc d'Aristote au chap. 6%

vers le commencement, et d'Héinsius, au livre de la con\$titution de la Tragédie , chap. jé Tai dit ensuite que les Anciens s'étoient retranches dans un petit nombre de sujets qu'ils avoient presque ^us traités , pour éviter les £iutes qu*a faites l'Auteur du Cid. Aristote n*en assure , au chap. 14 de sa poétique > et, après lui, Héinsius est mon garant, au cfaapitre9 du livre que j'ai déjà cité

^e lui. J'ai dit qu'ils avoient traite ces sujets diversement i mais je ne Vai dit qu'après Aristote et Héioiitii t i'un aa cha|;* 17 l*^uiirw chap. 3. Pour ms^ n^

Oigitized by

DES PÂ S S A G £ S » «ce. i^f

Érer la dispropocdim du Cid en toutes ses parties > j#

me suis servi de la comparaison de tous les corps physiques i mais je n'ai fait que l'emprunter d'Aristote ^ qui s'en sert au chap. S de son Art poétique. Tal montre que le Poeme dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraisemblablement arriver dans vingt* quatre heures t c'est l'opinion de ce grand Stagirite ^ au chap. 8; et, ensuite, j'ai fait voir que l'Auteur du Cid avoit eu

tort d'enfermer dans vingt-quatre heures des choses qui dans l'Histoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me suis servi de l'exemple des Tragédies de Kiobé et de Jephté » pour montrer l'importance du Cid ; mais je les ai prises d'Héinsius , au chap. 16, vers la fin. Tai dit que c'étoit pour des Ouvrages de la nature du Cid , que Platon n'admettoit point la poésie i il me l'apprend lui-même, au livre 10 de sa République y et Héinsius 4e rapporte , au traité de la satire d'Horace , livre second. Tai dit que ce Philosophe , qui a mérité le nom de divin , bannissoit toute la poésie pour celle qui , comme le Cid , fesoit voir les méchantes actions sans les punir , et les bonnes sans les récompenser. Aristote me renseigne, au chapitre 14 de sa poétique , et, après lui, Héinsius, au livre de la constitution de la Tragédie , chap. 2 et 14. J'ai dit que Platon bannissoit l'omère » encore qu'il l'eût condamné. On le peut voir, au livre 10 de sa République , ou dans Héinsius , au traité de la satire d'Horace , livre second, j'ai dit, en passant, qu'il y a trois espèces de poésies ; c'est Héinsius qui me l'apprend , au chapitre 14 de la constitution tragique. J'ai dit que ce qu'on voit

Me V K E V y t S

touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre ; c'est- Horace qui rassure ».en son Art poétique* J'ai soutenu qu'il faut que les actions soient la plupart bonnes dans un Poème de Théâtre : Aristote l'enseigne ainsi , au. chap. 18 de sa Poétique » et, après, j'ai fait voir qu'elles du Cid ne valent rien. Tai rapporté l'exemple d'Éuripide i Héinsius Tai fait devant moi ,au chap. 14 de la constitution tragique. Tai cité Marcellin, au livre 27 : on le peut voir « ou bien Héinsius , au livre de la satire d'Horace , livre 2 ; et c'est en cet endroit que j'ai montré que le Cid choque

directe* ment les bonnes moeurs. J'ai dit sur ce sujet que la volonté fait le mariage 9 mais je ne l'ai dit qu'après les Canonistes et les Jurisconsultes » au titre des nocces# Tout ce que j'ai avancé touchant le sujet simple ou mixte y est rapporté d'Aristote, au chap. 11 de son Are poétique, dans lequel on Voit la condaitinatton du Cid. r.ii souicnu qu'il ne faut rien de superflu dans, la scede. Ce Philosophe me l'enseigne , au chap. 9 du même livre ; et, ensuite, l'ai montré les fiiutes de cette nature qu'on peut remarquer au Cid. Je me suis servi de l'exemple de l'Ajax de Sophocle : on peut voir ce que j'en ai dit , dans la traduction qu'en a faite Joseph Scaliger, ou dans Héinsius., chap. 6 de sa constitution tragique. Ta! fait voir quels doivent être les épisodes s mais ce n'est qu'après Aristote , qui me renseigne, aux chap. 10 et 16 de sa Poétique , et c'est par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du Cid ne valent rien du tour. Je me suis fortifn! de l'exemple de Teuw et de Jdéaélaîis f apr^ Héiusius 9 au chap. 6 de la

DES PÂ S S À G E S» £cc. 157

eonstkueion de la Tngédie , et Scalper le fils , dans

SCS Poifsics. Il n'est pas jusqu'aux choeurs et à la musique dont j'ai parlé > que je ne prove par Héimiust aux chap. 17 et 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cite , dans ces Auteurs , et dans ces passages que je marque» et l'on verra que la réponse de M. Corneille est aussi fbible que ses injures , et que > s'il ne se défend pas mieux que cela , je n'aurai pa& besoin dc toutes Oies forces pour TempSchec 4e se relever»

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

Messieurs,

PUISQUE M. Cornicîlic m*ôte le masque , et qu'il TCût que Ton me connoisse , j'ai trop accoutumé de parottre parmi les personnes de qualité » pour vou- Joir encore me cacher : il m'obUgc peut-être en pensant me nuire ; et» si mes Observations ne sont pas mauvaises , il me donne lui-même une gloire dont je Toullois me priver. Enfin , Messieurs y puisqu'il veut v que tout le monde sache qUe je m'appelle Scudéry , je ravoue. Mon nom , que d'asseï honn8tes gens ont porté avant moi , ne me fera jamais rougir , vu que je n'ai rien fait , non plus qu'eux , indigne d'un homme d'honneur. Mais comme 11 n'est pas glorieux de frapper un ennemi que nous avons jettd par terre, bien qu'il nous dise des injures > et qu'il est comme juste de laisser ia plainte aux affligés , quoiqu'ils soient coupables, je ne veux point répartir à ses outrages par d'autres, ni faire i comme lui , d'une dispute Académique , une quc*^

LETTRE DE M. DE SCUDÉÏLY , «ce. i (f

* Telle de crocheteur , ni du tjcét un marché public.

Il suBtc qu'on sache que le sujet qui m*a fait dcñre est équitable » et qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raison d'avoir écrit. Car de vouloir &ire croire que l'envie a conduit ma^ plume , c*est ce qui n'a noa plus d'apparence que de vérité , puisqu'il est impos^ sible que je sols atteint de ce vice , pour une chose où je renurque tant de défauts , qui n'avoient de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la reprdsentoient lui avoient prêtées , et que Mondori , la ViUiers et leurs compagnons n'étant pas

dans le livre comme sur le théâtre » le Cid Imprimé n'étoit plus le Cid que Ton a cru voir. Mais puisque je suis sa partie , j'aurois tort de vouloir être son juge » comme il n'a pas raison de vouloir être le mien. De quelque nature que soient les disputes , il y faut toujours garder les formes. Je l'attaque : il doit se défendre ; mais vous nous devez juger* Votre illustre corps , dont nous ne sommes rû Tun, ni l'autre , est composé de tant d'excellens hommes , que sa vanité seroit bien plus Insupportable que celle dont il m'accuse « s'il ne vouloit pas s'y soumettre comme je fais* Que si l'un de nous deux devoit récuser quelques-uns de tous autres , ce seroit moi qui le devrois faire, puisque je n'ignore pss, malgré l'ingratitude qu'il a fait paître pour vous > ea disant.

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée ,

que trois ou quatre de cette célèbre Compagnie lui ont corrigé plusieurs fautes qui parurent aux premier^

. oy

itfo LETTRE DE M. DE SCUDÉRY

représentations de son Poëme > et qu'il Ata depuis par

vos conseils. Et, sans doute, vos divins esprits qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette Tragi- Comédie 9 qu'il appelle son chef-d'oeuvre^ m'auroient été , en le corrigeant ^ le moyen et la volonté de le reprendre » ri vous n'eussiez été forcés d'imiter adroitement ces Médecins , qui voyant un corps dont toute la masse du sang est corrompue > et tout cela constitua donc mauvaise , se contentent d'user de remèdes palliatifs , et de faire languir et vivre ce qu'ils ne sauroient guérir. Mais, Messieurs, comme vous avez fait voir votre bonté pour lui , |'a! droit d'espérer

en votre jus-* tice. Que M. Corneille paroisse donc devant le Tribunal où je le cite , puisqu'il ne peut lui être suspect ni d'injustice, ni d'ignorance : qu'il s'y défende de plus de mille choses dont je l'accuse en mes Observations > et, lorsque vous Hous aurez entendus > si vous me con^damnez , je me condamnerai moi-même : je le croiraT ce qu'il se croit , je rappellerai mon mahre ; et, par un livre de rétractations, je ferai savoir à toute la France que je sais que je ne sais rien. Mais, à dire vrai, j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille descendre du premier rang , o& beaucoup , dit-il , l'ont placé , jusqu'au pied du trône que je vous élevé , et reconnoître pour Juges ceux qu'il appeUe ses inférieurs , par la bouche de ces honnêtes gens qui n'ont point de nom , et qui ne parlent que par la sienne. Il se contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux , et que {e l'ai repris sans raison ; mais je l'avertis que ce n'est point par un efibre si foible qu'il peut se relever , puisque

A. L.'A C A D £ MI E. i<t

4ans peu de jours ui>e nouvelle édition démon Ou* vrage me donnera lieu de le £ûre rougir de la faus* \$et<S qu'il m'impose , en marquant tous les Auteurs et tous les passages que)'ai allégués» et que vous, ^ui save^ ce ^u'il ignore y savez bien 6tre vériables. Ce n'est pas que je ne souhaitasse qu'il dît vrai , parce que mes censures étant fortes et solides , j'aurois en moi-même les lumières que |e n'ai fiut qu'emprunter de ces grands Hommes de l'antiquité , et , s%ns la métempsycose de Pythagore , Scudéry auroit eu l'esprit d'Aristote 9 donc il confesse qu'il est plus éloigné que le ciel ne I*est de la terre. Mais, quelque foiblesse qui soit en moi, qu'i^ vienne , qu'il voie et qu'il vainque, s'il peut : soit qu'il m'attaque en soldat, soit qu'il m'attaque en Écrivain , ce

il verra que je me sais défendre de bonne grâce * et que , si ce n'est en injures , dont je ne me mêle point , il aura besoin de toutes ses forces. Mais s'il ne se défend que par des paroles outrageuses , au lieu de payer de raisons, prononcez. Messieurs 5 un arr8tdi^ gne de vous , qui fasse voir à toute l'Europe que le Cid n'est point le chef-d'œuvre du plus grand honome de France \ mais oui bien la moins judicieuse Pièce de M.. Corneille. Vous le devei , et pour votre gloire en particulier , et pour celle de notre Nation en général , qui s'y trouve intéressée ; vu que les étrangers qui pourroient voir ce beau chef-d'oeuvre , eux qui ont eu des Tasses et des Guarini , croiroient que nos plus grands Maîtres ne sont que des apprentis.

C^est la plus importante et la plus belle action pu-

.o UJ

161 LETTRE DE M. DE SCUDÉRY , «ce.

blique par oit votre illustre Académie puisse commencer les siennes : tout le monde l'attend de vous , et c'est pour robteik» <iuc je \om pimente cettç juste sequëtCt

LES SENTIMENS

I-A TRAGI-COMÉDIE

^^Eux qui y par quelque désir de gloire , donnent leurs ouvrages au Public » ne doivent pas' trouver étrange que le Public s'en fasse le Juge. Comme le présent qu'ils lui font ne procède pas d'une volonté tout-à-fait dé* Isintéressée , et ^u*il n'est pas tant

un effet de leur libéralité que de leur ambition > il n'est pas aussi de ceUx que la bienséance veut qu'on reçoive sans en considérer le prix. Puisqu'ils font une espèce de commerce de leur travail & il est bien raisonnable que celui auquel ils s'exposent « aît la liberté de le prendre ou de le rebuter > selon qu'il le reconnoit bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice désirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautés que des vraies , ni qu'il payer de louange ce qui sera digne de blâme ; ce n'est pas qu'il ne paroisse plus de bonté à louer ce qui est bon & qu'à reprendre ce qui est mauvais ; mais il n'y a pas moins de justice en l'un qu'en l'autre. On peut même s'attacher de la louange en donnant, du blâme » pourvu

SUR

JÉSUS-CHRIST.

que les répréhensions partent du zèle de l'utilité commune > et qu'on ne prétende pas élever sa réputation sur les ruines de celles d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un Auteur ne soient pas des reproches de sa foiblesse ; mais des avertissements qui lui donnent de nouvelles forces , et que si l'on coupe quelques branches de ses lauriers , ce ne soit que pour les faire pousser davantage en une autre saison. Si la censure demeure dans ces bornes , on pourroit dire qu'elle ne seroit pas moins utile dans la république des lettres , qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome , et qu'elle ne feroit pas moins de bons effets dans l'une , qu'elle a fait de bons Citoyens dans l'autre. Car c'est une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu , que le blâme pour nous retirer de celui du vice. Il y a beaucoup de personnes qui ne se laissent point emporter à l'ambition ; mais il y en a peu qui ne

craignent de toràber dans la honrc. D'ailleurs > la louange nous fait souvent demeurée au-dessous de nous-mSmes , en nous persuadant que

nous sommes déjà au-dessus des autres , et nous retient dans une médiocrité vicieuse qui nous empêche d'ar-» river à k perfection. Au contraire , le blâme qui ne passe point les termes de l'équité, dessille les yeux dcì l'homme, que Tamour-propre lui avoir fermés, et lui jfeisaQt voir combien il est éloigné du bout de la carrière , l'excite à redoubler ses efforts pour y parvenir. ^ Cès avis si utiles en toutes choses » le sont principalejMiont pouf les producttofis de Tesprit > qui ne sauraîft

s U R L E C I D. ■ itfy

•âissembler sans secours tant de diverses beautds , dont se forme cette beauté universelle qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compose ses ouvrages de tant d'excellentes {parties ^ qu'il soit impossible qu'il n'y en ait toujours quelqueune qui manque , ou qui soit Jii^ Cectueuse , et que, par consdquent , ik n'aient toujours besoin ou d'aides, ou de réformateurs. Il est même à soohaitet que, sut des propositions indécises , il naisse des contestations honnêtes , donc la chaleur découvre en peu de tems ce qu'une froide recherche n'auroit pu découvrir em-pluâeurs années, et que Fentendement humain faisant un effort pour se délivrer del'inquidtude des doutes > s*acqttièr promptement , par i'agitatioti de la dispute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connoissances. Celles qui sont estimées les plus belles , sont presque toutes sorties de la contention des esprits; et i! est souvent arrive que, par cette heureuse violence, on a tiré la vérité du tond des sd>unes , et que i*on a forcé le tem^ d'en avancer la production. C'jcst une espèce de guerre qui est

avantageuse pour tous , lorsqu'elle se fait civilement, et que les armes empoisonnées y sont défendues. Cest une course où celui qui emporte le prix semble ne l'avoir poursuivi que pour en filtrer un présent à son Rival* U s croit superflu de faire en ce lieu une longue déduo* tion des innocentes et profitables querelles qu'on a vu naître dans tout le cercle des sciences entre ces rares hommes de l'antiquité. Il suffira de dire que, parmi les modernes, il s'en est ému de très-favorables pour les lettres» et que la Poésie seroit aujourd'hui bien moins

parfaite qu'elle n'est , sans les contestations qui s<S sont An-
nées sur les ouvrages des plus célèbres Auteurs des derniers
temps. En effet, nous en avons la principale obligation aux
agréables différends qu'ont produit la Hiepisalem et le Paetor
Fido; c'est-à-dire» les chef^ d'oeuvres des deux plus grands
Poètes de delà les Monts , ^ftés lesquels peu de gens auroient
bonne grâce de murmurer contre la censure , et de s*offenser
d'avoir une aventure pareille à la leur. Ces raisons et ces expé-
riences aussent bien pu convier l'Académie Française à dire son
sentiment du Cid i c'est-à-dire ^*un Poème qui tient encore les
esprits divisés , et qui n'a pas plus causé de plaisir que de trouble.
Elle eût pu croire qu'oa ne Teût pas accusée de trop entreprendre
 , quand elle eût prétendu donner sa voix en un jugement où les
ignorans donnoient la leur aussi hardiment que les doctes , et
qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une compagnie usât d'un
droit dont les particuliers même sont en possession depuis tant
de siècles. Mais elle se souvenoit qu'elle avoit renoncé à ce privi-
lège par sa institution 9 qu'elle ne s'étoit permis d'examiner que
ses ouvrages , et qu'elle ne pouvoit reprendre les fautes d' autrui,
sans faillir elle-même contre ses règles. Parmi le bruit confus de
la louange et du blâme » elle Q*écoa-* * toit que se» loix qui lui

commandement de se taire. Elle eût bien voulu approcher eh quelque sorte de la perfection » avant que de faire voir combien les autres en sont éloignés ; elle cherchoit les moyens d'instruire par ses exemples » plutôt que par ses censures. Lors même que l'observateur du Cid l'a conjurée par une lettre

publique, |

SUR LE CID. U9

publique, et par plusieurs particulières » de prononcer sur ses remarques > et que son Auteur a témoigné d'un côté qu'il en espéroit toute justice, bien loin de se vouloir rendre juge de leur différent , elle ne se pouvoit seulement résoudre d'en être Arbitre. Mais enfin elle a considéré qu'une Académie ne pouvoit honnêtement refuser son avis à deux personnes d'un mérite » sur une matière purement académique, ce qui étoit de « venue illustre , par tant de circonstances. Elle a fait céder , bien qu'avec regret, son inclination et ses règles aux instantes prières qui lui ont été faites sur ce sujet , «t s'est aucunement consolée , voyant que la violence qu'on lui faisoit s'accordoit avec l'utilité publique* Elle a pensé qu'en un siècle où les hommes courent au Théâtre , comme au plus agréable divertissement qu'ils puissent prendre , elle auroit occasion de leur remettre devant les yeux la loi la plus noble et la plus précieuse que se sont proposée ceux qui en ont donné les préceptes. Comme les observations des Censeurs de cette Tragi-Comédie ne l'ont pu préoccuper , le grand nombre de ses Partisans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien, cru qu'elle pouvoit être bonne s mais elle n'a pas cru qu'il fallût conclure qu'elle le fût , à cause seulement qu'elle avoit été agréable. Elle s'est persuadée qu'étant question de juger de la justice « et non pas de la force de son parti, il falloit plutôt peser les

raisons , que compter les hommes #4U*elle avoir de son côté, et ne regarder pas tant si cUe avoit plu , que si en effet elle avoit dû plaire. La lUture et la vérité ont mis un. certain prix aux choses 9

Oigitized

SENTIMENS

qui ne peut être changé par celui que le hasard ou l'opinion y mettent ; et c'est se condamner soi-même que d'en juger selon ce qu'elles paroissent, et non . pas selon ce qu'elles sont. 11 est vrai qu'on pourroit croire que les Maitres de l'art ne sont pas bien d'accord sur cette matière. Les uns , trop amis , ce semble » de la v^ltpt^ « veulent que le délectable s^t le vrai but de la Poésie dramatique > les autres , plus avarés du tems des hommes » et Pestimant trop cher pour le donner i des divertissemens qui ne fissent que pluro . sans profiter , soutiennent que l'utile en est la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes si différens , on trouvera qu'ils ne disent que la m^me chose , si l'on y veut regarder de près » et si , jugeant d'eux aussi favorablement que Ton doit , on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du plaisir , étoient trop raisonnables pour en autoriser un qui ne fût pas conforme à la raison. 1! faut croire , si Tan ne veut leur faire injustice , qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point Tennemi , mais l'instrument de la vertu « qui purge l'homme sans dégoût , et insensiblement de ses habitudes vicieuses; qui est utile, parce qu'il est honnête , et qui ne peut jamais laisser de regret , ni en l'esprit pour l'avoir surpris , ni en l'ame pour l'avoir corrompue* Ainsi ils ne combattent les autres qu'en apparence ,

puisque'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même , au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement i que , quelque part qu'il se trouve, il ne va jamais sans elle , et que tous deux se pro-^

dissent par les mSmes voies. De cette sorte » ils sont

dfâcoofd et avec eux et atrec nous , et nous ^outom

dire tous ensemble qu'une Pièce de Théâtre est bonne^ quand elle produit un .contentement raisonnable» Mais comme dans la musique et dans la peinture noua n*estimcrions pas que tous les concerts et tous les tableaux fussent bons 9 encore qu'ils plussent au vul-^ gaire , si les préceptes de ces acts n*y Croient bien ob- > servés , et si les experts qui en sont les vrais juges , ne confir- moient par leur approbation celle de la multi- • tude > de même nous ne dirons pas > sur la foi du Peu* pie , qu'un ouvrage de Poésie soit bon , parce qu*ji Taura contenté, si les Doctes aussi n'en sont contens. Et 9 certes, il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens , si ce n'est le pUdrir de quelque goût dépravé , comme est celui qui fait aimer les aigreurs et les amertumes. Il n'est pas ici question do satisfaire les liber- tins et les vicieux , qui ne font que lire des adulceres et des Inces- tès , et qui ne se soucien pas de voir violet les loix de la nature , pourvu qu'ils se divertissent. 11 n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un oeil ignorant ou barbare , et qui ne scioient pas moins touchés de voir affliger une Clytem- nestre qu'une Pénélope* Les nuTuvais.exemples sont contagieux , même sur les Théâtres ; les feintes représentations ne causent que trop de vé« tiubks crimes , et il y a grand périlà divertir le Peu» pic par des plaisirs qui peuvent produire un jour des dou- leurs publiques. Il nous faut bien garder d'accott^. tumer ni ses

ytnt , ni ses oreille» i des actions qu'il doïe ignorer , et de lui ap
prendxe tantôt la cruauté , et

tantôt la perfidie » si nous ne lui en appreneof en

niBme tems la punition , et si , au retour de ces Spcc-^ ucles>
il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de
contentement. D'ailleurs y il est comme impossible de plaire à
qui que ce soit par le désordre et pat la confusion ^ et s'il se
trouve que les Pièces }rr<fgulieres contentent quelquefois, ce
n'estquepouv ce qu'elles ont quelque chose de régulier , ce n'est
que pour quelques beautés véritables et extraordinaires % qui
cmporient si loin l'esprit , que de long-tems après il n'est capable
d'appercevoir les difibrmités dont ' elles sont suivies , et qui font
couler insensiblement les défauts , pendant que les yeux de Ten-
tendement •ont encore éblouis par l'éclat de ses lumières. Que si ,
au contraire » quelques Pièces régulières donnent peu de satis-
faction , il ne faut pas croire que ce soit la faute des règles j nuis
bien celles des Auteurs , dont le stérile génie n*a pu iburuir a l'art
une matière qui fût assex riche. Toutes ces vérités étant suppo-
sées , nous ne pensons pas que les questions qui se sont émues
sur le sujet du Cid soient encore bien décidées , ni que les ju-
gem'ens qui en ont été faits ^ ddivent einpêcher que nous ne
contentions l'Observateur, et ne donnions notre avis sur ses
remarques.

11 faut avouer que d'abord nous nous sommes cton^ nés que
l'Observateur » ayant entrepds de convaincre cette Pièce d'irrè-
gularité, se soit formé, pour cela, une méthode différente de celle
que tient Aristote » quand il enseigne la manière de fairé des
Poanes épi- 3ques et draoutiques. U nous assemblé ^ qu'au lieu

J'mire cpi*U a tenu pour «amener eelui-ci , il cûtfail

plus reguicrement de considrer , l'un après Tautre , la fable qui comprend l'invention et la dispootion da sujet i les mœurs qui embrassent tes habitudes de famé et ses diverses passions i les sentimens auxquels se té* djusent les pensées nécessaires à PexpressiM du sujet « et la diction qui n'est autre chose que le langage poétique : car nous trouYens que pour en avoir usé d'aun» sorte , SCS raisonnemens en paroissent moins solides , et que ce qu'il y a de plus .fort <ians ses objections en est affoibl. Toutefois , nons n^aurions point remarqué en ce lieu cette iv>uveUe méthode , si nous n'eus* sions appréhendé de Tautoiiser en quelque façon par notre silence. Mai^quoi qu'il en soit > qu'il ait failli ou

non en l'établissant » nous ne pouvons faillir quand nous ta suivons, puisque nous examinons son ouvrage ; et quelque chemin qu'il ait pris , nous ne saurions nous tn écarter , sans lui donner occasion de se plaindre

que nous prenons une autre route , aûn de le mettre en défaut*

Il pose donc premièrement , que le» sujet du Cid ne vaut rien > mais » a notre avis, il tâche plus de le prouver qu'il ne le prouve en efiet , lorsqu'il dit : Que t*o» n'y

itaue aucun naudy ni aucune intrigue j et qu'on en vinê la fin aussi-tôt qu'on eu a fu le commeueement* Car le noeud des Pièces de Théâtre étant un accident ino* piné, qui arrête le cours de l'action représentée , et le dénouement un autre aeddent im-

prévu qui en face l'accomplissement , nous trouvons que ces deux parties

« les éléments dramatiques sont non identiques en celui du Cid »

P Jij

174 SENTIMENTS

et que le sujet ne soit pas mauvais et nonobstant cette objection si l'on en avait point ici plus à lui faire.

Il ne faut que se souvenir que le mariage de Chi-

mène avec Rodrigue ayant été résolu dans l'esprit du Comte » la querelle qu'il a incontinent après avec Don Imogène met l'affaire aux termes de se rompre , et qu'ensuite la mort que lui donne Rodrigue en éloigne encore plus la conclusion. Et dans ces continuelles traverses , Ton connaîtra facilement le noeud ou l'intrigue. Le dénouement aussi ne sera pas moins évident > si l'on considère qu'après beaucoup de suites contre Rodrigue l'Chimène s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporterait la tête ^ Don Sanche se présente, et que le Roi non seulement n'ordonne point de plus grande peine à Rodrigue pour la mort du Comte, que de se battre une fois; mais encore contre l'avis de tous , oblige Chimène d'épouser celui des deux qui sortira vainqueur du combat* Maintenant si ce dénouement est selon Part ou non » c'est une autre question qui se videra en son lieu. Tant y a qu'Urbain avec surprise, et qu'ainsi l'intrigue, ni le dénouement ne manquent point à cette Pièce, ▲ us » l'Observateur même est contraint de le reconnaître " notre y peu de temps après , lorsqu'en blâmant les épisodes détachés > il dit , que l'Auteur a eu d'autant moins de raison d'en mettre un si grand

nombre dans le Cid, que le \$ujet en éumt mixte , il n'en avait au-
cun besoin^

conformément à ce qu'il venok dédire, parlant du 9Ujet mixte
> gn.'ûautassKi iatrl^u^i soij il an niah^rcl

SUR LE C I

jprifque aium ewMUssmiut. Si dono le svjet da Cid m peut
dire mauvais , nous ne croyons pas que ce soit pouc cequ'în'a-
pasde noeud; mais poiue ce qu'il n*4St pas vrai* semblable. L'Ob-
senratur , à la vérité, a bien louchd cette raison» mais ç'aétd
hors de sa place > quand il a
Toolaprottverftt'il^llafiteir/^xpf^/icipa/rx lY^/e/droma/if tt#/'«
A ce que nous pouvons jugei des sencimens d'Aristotc suc la ma-
tière du vcalsemblable % il n'en reconnQît que de deux genres ,
le commun et rextaordinaire. ^e commun comprend les choses
qui arrivent ordinairement aux hommes ^ selon leurs conditions
y leur^ âges , leurs moeurs et leurs passions > comme il esc Tcai-
semblable qu'un marchand dierche le gain » qu'un enfant fasse
des imprudences > qu'un prodigue tombe en nûsere, et qu'un
homme en colère eouce à la vengeance , et tous les efiets qui ont
aeecoutumé d*efi procéder. L'extraordinaire embrasse les choses
qui arrivehc rarement « et outre le vraisemblable ordinaire »
comme qu'un habile méchant soit trompé , qu'un homme fort
soit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent; tous les accdens q'«i
surprennent es qu'on attribue à la fortune» pourvu qu'ils
naissent de rencbainemeui des choses qui arrivent d'ordinaire.
Telle est Taventure d'Hécubc, qui, par une rencontre extraordi-
naire, vit jeter par la mer le corps de son Âissur le rivage 9 oxk
elle étoit allée pour laver celui de sa fille, dr , qu!ono xnere aille
laver le corps de sa âlle sur le rivage» et que la mer 7 en |ene un

autre » ce sont deux choses qui* eon-« sidérées séparément ,
n'ont rien qui ne soit ordinaires RvUs qu'au mSme lieu et au
même tems qu'une mer«

17^ SENTIMENS

lave le corps de sa fiUe * elle voit -arrivée celui de son

Els , qu'elle croyoit plein de vie et en sûreté , c'est un accident
tout-à-coup étrange, et dans lequel deux choses ' communes en
produisent une extraordinaire et merveilleuse. Hors de ces deux
causes il ne se peut rien qu'on puisse ranger sous le vi aisem-
blable } et s'il arrive quelque événement qui ne soit pas compris
sous eux » U s'appelle simplement possible » comme il est possible
que celui qui a toujours vécu en homme de bien , Commette un
crime volontairement. Et une chose acquiescente ne peut servir de su-
jet à la poésie narrative , ni être la représentative , puisque si le pos-
sible est leur propre matière , il ne l'est pourtant que lorsqu'il est
vraisemblable , ou nécessaire. Mais le vraisemblable , tant le
possible que l'extraordinaire > doit avoir cela de par lui-même
qu'il soit par la première notion de l'esprit < soit par réflexion sur
toutes les parties dont il résulte , lorsque le Poète expose aux
Auditeurs et aux Spectateurs , ils se portent à croire , sans autre
preuve » qu'il ne contient rien que de vrai , pour ce qu'ils ne
voient rien qui y répugne. Quant à la raison qui fait que le vrai-
semblable plutôt que le vrai, est assigné pour le partage à la poé-
sie épique et dramatique « c'est que cet Art ayant pour but le
plaisir utile , il y conduit bien plus directement les hommes par
le vraisemblable > qui ne trouve point de résistance en eux , que
par le vrai , qui pourroit être si étrange et si incroyable , qu'ils re-
fuseroient de s'en laisser persuader « et de suivre leur guide, sur

sa seule foi. Mais comme plusieurs choses sont requises pour rendre une adieu vi[^]emp

Ikkble, et qu'il y faut garder la bienséance d'un tems[^] du lieu , des conditions , des âges , des mœurs et des passions > la principale » entre toutes, est que dans It Foime diactm agisse conformément aux mœurs qui • * lui ont été attribuées, et que, par exemple, un méchant ne fasse point de bons desseins. Ce qui fait désirer une si exacte observation de ces loix , est qu'il a point d'autre Toie pour produire le merveilleux t qui ravit Tamc d'dtonnement et de plaisir, et qui est le parfait moyen dont la bonne poésie se sert pour être utile.

Sur ce fondement , nous disons que le sujet du Cid est' défectueux en sa plus essentielle partie, pour ce qu'il manque de Tun et de l'autre vraisemblable , et du commun et de l'Extraordinaire. Car , ni la bien« séance des mœurs d'une fille , introduite convenir[^] tueuse y n'y est gardée par le Poète, lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son pere , ni la fortune , par un accident imprévu > et qui naisse de l'enchaînement des choses vraisemblables , n'en fait point le dénouement* ment. Au contraire , la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour , et le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'intuit^{*} inopiné de Fernand qui vient ordonner un mariage , que par raison il ne devoit pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du Poète , et le rend plus excusable que si c'étoit un sujet inventé ; mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le Théâtre et [^]u'il en est de quelques-unes comme de celle

* crimes énormes dont les Juges font brûler les proscrits «vceles criminels. Il y a des vérités monstrueuses , ou [^]u'il faut supprimer

mer pour le bien de la société» ou que

' ^ on ne les peut tenir cachées » U £ » itie oomenter de xemar-
qucr comme des choses étranges. C'est principalement en ces
rencontres que le Poète a droit de pré-* férer la vraisemblance i
la vérité » et de travailler plutôt sur un sujet feint et raisonnable
» que sur un Tériuble qui ne soit pas conforme à la raison. Que
^*il est obligé de traiter une matière historique de cette nature »
c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienséance , sans
avoir égard à la vérité > et qu'il la doit plutô.t changer toute en-
tière , que de lui laisser ijen qui soir incompatible avec les règles
de son art , lequel se proposant l'idée universelle des choses » les
épure des défauts et des irrégularités particulières que PHîstoîrc ,
par la sévérité de ses loL\ , est contrainte d'y souffrir. De sorte
qu'il y auroit eu^ sans comparaison ^ js^oins d'inconvénient
dané la disposition du Cid , de feindre , contre la vérité , ou que le
Comte ne se fut pas trouvé, à la fin, véritable pcr de Cfaimene,
ou que, contre l'opinion de tout le monde , il ne fût pas mort de
sa blessure , ou que le salut du Roi et du Royaume eût absolu-
ment dépendu de ce mariage , pour corn- |>enser la violente que
souffroit la nature en cette oc* • çasion » j>ar le bien que le
Prince et son État en recevroient. Tout cela, disons-nous, auroit
été plus pardonnable , que de porter sur la scène l'événement
tous pur et tout scandaleux , comme ^Histoire le fournis-

. ^t, Maisicplus expédient eût été de n'en point fyxta

SUR Î^L C I D

de Poeme dramatique , pffqu'il <^coit trop connu four Vàkim
en un pmnt 4 essentiel » et de tro^ mauvais exemple pour l'expo-
ser à la vue du peuple i sans Tavoû auparavant rectifié. Au reste»

l'Observateur > qui avec raison trouve à redire au peade vrai* semblance du mariage de Chimene , ne confirme pas sa bonne cause^ compae il le ccoit» par la signification prétendue du terme de Fable » duquel se sert Aristote * pour nommer le sujet des Poèmes dramatiques* Et cette erreur lui est commune avec quelqne»-uns dA Commenuteurs de ce Philosophe , qui se sont figurés ' que , par ce mot de fobte» la vérité est entiécement bannie du Théâtre , et qu'il est défendu au Poète de toucher à l'Histoire , et de s'en servir pour matière ^ à cause qu'elle ne souffre point qu'on l'altère pour, la réduire à la vraisemblance. En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'Aristote , qui , sans doute , par ce mot de Fable , n'a voulu dire autre chose que le sujet , et n'a point entendu ce qui nécessairement devoir être fabuleux i mais senlo* ment ce qu'il n'importoit pas qui fût vrai , pourvu qu'il fût vraisemblable. Sa Poétique nous en fournie la preuve , dans ce passage exprès , ovl il dit ; Que U JPoëie , pour traiter des choses avenues ^ ne serait pas estimé moins Poétique , pour ce que rien n*4npiéke fue ^uelquis^^atis de ces dj^ns ne soient telles qu'il est vraisemblable qu*elles

soient avenues s et encore en plusieurs autres-iietn; o& il a voulu que le sujet tragique ou épique fAt véritable m • gros» ou estimé tel, et n'y a désiré, ee me semble ^

ai^tre chose » sinon qu« le détail a'^ f^t poiit comm^

tt# s £ N T^g^î £ N S

a&n que la Pocu ie pût ^ccr par son invention , et Au moins, en c^tc partie, mériter le nom de Poète* It, certes , ce scroit une doctrine bien étrange , si , pout demettier dans la signification littSraie du mot de iabic, on vouloir faire passer pour choses fabu-

leuses ces aventures 4/» Médécès , des (Edipes , des Orestes, &cque toute l'antiquité nous donne pour de véritables héros, en ce qui regarde le gros de l'ouvrage. Il est bien que dans le détail il y puisse avoir des opinions différentes 1 De celles-là qui sont estimées pures Fables il n'y en a pas une» quelque bizarre et extravagante qu'elle soit, qui n'ait été déguisée de la sorte, par les Sages du vieux temps « pour la rendre plus utile aux peuples et c'est ce qui nous fait dire , dans un sens contraire à celui de l'Observateur , que le Poète ne doit pas craindre de commettre un sacrilège en changeant la vérité de l'histoire. Nous sommes convaincus dans cette croyance par le plus religieux des Poètes, qui» corrompant l'Histoire , a fait Didon peu chaste , sans autre nécessité que d'embellir son Poème d'un épisode admirable , et d'obliger les Romains, aux dépens des Carthaginois , et qui , pour la constitution essentielle de son Ouvrage , a feint son Enée appelé pour le salut de sa Patrie, et victorieux de tous les Héros du pays Latin , quoiqu'il se trouve des Historiens qui rapportent que ce fut l'un des traîtres qui rendirent Troie aux Grecs, et que d'autres assurent encore que Mézence le tua et en remporta les dépouilles» Ainsi l'Observateur, selon notre avis, ne conclut pas bien , quand il dit ; Qu'il n'en per

na

SUR L'ÉPIQUE.

Sur le sujet de Poème dramatique , pour ce qu'étant historique , et par conséquent véritable , il ne pouvoit être changé ni rendu propre au Théâtre , d'autant que si Virgile en pat exemple , a bien fait d'une honnête femme une femme impudique , si comme il fût nécessaire , il auroit bien pu être permis à un autre de faire , pour l'utilité publique, d'un mariage extravagant, un fait

qui fût raisonnable , en y apportant les ajustemens t et y prenant les biais qui en pouvoient côrriger ki défaute. Kbus savons bien que quelques-uns ont blâmé Virgile d'en avoir usé de la sorte \ mais outre que nous doutons si l'opinion de ces Censeurs est recevable , et s'ils connoissoient autant que lui jusqu'pii s'étend la jurisdiction de la Poérîe , nous croyom en-** core que s'ils l'ont blimé , ce n*a pas été d'avoir simplement altéré l'Histoire î mais de l'avoir altérée de bien en mal s de manière qu'ils ne l'ont pas accusé proprement d'avoir pdchd contre TArt en changeant la vérité; mais contre les bonnes moeurs, en diffamant une personne qui avoit mieux aimé mourir que de vivre diffamée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pu firire' au su^t da Cid , puisqu'on eût corrigé les mauvaises moeurs qui se trouvent dans l'Histoire , et qu'on les eût rendue;^ bonnes pour la Poésie , pour l'utilité du publie. . ' L'objection que fait l'Observateur , ensuite , nous semUe très-considérable ; car un des principaux jsi* cep tes de la Poésie imitatrice, est de ne se point chaî}er de tant de matières , qu'elles ne laissent pas

k mpT» d'emplpyer les osne^os qui lui ^nt ai«

tH S & N T J MENS

cessâifes , et de donner à l'action qu'elle se propose d*imiter toute l'étendue qu'elle doit kvoir. Et, cétctes ^ i* Auteur ne peut nier ici que l'Art ne lui ait manque, lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre Heures , et qu'a n*a pu au* trement fournir les cinq actes de sa Pièce , qu'en entassant tant de choses Tune Sur Tautre , en si peu de t^ems. Mais si nous cstimoios qu'on Tait bien repris pour la multitude des actions employées dans ce yocme, nous croyons qu'il y a eu encore plus de ^jetde le rept^nibet pour avoir fait consentir Chimené à

épouser Rodrigue , le jour même qu'il avoit épousé Iphegène» Cela surpasse toute sorte de créance , et ne peut vraisemblablement tomber dans l'ame d'un seul d'une fille sage ; mais d'une qui seroit la plus dépouillée d'honneur et d'humanité. En ceci on ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs vertus diverses et grandes en un si petit espace de temps \ nées de même à entrer dans un même esprit , et

clans moins de vingt-quatre heures , deux pensées si

opposées l'une à l'autre ^ comme sont la poursuite de la mort d'un père» et le consentement d'épouser son meurtrier , et d'accorder en un même jour deux choses qui ne se pouvoient souffrir dans toute une vie. L' Auteur Espagnol a moins pu en cet endroit contre la bienséance, lui faire passer quelques jours entre cette poursuite et ce consentement. Et le Français , qui a voulu se renfermer dans la règle des vingt-quatre heures, pour éviter une faute » est tombé dans une autre et a eu crainte de piocher contre les

sur le Cid. il

règles de l'Art , a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'Observateur dit après ceci , de la juste grandeur que doit avoir un Poème, pour dominer dû plaisir à l'esprit , sans lui donner de la peine , contient une bonne et solide doctrine, fondée sur l'autorité d'Aristote, ou , pour mieux dire , sur celle de la raison* Mais l'application ne nous en semble pas juste , lorsqu'il explique cette grandeur plutôt du temps que de la matière > et qu'il veut que le Cid soit d'une grandeur excessive , parce qu'il comprend en un jour des actions qui se sont écoulées dans le

cours de plusieurs années ; au lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions que l'esprit n'en peut regarder d'une vue* Ainsi , tant qu'il ait prouvé que le Sujet du Cid est trop diffus pour n'embarrasser pas la mémoire , nous n'es^ timons point qu'il pêche en excès de grandeur , pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vraisemblable qu'elles puissent être venues en un jour* Mais que ce «Oit Tabondance d'«e matières, plutôt que l'étendue du temps^ qui travaille l'esprit , et fasse le Poème dramatique trop grand , il est aisé à le juger par l'épique , qui «peut embrasser une entière révolution solaire, et la suite des quatre saisons* sans que la mémoire aie de la peine à le concevoir distinctement, et qui néanmoins pourroit lui sembler trop vaste si le nombre des aventures y engendrait confusion, et ne le laissoit pas voir d'une seule vue. Mais la vérité Aristote a prescrit le temps des Pièces de Théa<«

^t» , ^ n'a participé aux actions qui en font le sujet , qui

Digitized by Google

DES SENTIMENS

Temps compris entre le lever et le coucher du soleil, Néanmoins , quand il a établi une règle si judicieuse il l'a faite pour des raisons bien éloignées de celles qu'il allègue en ce lieu observateur. Mais comme chacune des plus curieuses questions de la Poésie ^ et qu'il n'est point nécessaire de la vuider en cette occasion , nous y remettons à la traiter dans l'art poétique que nous avons dessein de faire. Quant à celle qui a été proposée par quelques-uns, si le Poète est condamnable pour ' «voir fait arriver en un même temps des choses venues à des temps différens ; nous estimons ne Test point, s'il le fît avec jugement » et en des

matières > ou peu connues , ou peu importantes. Le Poète ne considère dans l'histoire que la, vraisemblance des événements , sans se rendre esclave des circonstances qui en accompagnent l'vérité. De manière que pourvu qu'il soit vraisemblable que plusieurs actions se soient aussi-bien imbricées ensemble que séparément « il est libre au Poète de les rapprocher , si par ce moyen il peut rendre son ouvrage plus merveilleux. Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine , que l'exemple de Virgile dans sa Didon , qui » selon tous les Chronologistes , naquit plus de deux cents ans après Énée » si l'on ne veut encore ajouter celui du Tasse dans le Renaud de sa Jérusalem « lequel ne pouvoit être né qu'à peine, lorsque mourut Godefroi de Bouillon. Les fables d'Éschyle et de Buchanan , bien remarquées par Héinsius , dans la Niobé et dans le Jephthé ne concluent rien contre ce que nous maintenons ; car si nous croyons que le 9 comme le commencement du siècle » peut allonger pu au

tourner celui des actions qui composent son sujet , c'est toujours à condition qu'il demeure dans les bornes de la vraisemblance et qu'il ne viole point le respect dû aux choses sacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au sens commun et à l'usage » comme de supposer Niobé attachée trois jours entiers sans dire une seule parole sur le tombeau de ses enfants. Moins encore approuvons - nous qu'il entreprenne contre le texte de l'écriture , dont les moindres syllabes sont trop

précieuses pour souffrir aucun des changements que le Poète auroit droit de faire dans les histoires profanes, comme d'abrégé , d'autorité privée, les deux mois que la fille du Galaad auroit demandés pour voir son père et sa ville natale dans les montagnes.

L'Observateur , apr[^] cela, passe à l'examen des mœurs attribuées k Chimene » et les condamne : en quoi nous sommes entièrement de son côté > car , au moins , ne fieu&on nier qu'elle ne soit coaue la bienséance de son sexe» amante trop sensible , et fille trop dénaturée. Quelque viole;nçe que lui fût fakc sa passion 9 il est certain qu'eUe ne devoît peint se reUbcfaor dans la ven-* geance de la mort de son pere , et moins encore se résoudre à . épouser ipelui qjui l'avoit £iit mourir. En ceci , il faut avouer que ses mœurs sont du moins scandaleuses , si > en effet, elles ne sont dépravées. Ces pcr« nicieux exemples rendent l'ouvrage notablement dé-» fectueux, et s'écartent du but^c la Poésie, qui veut Stte tnâe. Ce n^ûst pas que cette utilité ne se puisse pro* • duire par des mœurs qui soient mauvaises; mais pour

la.p£odui£e pat desnutavaises mœurs » il faut qu*à la fin

Qui

SENTJ MENS

elles soknt punies , et non récompensées comme Mm

le sont en cet ouvrage. Nous parlerions ici de leur iné- Salicé , qui est un vicç dans l'art » qui n'a point été tesnarqué par l'Observateur , s'il ne suffisoit de ce qu'il a • die pour nous faire approuvigr sa censure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner Chimene de ce qu'elle aime le meurtrier de son pere , puisque son engagement avec Rodrigue avqpt précédé la mort du Comte , et qu41 n*est pas -en la puissance d'une per-

bonne de cesser d'aimer quand il lui plait« Nous la blâmons
seulement de ce que son amour l'emporte sur son devoir, et qu'en
même tems qu'elle poursuit Bodrigue, elle fait des vœux en sa fii-
veur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait , en scm absence» un
bon dessein de

Le poursuivre , le perdre, et mourir après lui ,

si-tôt qu'iUe présente i elle » quoique teint du sang de son
pere , elle le souffre en son logis et dans sa chambre même, ne le
fait point arrêter » l'excuse de ce qu'il a entrepris contre le Comte
, loi témoigne que pour

cela elle ne laisse pas de l'aimer , lui donne presque a entendre
qu'elle ne le poursuit que pour en <tre plus esdmée , et enfin sou-
haite que les Juges ne lid accor*dent pas la vengeance qu'elle leur
demande. C'est uop clairement trahie ses obligations naturelles
en faveur de sa passion ; c'est .trop ouvertement chercher une
couverture à ses desirs , et c'est.iaire bien moins le pec- •onna-
gede fille que d'mante. fille pouvoit , sane doute, aîiner encore
Rodrigue après ce malheur » puisque son

s U K L £ C I itf

<Time n^étoic que d'avoir r^axé le dàbonneut de tnaison. Elle
le devoit tnême en quelque sorte , pour relever sa propre gloire ,
lorsqu'apics une longue agi* ution , elle eût doûni Tavantage i
son honneur , sur une amour si violente et si juste que la sienne;
et la beauci^ qu'eut produite dans l'ouvrage uuc si belle victoire
de l'honneur sur Tamour , eût iU d'autant plut grande , qu'elle
eût été plus raisonnable. Aussi n'estce pas le combat de ces deux
mouvemens que nous d(5sapprouvons : nous n'y trouvons à dire
« sinon qu'il ^e termine auucnient ^u'ilne devoit , et qu'au lieu

de tenir au moins ces deux iatdr8ts en balance» celui 1 qui le dessus demeure, est celui qui raisonnablement devoir succomber. Ques*il eût pu être permis au Poète de faire que l'un de ces deux amans préférât son amour a son devoir, ou peut dire qu'^il eût été plus excusable / ^d'attribuer cette faute à Rodrigue qu'à Chimene. Rodrigue droit un homme» et son sexe qui est comme tn possession de fermer les yeux à toutes considcutions pour se satisfaire en matière d'amour, eût rendu son action moins étrange et moins insupportable. Mais au contraire % Rodrigue , lorsqu'il y va de la vengeance de son pere , témoigne que son devoir remporte absolu* ment sur son amour , et oublie Cbimcne » ou ne la considere plus. Il ne lui suffit pas de vouloir vaincre le Comte» pour venger l'affront fait à sa race , il agit encore comme ayant dessein de lui ôter la vie » bien qu« sa more ne fût pas nécessaire pour sa satisfaction. Il pouvoit respecter le Comte en faveur de j^a âlle » sans rien diminuer de la haine qu'il étoit désormais obligé

tS8 SENTIME.NS'

d'avoir pour lui. Et puisque , pat cette même loi d'hoi^ neat qui TengagccMC au assentiment » il y avoit plus de gloire à k vaincre qu'à le tuer y il dcvoit aller au combat avec le seul désir d'en remporter l'avantage * et le dessein de rdpargncr autant qu'il lui seroit pos«> sibie , afin que, dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvoit refuser i son pere , U rendît ce respect à Chtmene de considérer encore le sien 9 et que par ce moyen, il conservât Fespérance de la, pouvoir un jour épouser*. Cependant ce mGme Rodrigue, devenu ennemi de sà maîtresse , ennemi de soi-mcme » et plus aveugle de tolère que d^amour , ne voit plus rien que son affront , et ne songe plus qu'à sa vengeance. Dans

son transport , il fait des choses qu'il n'doit pas obligé de faire » et , sans nécessité , cesse d'être amant , pour paroître seulement homme d'honneur* Chimene, au contraire» quoique pour venger la mort de son pere , elle âut faire plus que Rodrigue n'avait ^ait pour venger l'af-* front - du ^en , puisque son sexe e^igeoit d'elle une sévérité plus grande et qu'il n'y avoit que la mort de Rodrigue qui pût expier celle du Comte , poursuit il ^ chement cette mort , craint d'en obtenir l'arrêt, et le soin qu'elle devoit avoir de son honneur » cède entièrement in souvenir quelle a de son amour. Si maintenant on nous allègue pour sa défense , que cette passion de Chimene a été le principal agrément de l'â. Pièce , et ce qui lui a excité le plus d'applaudissement , nous répondrons que ce n'est pas pour ce qu'elle est bonne ; mais pour ce que , quelque mauvaise qu'elle soit ^ elle est heureuse en ^m ^x^timi^* Ses fu^&am

s U R L E C I D. li,

fenouvemens, joints à ses vives et naïves expressions, ont bien pu faire estimer ce qui en effet seroit plus «stlmable, si c'étoit une pièce séparée, et qui ne fût •point une partie d'un tout qui ne la peut souffrir 5 et, •en un mot, elle a assez d'éclat et de charmes, pour/ avoir fâit oublier les règles à ceux qui ne les savent guère bien , ou à qui elles ne sont guère présentes*

Ensuite de cet examen , l'Observateur fait l'anatomie .du Poëme, pour en montrer les particuliers défauts et les divers manquemens de bienséance. Mais Il nous semble qu'il ouvre mal cette carrière , et nous croyons que sa première remarque n'est pas iuste , lorsqu'il trouve à redire que le Comte juge avantageusement de Sanche ; car Rodrigue et Sanche ayant eud tous deux supposés du plus noble sang de Castille , le Comte avoit

^raison de penser qu'ils imitcroient également la valeur ,de leurs ancêtres : il n'étoit pas obligé de prévoir que

un d'eux seroit assez liche pour vouloir racheter sa vie > en acceptant la condition de la part^ de son vainqueur. Ce n'est pas ici le lieu de reprocher au Poète là faute qu'il fiiit faire à Don Sanche vers la fin de la Pièce j et cette faute ayant été postérieure à ce que dit main- ^nant le Comte, nous l'estimons vainement alléguée*, pour condamner la bonne opinion que raisonnablesment il devoit avoir de Don Sanche , avant qu'il l'eût • commise.

^ seconde objection nous semble considérable , et • nous croyons, avec l'Observateur , q'«Elvire» simple suivante de Chimenc, n'dtoit pas une personne avec qui le Comte dût avgii cet enuement , principalement

en ce qui regardoit l'élection que Ton alloit lâire d'vM

Gouverneur pour l'infant de Castille et la parç qu'il y pensoit avoir. En cela le Poète a montré une ténacité de l'invention , au moins beaucoup de négligence , puisque s'il l'eût feinte parente du Comte» et compagne de sa fille , il eût pu rendre plus excusable le discours que le Comte lui fait. Nous trouvons encore que l'observateur l'eût pu raisonnablement reprendre d'avoir fait l'ouverture de toute la Pièce par une suivante , ce qui nous semble peu digne de la gravité du Sujet » et seulement supportable dans le Comique.

Quant à la troisième > nous pourrions croire d'un côté que le Comte , de quelque sorte qu'il parle de lui même» ne devoit point passer pour fanfaron , puisque, l'histoire» et la propre confession de Don Diego , lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fusent alors en Espagne. Ainsi , d'un autre

n'est-il pas (an[^] faron 9 si l'on prend ce mot au sens que TObserveitt l'a pris , lorsqu'il Ta accompagné de celui de Capitan de la £urce « de qui la valeur est toute sur la languie » Si bien que les discours ou il s'emporte seroient plucôa des eStts de la présomption d'un vieux soldat > qu6 des fanfâronneries d'un Capitan de farce , et des vanîtéi d'un homme vaillant , que des artifices d'un poltron, fiour cottvi[^] le défaut de son courage. D'autre côté # les hyperboles excessives, et qui sont véritablement de Théâtre 9 dont tout le rôle de ce Comte est rempli 1 et l'insupportable audace avec laquelle fl parle du Bol maître, qui, à le bien considérer, ne Pavoit pas trop maltraité en f>téfiran€ Don Diegue k lui , nom ttm

troire que le nom de fanfaron loi esc bien dû , qu«

robservatcur le lui a donné avec justice. En effet , il le mddte , si nous prenons ce mot dans Tautre signification où il est reçu parmi nous, c'est-à-dire , homme de coeur > mais qui ne fait de bonnes actions que pour

en tirer avantage , et qui méprise chacun , et n*estimo
que soi-même.

La Sceius qui suit nous sèndile condamnée sans fondement 5 car la refadon qu[^]Tire y fait à Chîmene , de ce qu*elle vient d'entreprendre , est trcs-succinte, et ne tombe point sous le genre de celles qui se doivent

plutôt faire derrière les rideaux que sur la Scène. Ellè

«st même nécessaire pour £ûre paroître Chimene dès le commencement de la Pièce , pour faire connottre au Spectateur la

passion qu'elle a pour Kodigue , et pour faire entendre que Don Diegne la doit demander en mariage pour son fils.

Quant à la troisième , nous sommes entièrement d'avis de l'Observateur , et tenons tout le Pédisode de l'enfant condamnable. Car ce personnage n'y contribue rien, ni à la conclusion ni à la rupture de son mariage , et ne sert qu'à représenter une passion romanesque , qui , d'ailleurs » est peu séante à une Princesse, étant conçue pour un jeune homme qui n'avait encore donné aucun témoignage de sa valeur. Ce n'est pas que nous ignorions que tous ces épisodes , quoique non nécessaires, ne sont pas pour cela bannis de la Poésie -, mais * nous savons aussi qu'ils ne sont estimés que dans la poésie 'épique , que la dramatique ne souffre que fort court » et qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui régnent

4an\$ toute U Pièce. La plupart imite ce que Voltaire veut

' i ^ i SENTIMENS

dût ensuite pour appuyer sa censure , touchant la liaison. «on des épisodes avec le sujet principal est pure doctrine d'Aristote, et très-conforme au bon sens mais nous sommes bien éloignés de croire avec lui , que Don Sanche soit du nombre de ces personnes épisodiques qui ne font aucun effet dans le Poème. Et , certes , il est mal-aisé de s'imaginer quelle raison il a eu de prendre une telle opinion, ayant pu remarquer que Don Sanche est rival de Don Rodrigue en l'amour de Chimène par lequel après la mort du Comte il la sert' auprès du Roi > pour essayer d'acquiescer ses bonnes grâces , et qu'enfin il se bat pour elle contre Rodrigue, et demeure vaincu si bien que les actions de Don Sanche sont mêlées dans toutes les principales du Poème > et la dernière ,

qu'il est celle du combat , ne se fait pas simplement « afin qu'il soit battu , comme prétend l'Observateur \ mais afin que , par le désavantage qu'il y reçoit , Rodrigue puisse être purgé de la mort du Comte » et en même temps obtenir Chimène. L'objection semble plus forte contre Arias , qui , sans doute, a moins de part dans le sujet » que Don Sanche. Toutefois on ne peut pas dire absolument que ce personnage soit aussi peu nécessaire que l'Infante car en le bannissant , il faudroit bannir: des Tragédies tous les Conseillers des Princes , et condamner généralement tous les Poètes anciens et modernes , qui les y ont introduits : outre que sur la fin il sert de juge de camp > lorsque les deux Rivaux se battent > ainsi » il ne peut passer pour être entièrement * inutile » comme l'Observateur rassure. Il est vrai « ^u*écarter qu'on entende bien ce que Tamène dans U

première

première Scène du second Acte, et que cela ne mérite point de censure de l'Observateur toutefois , selon notre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le Poète avec raison ; car , au lieu que le Roi envoie Arias vers le Comte , pour le porter à satisfaire Don Diego , il faut voir qu'il lui envoyât des Gardes » pour empêcher la suite que pourroit causer le ressentiment de cette offense, et pour l'obliger de puissance absolue à la réparer , avec une satisfaction digne de la personne touchée.

La faute de jugement que l'Observateur remarque dans la troisième Scène » nous semble bien remarquable et encore qu'à considérer l'endroit favorablement > Chimène n'y veuille pas dire que Rodrigue n'est pas Gentilhomme, s'il ne se venge du Comte mais seulement qu'elle a grand sujet de craindre, qu'étant né Gentilhomme , il ne se puisse résoudre à souffrir un tel affront ,

sans en rechercher la vengeance : U faut avouer néanmoins que le Poète se fût bien passé de faire dire à Chimene , qu'eUe setoit honteuse pour Rodrigue s'il lui obéissoit. Elle ne de- Toit pas balancer les senrimens de son amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenoit à l'honneur de son amant , avec riotérêt qu'elle devoii: prendre à la vie de son père. Quelque honte qu'il y eût pour Rodrigue à ne se point vpiger , ce n'dtoit point à elle à la considérer , puisqu'il y avoit plus à perdre pour elle , s'il entreprenoit cette vengeance ♦ que ^il ne l'entreprenoit pas. En l'un , son pere pouvoir Être tié.i en l'autre > son amant pouvoit Être

blâmé. Ces deux choses étoient trop inégalés pônr*

entrer en comparaison dans Tcspiic de Chimenc > et elle ne devoit point sdnger à la cónsenration de rhon<* ncur de Rodrigue , lorsqu'il ne se pouvoît conserver que par la perte de la vie» ou de l'honneur du Comte. D*ailleurs, si elle avoit |ugé Rodrigue digne de son affection , elle Tavoit sans doute cru ^énéreux, et, par conséquent , elle devoit penser qu'il eûe fsdt une action plus grande et plus difficile , de sacrifier ses ressentimens à la passion qu'il avoit poA^ elle , que de les contenter au préjudice de cette même passion. Ainsi il ne lui auroit point été honteux , au moins à l'égard de Chimene , d'observer la défense qu'elle lui eût pu faire de se battre» Peut6trc que la Cour n'en eût pas jugé si favorablement. Mais Clû-* mené ayant tant d'intérêt à désirer qu'il ftt en apparence une lâcheté , ne devoit point alors avoir assez de tranquillité d'esprit pour en considérer les suite^* Dans le péril où étoic son pere , sa première pensée devoit être, que si son amant l'aimoit assez, il respecteroit celui à qui elle étoit obligée de la naissance t et relâcheroit plutôt quelque chose de cette vaine . ombre d'honneur , que de se résoudre à perdre son Affec-

tion, et Pespétancc de la' posséder en le tuant. La réflexion qu'elle fait sur ce qu'étant né Gentilhomme , il ne pouvoit , sans honte s manquer à poursuivre sa vengeance , ayant semblé belle au Poète; il l'a emplo) (;e en deux endroi u de cette Pièce ; mais moins à propos en Tun qu*en l'autre. Elle étoit cx« cellente dans la bouchç de Rodrigue > lorsqu'il veut

SURLECIIX i9{

justifier son action envers Chimene » disant qu'um

- homme suas honneur ne la mériioit pas ; mais elle nous

semble mauvaise dans celle de Chimene , laquelle se doutant que Rodrigue prdfdroit Thonneur de sa mai- SOA à son amour, dévoie plutôt dire, qu*u/i homme sans amour ne la m/ritoit pas» Nous croyons donc que to Poète a principalement failli, en ce qu'il fait entrer, Wis nécessité et sans utilité , parmi la juste crainte de Chimene, la considération de la part qu'elle devoir picndic au dt^shonneur de Kodrîgue.

Quant à Tobjeaion suivante , qu'elle devoit pleurer

enfermée chez elle , au lieu d'aller demander justice ,

nous ne l'approuvons point, et estimons que le Pocte eût manqué s*il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre , «tant mcmc si proche du Iqgis du J^oi » où elle pouvoit obtemr la vengeance de la mort de son pere. Si clic eût tardé un moment à l'aller demander , on eut eu raison de soupçonner qu'elle pre-noit du tems pour délibérer si elle la demanderoit , et qu'ainsi Tintécet de son anunt lui étoit autant ou plus considérable que celui de son pere. Aussi TObser* vateur n'insistant point sur cette

censure, semble la condamner lui-même tacitement. En un mot , soit qu'elle ne le voulût pas , elle étoit toujours obligée de

témoigner qu'elle en avoir l'intention , et de partir au même instant , afin de le poursuivre. Maintenant , si elle avoir ce désir ou non , c'est une question qui se videra dans la suite, mais en ce lieu il a été inutile

de la mettre ayant » et quelque chose que l'Ob

Rij

SENTIMENS

servateur en puisse ailleurs conclure , il n'eût méfietat tien ici qui lui soit avanugeuz.

La prtititfett Seent éa troisième Acte doit ittt extminde avec plus d'attention , conune celle qui est attaquée avec plus d'apparence de justice. Et ^{certes} , il n'est pas peu étrange que Rodrigue , après avoir tué le Comte , aille dans sa maison , de propos délibéré pour voir sa fille , ne pouvant douter que désormais sa rue né lui dut être en horreur , et que se présenter volontairement à elle en cet lieu , ne fût comme tuer son pere une seconde fois. Ce dessein, néanmoins, n'est pas ce que nous trouvons de moins vraisemblable. Car un amant peut être agité d'une passion si violente pour qu'encore qu'il ait fort offensé sa mattresse , il ne pourra pas s'empêcher de la voir , ou pour se contenter lui-même , ou pour essayer de lui faire satisfaction de la faute qu'il aura commise contre elle. Ce ^à nous y semble plus difficile à croire, est que ce même amant sans être accompagné de per-

sonne 9 et sans avoir alors intelligence avec la suivante , entro dans le logis de celui qu'il vient de tuer 9 passe jus* qu'à la chambre de sa fille 9 et ne rencontre aucun de ses domestiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois se pourroit encore excuser sur le trouble où étoit la famille après la mort du Comte , sur le desordre de la nuit , qui empêchoit de connoître ceux

qui 9 vraisemblablement 9 venoient chez Chimene pour l'assister dans son affliction , et sur l'imprudence na-

turelle aux amans qui suivent aveuglément leurs passions , dans vouloir regarder les inconvéniens qui on

SUR LE CIEL ! > i^r

peuvent arriver ; et , en effet, nous serions aucunement

satisfaire f Si le Pôcte > pour sa décharge » avoir fait couler dans 4e discours que Rodrigue dit à Elvire quelques-unes de ces considérations, sans les laisser deviner au Spectateur. Mais ce qui nous en semble inexcusable , est que Rodrigue vient chez sa Maitresse , non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour son honneur^ mais pour lui en demander la punition de sa main. Car s'il croyoit l'avoir mérité, et qu'en effet il fût venu en ce lieu , à dessein de mourir pour la satisfaire , puisqu'il n'y avoit point d'apparence de s'imaginer sérieusement que Chimene se résolut à faire cette vengeance avec ses mains propres, il ne devoit point différer à se donner lui-même le coup qu'elle lui aurait si raisonnablement refusé* C'estoit montrer évidemment qu'il ne vouloit pas mourir, de prendre un si mauvais expédient pour mourir , et de ne s'aviser pas que la mort qu'il se fût donnée lui-même dans les termes d'amant de Théâtre , comme elle lui eût été plus facile , lui eût été aussi plus

glorieuse. Il pouvoit lui demander la mort; mais il ne la pouvoit pas espérer et se la voyant déniée, il ne s'en devoit point retirer de devant elle, sans faire au moins quelque démonstration de se la vouloir donner, et prévenir au moins en apparence celle qu'il dit assez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau. Nous esquivons donc que cette Scène, et la quatrième du même Acte, qui en est une suite, sont principalement défectueuses, en ce que Kodrigue va chez Chimène, dans

à « SENTIMENS.

la créance déraisonnable de recevoir par sa femme la punition de son crime, et en ce que ne pouvant obtenir d'elle, il aime mieux faire tout ce qu'il peut du ministère de la justice, que de la sienne même. S'il fût allé vers Chérine, dans la scène suivante, de sa présence » de quelque sorte que ce pût être, nous croyons que non-seulement ces deux Scènes seroient fort belles pour tout ce qu'elles contiennent de patétique y mais encore que ce qui manque à la conduite, 'Seroit sans doute fort régulier, au moins (otf Stippable.

Quant à ce qui suit, nous tombons d'accord qu'il eût été bien-séant que Chimène, en cette occasion » eût eu quelques Dames de ses amies auprès d'elle pour la consoler. Mais Comme cette assistance eût empêché ce qui se passe dans les scènes suivantes, nous ne croyons pas aussi qu'elle fût nécessaire absolument; car une personne autant affligée qu'elle étoit Chérine, pouvoit aussi-tôt désirer la solitude, que souffrir de la compagnie. Et ce qu'Étievre dit : qu'elle reviendra du,

Palais bien accompagnée, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'Observateur, pour ce que l'enfer accablait-

gnic , H^est pas demutet aceùn^agnéct et supposé qu'elle voulût demeurer seule , il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auroient reconduite du Pa- His chtt elle, 7 vdulussent passer la nûit contre sâ tdlonté. Mais c'est encore une de ces choses que le Pocte . cle-voit adroitement faire entendre , afin de lever tout scrupule de ce côté-là , et de ne donner pats la peine au Spectateur de la suppléer pour lui. Ce que nous estiitaons de plus rép réhensibie > et que l'Observateur n'a*

ttmia- Tépfendt» ^ iKt qu*Elrko n'aie point suivi Chimene au logis du Roi , et que Chimenc en soit rev«ntteâV€cD« Swchet sans aucunes &mme« »

La tcoisiemo et quatrième Scènes nous semblent fort l>çUcs , si Ton e»;q^ta «a que nous^ y avons remarqué touchant la condttke« Les pointes et les traits dont cUcs sont «em4e6 , pour la plupart , ont leur source dansU natuce de la diosey et nous tsouvons quaKo^ drigue n'y fait qu'une faute notable, lorsqu'il dit à Chioeene avec tant 4e rudesse 9 fu*U ne se sepenk point d'avoir tui son pere, au lieu de s*en < excuser avec humilité \$ur l'obligation qu'il avoit de venger rhonneuc du.sâesu^Kous ttouvons aussi que Ctumems^ n'y en fait qu'une ; mais qui est grande , de ne tenir pas ferme dans la beUe r&olution de perdre Rodrigue^ et de mauHr aptè» lui, et de se rel&cher jusqu*à dire que dans la poursuite qu'elle fait de sa mort » elle «ouliâte de ne rien pouvoir. Elle eût pu confiesset à Elvire et à Rodrigue même qu'elle avoit «une vioiehte ^astioil pour lui % tnai^ elle leur devoit dire en même tems qu'elle lui <tdt moins obligée qu^i son honmwi que dans la plus grande véhémence de son amour éHe agkdit contre M sprec plus d'ardeui: , et qti*après qu'elle auroit satisfait à son devoir , elle satisfiercfit i son affection » et trouve-

roit bien le moyen de le suivre. Sa passion n'eût pas été mcûns
tendre ^ et eAt été plus généreuse.

VCfbsenrattur teprend dans la cinquième Scène «

que D» Di€^ sorte seul de nuit pour oUêt thet^Mt son

fis par ia filU^ lausm^m GeaUlshammes chei li^>

SENTIMENT

èt Imt- manquant dé cifUit/. Mais en ce qui regarde Vi»

civilité , nous croyons que la répréhension n'est pas juste 9
pour ce que lesmouvemèHs naturels et Its timcns de pcrç, dans
une occasion comme celle -ci , ne considèrent point ces petits dé-
troits de bienséance ex^ térieure t et emportent viôleltmieie
«mu 4«u en sont possédés , sans que l'on s'avise d'y trouver à re-
dire. Kous croyons bien que cette sortie de DIEgue eût écéc juste-
ment reprise, par une autre raison, si l'on eût 4it qu'il n'y avmt
aocone apparence que ce grand nombre d'amîs étant chez D. Die-
guc , ils le dussent laisser sortir seul , et à telle heure , pour aller
cher- -cher son fils; car l'ordre voulcrit que ne rencontrant pas
Rodrigue en son logis, ils empêchassent ce vieillard de sortir » et
le relevassent^ de la peine que le Poète lui faisoit prendre* De
sorte qu'on peut dire avec raison que ce n'est pasD. Dieguc qui
manque de civilité envers ces Gentilshommes i mais que ce sont
eux* mSmes qui en manquent envers lui. Quant à la sup^ puta-
cion que l'Observateur fait ensuite du nombrç excessif de ces
Gentilsbonunes « elle est bien introduite avec grâce et esprit s
mais sans solidité, à notre avis, et seulement pour rendre ridicule

ce qui ne l'est pas ^ car; premièrement, ces cinq cenn amis pouvoient n'être pas tous Geniibhommes , et c'étoit assez., qu'ils fussent soldats, pour \$tre compris soos lenomd*amis 9 ainsi que D. Dicgue les appelle , et non pas Gentilshommes. JBn second lieu ^ vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres , et une quatrième partie de ceux qui ne bougeoient d'aupris de la pefsonne du ^oi^^

s U R L E C I D. aoi

ce n*cst pas se souvenir qu*en matière de querelles de Crands» la Cour &c partage toujours, sans qu'il en demeure guère de neutres, que ceux qui sont mépris sables à l'un et à l'autre parti : si bien que la Cour de Fecnand pourroit £tce pitis petite que celle des Roifrd*£»* pagne d*a présent , et ne laisser pas d'être composée, i un besoin, de nulle Gentilshommes, principalement •n un tetne ou il y a^eit guerre avec les Mores , ainsi que, peu après, TObservateur même le dit. Et quoiqu it sok vrai , comme il le remarque fore bien » que ces cinq cents amis de Rodrigue étcent ptut^t assemblée * par le Focte, contre les Mores, que contre le Comte , nou» croyons que n*y ayant nulle répugnance qu'ils soient employiis contre tous les deux, le Poète seroit plutôt digne de louange que de bl&me , d'avoir inventé cette assemblée de gens en apparence contre le Comte , et en effec contre les Mores ; car une dee - beautés dû Poème dramatique , est que ce qui a été imaginé et introduit pour une chose, serve, à la fin^ pour une autre.

La première SCene du quatrième Acte nous semble reprise avec peu de fondement , puisqu'il est vrai que ni Pamaur de Chl-raene , ni Finquiétudeqn*!! lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de reprdhensible en elle ; mais seules ment te témoignage qu'elle

donne en quelques autres lieux du Poème, que son amour rem-
porte sur son devoir ; or , en celui-ci le contraire paroît » et
l'agitation de ses pensées finit comme elle doit*

La seconde a le défaut que remarque Robson[^]ateur ,

touchant l'inutilité de l'infante • et Von ne peut pas

voir s'ENTIMES-

Il est à dire qu'elle y est utile en quelque sorte , comme celle qui flatte
la passion de Chimène , et qui sert à lui faire montrer de plus en
plus combien elle est affermie dans la résolution de perdre son
amant. Car Chimène eût pu témoigner aussi-bien cette résolution
en parlant à Elvire, qu'en parlant à l'Infante , laquelle agit en-
toute occasion sans aucune nécessité.

Dans la troisième , l'observateur s'étonne que les commande-
ments du Roi aient été mal exécutés» Mais comme il est assez or-
dinaire que les bons ordres sont mal suivis , il n'y avoit rien de si
raisonnable que de supposer , en faveur de Rodrigue , qu'en cette
occasion Fernand eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est
pas par cette raison que le Poète se peut défendre , la véritable
étant que le Roi n'avoit point donné d'ordres pour résister aux
Mores , de peur de mettre la Ville en trop grande alarme. Il est
vrai que l'excuse est pire que la faute , pour tout qu'il y auroit
moins d'inconvénient que le Roi fût mal obéi , ayant donné de
bons ordres , que non pas qu'il pérît faute d'en avoir donné au-
cun : si bien qu'encore que l'objection par là demeure nulle en ce
lieu il nous semble néanmoins qu'elle eût été bonne et solide
dans la sixième Scène du second Acte , où Ton pouvoit reprocher
à Fernand avec beaucoup de justice , qu'il savoit mal garder ses
places de négliger ainsi les bons avis qui lui étoient donnés, et

de prendre le parti le moins assuré dans une nouvelle qui ne lui importoit pas moins que de sa

Xuine.

Ce qui suit du mauvais soin de Don Fernand qui de;»

SUR LE CID. lo»

Voit tenir le port fermé avec une chaîne , seroit un ^

reprehension fort judicieuse, supposé que l'évêque eût un port si étroit d'embouchure , qu'une chaîne Teût pu fermer aisément , ce qu'il semble aussi que l'Auteur estime, faisant dire en un lieu:

Les Mores et la mer entrèrent dans le port ;

et en un autre, distinguant le fleuve du port:

Et la terre et l'ennemi , et leur flotte et le port ;

mais Séville étant assez avant dans la terre, et n'ayant pour havre que le Guadalquivir , qui ne se peut commodément fermer d'une chaîne , à cause de sa grande largeur , on peut dire que c'étoit assez que Rodrigue fit la garde au port , et qu'en ce lieu l'Observateur desire une chose peu possible , quoique l'Auteur lui en ait donné sujet par son expression. Pour le reste, nous croyons que la fiocce des Mores a pu ancrer , ainsi que leur descente se fit avec ordre, parce qu'en cas de retraite , si elle eût été si pressée qu'ils n'eussent pas eu le loisir de lever les ancres , en coupant les cables , ils se mettoient en état de la faire avec autant de promptitude que s'ils ne les eussent point jettés. C'est ainsi, ou

avec peu de différence , qu'Énée en use , quand il coupe

le cable qui tenoit son vaisseau attaché au rivage , plutôt que de l'envoyer détacher , dans la crainte qu'il avoit qu'en retardant un peu sa sortie du port , Didon n'eût assez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Poi[^] la cinquième Scène , il nous semble qu'elle pe[^]

f,04 SENT. I MENS

Être jumeo: reprise} mais ce n'est pas absolument[^] connue dft TObservateur , parce que le Roi y fait un

j>er\$onnage xiioms sérieux qu'on ne devoit attendre de sa dignité et de son âge > lorsque y pour reconnoître le sentiment de Chimene , il lui assure que Rodrigue es| mort: au combat , car cela se pourroit bien défendre par Texemple de plusieurs grands Princes qui n'ont pas fait: difficulté d'user de feinte dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une vérité cachée. Nous te« nons cette Scène principalement répréhensible , en ce que Chimene y veut déguiser au Roi la passion qu'elle a pour Rodrigue , quoiqu'il n'y eût pas sujet de le craindre, ce qu'elle-même eût témoigné déjà auparavant avoir une contraire intention. Cela se justifie clairement par la quatrième Scène du troisième Acte , où elle dit à son amant, qu'elle veut bien qu'on sache son inclination , afin que sa gloire en soit plus élevée, quand on verra qu'elle le poursuit , encore qu'elle l'adore. Ce discours nous, paroît contredire à celui, que le Poète lui fait tenir maintenant pour celer son amour au Roi : qu'on se pame de joie ainsi que de tristesse et c'étoit sur cette

contradiction que nous estimons que le ro)sarvateur eût

été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet , il eût beaucoup mieux valu la faire persévérer dans la résolution de laisser connoître son amour > et lui faire dire que la mort de lordrigue lui pouvoit bien être sensible « puisqu'elle avoit de l'affection pour lui; mais qu'elle lui était agréable > puisque son devoir l'avoit obligée à la poursuivre » et que maintenant elle n'avoit plus rien à désirer que le tombeau j après avoir obtenu

sur LE CID. loj

«Us Mores ce que le Roi sembloit ne lui vouloir pas accorder.
»

Quant à l'ordonnance de Femand pour le mariage* de Chimene avec celui de ses deux amans qui sortoit vainqueur du combat, on ne sauroit nier qu'elle ne soit très - inique , et que Chimene fasse une très grande faute de ne refuser pas ouvertement d'y obéir, lordrigue lui-même n'eût osé porter jusques-là ses prétentions > et ce combat ne pouvoit servir , au plus, qu'à lui faire obtenir la abolition de la mort du Comte : que si le Roi le vouloit récompenser du grand service qu'il venoit d'en recevoir , il falloit que ce fût du sien, et non pas d'une chose qui n'étoit point à lui » et que les loix de la nature avoient mises hors de sa puissance. En tout cas s'il vouloit lui faire épouser Chimene , il falloit qu'il employât envers elle la persuasion plutôt que le commandement. Or , cette ordonnance déraisonnable et précipitée , et par conséquent peu vraisemblable, est d'autant plus digne de blâme , qu'elle fait le mépris de la Pièce , et qu'elle le fait mauvais et contre Part. En tous les autres lieux du Poème, cette bizarrerie eût fait un fâcheux effet mais en celui-ci elle en gêne l'édifice, et le rend défectueux en sa partie la plus essentielle , le mettant

sous le genre de ceux ^u' Aristote condamne , pour ce qu'ils se nouent bien es ' se dénouent mtt(,

La première Scène du cinquième Acte nous semble ^trèSH-ligne tsensute , parce que Rodrigue retourne

chcx Chimene , non plus de nuit , comme l'autre fois

* que l«s ténèbres favorisoient aucunement sa témérité %

xoê SENTXMEMS

«Dais ai plein jour » avec bien plu«ile péril ietdescaaé dale. Elle nous semble encore digne de répréhension , parce que l'entretien qu'ils y ont ensemble esc si ruineux pour rbonnette de Chimene , et décoime tdlc* ment Tavantage que sa passion a pris sur clic ^ qua nous n'estimons pas qu'il y air guère de chose plus blimable en toute la Pièce. U est vrai que Bodrigne j fait ce qu*un amant désespéré étoit obligé de faire, et ^u'il y demeure bien plus dan» les termes de la bien* séance qu'il n'avoit fait la première fois. Mais Chimene, au contraire » y abandonne xout ce qui lui restoit de pudeur; et , oubliant son devoir pour contenter sa passion , persuade clairement Rodrigue de vaincre celui qui s'exposoit volontairement i la mort pour sa «ue*

relie, et qu'elle avoit accepté pour son défenseur; et ce qui la rend plus coupable encore » esc qu'elle n% Texhorte pas unt à bien combattre pour la craintf qu'il ne meure , que pour l'espérance de l'épouser s'il ne mouroit point. Nous laissons i part Tingratituda et l'inhumanite qu'elle fait paroître en sollicitant le 4éshonneur de Don Sanche, qui sont de luiUFaiscf 4|ttaUcés pour on principal personnage. Cette Scène donc a toute l'impetfection qu'elle sauroit avoir , si

Ton considère la matière comme faisant une partie essentielle de ce Poème. Mais en récompense , la con-

siderant à part et détachée du Sujet , la passion qu'elle

contient nous semble fort bien touchée et fort bien

conduite , et les expressions dignes d'elle; beaucoup de Juguements.

lia seconde et troisième))»pe >C€jQiC»i Qn% 4€£iu\$ ^cçont

tumé de la superfluité de l'Infante , et font languir le Théâtre par le peu qu'elles contribuent à la principale «ventare ; il est vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens , et que si elles étoient vives* saines, elles se pourroient dire belles.

Nous croyons la quatrième moins inutile que ne le prétend l'Observateur , puisqu'elle découvre l'inquiétude de Chimene durant le combat de ses amans « et qu'elle sert à lui faire regagner un peu la réputation qu'elle avoit perdue dans la première.

Pour la cinquième , outre qu'elle donne juste sujet à l'Observateur de remarquer le peu de tems que Rodrigue a eu pour ce combat , lequel se devoit faire dans la place publique, et par la permission du Roi il demandoit beaucoup de cérémonies » elle a encore le défaut de l'action que Don Sanche y vient faire de présenter son épée à Chimene , suivant la condition que lui a imposée le vainqueur. Puis, pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaise , au lieu que la surprise qui trouble Chimene devoit être courte, le Poète* l'a étendue jusques- à dégoûter les Spectateurs les plus patiens , qui ne se peuvent assez étonner de ce que Don Sanche* ne réclame pas du succès de son combat avec une parole , laquelle il lui pouvoit bien dire ^

puisqu'il lui peut bien demander audience deux. ou

trois fois pour l'en éclaircir : à quoi Ton peut ajouter

qu'il y a beaucoup d'iniusticc dans le transport de Chimene contre lui qui Tavolt servie et obligée, et que si elle eût fait paroître sa douleur avec plus de tendresse et de civilité , elle eût plus excité de compassion qu'elle

loS SEMTIMENS

ne fait par sa violence. D'ailleurs « il y pourroit tfoit

encore à redire , à ce qu'ayant promis solennellement d'épouser celui qui la vengeroic de Kodiigue % maiaic* nant qu'elle croit que Don Sanche l'en a vengc^e » elle ' tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole 9 et le paye d'injures et de refus 1 au lieu de se plaindre de sa mauvaise fortune qui lui a ravi , par son propre ministère» celui qu'elle aimoit , et qui la livre k celui qu'elle ne pouvoit soufl&ir.

' ' Dans la sixième Scène , où elle avoue au Roi qu'elle aime Rodrigue» nous ne la blâmons pas* comme fait l'Ob* seivatcur, de ce qu'elle Tavouc; mais de ce qu'oubliant la résolution qu'elle avoit faite dans la quatrième Scène du troisième Acte , de nt point céler sa passion pour sa plus grande gloire, elle semble l'avoir voulu dissi« inuler jusqu'alors , et par conséquent l'avoir jugée criminelle. Par cette incgalite de Chimenc , le Poète fait douter s'il a comiu l'importance de ce qu'il lui avoit fait dire lui-meme:

Voyani que jt Vaiore et que je le pounuit f

et laisse soupçonner qu'il ait mis cette gén(5rcusc pensée dans sa bouche » plutôt comme une fleur» non nécessaire > que comme la plus essentielle chose qui servit i la constitution de son Sujet*

Dans la suivante » nous trouvons qu'il lui (ait faire une faute bien plus remarquable , en ce que, sans autre raison que celle de son amour» elle consent à Tinjuste ordonnance de Fernand ; c'est4-dire » à épouser celui qui avok lui ion pete. Le Poctc;. voulant que cc Pomec

s U R L £ C I D/ fto#

fiiikhcureimtmii f pour mûm les règles de la Tragt*

oSpRe, fait encore en cet endroit que Chimenc foule ijWtfeds celles que la nature a établies , et dont le n^^s et la transgression doivent donner de Thorreut aux ignorans et aux habiles.

Quant au Th^itre^U n*ya personne i qui il ne soit i^vident qu'il est mal entendu dans ce Poème , et qu'une même Scène y représente plusieurs Ceux* Il est Trai que c'est» un ddfaut que Ton trouve en la plupart de nos ^oèmes dramatiques , et auquel il semble que la n(Sgl^> /gence des Poètes ait accoutumé les Spectateurs ; mais TAuteur de celui-ci s'dtant mis si à l'étroit pour y faire

rencontrer 1* unité du jour , devoir bien aussi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du Heu , qui est bien autant jidcessaire que l'autre > et , faute d'être observée avec soin y produit dans Pesprit des Spectateurs autant oa plus de confusion et d'obscurité.

A Pexamen de ce que l'Observateur appelle coivrànitt j succède celui de hi versification , laquelle aysome été reprise sans

grand fondement en beaucoup de lieux , rt passée pour bonne en beaucoup d'autres » ou il y avoir grand sujet de la condamner, nous avons jugé nécessaire , pour la satisfaction du Public ^ de montrer en quoi la censure des vers a été bonne ou mauvaise, et en quoi l'Observateur eût eu encore juste raison de les reprendre. Toutefois nous Savons pas cru qu'il noua fallût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que *d'être foibles et rampans , le nombre desquels est trop

f rand et trop facile à connoîuc pour y employer notre

SENTIMEN

SUR

SCÈNE PREMIERE

T R £ tous ces amans dont la jeune ferveur,...

Ce mot de ferveur est plus propre pour It dévotion que pour l'amour t mais > supposas qu'il fût aussi bon en cet endroit qu^ardeur ou désir ^ feuite \$*7 accommoderoit fbtt

bien contre Tavis de TObservateur.

Ce n'est pas que Chîmene écoute leurs soupirs ^ Ou d'un regard propice anime leurs désirs.

La remarque de l'Observateur n'est pas considérable f qui juge qu'il falloit dire : ou que d'un regard propice elle anime, 8cc. parce que ces dèux vers ne contiennent pas deux sens diâFcrens , pour obliger à dire ; on^u^elU mime.

Elle n'été à pas m, ni donne d'esp/rasiiCe^ Il falloit ; ai ne
donne, et l'omission de c^ne^ ay«clâ

SENTIMENS SUR LE CID. m

transposidon dt-poî un , tjuî devoit 8tre à la fis » feifc

quc'Ia phrase n'est pas françoise.

\ DûnEùdrigB£, sup-4€Uipn'atraUmtoii visage , > Qui d'un
hommê de cœur , ne sQÎt la hittue image,

C^est une hyperbole excessive de dire que chaque trait d'un
visage soit une image « et haute , n'est pas une dpi-

thetc propre en ce lieu » outre que sur-tout est mal place > ce
qui Ta iait pacoitte bas à l'Observateur.

^ passé pour merveille*

Cette fiaçon de parler a ixi mal reprise par fObse^ Tateur.

Ses rides sur son front ont grav/ses exploits,

les rides marquent les annéecai mais ne gravent point -

les exploits.

L'heuTi à présent m*appeîle au Conseil jui s'asumhit»

A présent est bas et inutile , comme a remarqué ^OIh «erva-
teur » et fui s'assemble, n'est pas inutile comme il a cru.

SCENE SECONDE

£/ que tout se dispose à leurs contentetnens» Il eût 6t6 mieux : à
Uur conteniepien»

Deux mots dont tous vos stns doivent être charmés.

Cela est mal repris par TObservatcur , parce qu'en l^oésie tous
les sens signifient le sens inti^cieurt c*est:à^

Ali , E N T I M E N

4ifc t dePairte i et^oe ëtm ttné êitoCme joie , les scnf exté-
rieurs memc soiK coaunc charmés.

Puis^jh à âd tels discours donner quelque croyance î U vateit
infMX 4kie « a rfiVrtwrj ; car n'ayant die que deux mou, oïinc
peut pas dire qu'elle 'ait faii det discours. '

SCENE TROISIEME

L'informer avec soin^ comme va soa amour»

l^Observateur a bien repris cet endroit 5 il feUoit dirCî ^ums
informer d'elU. • .

Madame, toutefois,..^

En cet hémistiche , toutefois est mal placé.

l^tf fa fftain surmon cceufj Et vois comme il se trouble au nom
de son vainqueur,

tn tout cet endroit , le nom de Rodrigue n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre son nom par : ee jeune ChevalUn mais il le désigne seulement, et ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point suivre ou ma gloire s'engage

^ Ce dernier mot ne dit pas assez , pour signifier : ma gloire court fortune»

A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne,

D/daigne dit trop pour sa passion 5 car en effet elle

l'estimoit; elle- veut dire : pour ce que je devroit désirer ^

SUR LE C I p. it}

^ . m • m . Je le crains et souhaite,

L'usage veut que Ton répète l'article d'autant plus que les deux verbes sont de signification forte et opposée, et qu'autrement le uot souhaite^ sans Tarucle^ finit ^ à exulser quelque chose ensuite.

Justifichire et mon amour ont tous deux tant d'ajustement , Que je meurs sans s'achever, et- ne s'achève pas»

le premier ^ sers ne s'entend point 9 et le second est

bien repris par l'Observateur > il falloit dire : s'il s'achève, at s'il n'en s'achève pas , parce que cet et coïncident ce qui se doit séparer.

A vos esprits flottans» . ,

L'Observateur a mal repris cet endroit , pour ce qu'il faut que les passions sont comme les vents qui agitent l'esprit» et donnent

lieu à h métaphore ; et quant au pluriel esprits , il se peut fort bien nvBttre en Poésie , pour signifier Vesprrt.

Pour souffrir la vertu si long-tems au supplice.

Cette expression n'est pas achevée ; on ne dit point : souffrir quelqu'un au supplice; mais bien souffrir que quet^ qu'un soit au^suppïice , outre qu'Ar< eu suppllte, laisse une f&cheuse image à l'esprit.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir»

Ce vers est beau , et TObserveur Ta mal repris % peut cfi qu'elle ne pouvoit rien espérer de plus avantageux pour sa guérison 1 que de voir Rodrigue telle-

itx4 5 E N T I M E N S

ment U6 à Chimene , qu'elle n'eut plu» lieu d'espéite \$§i possession*

Par voseommaïutemens, QUrnenevouttignivàm

Ce vers est bis, et la façon de parler n'est pas iran^ çoise , pour ce qa^on ne dit point : m tttmunM voin

par vos commande me lis.

Cet hyménée à mis ^galment importe.

Ce vers est mai tourné , et à trois après hymin/e danf le repos du vers , fait un fort mauvais effet,

SCENE QUATRIEME

• Vous élevé ta un rang,»..

Cela n'est pas françois 5 il faut dire : élever à un rang»

Mais le Roi m'a trouvé plus propre à son désir. Ce n'est pas
t>icn parier de dire ipLus propre à son âesir.

Il falloit dire : plus propre a son service j ou bieu ; p/i*f selon
son désir.

• Imiruiiit^e d'exemple.

Cela n'est pas ftançois : a ÊOloitdire > instruises-té pdf

Vexemple ^ &c.

Eishmenei et enseigne^ , ne sont pas bonnes rimcS|^

» • • • Ordonner une armée.

Ce n'est pas bien parler ftançois, quelque sens qu'on lui veuille
donner , et ne signifie point , ni mettre une armtSe en bataiUe ,
ni 4tai>lîr dans une armée l'ordre qui v e% HécessaUe.

^ans moi VOUS passeriez hientâtsous d'autres loix . Et si fous
nem*afUi, vous n'aurie^plus de Rois.

il y a contudioioB en cesdoix vers j car^ par U m6me raison
qu'ils passeroient sous d'autres ioix, ils pour^ foUnt avoir
d'autres Kois.

Le Prince pour essai de g/a/rosit/....

L'Observateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit

d'essai avec géaérosius cac *l n'y en a point. . .

• Gagner des combats,

L'Observateur a repris cette façon de parler avec quel^

, pour ce qu'oi) ne «awcoirdîreqt'im* f ^prement : gagner des combats.

Parloas^ii mieux, le Roi

L'Ohsqrvtcur a repris ce ver» avec trop de rigueur , pour avoir la césure mauvaise ; car cela se souflFra quelquefois aux versdeTbé;^(i, ^taiast^ en quelques lieux , a de la grâce dans les inter locutions , pourvu (jhc Ton en use rarement.

Ze premier dont la race a vu rougir son fronts

L'Observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peas

dire : le front d'une race,

Mon ame est satisfaite.

Et mes ^yeux ^ ma main reprochent ta défaite,

y a contradiction en ces deux vers , de dire en même t^p\$ que son amç soit satisfaite , e(^uçses ^ettJ^ re|is6r

xi« SENTIMENS-

chent à sa main unedé&ite honteuse» etquij par eotk^

swquenc, lui doit donner du plaisir.

SCENE CINQUIEME

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur , Fautil de votre éclat voir triompher le Comte ?

Triompher de VMat d'une dignité , ce sont de belles choses qui ne signifient rien.

• • • • • Qui tombe sur Ttion chef,

L'Observateur est trop rigoureux de rppien(lrcice.mok de chef^ qui n'est point tant hors d'usage qu'il dit.

SCENE SIXIEME

Je le remets au tien , pour venger et punir,

Venge JL et punir est trop vague» caroa ne sait qui doit. 'Stre vengé, ni qui doit être-pmii»>

'Ce terme est bien repris par l'Observateur pour Stro bas ; mais la suite est légère. *

Se faire u» rempart de fun/raïUes, • V • •

"L'Observateur a bien repris cet endroit, car le mot de funérailles ne signifie point des corps morts.

Plus l'offenseur est dur. . • . * * ^ .

^Observateur a quelque fondement **fa. répir^cM- «îou, de dity qu.«cettiocp/w#i4fu:<4ç pa%en,uwge,

toutefois

SUR L E C I %tj

toMtefois dunt à souh^ter qu'il y fât , pour opposer 4» êj-fensd, cette hardiesse n'est pas condamnable.

SCENE SEPTIEME

L'ua /chauffe mon caitt, Vautre retient mon bras*

Echauffer, est un verbe trop commun à toutes les deux

passions : Il en falloir un qui fût propre à la vengeance , et qui le distinguât de Tamour > et même le mot de jtamme qui suit,' semble le désirer plutôt pour la mat* tresse que pour le pere.

A mon aveuglement rende^un pende jour»

L'Observateur n*a pas bien, repris en cet endroit» pour ce que Ton peut dire l'aveuglement , pour lesprit ûyiUgU,

Je dois à ma mattresse , aussi-bien qu'à mon pere.

Je dois est trop vague : il devoir être déterminé i Quelque chose qui exprimât ce qu'il doit. •

Allons , mon ame,

L*Observatcur n'a pas eu raison de blâmer cette façon de parier , pour ce qu'elle est en usage , et que Ton parle souvent à soi , ens*adressant à une des principales parties

de soi-même , comme Vame et le ccxur.

Etpuisqu'il faut mourir, , .

Ces paroles ne sont pas une exdamadon, comme It remarque
robscratcur i et ont un fort bon sens ,

puisqu'elles veulent dirfjiHe Bodûgoe étant réduifi.4

»i8 SENTIMENS

la nécessité de mourir, quoiqu'il pût arriver^ il aime mieux
moucic sans offensée Chimene , qu'après Tavoic offensée.

• Dont mon ame égarée,...

L'Observateur n'a pas bien repris ce mot égarée , qui n'est
point inutile > marquant le trouble de Ifespriti

Allonf ^ mon trat^ ' ^

L'Observateur doit plutôt reprendre ; Allons ^ nu» iTds ,
c^w'allons , mon ame ; pour ce qu'encore que le bras se puisse
quelquefois prendre pour la personne ^ il ne s'accorde pas bien
avec aller.

< Dois-je pas d mon pere avant qu'à ma maîtresse f

Il £àt la même faute qu'auparavant > il doit dcter-« miner
ce qu'il doit.

Je rendrai mon sang pur , comme je lai reçu»

L'Observateur n'a pas bien repris cet endroit ; car , méta-
phoriquement , le sang qui a été reçu des aveux » esc souiUàpaj:
les mauvaises actions , et ce vers est fort

SCÈNE PREMIÈRE

• • • • • Quand, je lui fis l'affront. '

Il n'a pu dire ; V / ttijt x, car Faction vient d'être faite il falloir dire; quand je lui ai fait ^ puisqu'il oe S'^ioit point passe de nMCL e&M deux»

s U R L E C I D. tt9

C'est grand courage , grandeur de l'offense^ grand crime^ Et quelque grand qu'il fut.

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ces répétitions , dont la première n'est pas considérable , étant éloignée de cinq vers ; ci en la seconde , la répétition de quelque grand qu'il soit , est entièrement inutile^ sale , et a mérité de la grâce.

Qui passent le commun des satisfactions»

Cette façon de parler est des plus basses , et peu française (oise.

• • • • • Sont plus qu^ suffisants»

L'Observateur Ta bien repris \ non pas en ce qu'il dit que cette façon de parler ne signifie rien , car' cela est aisément entendue > nuis eu ce qu'elle est basse.

SCÈNE SECONDE

Sais-tu que ce vieillard fut la même venu,

La vaillance et l'honneur de son temps ; te sais-tu t

On ne doit parler ainsi que d'un kooame mort car

Don Dicguc étant vivant, son fils doit croire qu'il étoit encore U vertu et l'honneur de son tems i il doit dire t est la mime vertu , &C*

le Comte répond : peut-être ; mais c'est mal ré*

pondu, car absolument on doit savoir, ou non, quelqut «bose.

Cette ardeur que dans les yeU9cje porte, Sais^u que c'est son, sanf t

. *20 SENTIMENS

Um ardeur ne j^eut ëore appelée san; > par thiu^

phore , ni autrement.

A quatre pas d'ici , je te le fais savoir»

Apils avoir dit ces mots , le grand discours qui suit jusqu*^ la fin de la Scène , est hors de saison»

SCENE TROISIEME

JEUeafait irop de hfuit pourné pas s'aeecorder»

L'Observateur a mai repris cet endroit > car on dit ; S'accorder pour être accord/.

Et de impart moname*

Cela est mal dit mais pour, fera l'impossible, VOH* serviteur l'a mai repris % car l'usage a reçu faire Vim* possible, pour dire ^ faire tout ce qui est possible.

Les hommes valeureux le sont du premier coup,

L'Observateur n'a pas eu sujet de reprendre la basse du vers, ni la phrase du premier coup; mais il le doit reprendre comme impropre en ce lieu, puisqu'il

se dit d'une action > et non d'une habitude»

Les affronts à l'honneur ne se repaillent point»

On dit bien : faire affront à quelqu'un mais non pas ; faire affront à l'honneur de quelqu'un»

- Quel comble à mon ennemi

Cette phrase n'est pas française*

SUR LE CID

SCENE CINQUIEME

Volu laissez choir ainsi ce glorieux courage»

Contre l'opinion de l'Observateur, ce mot de choir n'est point si fort impropre en ce lieu qu'il ne se puisse supporter : celui d'abattre eût été sans doute meilleur, et plus dans l'usage*

Si dissout sa valeur ce grand portier s'aia

L'Obsenratctiî a mai reprim s^abae , et H n*y a pcnnt d'équi-
voque vicieuse avec Sàbhat ; mais il devoir remar-» quer qu'il
failoit dire est abauu , et non pas s*ahat9

£/ ses nobles journ/es ,

Porter delà les mers ses lumtês destinées»

L'Observateur a bien repris ses nobles jourmfes ; car on ne dit
point les fournies d*un homme , pour exprimer les combats qu*il
a faits > mais on dit bien : la journée d'un tel lieu , pow <lise la
bataille qui s*y est donnée : «t il devroit encore ajouter que les
nobles fournées qui portant les hautes destinées au-<icl^ des
mers» font une confusion de belles paroles qui n^ont aucun sens
rai^ sonnable.

Arborer ses XaurUrs, Est bien repris par TObservateur , pour
ce que l'on ne

peut pas dire : arborer un arbre ; le mot d*aHforer ne se prend
que pour des choses que Ton plante figur<^ent » en façon
d'arbres , comme des étendards.

jtfoiJ , itadame ^ yoyei oU vous gortex son (m

TiU

. Alt s E N T 1 M E N s

Cette façon de parler .est si hardie » qu'elle en est obscure.

Je yeux que ee combat demeure pour certain*

Outre que cette phrase est basse , elle est mauvaise » et l'Au-
teur n'exprime pas bien par-là : ;e veux que ce

combat se soit fait.

Votre esprit va-t-il point bien Vite pour sa main f

Cette pointe est mauvaise.

Que veux-tu^ je suis folle , et mon esprit s*/gare f Mais c'est
le moindre mal que Vamour nu pr/pare,

Il y a de la contradiction dans le sens de ces vers i car,
comment T^our lui peut-il préparer un mai qu'elle

ent ddja ? Elle pouvoit bien dire : Cest un petitjnal , en compa-
raison de ceux que l'amour mepr/pare^

SCENE SIXIEME

Je Vai^ de votre part, long-tenu entretenu»

On dit bien s Je lui ai parle\ de votre part ; on bien : /r

l'ai entretenu de ce que vous m'ave^ commandé de lui dire^
de ^itotre parti maison ne peut dire; jeVai entretenu de votre
fart.

Qn Va pris tout iouillant encor de sa qiUrêlle»

On fit peut dire : bouillant d'me querelle ^ comme on

dit : bouillant de eoîeref

J*obéis et me tais g maisdegraet encor, Sire PiU^ mots en sa
déftiue^ •«••«••

Oigitized by Gopgle

Apr[^] avoir dits yohdis et me tais, ii ne devoit point continuer de parler: car ce n'est pas se vouloir taïre 9

que de demander à dire deux mou .en sa d(f fense.

Et c'est contre ce mot fu'a rùisté le Comte*

Résister contre un mot n'est pas parier fiançois > il eût j[^]u dire : s*obstimrsuT un mot.

Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur. Et vous ohéi-roit , s'il avoit moins de cœur.

Don Sanche pèche fort contre le jugement en cet endroit 9 d'oser dire au Koi que le Comte trouve trop de rigueur à lui rendre le respect qu'il lui doit ; et encore plus quand il ajoute 1 qu'il y auroit de la lâdiecà à lui obdîr.

Commande[^] fue son iras ^ nourri dans les alarmes.

On ne peut dire : un Iras nourri dans Usnléntiisf et il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout. -

Vous perde[^] le respect t mais je pardonne à Vâge , Et j 'estime Varéeur en un jeune eeumge*

le Kol estime, sans raison, ceue ardeur qui fidt perdre le respect à Don Sanche > c'étoit beaucoup de lui par« donner.

A quel fie sentiment fue son orpieil m*ohUge,

Sa perte m'affoihUt, et son trépas m'ajpige»

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal ran« car il faiioic dirc;[^] guel[^]ue zessemmeat guc son

•ijfiwil m'd(f oilig^, sonuigas m'ajfiig/tiaatfetiusipetct

m'a^ffoiblit,

SCENE SEPTIEME.

Par ente triste bouche elle empruntait ma voix,

Chimene paroît trop subtile en tout cet endroit pour

une affligée.

Moi , dont les longs travaux ont acquis tant de gloire / Moi,
que jadis par^tout a suivi la victoire»

Don Diegue devoit exprimer ses sentimens devant son Soi avec
plus de modestie.

L'orpieil dans votre Cour l'a fait presque à vos yeux ^ Et souîU
sans respect Vhonsuur de ma vieillesse*

Il faUoit dire : et a smUU, car Va fait ne peut pas tégir souille.

Du crime glorieux qui cause not déhât , Sire , j'en suis la tête,
il n'en est que U Iras»

On peut bien donner une tête et des bras à quelques corps figurés , comme, par exisqfde>i unearmde ; mais non pas à des actions comme des ccimes i qui ne pci** vent avoir ni têtes 9 ni bras*

Et loin de murmurer d'un injuste décret , Mourant sans déshonneur , je mourrai sans regret,

Il offense le Roi , le croyant capable de faire un décret infuste ;
mais il pouvoit dire : loin d'accuser d'injustice le décret de ma mort» ^

Oigitized by

Qahm mtrtrirféritst.

Ce mot de meurtrier, qu'U répète souvent, le faisan» de uois syllabes , n'eist que de deux.

SCENE SECONDE

Employé: ^ mon ep/e à punir le eonpàhte.

. Emplûyet^ iiMW ûnwur à venger cette mort* ta bienséance eût été mieux observée , s'il se fût m» en devoir de Tcngct Chi-mene , «ans lui en demander la permission*

. SCENE TRO^ISIEME. .

Pleurei , pleure^ , mes yeux , iiC.

Cet endioit n'est pas bien repris pat l'ObsétVatenrï car cette phrase : fondez-vous en eau , ne donne aucunê vilaine idée comme U dit. Il eût été mieux . à la venté . 4c dite , /«iufc^vow Urmis ; et , à bien condiftw c«

iitf s E N Tl M E N \$

ce qui suit» encore qa*il semble y avoir quelque con-«

fusion , toutefois il oe s'y trouve point tcois mpitic^ comme il l'estime*

Si je pliun ma perte, et ta main qui Va faite.

On ne peut dire : la main qui a fait U perte , pour dire la main qui la causée t car c'est Chimene qui a fait la perte % et non pas la main de Rodrigue. Ce n'est pas bien dit aussi : je pleure la main, pour dire : je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal

. * En ce dur combat de douleur et de fureur, ^

flamme , en ce lieu , est trop vague pour désigner

Vainqueur , Opposant à l'ennemi , où il y a du feu aussi-bien
^u'en amour.

Il dédie mon coeur , sans partager mon ame,

L'Observateur Ta bien repris ; car cela ne veut dire ^ sinon ; il déchire mon cœur sans le déchirer»

m • Quoique mon amour ait sur moi du pouvoir. ^.

Cette façon de parler n'est pas française \ il falloir dire: qu'H-
quel pouvoir que mon ^mour ait sur moi.

Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige.

Ce mot à. intérêt étant commun au bien et au mal i

ne s'accorde pas justement avec afflige, qui n'est que

pour le mal \ il falloir dire: son intérêt me touche, ou S(è ^
peine m'afflige,

" Mon cœur prend son parti mais ^ contre leur effort ^ Jetais
que Je suis fille ^ et que mon père est mort ^ >

SURTECID. U9

C'est mal parler de dire: contre leur effort , je sais que je suis fille ^ pour dire : j'oppose à leur fonction la considération ^ ^ue je suis fille, et que mon pere est mort»

• ••••« N'en pressis: ^ point d'effet»

l'aurait dit, Veffeh

Quoi J j'aurai vu mourir mon pere entre mes bras»...

%\\t avoit dit auparavant » ^u'il étoit mort quand c'était à lui sur le lieu

SCENE QUATRIEME

Saondei- ^mi du plaisir de m'empêcher de vivre»

Cette phrase : en ^cher de vivre , est trop faible pour dire : de me faire mourir , principalement en lui puisant*» tant son épée » afin qu'elle le tue.

Qu'il ! du sang de mon pere encor toute trempée !

L'Observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers > à cause du semblable qui est dans un autre lieu ; ce n'est point stérilité , si Ton n'en Teût . accuser Homère et Virgile ^ qui répètent plusieurs fois de mêmes ▼ers.

• •••• Sans quitter Venvie»

l'Observateur ne doit point reprendre cette phrase

qui se peut souffrir.

Es wue tant que j'expire.

Celâ &'est pas irançois 9 pour dire : jusquwi tatu

j*expire»

iii s E N ^ T I M E N S-

Fui est de deux syllabes»

Perdu et /perdu ne peuvent rimer , à cause que Tun est It simple t et l'autre le composé.

Jux traits de toti amour, tU de ton désespoir.

Ce vers est beau , et a été mal repris par l'observateur ^ et egets au lieu de traits , n'y serait pas bien , comme U pense*

ya , je ne te hais point,

RODKZGVa.

Tu U doit.

Ces termes , tu le dois, sont équivoques; on pourroît entendre , tudois ne me point haïr s toutefois la passion est si belle en cet endroit , que l'esprit se porte de lui-mëmt au sens de l'Auteur. '

Malgré des feux si heaux qui ronipettt ma-eoUre***^*

n passe mal d'une métaphore â une autre ; et ce verbe

rompre ne s'accommode pas avec/irtfjr.

Vigueur, vainqueur, trompeur ttpear.

L'Observateur a tort d'accuser ces rimes d'toe fausset.

Il vouloit dire seulement qu'elles sont trop proches les unes de« auucs • ce qui n'est pas considérable.

SCENS

SCENE SIXIEME

• OU fut jadis Vajfronf*

L'Observateur a bien repris en ce lien le mot faâs , qal marque un tems trop éloigné»

L^honmur vous en est du , tes Cietoe me sont témoins p Qu'étant sorti de vous , je ne pouvois pas moins»

U pxend hors de propos les deux à témoins j en ce lieu»

L'amour n'est qu'un plaisir, et Vhonnêur un devoir,

n (aHoit dire : l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir i car n,*est que , ici ne régit pas un devoir ; autrement il f embieroit que , contre son intention i il les voulût mépriser l'un et l'autre.

£/ voius m'ose^pousser à la hùme du change.

Ce n'estpoiat bien parler, que de dire t vous me conseille^

de changer / on ne dit point pousser à la honte,

La flotte , S)LQ. vient surprendre la vSle»

Il falloic dire , vient pour surprendre ^ ♦pour ce que celui qui parle est dans la ville , et est assuré qu'il ne sera point surpris,

puisqu'il (ait l'entreprise , sans être d'intelligence avec le«
ennemis.

»io . s E N T I M E N s

m . o . • • El le Peuple en alarmes»

Il falloît dire : en alarme , au singulier»

Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle,

a eût été bon de dire : venaient s'offrir à venger ma guerelh |

mais disant :

Venoient m'offrir hurvie»

Il falloît diie : pour venger ma querelle,

SCENE TROISIEME

• • • • L'effroi de Grenade et Tolède*

Il falloît répéter le de , et dire : de Grenade et de Tolède.

• Epargne ma honte*

Cela ne signifie rien; car honte n'est pas bien pour pu* deur,
ou modestie»

Eile sang qui m^anime»

L'Observateur n'a pas bie^ repris cet endroit, puisque tous les
Poètes ont usé de cette façon de parier , qui est belle.

Sollicita mon ame encor toute troublée,

SalVicità mon flmf 'seulement , n'est pas assez, dire. U falloit ajouter, de quoi elle avoit été soUicité»

• « • f • • Leur brigade uoit prête, .

s U R • L E C I D . . lit

Contre l'avis de r Observateur , le mot de brigade se peut prendre pour un plus grand nombre que cinq cmts. H est vrai qu'en terme de guerre , on n'appelle hrie;ade , qu€ ce qui est pris d'un plus grand corps : et quelquefois on peut appeller Irigaàe la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet i mais en terme de poésie , on prend Iritai^ pour trouft , de quelque façon que ce soit.

£/ parottre à la Cour ^ eût hasardé ma tête»

Il falloît dire ; ç*eût été hasarder tna tête ; car on ne peut faire un substantif de paroître » pour régir tût

hasardé t \ . .

• . . • Marcher en si hoti équipage,

L'Observateur a eu raison de dire qu'il eût été mieux de mettre enhon ordre , qu'en hon équipage , car ils alloient au combat , et non pas en voyage. Mais il a tort de dire que le mot à*équiqiHtg9 soit vilain.

J'en cache les deux tiers , aussi-tôt qu*arrivés.

Cette façon de parler n'est pas Française. Il falloit dire: aussir-tât qti'Hs furent arrivés ^ ou ils forent cachés aussi-tôt

qu'arrive's.

Les autres au signal de nos vaisseaux répondent. Ce vers est
d'abord rangé, qu'on ne sache que c'est le signal

des vaisseaux, aussidans les vaisseaux on répond au signal. Et
leurs terreurs s'oublient.

VOus n'avez pas de raison de condamner

vous

vous n'avez pas de raison de condamner

vous n'avez pas de raison de condamner » comme il a été remarqué.
paraissent.

- Rétablir l'ordre

On ne dit point d'abord le désordre ; mais bien d'abord
l'ordre.

Nous laissons pour adieu des cris épouvantables.

On ne dit point : laissez adieu, ni laissez des cris ; mais
bien, dire adieu et jeter des cris ; outre que les vaincus

ne disent jamais adieu aux vainqueurs.

SCENE QUATRIEME

..... Contrefaites le triste,

L'Observateur n'a pas eu raison de reprendre cette façon de parler, qui est en usager mais il est vrai qu'elle esi basse dans la bouche du Roi.

• • • • ' • • Au milieu des lauriers»

L'Observateur n'a pas eu suietde blâmer l'Auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de lauriers , dam un PoSme de si

longue étendue.

SCENE CINQUIEME

Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus ^ Il est mort â nos yeux des ccfulps fu^U a refus»

Quand un homme est mort » on ne peut dire qu'il a la dessus des ennemie mais bien i7 a eu.

• • • • • Reprends ion alégresse* . , .

Le &oi pioposecoit mai-à-propos k Cfaimeoe , quelle

SUR L E X ID. xu

fé^rU son al^resstj si elle n'avoit bât pacoitce plus d'amour pour Rodrigue, que de ressentiment pour la mort de son pere.

Sire, 6tCi ces faveurs qui temiroient sa gloire.

Cela n'est pas bien dit pour signifier ; ne lui faites poim de ces faveurs qui temiroient sa gloire ; car on ne peut dire: éter des fa-

veurs , que ceUgs que peut donner ou ôter une mattresse ; mais
ce n'est pas ainsi que « ^entendent Us

faveurs en ce lieu.

SCENE PILMIER

Mon amour vous le doit j et mon eamr qui soupire ^ N'ose, sans
votre aveu, sortir de votre empire.

Cette expresnon , qui soupire , Est imparfaite. Il falloit dire :
qui soupire pour vous ; et par le second vers , il semble qu'il de-
mande plut&t peanission de changes

d*amour , que de mourir.

ya combattre DonSanche, et déjà désespère.

Il eut été plus à propos d'ajouter à desesp/rer ,ou de tôt vic-
toire , ou de vaincre ; car le mot désespère semble ne dire pas as-
sex tout seul. /

Quand nwnhonneur y va.

Cette phrase a déjà éti reprise î il faUoic dire ^uand il y

va de mon homeur, ^, ...

Vn)

ft}4' SENTIMENS

SCENE TROISIEME

Çsi€ ce jeune Seigneur endosse le harnois»

. L*Observateur ne devoit pas reprendre cette phrase » qui n'est point hors d'usage , comme les termes qu'il

allègue.

Puisse Vautfiristr à parottre apaisée. D

Ce vers ne signifie pas bien : puisse lui donner lieu de

9'apaiser, sans qu'il y aille de son honneur. '

SCENE QUATRIEME

Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir, , ^

l! falloît mettre plutôt : pleins de repentir , car le mot de :ori pleins ne s'accorda pas avec un » et puis le repentir n'est le i pas dans les souhaits ; mats 11 peut suivre les souhaits. icn

Il falloir dire : sont suivis de repentir, t !

Mon devoir est trop fort j et ma perte trop grande, ^ Eteen*est pas assei^pour leur faire la loL

ell(

On peut : faire la loi à un devoir ^^foixt^difC ,li sur^

monter s et non à une perte, 7e

Et le Cùl eimuyd de nus itre si douit,

SUR I.E CID

Cela dît trop pour une personne , donjon a ttié U pei6 le jopi précédem.

i^e xo» cJ/e penche.

Il falloit dire : me fasse pinchert CC verbe n'est point actif, mais neutre.

SCENE CINQUIEME

Madame, à vos genoux j'apporte cétte épet.

On peut bien apporter une épée aux pMs àc<^itàq/l*m 9 mais non pas aux genoux*

Ministre déloyal de mon rigoureux sort m

DonSanche n*étoît point déloyal , puisqu*tl n'avoit fait que ce «qu'elle lui avoit permis de faire , et qu'il ne lui avoit manqué de foi en nulle chosCé

Le cinquième article des obserratiolis comprend les brcins de l'Auteur , qui sont ponctuellement ceux que t*>Obsertr«teuf a remarqués ; mais il £tut tomber dTaccord , que ces traductions ne font pas toute la beauté delà Pièce» car, outre que nous remarquerons qu'en bien peu de choses întûtées , il est demeuré au-dessous de l'original et qu'il en a rendu quelques-unes meilleures

qu'elles n'étoient , nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de pensées qui ne cèdent en rien à celles du premier Auteur.

Tels sont les sentimens de l'Académie Française ,

^U*eUe met au jg^r > plutôt pour : recadre témoignage de ce
pense»» le Qid> q^ peur donner aux

ti€ SENTIMENS

autres des règles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument nà»fait m VKUr teur , dont elle marque les défauts , ni rObser\'aceur , . dont elle n'approuve pas toutes les censures , ni le Peuple dont clic combat les premiers suffrages ; mais elle \$*est résolue, dis le commencement, à n'avoir point d'autre but que dt satisfâire à son devoir : elle a bien voulu renoncer à la complaisance , pour ne pas trahir la vérité ; et, de peur de tomber dans la faute dont elle accuse ici le Poète , elle a moins songé à plaire qu'à profiter. Son équitable sévérité ne laissera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plairir d'une véritable connoissance , que celui d'une douce illusion , et qui n'apporteront pis tint de soin pour s'cmpÊchec d*6tre uiUement trompés , qu'ils semblent en avoir pris, jusques i cette heure , pour se laisser tromper agréablement. S'il est ainsi , elle se croit assez récompensée de son travail. Comme elle cherche leur instruction > et ifth pas sa gloire ^ elle ne demande pas qu'ils prononcent en Public contre eux-mêmes : il lui suffit qu'ils se condamnent en particulier , .et qu'ils se rendent en secret à leur propre raison. Cette même raison leur dira ce que nous leur disons , si-tôt qu'elle pourra teprendre sa première liberté , et, secouant le joug qu'elle «'étoit laissé mettre par surprise , elle éprouvera qu'il n'y a que les fausses et imparfaites beautés qui

soient proprement de courtes tyrannies i car les passions violentes , bien exprimées , font souvent en ceux qui les Wient une partie de l' effet qu'elles font en ceux qui les ressentent véritablement. Elles ôtent à tous la Uberté de*

SUR LE CI tii

Ptsffit , et font qae tes uns se plaisent à voir rept^ eenter les fautes que les autres se plaisent à commettre» Ce soat ces puissans mouvemens qui ont ûxi des Spec-tateurs qu Cid cette gramie approbation , et qui doivent ausû la faire excuser. L'Auteur s'est façikmct fendu mattre de fcur ame » après y avoir excité le trouble et l'émotion ^ leur esprit , flatté par quelques endroits agréables > est devenu aisément flatteur de tout le reste; et les charmes eclatans de quelques parties , leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été snoms ingcnieoz , ils eussent été moins sensibles : ils eussent vu les défauts que nous voyons en cette Pièce « «*Jls ne se fussent pemit trop arrfités i en regarder les beautés , et si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est<e pas celui qu'un ancien Voeu faisoit aux TliébainS) quand il disoit qu'ils étoient tropgrosaiets pour être trompés i et, sans mentir ^ les Savans mSmes doivent souffrir , avec quelque indulgence , irrégularités d'un ouvrage qui n'auroit pas eu Thonjoueur d'agréer ù foct au commun » s'il n'av<Mt des ^ grâces qui ne sont pas communes. Il devoir penser que Tabus étant si grand dans la plupart de nos Poëmea dramatiques » il j aumie peut^tre arop de rigueur à condamner absoltunent un homme » pour n'avoir pas surmonté la foiUesse^ ou la négligence de son siede ,

et à estimer qu'il n'auroit rien fait du taut , parce qu'il n'auroit point fait de miracles. Touthefi\$ ce qui l'cxr cuse ne le justifia pas > et les fiiutes mSmes des anciens

qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse ,

OttySionyose diceipour leut iaunottalité > nepeavcn»

iîS s E N T I M E N s

pas ddftnètt les sfenncs. Tl est vrai que celte- là ne sont presque considérées qu'avec révérence , d'autant que les unes étant faites devant les règles, «ont nées libres , et hors de leur jurisdiction ; et que les autres » par une longue durée» ont comme acquis une prescription légitime. Mais cette fiiveur , qui, à peine > met à couvert ces grands hommes, ne passe point jusqu*4 leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richesses ; mais non pas de leurs privir iges i et les vices d'Euripide ou de Sénèque ne sauroient faire approuver ceux de GuUen de Castro. L'exemple de cet Auteur Espagnol seroit peut-être plut favorable i nottc Auteur François > qui, s'étant coinmc engagé à marcher sur ses pas , sembloit le devoir suivre également parmi te épines et parmi les fleurs , et ne le pouvoir abandonner , quelque bon ou mauvais chemin qu'il tînt , sans une espèce d'infidéUté ; mais , outre que te fiatei sont estimées volontaires « quand on se les rend nécessaires volontairement , et que lorsqu'on choisit une servitude , on la doit au moins choisit belle , il a bien feît voir lui-même , par bi Ubérté qu'il s'est donnée de changer plusieurs endroits de ce Vùëmt , qu*en ce qui regarde la Foésie , on demeure encore libre après cette sujétion. Il -n'en est pas de mimt dans l'histoire qu'on est obligé de rendre teUe qu*on la reçoit. Il faut que ta crémce qu'on lui donne soit aveugle , et la déférence que l'Historien doit à la Tédté , le dispense de ceUe que le Poète doit k la bien* séance. Mais , comme cette vérité a peu de crédit dans i^art des beaux mensonges , nous pensons qu'à son

s U R L E C I D . . »jt

tour elle y doit céder à la bienséance ; qu'être inven* teur et imitateur n'est ici qu'une même chose , et que le Poète François qui nous a donné le Cid , est coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Aprc^ tout, il faut avouer qu'encore qu'il ait fait choix d'une anaticie défectueuse , il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens et de si belles paroles, qu'il a en quelque sorte imité le Ciel « qui, en la dispensation de ses trésors et de ses grâces » donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames et aux bonnes. Il faut confesser quUl y a semé un bon nombre de vers excellens , et qui semblent ^ avec quelque justice , demander grâce pour ceux qui ne le sont pas. Aussi les aurions - nous remarqués particulièrement , comme nous avons fait les autres, n'étoit qu'ils se découvrent assez d'eux-mêmes, et que d'ailleurs nous craindrions, qu'en les ôtant de leur situation, nous ne leur ôtassions une partie de leur grâce , et que, commettant une espèce d'injustice pour irottloir 8tre trop justes , nous ne diminuassions leurs beautés , à force de les vouloir faire paroître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'ouvrage n'a pas laissé même de produire de bons effets , puisqu'il adonné lieu aux ob-tervations qui ont été faites dessus, et qui sont remplies de beaucoup de savoir et d'élégance* De sorte que l'on peut dire que ses défauts ont été utiles , et que , sans y penser , il a profité aux lieux où U n'a su plaire. Enfin , nous concluons , qu'encore que le sujet du Cid ne soit pas bon, qu'il pêche dans son dénouement, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que U bienséance y manquf

X40 SENTIMENS SUR LE CID

en beaucoup de lieux , aussi-bien que la bonne disposition du Thdatre » et qu'il y aie beaucoup de veis bas » et de façons de parler impures^ néanmoins la naïveté et la véhémence de ses passions, la force et la délicatesse de plusieurs de ses pensées , et cet agrément inez-* plicable qui se mclc dans tous ses défauts , lui ont acquis un rang considérable entre les Poèmes François de ce genre. Si son Auteur ne doit pas tome sa réputation i Bon mérite , il ne la doit pas toute i son bonheur , et la nature lui a été assez libérale pour excuser la fortune 9 «i elle lui a été prodigue* C

EXAMEN

EXAMEN

nu c I D.

Céi. PoéoiQ a t^nt d'airanugcs du côté du sujet » tt ils peméfs brillantes dût U est semé , que la plupart 4qs^\$ Auditeurs n'ont pas voulu voit les dëiauu de sa conduite 9 et ont laissé enloreckuit sofiages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui do tous mes Ouvrages réguliers ou Je me suis petwk le plus de lioenœ » il passe encore pour le plus beau , auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sé« Hiériaé dea la^ee « et depuis Tiage^trois ans qu'il dent sa placcsur nos Théâtres « rhistoire, ni l'effort de i'imagi* aation n'y ont àon iait voir qui en ait effacé l'éclat» Aussi a-a-U le» deux grandes conditions que demande Aiiistote aux: Tsagécfies parâutes > et dont Tassembiage se rencontie si raiment dm les Anciens et les Modér« nés. Il les assemble même plus fortement et plus no« blemen^ » que ks espèces que pose ce Piilosopfae*

Une Makresse quesondevoir force à poursuivre la mott dasoa
Amant 9 qtt*«Ue tiemMe dN>btenir , a les passions plus vives et
plus allumées, que tout ce qui peut se passer mtsauA mari et sa
femme t une mero et son &is t un ftete ecsasoBUjç ; etla hauta
wm», dans un naturel sen« sible k ces passions » qu'eil» dompte
sans les alfoiblir »

EXAMEN

«t à qui laisse toute leur force, pour en triompha plus glorieu-
sement , a quelque chose de plus touchant»

de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, ca-
pable d'une foiblesse» et même d'un crime ,

où nos Anciens «ftoient contraints d'arrêter le caractère

le plus parfait des Rois et des Princes ; dont ils faisoient leurs
Héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur
iaissoient de vertu, s'accommodas* sent au goût et aux souhaits
de leur» Specuceurs , et

fortifiassent Thorreui qu'ils avoient conçue de leur domina-
tion et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir , sans rien relâcher de sa passion :
Chimene fyit la même chose à contour , sâns laisser ébranler son
dessein par la douleur où elle se voit abinoée par-là » et si la pré-
sence de son amant lui fait faire quelque hux pat , £*est une glis-
sade dont elle se relevé à l'heure même ; et non«seukment elle
connoit si bien sa foute qu'elle noue-en avertit , mais elle fait un
prompt désaveu de tout ce qu'une vues! chère lui a pu arracher.
U n'est point besoin qu on lui repro* che qu'il lui est hontemx de
souffrir Tentretien de son amant » aptes qju'ii a tue son peie i elle

avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle* Si elle s'empare jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit , ce n'est point une résolution si ferme , qu'elle Tempêche de cacher son amour de tout son possible , lorsqu'elle est en la présence

du Aoi» S'il lui échappe de Tencoutaget au combat contre Don Sanche ^ par ces paroles «

Du C I D.

«Storr vaincu au combat dont Chinme tait U prix ,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment ; mais si-tôt qu'elle est avec Elvire ^ à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence » elle ferme un souhait plus raisonnable , qui satisfait sa vertu et son amour tout- ensemble > et demande au Ciel que le combat se termine %

Sans faire aucun des deux ni vaincu , ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Kodrigue , de peur d'être, i Don Sanche , pour , qui elle a de Taversion , cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant » que 9 malgré la loi de ce combat et les promesses que le Roi a faites i Ro* drigue « elle lui fera mille autres ennemis » s'il en sort Triomphaux. Ce grand éclat même qu'elle Jaisse Être i son amour , après qu'elle le croit mort , est suivi d'une opposition rigoureuse i l'exécution de cette loi qui la donne à son Amant > et elle ne se tait qu'après que le Roi Ta défiliée 9 et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le tems il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une-

marque de consentement ; mais quand les Rois parlent 9 c'en est une de contradiction. On ne manque jamais à leur applaudir , quand on entre dans leurs sentimens > et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû , c'est de se taire > quand leurs ordres ne sont

p;is si ptcssans > qu'on ne puisse remettre i s'excuset

XiJ

144 EXAMEN

de teor obéir , lorsque le tems en sera venu , et con«

server cependant une espérance Idgitime d*un empêchement qu'on ne peut encore ddcernément prévoir.

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter dt

tirer Kodrigue de péril , sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimene. II est historique , et a plu en son tems ; mais bien sûrement il déplairoit au nôtre , et j'ai peine à voir que Chimcne y consente chez TAuteur Eèpagnol , bien quMl donne plus de trois ans de durée à ia Comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire , j'ai cru ne me pouvoir dispenser

d'en jeter quelque idée ; mais avec incertitude de l'effet» et ce n*étoit que par -là que je pouvois accorder la bienséance du Théâtre avec la vérité de l'évé^ nement.

Les deux visites que Rodiîg;uc fait à sa Maîtresse» ont quelque chose qui choque la bienséance, delà part de celle qui les souffre, la rigueur du devoir vouloit qu'elle refusât de lui parler , et s'en-

fermât dans son cabinet, au lieu de l'écouter; mais permettez-moi de dire , avec un des premiers esprits de notre siècle , Que

leur conversation est remplie de si beaux sentimens , que plusieurs n'ont pas connu ce d'fj.iLt, et que ceux qui l'ont connu ,

l'ont vu, J'irai plus outre, et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent , et j'ai remarqué aux premières représentations , qu' alors que ce malheureux Amant se présentait devant elle ^ il s'élevait

Digitized by Google

DU C I D. « « f

un certain frémissement dans l'assemblée , qui marquait une curiosité merveilleuse de ce redoublement d'attention pour ce qu'ils allaient à se dire dans un état

si pitoyable. Aristote dit, qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un Poëme , quand on peut espérer qu'elles semblent rien reçues ; et il est du devoir du Poète , en ce cas , de les couvrir de paroles brillantes , qu'elles puissent éblouir. Je laisse au jugement de nos Auditeurs , si je me suis assez bien acquitté de ce devoir , pour justifier par-là ces deux Scènes* Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées ; mais c'est que je n'ai fait que la paraphraser de l'Espagnol , si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion» nos Poèmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos Acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien de cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène , et cette protestation de se laisser tuer par Don Sanche,

ne me plahooiempas maintenant* Ces beautés ^tent de mise en ce tems-là , et ne le seroient plus en celui-ci. La première est dans l'original Espagnol, «t l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur ; mais je ferois scrupule d'4n étaler de pareilles à l'avenir, sur notre Théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant Tlnfante et le Soi ; il reste néanmoins quelque chose à examiner

sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paroît pas

:^ci vigoureuse , en ce qu'il ne fait pas arrêter le

X uj

î4^ EXAMEN

Comte , après le soufflet donné , et n'envoie pas des

gardes à Don Dîcguc et à son fils. Sur quoi on peut considvfrçr que Don Fernand étant le premier Koi de * Castille , et ceux qui en avoient été maîtres auparavant lui , n'ayant eu titre que de Comtes , il n'étoit: peut-être pas assez absolu sur les grands Seigneurs de son Royaume pour le pouvoir faire. Chez Don Guillen

de Castro qui a traité ce sujet avant moi , et qui devoit mieux connoître que moi quelle étoit Tautoriré de ce premier Monarque de son pays , le soufflet se donne en sa présence , et en celle de deux Ministres d'Etat » qui lui conseillent , après que le Comte s'est retiré licremcnt et avec bravade, et que Don Dicgue a fait la même chose en soupirant , de ne le pousser point à bout , parce qu'il a quantité d'amis dans les Asiurics qui se pourroient révolter, et prendre parti avec les Mores , dont son Etat est environné. Ainsi il se résout d'accommoder Taffaire sans bruit, et recom-

mande le secret à ces deux Ministres , qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne feroit en ce tems-ci , oii l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il manque beaucoup à ne jeter point l'alarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Mores, puisqu'on faisoit bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimenc avant que de le permettre à Don Sanche contre. Rodrigue , n'est pas si-

DU C I D. •X47

injuste que quelques-uns ont voulu le dire , parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire, de la demande de ce combat , qti*UR arrêta qu'il- luKveulIle faire exécuter, Cela paroît , en ce qu'après la victoire de Rodrigue, il n'en exige pas priScisément l'efFecde sa parole , et la laisse en état d'esperer q^ue cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt-quatre heures fmsse ttâp ks incidens de cette Pièce. La ihort du Comte et r arrivée des Mores s'y pouvoient cntre- Sttivce d'aussi près qu'elles font , parce que cette arrivéeest une surprise qui n*a point de communication » ni de mesure à prendre avecie reste 9 mais il n'en va pas ainsi ia combat de Don Sanche » dont te Boi étoie le maître , et pouvoit lui choisir un autre tems que deux heures après la fuite des Mores. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit , pour mdliter deux ou trois jours de repos j et mcme il y avoit ^pielque apparenCr ^m'il n*en étoit pas échappé sans l^essures, quoique je n*en aie rien dit, parce qu'elles n'atiroieit fait que nuire à la conclusion de. l'action^

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au Roi la seconde fois. Elle l'avoit fait le soir d'auparavant, et n'avoit aucun sujet d'y retourner le lendemain matin» pour en importuner le Roi» dont elle n'avoit encore aucun lieu de se plaindre » l'isqu'elle ne pouvoit encore dire qu'il lui eût manqué

de pcomme. Le roman lui auroit donné sept ou huit

jours de patience avant que de Ten presser de nouveau t mais les vingt-quatre heures ne Vont pas permis. C'est rincommodité de la règle. Passons à celle tle IHiiûté 4e lieu , qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce.

Je Tai placé dans Scville > bien que Don Fernand n'en ait jamais été le mattre, et j'ai été obligé i cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Mores , dont l'armée ne pouvoit venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrois p«\$ assurer toutefois que le AixTi de la mer monte effectivement jusques-là y mais comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut fiirc sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville , cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous» pour ceux qui n'ont poin^ été sur le lieu même.

Cette arrive'e des Mores ne laisse pas d'avoir ce éé* faut que j'ai marqué ailleurs , qu'ils présentent d'eux?* mêmes , sans être appelés dans la Pièce direaient > iù indirectement , par aucun Acteur du premier Acte, Us ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'Auteur ̃spagnol. Rodrigue n'osant plus se montrer à la Cour , les va combattre sur la frontière , et ainsi le premier Acteur les va chercher , et leur donne place dans le Poème » au contraire de ce qui arrive ici) où ils semblent se venir faire de fête expr^

pour en être bat* tus , et lui donner moyen de rendre à son Roi
un service d'importance qui lui fasse obtenir; fil gracCâ C^est

tine seconde incommodité de U règle dans cette Tra-* gidie.

Tout s*y passe donc dans Séville , et garde ainsi queH ^ue es-
pèce d'unité de lieu en général ; mais le lieu t^ar^

ticulier change de Scène en Scène> et tantôt c'est le palais du
Roi, tantôt l'appartement de l'Infante» tantôt la maison de
Chimène , et tantôt une rue , ou place publique. On le détermine
aisément pour les Scènes détachées; mais pour celles qui ont leur
liaison ensemble , comme les quatre dernières du premier Acte ,
il est très-aisé d'en choisir un qui contienne à toutes. Le Comte et
Don Diego se querellent au sortir du Palais : cela se peut passer
dans une rue > mais après le soufflet reçu. Don Diego ne peut
pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes , attendant que son
fils survienne , qu'il ne soit tout aussi - tôt environné du Peuple >
et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi, il seroit plus à pro-
pos qu'il se plaignît dans sa maison <> où le met l'Espagnol, ^PQuf
d'aller ses sentiments» liberté ; mais, en ce cas , il faudroit dé-
lier les Scènes Comme il a fait. En l'état où elles sont ici , on peut
dire qu'il faut quelquefois aider le Théâtre, et suppléer favorable-
ment ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnages s'y ar-
rêtent pour parler , et quelquefois il faut présumer qu'ils
marchent , ce qu'on ne peut ex- ^poser sensiblement à la vue , '
parce qu'ils échappent- * foient aux yeux, avant que d'avoir pu dire
ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'Auditeur, Ainsi, par

line fiaioA de Xhéaue 9 on peut ^imaginer que Poa

Oigitized by

Dieguc et le Comte sortant du Palais du Roî , avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier, lorsqu'il reçoit le soufflet, qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point , laissons - 1« dans la place publique , et disons que le concours du Seuple autour de lui après cette offense , et les ofih:e& de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent , sont des circonsuneces que le roman ne doit pas oublier ; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale , il n'est pas besoin que le Poct« s'en embarrasse sur la Scène. Horace l'en dispense pal ces vers :

Boc amet , koe ^êmatpromissi carmihis 4iKor**»#

Pleraque dijferat*

Et ailleurs :

Semper sâ eyemumféstinat.

C'est ce qui m'a fait négliger au troisième Acte de donnât à Don Dieguc , pour aide , à chercher son fils , aucun des cinq cents amis qu'il avoit chex lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient» et même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté» mais ces accompagnemens inutiles de personnages qui n*ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt de l'action ; cea sortes d'accompagnemens, dis-je, ont toujours mau-» vaise grâce au Théâtre, et d'autant plus que les Corné-* dicns ^n*emploient à ces personnages muets que teusft.

DU C I %st

moutheurs de chandelles et leurs valets , qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du Comte <Stoient encore une chosê fort embarrassante , soit qu'elles se soient faites avant la fin de la Pièce , soit que le corps ait demeuré ert pfésétice de son hôtel , attendant qu'on y donnie ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire , pout en prendre soin , eût rompu toute là chaleur de Tat^ tentiofi , et rempli l'Auditeur d'une fScheuse idée. Tai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence , aussi - bien que le lieu précis de ces quatre Scènes du premier Acte donc je viens de parler > et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi » que peu de personnes ont pris garde k l'un , ni à l'autre, et que la plupart des Specuteurs laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce Poème > ne se sont point avisés de réiicchir sur ces deux considérations,

Tachevapar une remarque sur ce que dit Hôrace, que ce qu'on expose à la vue , touche bien plus que ce qu'on

n'apprend que par rccit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour fidre voir le

souihct que reçoit Don Diegue , et cacher aux yeux la mort du Comte ^ afin d'acquérir et de conserver à mon

premier Acteur l'amitié des Auditeurs , si nécessaire pour réussir au Théâtre. L'indignité d'un affiont fait à

Kii vîeiUacd y chargl{ d^années et de victoires, ies;ettf

45f EXAMEN DU CIP.

aisément dans le parti de roffcnsc , et cett,e mort.q^u-'otx vient dire au Roi tout simplement, sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eut fait naîcnc le spectacle de son sang , et ne leuc donne aucune aversion pour ce malheureux Amant» qu'ils pnç vu force , parce qu'il dc\ oie à son honneur ».

d'en venir à cette extrémité.^ malgi;^ i'intétet et la tçn* dresse de son amour.

Dft l'iMPRIMERIE DE LA VEUVB

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_opihVPSDpekC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.